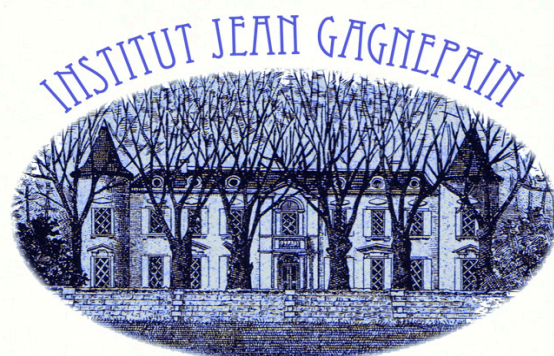


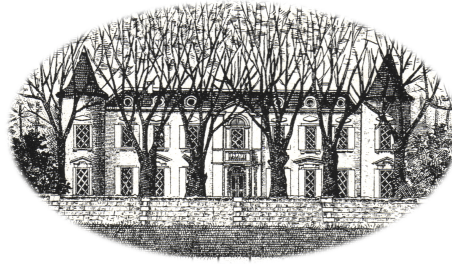
Jean Gagnepain

DU  
VOULOIR  
DIRE

TRAITÉ D'ÉPISTÉMOLOGIE  
DES SCIENCES HUMAINES

I. Du signe  
De l'outil





Édition numérique établie et adaptée au format PDF (mise en signets et annotable) par Pierre JUBAN pour

L'INSTITUT JEAN GAGNEPAIN

avec l'autorisation des ayant-droit.

La pagination est identique à l'édition originelle sur papier (1982).  
911e est reportée entre crochet en début de page.

DOCUMENT PDF AVEC NAVIGATION PAR SIGNETS

Cette édition numérique est librement et exclusivement diffusable sous forme de fichier numérique à condition de conserver la présentation et le format d'origine ; elle est réservée à l'usage privé des chercheurs et ne peut faire l'objet d'une quelconque transaction commerciale sous quelque forme que ce soit.

Si l'impression à titre personnel est possible, aucune diffusion sur support papier n'est autorisée même à titre gracieux.

Pour citer l'ouvrage :

GAGNEPAIN Jean, *Du Vouloir Dire I*, Institut Jean Gagnepain, Matecoulon-Montpeyrroux, 1982-2016 – édition numérique – v.1

ISBN 9-791096-513017





**Introduction Générale**

**DISCOURS ET MÉTHODE**

[3]

Le Moyen Age déclinant parlait beaucoup de la nature ; et pourtant la physique, la chimie, la biologie ne sont nées que lorsqu'on eut laissé le soin aux philosophes de spéculer sur un univers qu'on se contentait plus modestement d'explorer.

Il n'en va pas autrement de nos jours où, en dépit des rodomontades et des prétentions doctrinales, l'homme et sa culture ne sont point encore parvenus à susciter véritablement l'éclosion de ce que trop de naïfs — ou d'escrocs — tiennent d'ores et déjà pour des sciences humaines.

J'entends bien qu'à n'en pas douter, l'avenir verra dans ces dernières la grande découverte de notre temps. Le risque est pour l'instant d'en reculer systématiquement l'échéance, faute, tout simplement, d'être parti selon nous du bon pied.



1) Nous assistons, en effet, à une énorme mystification à laquelle l'actuelle "réforme" de l'université contribue en accréditant l'idée qu'il s'agit de carrières et de débouchés et que, pour le reste, il suffit — sous le nom de pluridiscipline — de doser autrement les mêmes ingrédients.

Ce qui est en cause, à l'aube de ce qui sera notre Renaissance, c'est, comme devant, la totale réorganisation d'un savoir dont on pensait, peu sagement, que finesse et géométrie dussent à jamais se partager le champ.

S'il est vrai qu'expliquer, c'est toujours rattacher l'occurrence au principe et qu'on peut par là désigner aussi bien l'antécédence chronologique de l'origine que la précession logique du modèle grâce auxquels il échappe à la contingence en même temps qu'à la singularité, on ne saurait manquer d'apercevoir qu'entre les deux types d'explication une sorte de clivage s'était pratiquement opéré qui, fondé sur un préjugé et la haute opinion que nous nous faisons de nous-mêmes, opposait la science à l'histoire. L'humain seul, autrement dit, appartenait aux archivistes dans un monde livré à des expérimentateurs : d'un côté le déterminisme, de l'autre la liberté ; d'un côté l'intention, de l'autre la causalité ; d'un côté, enfin, des lettrés, voire des érudits, de l'autre, des ingénieurs ou des savants.

On imagine le scandale provoqué dans un tel milieu par l'introduction de méthodes d'investigation des phénomènes de culture qui ont précisément

[4] en commun de remettre en cause le statut privilégié du sujet. La suspicion dans laquelle on les tient et la quasi-clandestinité que l'institution — sinon la presse — leur impose ne sont point dues, bien qu'on l'ait affirmé, au fait que les considérations de système aient tendance à y prévaloir sur celles du devenir. Outre que toutes n'adoptent pas exactement la même attitude sur ce point, il semble qu'à la mutation profonde qu'elles impliquent on préfère par inertie le compromis.

Tout se passe, en bref, comme si l'on déplaçait à mi-temps les équipes, mais qu'on ne changeât pas de jeu ! Aussi bien chaque camp ne compte-t-il plus ses transfuges et tandis qu'en se "politisant", comme on dit, nombre de scientifiques d'un seul coup croient penser, ceux des littéraires qui prenaient cette capacité pour la grippe espèrent trouver dans le comput le moyen le plus sûr de ne pas l'attraper : les uns, en somme, accèdent à l'opinion dont une illusoire neutralité les frustrait, mais c'est au prix de l'exactitude ; les autres, dans les ordinateurs, ayant découvert plus sot qu'eux, défoulent à bon marché le complexe issu d'une congénitale impuissance à résoudre les problèmes de robinets ou de trains.

2) Il faut dire que, de part et d'autre, le vieil ordre se défend bien. Il déploie chez nous, pour séduire, les fastes alexandrins d'un langage qui se prend à son propre jeu. Inauguré par les philologues, l'humanisme s'achève dans la "sémiologie" ; c'est toujours de mots qu'il s'agit. Et comme, sous le prétexte, au fond, que tout ce qui est verbe est nôtre, les promoteurs de cette doctrine métaphysico-poétique ont allègrement inféré que tout ce qui était nôtre était verbe et que les lois de l'univers décrit s'identifiaient aux lois de leur propre discours, on comprend qu'un espoir ait, de nouveau, paru s'offrir aux littéraires de reconquérir leur prestige par le biais d'un métalangage que la linguistique, à son corps défendant, leur fournit.

De là vient le crédit dont jouit — dans l'ensemble de nos disciplines et parfois au dehors puisqu'on sait que l'ADN rend nos cellules babillardes — avec la multitude des mots en *-ème* issus par provignement de phonème, un vocabulaire mêlé de logique, de rhétorique et de grammaire qui, pour avoir d'ores et déjà perdu ou peu s'en faut l'audience de ceux qui l'avaient d'abord adopté, ne peut être ailleurs, pour autant, considéré toujours comme adéquat ni même intelligible.

Le moins curieux n'est pas, certes, de constater que, de distorsion en distorsion, et de tous ceux dont nous usons, le mot "signification" a fini par devenir précisément le plus vide de ce qu'il voudrait suggérer. Encore que l'impropriété soit à la source du langage, elle ne saurait en aucun cas être le but de l'usager ; et ce n'est point raisonner, à mon goût, que de filer interminablement la métaphore au lieu de tendre à définir en quoi chaque secteur est distinct. Il n'est de science qui ne vise à la spécialisation et ne

[5] cherche à traduire, au moyen de sa terminologie, l'univocité de ses concepts. Sans doute les faits invoqués sont-ils bien, au sens pascalien, de même ordre mais leur analogie, pour évidente qu'elle soit, n'autorise pas à les confondre et l'approfondissement par chacun des questions qui relèvent de sa partie est encore la meilleure façon de poser efficacement la problématique du tout. Réduire la culture au "sens" ressortit à un narcissisme à la fois puéril et pervers qui s'étonne de retrouver ce qu'il a lui-même introduit.

3) Le danger n'est pas moindre ni l'alibi moins évident du regain de scientisme affectant nos contemporains. Si les progrès de l'éthologie incitent les plus candides à renouer avec un évolutionnisme primaire, doublé d'un behaviourisme apaisant, qui, prenant le relais du fabuliste, ferait volontiers du dauphin, de la fourmi, du chimpanzé nos maîtres en éloquence, en civisme, en ingéniosité, le prestige est d'autant plus grand sur les autres de nos modernes alchimistes que Cyrano s'est fait Armstrong et qu'après s'être acquis la maîtrise de l'efficience, ils sont, avec la cybernétique, en passe de s'assurer celle de la finalité.

La complicité, en la circonstance, est flagrante de l'histoire et de la science qu'on disait, pourtant, traditionnellement ennemies. Non qu'en dépit des efforts de tant de bacheliers, elles se fussent réconciliées, mais parce que, dans le but de sauver l'équilibre jugé avec raison menacé, elles s'accordent à crier ensemble haro sur le même baudet !

On a vu pratiquement sans heurt succéder dans nos facultés la transformation logique à l'évolution diachronique, les algorithmes des génératistes aux astérisques des généticiens. En renouant avec Port Royal, à des fins de programmation, tel a cru pouvoir se poser en prophète. L'accueil qu'il a reçu parmi les enseignants prouve qu'en restaurant, somme toute, il rassure. Et tandis que l'archéologue, de son côté, tourne insensiblement à l'informaticien, le sociologue, féru de statistiques, conçoit si physiquement les transmissions qu'il tend à condamner avec les parasites cette résistance à l'identification des personnes par où le groupe humain échappe justement à la grégarité.

Si l'on ajoute, enfin, que l'économie libérale a trouvé fort astucieusement le moyen de masquer sa carence au niveau des principes par la virtuosité des courbes et des équations, que les juristes spécialisés dans la politique ou l'administration résistent de plus en plus mal à la tentation de calquer sur la recherche opérationnelle ce qu'on tenait naguère pour l'art de gouverner, on aura sans doute l'impression qu'avec l'annexion de notre domaine la nébuleuse est bien près d'être inéluctablement résorbée et qu'ici comme ailleurs l'émergence à la forme ne se distingue en rien de l'accès à la quantité.

Je suis convaincu, pourtant, qu'il s'agit là d'un autre cul de sac. Non que l'extension d'une formalisation de ce type aux phénomènes de culture ait, en

[6] soi, rien de critiquable, s'il s'agit seulement d'en mettre la performance à la portée des automates ; mais c'est se fourvoyer, en revanche, que de prétendre y déchiffrer l'instance à laquelle nous devons, nous, d'en être capables. Autant chercher dans l'astronautique ou dans la balistique l'explication du vol de l'oiseau !

J'entends bien qu'on ne peut séparer de la théorie le pouvoir accru qu'elle nous donne ni négliger impunément le champ de ses applications. Mais si l'intervention nourrit en retour le savoir, elle en résulte et ne saurait prétendre à le guider. Il n'apparaît pas au surplus que l'on ait tant gagné dernièrement à laisser trop souvent le mathématicien, sous prétexte de nous aider à les résoudre, poser en fait nos problèmes.

L'intérêt de l'objet à construire le cède alors à l'intérêt qu'on porte à la façon de le traiter et la subtilité des diagrammes ne parvient qu'à peine à cacher une sorte de néopositivisme foncier qui prenant, en ce qui nous concerne, les données pour des choses et pour postulats ce qu'il s'agit précisément de démontrer s'imagine trouver les clés de la culture ailleurs que dans ce que la culture elle-même a produit.

Il n'est point, en effet, de substance, dans notre cas, qui soit en deçà de ses variétés, non plus qu'au-delà de ses métamorphoses ; point de choses à dire préexistant à notre façon d'en parler, de fonctions antérieures à leur exercice, de besoins qui ne procèdent de notre aptitude à les satisfaire.

En bref, il faut se résigner et, puisque l'homme n'est fils ni de ses pères, ni de ses œuvres, mais source de ses sources et modèle de ses modèles, admettre que, pour se conformer à la fois au plus strict des réalismes et à la spécificité de son objet, celui qui prétend l'expliquer ne saurait construire de forme qu'il ne l'ait d'abord "révélée". Aussi bien l'anthropologie, substituant à la métaphysique ce qu'on pourrait nommer la formalisation incorporée, promeut-elle moins des sciences nouvelles qu'un type différent de scientificité.

•  
• •

Qu'on ne s'y trompe point ! Qui dit immanence ne dit pas réflexivité. Janus est l'emblème et le paradoxe, la loi du monde à double fond qui s'esquisse et, nous ôtant enfin la quiète illusion d'être dans la coulisse et de tirer seuls les ficelles, nous découvre à nous-mêmes un visage que nous ne nous connaissions pas. Visage privé de chair, à coup sûr, dont les traits n'ont d'autre définition que celle de leurs rapports mutuels, face d'ombre dont l'exploration commence à peine à nous livrer les linéaments d'un "psychisme" qui, pour ne point laisser d'être aussi ce que nous le faisons, n'en apparaît pas moins désormais comme intrinsèquement ambigu.



[7] L'ailleurs ainsi créé est phénoménologiquement notre œuvre, mais non pas seulement à notre "insu". Il résulte bien plus généralement de la distance et de la relation de ces deux univers de nature auquel nous appartenons et de culture que nous engendrons dont la synthèse sur tous les plans nous constitue. Car si l'homme est, par lui, étranger en partie à son propre savoir, il l'est dans une égale proportion à son pouvoir, à son vouloir, à ce que nous aimerions enfin appeler son paraître.

Certes on pourrait penser qu'il est vain de se révolter contre une aliénation dont on est soi-même l'artisan. C'est là notre combat pourtant, perpétuellement indécis et sans cesse à reprendre et qui nous empêche aussi bien de nous mettre nus que de renoncer à changer perpétuellement de vêtements. Et du fait que la négativité, inscrite en nous par la culture, n'a d'existence en somme que parce qu'à son tour elle se nie, ce n'est pas l'homme en soi qui peut être l'objet de nos sciences humaines mais l'homme en tant précisément qu'il se conteste, qu'un double mouvement simultanément l'aliène et l'approprie dont l'arrêt, en revanche, lui est sans nul doute fatal.

L'instance, autrement dit, par elle-même néantisante d'une analyse qui est dans le monde et de bien des façons à l'origine du discret n'est en aucun cas séparable de la performance qui positivement l'y réinvestit et, ajoutant nos lois à ses lois, nous permet de le transformer.

1) Il est patent qu'un même souci d'établir les critères d'une rationalité sous-jacente caractérise, quoique différemment, les tenants des trois seules écoles de pensée qui aient efficacement contribué au renouveau épistémologique contemporain. On déplorera seulement que l'atmosphère passionnelle qui les entoure depuis leur naissance ait souvent suscité plus de fanatisme que d'intelligence et que les épigones, moins modestes que les fondateurs, aient confondu les dogmes et les hypothèses, érigeant au terme des méthodes entre elles sur bien des points complémentaires en systèmes mutuellement exclusifs. Que, toutefois, des "fidèles" ne sachent pas toujours faire dans la doctrine la part de la conjoncture n'enlève rien à la valeur, même rudimentaire, des principes.

Le matérialisme historique témoigne, par son nom même et le soin qu'il a toujours mis à se distinguer du matérialisme du siècle qui l'a précédé, de l'essai qu'il fit le premier de résoudre la contradiction antérieurement évoquée de la science et de l'histoire. Je ne crois pas qu'il soit, comme on l'a dit, la philosophie indépassable de notre temps, ni même — et je pense qu'il s'en flatte — une philosophie du tout. Il reste qu'aucune école n'a mieux ni plus puissamment démontré qu'on ne saurait impunément tenir l'homme pour l'observateur essentiel et passif d'un univers objectivé ; que loin d'être, en un mot, ce que la nature l'a fait, il est aussi et spécifiquement ce que par sa culture il se fait ; qu'enfin la théorie par laquelle il se pense n'est en rien dissociable

[8] de la praxis par laquelle, d'une certaine manière, il se crée. La dialectique est la pièce maîtresse d'une réflexion à laquelle personnellement je souscris dans la mesure où, vidant le concept de ce qu'il garde inévitablement d'idéaliste, elle en fait le moteur du devenir de nos sociétés. Qu'une véritable sociologie par là soit fondée, c'est une évidence ; mais que l'homme du même coup s'y trouve intégralement expliqué relève du parti pris. Sans insister sur le fait qu'il semble être pour le moins arbitraire— encore qu'aisément concevable dans la perspective économique initiale— de réduire finalement les échanges à ceux jugés fondamentaux des produits du travail, je tiens que le système encourt de ce point de vue essentiellement deux reproches.

D'une part, on ne doit pas conclure de ce que l'histoire (*Geschehen*, et non *Geschichte*) s'avère dialectique que la dialectique nécessairement soit histoire. La proposition n'est pas réciproque et si notre usage inclut bien entendu l'emploi particulier fait jusqu'ici de ce concept, il l'élargit notablement en dénouant sa liaison trop intime avec la successivité des temps.

Faire, d'autre part, endosser la responsabilité de la classification sociale, dont le principe ressortit en fait à l'instance, par ceux qui en situation s'en font politiquement les défenseurs, c'est non seulement s'exposer aux désillusions d'une révolution qui, fût-elle permanente, ne saurait nous guérir de nous-mêmes, mais encore, en le déplaçant, ramener abusivement aux proportions de l'événement un conflit à proprement parler ontologique puisque c'est lui qui justement fait de notre vie une histoire.

2) Un glissement du même type s'est produit chez nombre de fervents de la psychanalyse qui, confondant l'ascèse avec l'inhibition, s'ôtent en même temps le moyen d'expliquer, autrement que par la pression d'un sur-moi, la castration grâce à laquelle le désir se fait libre arbitre. L'authenticité, sur ce plan, n'est point sans rappeler ce qu'ailleurs on appelle le sens de l'histoire : nul, à mes yeux, étant homme, ne trouvera jamais sa vérité.

Sans doute ne pourrait-on nier que la psychologie ait considérablement gagné, de nos jours, à l'approfondissement des relations du je, du moi, du ça dont le mystère, d'ailleurs, tient moins à la difficulté de les concevoir qu'à notre impuissance grammaticale à les formuler clairement en français. Mais cela, précisément, reste de la psychologie et si, d'une part, la jonglerie à laquelle volontiers se livrent les plus sophistes d'entre eux sur le statut, malheureusement propre à nos langues, d'une catégorie tenue pour universelle de la personne ne parvient pas à lui donner plus qu'une dimension interindividuelle, elle nous confirme dans l'idée, d'autre part, que la découverte de l'inconscient n'a nullement été pour la conscience la nuit du quatre que l'on a dit !

Ce n'est pas un hasard si de l'origine à nos jours le vocabulaire de la

[9] psychanalyse reste celui de la représentation. Sans parler même du rôle assigné par la cure à la verbalisation, qu'il suffise ici d'évoquer le flirt constamment entretenu par elle avec la linguistique dont elle reproduit, bon gré mal gré, les avatars. On pratiquait naguère l'anamnèse d'un étymon ; on fait aujourd'hui l'exégèse d'un autre discours. Le manque autrefois primordial se lit synchroniquement en capiton ; tandis que la métonymie mal comprise, dans le ballet des tropes, éclipse progressivement la métaphore et qu'un invraisemblable malentendu sur le signe alimente, à propos de la hiérarchie de ses faces, de byzantines ratiocinations où le lyrisme trouve du moins son compte à défaut de la certitude. Il est vrai qu'on ne peut l'attendre d'un mage et que nous vivons en un temps où sont rares les incroyants !

Si l'on songe, enfin, que par là se maintient la vieille confusion du savoir et de la morale, on comprendra que les pères ne sauraient reprocher à leurs fils un pansexualisme qui ne leur est pas même imputable : s'est-on, depuis trois siècles, en effet, jamais confessé d'autre chose ?

L'apport, en résumé, de cette école n'est point dans ses côtés, voire ses développements, les plus spectaculaires, mais bien dans son aperception de départ d'une *Spaltung* qui, de soi, ne s'inscrit ni dans l'espace ni dans le temps et nous fait accéder globalement à un ordre qu'on a seulement eu tort d'appeler "symbolique". Notre dichotomie de l'explicite et de l'implicite très évidemment s'en inspire et ne fait que reprendre, mais en la désintellectualisant, celle du manifeste et du latent.

3) C'est pourtant comme principe d'intelligibilité que ce dernier, dans le cas précis du langage, devait se laisser le mieux et surtout le plus commodément approcher. Le jour où l'on s'est aperçu que la grammaire n'était pas ce substitut laïc du catéchisme enseigné par l'instituteur, non plus, d'ailleurs, que l'ensemble des procédés grâce auxquels, actuellement, on apprend aux machines à parler, mais cette capacité d'analyse que tout locuteur porte en soi et qui ne signifie fort curieusement ce qu'il dit qu'en lui donnant la faculté de se tromper, la linguistique structurale était née et avec elle un mouvement dont le succès d'emblée nous a si complètement échappé que c'est à peine si, parmi les plus connus de ses représentants, des linguistes aujourd'hui sont cités et qui, par contre-coup, fait l'objet depuis peu d'attaques tout aussi excessives et, me semble-t-il, injustifiées.

Le procès qu'à l'envi on lui fait d'ignorer superbement l'histoire concerne moins, en vérité, la validité même de la méthode que ses vellétés d'expansion. Ses adeptes ont tout à fait raison de poser scientifiquement le domaine qui leur est propre hors du temps. Et s'il est indéniable qu'on ne peut, sans verser dans l'idéalisme, étendre à la totalité de la culture un appareil de concepts aussi peu déconstruits, il ne l'est pas moins qu'en passant du pointillisme à la structure les linguistes opéraient une conversion épistémologiquement exemplaire.

[10]

On regrettera d'autant plus que cette mauvaise querelle, occupant le devant de la scène, ait trop longtemps masqué l'erreur à mes yeux capitale consistant à prendre le Pirée pour un homme et ce qui n'est qu'un pôle de contradiction pour un niveau plus subtil et quasi hypostasié d'abstraction. L'ailleurs du même coup devient un autre monde, successivement chiffre ou matrice du nôtre, dont malheureusement il ne peut réduire l'équivocité sans ruiner avec elle les fondements de la pensée. La "compétence", en un mot, scie la branche sur laquelle elle-même s'est perchée.

D'autres, plus récemment, s'en sont pris au caractère ostensiblement classificatoire et pour ainsi dire entomologique des études qui jusqu'à eux s'en étaient officiellement réclamées et, confondant la théorie avec les circonstances de sa conception, ont cru de bonne foi abjurer la structure en même temps que la taxinomie sans s'apercevoir qu'ils la redécouvraient simplement sous l'angle dorénavant privilégié de la générativité.

Le déplacement qui sous leur influence s'est finalement accompli n'a donc rien, en dépit qu'on en ait, d'un changement de testament. Il fallait bien qu'un jour on passât du vocabulaire à la phrase et, comme on disait autrefois, de la "nature" à la "fonction". La critique faite à bon droit de la répétition rejoint celle faite naguère du stockage et de la mémorisation. La verticalité des tables et des planches fait place dans les manuels, à l'horizontalité des formules et des schémas d'opération. L'intérêt des classes répertoriées l'emportait sur celui d'une simple et linéaire construction ; la prévalence actuelle des règles et des cycles nous ramène à peu près, en revanche, au traditionnel inventaire des parties du discours : à la superficialité du corpus chez les uns répond, autrement dit, chez les autres, le commode innéisme de la profondeur. En bref et pour parler cuistre, le *perfectum* le cède à l'*infectum*, ou le classique, encore, au baroque. Ce n'est ni un triomphe, ni une catastrophe, à peine une convulsion du même art.

On conçoit mal, d'ailleurs, que le choix puisse s'imposer d'une syntaxe des types ou d'une morphologie des schèmes. Une amputation en vaut une autre, tant il est vrai que taxinomie et générativité ne sont point étapes de la linguistique mais capacités normalement indissociables du langage. Des deux axes dont, pour simplifier, nous parlons, l'un n'est pas —ou n'est plus— la combinatoire de facteurs définis préalablement sur l'autre. Il s'agit des coordonnées d'une seule et même analyse créatrice à la fois de différence et de segmentation dont la non-coïncidence en retour fonde par projection aussi bien l'inclusion logique que l'intégration. N'évoquer, au surplus, comme on le fait souvent à leur propos, que les processus explicites de sélection et de prédication, c'est télescoper indûment les deux pôles de cette dialectique simultanée de l'identique et de l'un qui n'est, en aucune façon, l'apanage du langage, mais dont culturellement l'importance risque fort de remettre en cause l'antagonisme, issu de l'arpentage et abusivement entretenu depuis lors, du nombre et de la qualité.

[11]

Il ne m'apparaît pas fortuit qu'universitairement les trois doctrines dont nous venons de prendre une vue cavalière soient en gros séparément revendiquées par les trois disciplines dont chacune tire son origine. Non qu'elles s'y résignent bien sûr, mais les concepts respectivement élaborés — et sans cesse rediscutés ! — de superstructure, de sublimation et de connotation témoignent, en même temps que de leur ambition, du parti qu'au fond elles ont pris des frontières que l'inertie ou le manque d'imagination leur assignent.

Or la rupture doit être à la mesure de l'enjeu. Il n'est point question d'annexer, encore moins, pour le seul plaisir d'être en pointe, d'ajouter des sciences à des sciences. La méthode — et méthode à mon sens il y a — transcende nécessairement les secteurs d'un cadre que globalement elle conteste et la complexité du sien n'y saurait résulter que de sa propre scissiparité.

La théorie de la médiation dont nous allons exposer les principes ne récuse pas celles dont elle corrige seulement les méprises et que, du même coup, elle tente de rendre applicables : elle les tient pour sa préhistoire. Il n'est point exclu que par elle les Facultés qui les premières ont connu la mort de la chrysalide soient aussi les premières à connaître, fût-elle éphémère, l'ivresse des résurrections.

•  
• •

Il n'est jamais de problèmes résolus, seulement d'autres façons de les poser ; et la meilleure théorie n'est pas celle qui ponctuellement s'avère la plus compétitive mais celle dont la valeur heuristique est, dans son ordre, la plus grande. C'est dire que la preuve y résulte, en même temps que de l'expérience qui sélectivement la vérifie, de la transposabilité des modèles que de proche en proche elle construit.

1) Or je tiens qu'il n'est, en matière de culture, d'autre expérience que clinique. Non qu'à mes yeux le praticien soit l'arbitre obligé de nos dissensions intestines, mais parce que lui sans nous ne sait de quoi il parle et que nous sans lui, en tout cas, sommes sûrs de ne parler de rien. Le neurologue soucieux, pour étayer son diagnostic, de "prendre le langage" comme on prend par ailleurs ou la température ou la tension, le psychiatre qui lui envie les lésions nosographiquement sécurisantes de la moelle épinière ou du cortex sont, de leur côté et par formation, peu enclins à reconnaître la spécificité d'une pathologie où, d'une part, le malade est à considérer à la fois comme la serrure et la clé ; où la raison n'est plus seulement induite mais produite ; où le symptôme n'est interprétable que parce qu'implicitement interprété ; où le même trouble, d'autre part, change d'aspect selon le trouble auquel il advient qu'il soit associé ; où, en vertu du jeu quasi tératologique des compensations

[12] dans le cadre de l'économie générale des fonctions, la carence ou la détérioration sont masquées par la "résistance" que suscite chez le patient soit l'intoxication provenant des capacités qu'il conserve, soit le blocage au stade préalablement atteint ; où, enfin et surtout, l'objectivité semble remise en cause d'un observateur qui s'implique au risque bien connu de trahir ce qu'il traduit, d'un fait que le phénomène révèle moins qu'il ne le nie.

De là, chez beaucoup d'entre eux, une attitude apparemment contradictoire dissimulant sous l'ingéniosité des computes et des tests et sous l'actualité d'un vocabulaire emprunté un manque véritable de curiosité et surtout l'impuissance à poser en termes autres que familiers le problème afférent de la causalité. Où la science ne peut aller, que la mode après tout se fourvoie ; que diable, on peut avoir son PCB et n'en être pas moins un médecin cultivé !

Contester le caractère univoque de la relation de la culture et de l'activité neuronale ne permet, cependant, en aucun façon de conclure à je ne sais quelle autonomie métaphysique de l'esprit. S'il n'est pas d'aphasie dont on ne puisse préciser le conditionnement cérébral, on voit mal d'où viendrait — sinon de l'ignorance — le splendide isolement des psychoses et des névroses. Les fonctions appelées supérieures ou mentales ne sont point séparables du corps, du seul fait qu'elles nous distinguent de l'animal. Issue, en somme, du respect humain, la psychologie, de ce point de vue, n'est qu'un mythe ou, dans le meilleur des cas, un chapitre — dût-il la bouleverser — de la biologie.

Il fallait bien vivre pourtant ; et l'on a vu nos facultés, où l'enseignement ne fait plus recette, accroître chaque année la faune paramédicale au nom d'un autre excès, — en tous points symétrique du précédent — et que je nomme, pour ma part, l'homéothérapie. Il en est un peu comme si, pour que rien désormais ne leur restât inaccessible, on s'était convaincu que le lieu des symptômes dût purement et simplement se confondre avec celui de l'intervention. On comprend que l'on souffre moins de nos jours du poumon que de la forclusion du signifiant : Que dis-je ? à peine est-on malade, puisque finalement la lune à nouveau est en cause par famille et société interposées. Tuer son père, épouser sa mère, ce n'est plus un drame bourgeois, mais une quotidienne aventure. Et rien n'arrête plus la turgescence d'un phallus dont le manque, sous d'autres cieux, eût pu tout aussi bien passer pour un trop plein. Knock est battu qui souhaitait éveiller en chacun la conscience nosologique. Le délire est partout, y compris chez les guérisseurs. On peut littérairement phantasmer à son gré ; mais a-t-on jamais pris les Nuits pour un traité d'astronomie ?

Entendons-nous. Il n'est interdit, bien sûr, à personne de s'exprimer occasionnellement

[13] en images, ni de différencier, au besoin, ses concepts par les teintes de l'arc-en-ciel. Encore faut-il qu'il y ait concept et ne point se payer de mots. Le médecin, même conseillé, sera toujours le seul thérapeute, dût-il pour cela passer de l'anatomie coutumière à un type nouveau d'analyse qui n'aura que peu de rapport avec l'usage banalisé que l'on sait. De celui que nous proposons, à défaut d'en être l'auteur, il devra rester le garant. Ce qui explique notre postulat de n'admettre et de n'imputer au système d'autres dissociations que celles qui sont pathologiquement vérifiables. Ce n'est point sadisme de notre part, ni que l'homme ne nous intéresse que s'il nous est, en somme, livré diminué, mais précisément que la ligne, de notre point de vue, ne s'explique que lorsqu'elle se résout en ses points : c'est seulement le retard qui dans l'acquisition fait apparaître des étapes ; seulement aussi le trouble du fonctionnement qui permet, grâce à l'examen, d'en séparer les processus.

Mais il convient d'aller plus loin. Et parce que la culture n'est pas l'empyrée et que l'ange chez l'homme ne cesse d'être bête, il serait artificiel de prétendre en abstraire la dialectique d'une nature qui en est bel et bien le premier moment. C'est là que l'humain s'articule, que le seuil ou non se franchit d'une Gestalt ou totalité positive éventuellement traitable par sériation à la structure qui, définie sur la seule base d'oppositions et de contrastes, n'a d'autre statut que formel. On ne saurait par conséquent tenir pour accessoire la collaboration d'un partenaire sans qui, le passé l'a montré, nous serions condamnés à la dichotomie.

2) C'est bien pourquoi le groupe d'étude du langage qui, autour d'Olivier Sabouraud et de moi-même à Rennes, depuis longtemps déjà s'est formé, s'est toujours aussi refusé à distinguer d'une linguistique pour ainsi dire "sans qualités" une "neurolinguistique" qui se contenterait de l'exploiter. Il n'est point de théorie sans pratique et réciproquement. Point de science non plus qui ne découpe. Point de système, enfin, qui, passant de la multiplicité des apparences à l'unité — fût-elle hypothétique — du regard, ne tire ses découvertes de sa propre rigueur plutôt que du génie des utilisateurs.

Il apparaît que le bilan, moins positif sans doute pour le neurologue que critique, s'avère pour le linguiste extraordinairement constructif. Le constat fait tant de fois — et qui surprend toujours le profane — que l'aphasique n'est point muet n'avait jamais trouvé qu'une pseudo-explication dans la dissociation automatico-volontaire. La nôtre, croyons-nous, rend mieux compte des faits qui lui substitue celle de l'instance fondant grammaticalement le langage et de la performance qui rhétoriquement l'investit. Si, en effet, la faculté qui reste au malade d'émettre et d'entendre du son, voire d'y faire globalement correspondre un sens, n'est point, en son principe, inaccessible

[14] à l'animal, elle suffit pour qu'on puisse continuer en situation à désigner ce que l'on ne signifie plus.

On comprend dès lors qu'il faille être méfiant dans l'appréciation du succès aux tests ou exercices de rééducation. Si la naïveté de l'orthophoniste fait sourire qui prétend rendre la structure en agissant sur la phonation, il ne semble pas qu'on soit bien conscient du fait que le signifié n'est point sens, que le mot, pour parler grossièrement et en vertu de sa polysémie foncière, excède toujours l'usage particulier qu'on en fait et que nous pensons juste parfois, parce qu'en tous temps nous disons mal. D'une certaine façon, l'aphasique, lui, dit trop bien en ce sens que le signe, collant à la chose désignée, perd justement l'impropriété grâce à laquelle il la classe ou l'engendre.

Ce n'est point le stockage ou la répétition qui chez lui sont atteints, non plus que l'aptitude à hiérarchiser concepts ou propositions, mais bien celle d'analyser, c'est-à-dire, de structurer des mots. Se réjouir, par conséquent, de le voir récupérer par dressage un certain fonds de vocabulaire ou ranger la "nageoire" plutôt que le "bras" ou l'"aile" sous la rubrique du "poisson" n'est point sans rappeler le comportement de ces professeurs qui enseignent à la fois la grammaire et prétendent la rendre opportune. Leur parfaite inefficacité tient à ce qu'ils condamnent ce qu'ils devraient au contraire développer : la possibilité de dire autre chose, de former d'autres énoncés.

Encore que non reconnue par beaucoup — pour des motifs, d'ailleurs relevant la plupart du temps d'une mésentente sur les concepts — la distinction faite par nous, d'autre part, d'une aphasie phonologique et d'une aphasie sémiologique n'est pas sans relation avec ce que certains persistent à nommer aphasies sensorielle ou motrice. Cela, évidemment, à l'interprétation près. Car s'il est vrai qu'au niveau de la mise en œuvre on peut tout aussi bien appréhender sans émettre qu'émettre sans appréhender, il ne l'est pas moins qu'au niveau de la structure comprendre et exprimer ne fait qu'un. La différence des syndromes concernés n'est pas là mais bien plutôt dans la façon d'envisager le rapport des deux faces du signe qu'on a souvent qualifié d'immanence ; je préfère parler de réciprocité.

Ni le son ni le sens ne se définissant sur la base de leur contenu, il faut bien que chacun des deux trouve dans l'autre son critère. Le tout est présent chaque fois, mais chaque fois d'une autre manière et la dénotation est dans notre système en tant que gage du signifié le parfait symétrique de la pertinence par laquelle s'authentifie le signifiant. Outre qu'il devient aisé par là d'expliquer la saisie alternée de la marque tantôt comme vecteur du sème, tantôt comme la chaîne de ses constituants, on y verra surtout l'argument qui permet d'échapper aussi bien à l'isomorphisme qu'à la double articulation.

Le signe n'est double que parce qu'est double au moins le symbole où l'objet



[15] qui s'évide devient tout naturellement indice d'un autre du même coup constitué comme son sens. C'est le principe même de l'articulation (nous disons, nous, de l'analyse) qui l'instaure et qui, de part et d'autre, créant le même intelligible ne saurait économiquement en ordonner les manifestations.

Il n'est point jusqu'aux axes — auxquels sans cesse nous nous référons et qui, nous l'avons dit plus haut, ne sont nullement simple commodité d'exposition — qui n'aient été plus ou moins pressentis par les descripteurs des aphasies dites traditionnellement de Wernicke ou de Broca. C'est pourquoi, pour les désigner, nous avons préféré ces noms à ceux naguère proposés mais dont, nous l'avons vu, nous contestons le bien fondé de "trouble de similarité" et "trouble de contiguïté".

Une conception plus correcte, en effet, de l'intersection des deux capacités en lesquelles pathologiquement se résout la grammaire nous a permis notamment, tout en levant plus élégamment la contradiction de l'incohérence du Wernicke et de l'agrammatisme du Broca, de montrer comment dans le jargon, et pour s'en tenir au signifié, la paradigmatique aboutit, en l'absence de traitement lexical, à fléchir le vocabulaire tandis que la syntaxe, en l'absence de traitement textuel de la phrase, pousse la redondance jusqu'à la stéréotypie. Cela revenait à fonder dans un second degré de l'autoformalisation et non plus dans la seule intuition la possibilité d'en admettre tant dans l'atteinte que dans la récupération.

Bipolarité, réciprocité, bidimensionalité du formel, tels nous sont, en résumé, apparus dans le cas du langage les caractères analogiquement transposables de l'insertion d'une analyse qui, par elle-même, ne fait acception ni de ses phases, ni de ses faces, non plus que de ses axes ni, comme nous l'allons voir, de ses plans.

3) S'il est une vérité, en effet, dont la clinique nous a de surcroît convaincus, c'est bien que la katharsis de la forme qui le spécifie ne suffit pas à assurer la parfaite homogénéité de l'objet ; qu'au globalisme existentiel dont il nous apparaît concrètement grevé il n'importe pas moins de substituer la variété des incidences sous lesquelles il peut être scientifiquement abordé et qu'il ne saurait en être désormais, puisque nous en parlons, du langage autrement qu'il en fut jadis de la terre, de l'air ou du feu.

C'est ainsi que la difficulté, par exemple, de conformer au tableau les particularités de lecture et d'écriture de nos malades nous fit douter un temps de sa validité jusqu'au jour où nous nous résolûmes, ainsi que nous y incitait, d'ailleurs, la possibilité de perturbations sélectives, à poser catégoriquement l'autonomie de la graphie. C'était du même coup rompre avec l'usage qui voulait qu'elle fût, jointe chez nous à la phonie, l'un des aspects

[16] du signifiant ; c'était surtout, pour l'expliquer, l'introduire dans l'univers, non plus logique mais technique, des signaux grâce auxquels notre activité déictique se médiatise. Et parce que le signal, en tant qu'il rend stockable et manipulable la représentation verbale ou non qu'il convoie, ressortit à la définition même de l'outil, c'est finalement un modèle adéquat au traitement de ce dernier qu'il a fallu élaborer analogiquement à celui qui nous avait servi pour le signe.

Il est évident qu'une détérioration du langage ne saurait être sans répercussion sur le contenu de l'écriture. Mais sa forme ne peut être tenue pour altérée que si le signal seul, et non le signe, est concerné. De là résultait une double conséquence, à la fois théorique et clinique.

D'un côté la graphie — et singulièrement l'écriture — perdait son caractère servile et quasi unidimensionnel pour inclure dans sa définition encre, plume, papier (ou leurs équivalents) qui tenaient lieu de fabriquant, lettre ou caractères représentant l'analyse du fabriqué.

De l'autre, et parce qu'il devenait impossible d'isoler un trouble de cet ordre de celui plus général de la manipulation de l'outil, le besoin se faisait sentir d'établir, pour ce que nous avons nommé, sans savoir au départ s'il en existait, l'atechnie, une procédure d'exploration destinée à vérifier systématiquement les hypothèses que le modèle en soi suggérait.

Il serait présomptueux d'affirmer que nous y fussions parvenus. La faute n'en est pas, pourtant, à la méthode ; bien plutôt à une éducation qui, confondant pratiquement la rationalité avec le verbe et méprisant au fond le travail, nous fait experts lorsqu'il s'agit de commenter des mots et nous rend muets, ou peu s'en faut, si l'on souhaite évoquer des attitudes ou des gestes. Ainsi s'expliquait déjà, croyons-nous, par un défaut de vocabulaire, la différence qui saute aux yeux même des profanes entre la précision relative de la littérature aphasiologique et les propos esthético-philosophiques tenus volontiers d'ordinaire lorsqu'on parle, entre autres d'apraxie. C'est que l'une, en croyant travailler sur des observations, se nourrit d'une tradition ; l'autre témoigne à sa façon d'une aporie : celle de voir vraiment ce que l'on ne peut dire.

On peut encore aller plus loin. L'aide trouvée par l'aphasique auprès de ceux qui l'examinent, l'extrême dépendance où le réduit son trouble à l'égard d'un interlocuteur apte à compléter ses messages comme à le guider dans ses choix, eussent dû mettre plus tôt sur la voie d'une autre dissociation qui s'impose, qu'on le veuille ou non, dans le cas du langage, entre une atteinte de ce que nous appelons la grammaire et celle de ce qu'on nomme la "fonction" de communication. Une autre analyse se fait jour, affectant l'échange verbal sans pour autant se confondre avec lui, et qui, médiatisant ethniquement notre appartenance à l'espèce, différencie chez l'homme

[17] l'uniformité animale du cri. Le modèle sous-tendu n'est linguistique que par répercussion. Il est, en fait, celui de la société, c'est-à-dire de ce processus de convergence qui nous fait inlassablement transcender les divergences que, culturellement, nous ne pouvons cesser d'instituer.

Ce n'est plus, en bref, du signe ou de l'outil, mais bien de la personne qu'il s'agit. Et cela, ici encore, ne va pas sans un certain profit théorique et clinique. Nous avons dû, d'abord, renoncer à la fameuse dichotomie de la Langue et de la Parole qui n'était plus opératoire, pour proposer en marge de celle que nous adoptions une conception structurellement disjointe de l'idiome grâce auquel la langue que nous parlons porte un nom. Il s'en faut, d'ailleurs, que l'introduction de ce troisième plan formel épuise culturellement la diversité des altérations du langage.

Le parfait contrôle de la grammaire, la maîtrise de l'écriture et de la langue laissent entier le problème de l'initiative, ici de la prise de parole, dont les suspensions, distorsions, sublimations commencent à nous faire entrevoir l'existence d'une analyse éthique du désir indépendante de l'introjection de la Loi. La norme, cette fois, est en cause et, par elle, la réticence qui fait de notre message un discours.

On voit sans mal les conséquences de l'élaboration d'un appareil conceptuel cohérent pour la description rigoureuse du parler autistique ou du délire paranoïaque ou celle, plus simplement, des curiosités d'expression de l'hystérique ou de l'obsessionnel.

On voit surtout l'intérêt d'une réfraction qui fait de la logique, de la technique, de l'ethnique, de l'éthique autant de façons autonomes, quoiqu'interférentes, d'être homme. Outre que notre approche concerne, en effet, du même coup l'ensemble de notre conscience, de notre conduite, de notre condition et de notre comportement, elle suffit, si incomplète et provisoire qu'elle soit, à dépouiller la Raison du caractère à la fois suprême et monolithique qu'on lui attribuait volontiers, en privilégiant l'un des plans. Le dessaisissement qu'elle implique, puisque — s'il n'est pas vrai que l'univers sans elle soit amorphe — elle y a du moins créé le zéro, apparaît bien plutôt comme une rationalité éclatée.

Postuler, comme nous l'avons fait, l'analogie des quatre modalités qu'elle revêt n'a rien d'une facilitation si l'on n'oublie pas que pour nous un modèle ne saurait valoir qui n'explique, à la fois et dans le respect des contenus, l'impropriété, le loisir, l'arbitraire et l'auto-castration auxquels nous sommes respectivement comptables de la pensée et du travail, de l'histoire et de la liberté.

•  
• •

[18]

La théorie de la médiation, au sens où nous l'entendons, n'est donc pas — malgré ce que certains ont cru, sans doute parce qu'elle en est issue — théorie du langage mais de la rationalité, c'est-à-dire de l'ensemble des processus grâce auxquels l'homme implicitement analyse sa représentation, son activité, son être et son vouloir, à travers un réseau de signes, d'outils, de personnes et de normes qui ne se manifestent que réinvestis. Elle tient à égalité le langage, l'art, la société, le droit pour les quatre piliers actuellement recensables de la culture ou, si l'on veut, de cette réalité qui, distincte à la fois de l'hypostase et de la matière, dépasse en nous la nature, mais l'inclut.

L'anthropologie dont, en somme, il s'agit, pour ne les envisager ici que du seul point de vue du savoir, n'exclut nullement, autrement dit, les perspectives alternées d'une anthropotropie, d'une anthroponomie, d'une anthropodécie. Telle qu'elle est, en tout cas, elle nous contraint à une classification nouvelle des sciences qui ne soit plus fonction de leur plus ou moins grande généralité mais du degré de formalisation de leur objet. Ainsi détachons nous des sciences fondamentales de la culture — qui traitent respectivement, sous le nom de glossologie, d'ergologie, de sociologie et d'axiologie, des seules médiations spécifiques — les sciences humaines appliquées dont l'objet (outre qu'il participe de deux "règnes") hiérarchiquement les recombine en vertu, précisément, d'un réalisme qui se refuse à poser dans l'être des modalités que l'investigation seulement nous a contraint de séparer.

Nous n'acceptons plus, en conséquence, d'identifier à la glossologie dont la dichotomie grammairale et rhétorique constitue le propos la linguistique qui, concrètement, l'associe aux ergo-, socio- et axio- linguistiques par le biais desquelles, à la suite de la polysémie, le silence, le malentendu, le mensonge acquièrent scientifiquement un statut.

On remarquera que la "psycholinguistique", en dépit de publications diffuses qui finiraient par y faire croire tant elles sont volontiers péremptoires, n'a pas de place dans un système dont l'excentration radicale la pulvérise ; que ce dernier, enfin, sonne le glas de la linguistique "générale", cette façon de programme commun des linguistiques particulières, dont l'impact en milieu littéraire est devenu d'autant plus grand que l'on a cru subitement par elle échapper à la crise sans sortir de la performance ni renoncer à l'illusion qu'il suffirait, pour expliquer, de s'exprimer en pantonymes, en un mot de se réfugier dans les banalités.

Faut-il ajouter que ce que nous venons de dire du langage, mutatis mutandis, vaut pour les autres plans et que l'étude spécialisée des dichotomies parallèles tant de la technique et de l'industrie que de l'ethnique et de

[19] la politique ou de l'éthique et de la morale se double aussi selon le cas de ce qu'on nommera désormais une artistique, une cénotique, une critique dont nous laisserons au lecteur le soin d'inférer lui-même l'organisation.

Le cadre suggéré évoque moins Procuste que Mendeleïev. Il n'a d'autre ambition que d'aider à ne plus confondre les sciences avec les disciplines qui sont affaire de métier, où la mode parfois s'entremet. Il conduit à dresser l'inventaire fini des éléments dont tout fait humain, en l'état de notre examen, se compose. Non certes, nous l'avons dit, que pour nous la culture s'épuise dans l'intelligence qu'ainsi l'on en obtient ; mais parce que d'être forme n'empêche point qu'elle ne se formule et que s'interdire de privilégier le bavard ne revient nullement à chercher, au nom de l'intérêt que l'on porte au "vécu", le meilleur exégète dans le plus beau des cas.

Nous dirons, pour conclure, que le titre de cet ouvrage se réfère moins à son objet qu'à la façon dont ma propre histoire m'a singulièrement permis de l'illustrer. Le langage simultanément s'y fait exemple et théorie d'instances et de performances dont l'anagnose et la diégèse reflètent épistémologiquement les caractères. L'une alternativement extrait, l'autre méthodiquement décrit cet unique ressort de l'hominisation, baptisé par nous médiation, qui, d'un chapitre à l'autre, se lit d'abord en filigrane avant d'être globalement repris sous l'angle de ses avatars ou des opérations qu'il induit.

Peut-être au terme s'apercevra-t-on qu'il n'est pas aussi désespérant qu'on l'a cru d'en voir d'autres nous précéder dans l'atome ou dans les étoiles. Trop connu le jeu n'en vaut plus la chandelle et je ne serais nullement surpris, en revanche, qu'à celui auquel l'âge qui vient nous convie nous fussions de nouveau gagnants. S'il n'est pas, en effet, question de renoncer à poursuivre scientifiquement l'analyse d'un univers que nous ne pourrions épuiser, le scalpel désormais a loisir de se reporter sur l'"analyseur" même qui nous en donne la capacité. Or, dans cette aventure, tout est manifestement à créer ; et le succès y dépend moins des machines, des livres et des crédits que de ce dont le plus dépourvu ne saurait manquer s'il est sage : du temps, de la rigueur et — chose rare — de l'esprit.

**CHAPITRE I**

**DU SIGNE**

[23]

Il doit être bien entendu, au départ, qu'il n'est pour nous de signe que verbal et que la grammaire, dont chacun s'accorde à penser qu'elle ne saurait être tenue maintenant pour une sorte de cadre *a priori* de l'entendement, n'est pas réductible non plus aux procédures d'analyse par lesquelles le message se trouve, de nos jours, artificiellement décrypté.

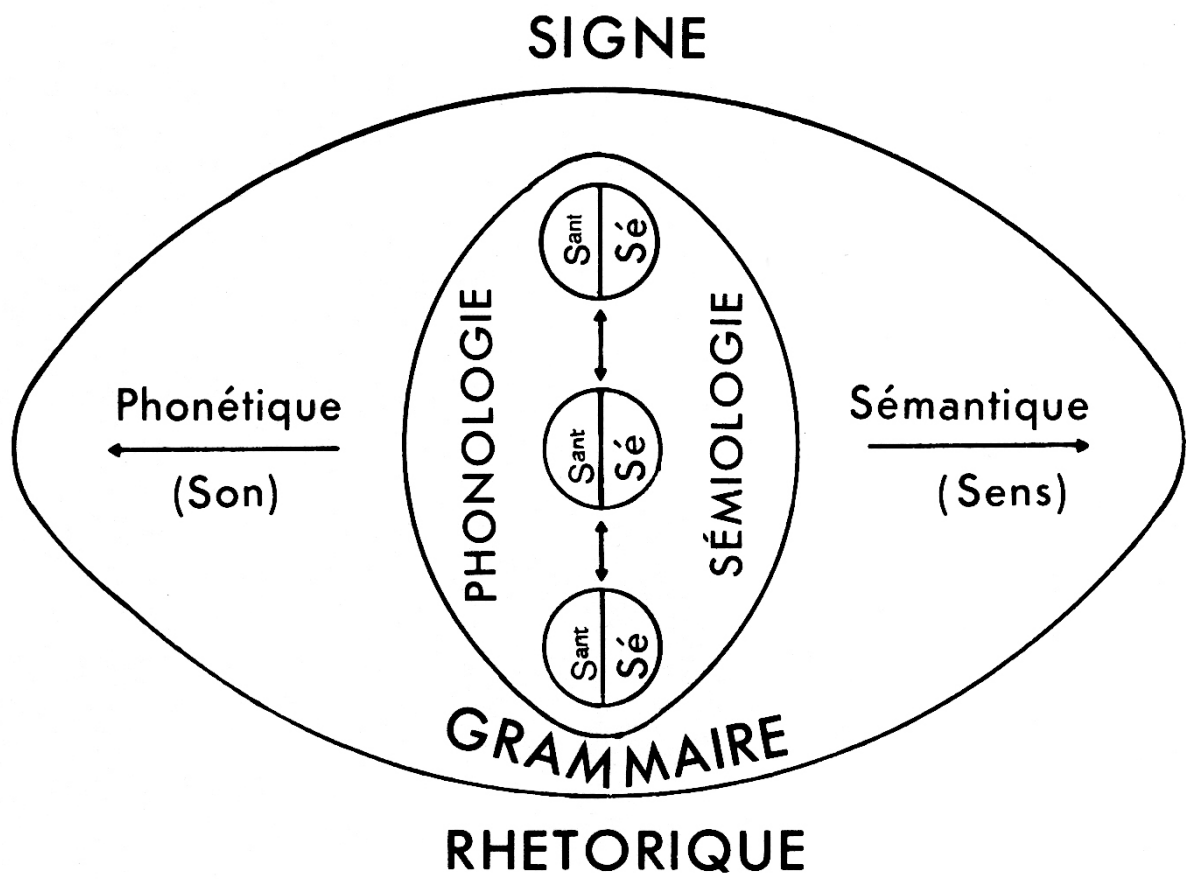
Elle est, à nos yeux, au contraire — et quelle que soit la langue considérée — l'instance qui structurellement en fonde l'impropriété et défie l'effort conjugué autant du locuteur que de l'observateur pour atteindre, en revanche, une propriété qui, explicitement, ne fait problème que parce qu'elle est d'abord implicitement contestée.

Il s'en suit que parler n'est point dire des choses, mais s'engager à leur propos dans cette dialectique du savoir qui signifiant ce qu'elle désigne le fait émerger au concept. La rhétorique, autrement dit, n'est pas moins essentielle au signe dont elle réinvestit phonétiquement et sémantiquement la forme que la grammaire qui phonologiquement et sémiologiquement l'instaure.

Nul, en effet, n'a jamais cru que l'analyse suffît à l'interprétation d'une quelconque séquence de langage. Il n'est, pour y parvenir, pas moins indispensable de savoir de qui elle provient, à qui elle s'adresse et — si étonnant que cela puisse paraître — plus ou moins déjà de quoi il est question.

Il y a, en bref, ce que la langue veut dire en nous, il y a ce que nous voulons dire par elle, l'un à l'autre nécessaires, autant que l'un à l'autre nécessairement inadéquats. Ce dont l'école traditionnelle faisait chronologiquement des cycles devient du même coup contradiction fondamentale, non d'un système abusivement identifié à un code et d'un corpus historiquement tenu pour fini, mais — sur la base d'une égale créativité — de deux principes d'organisation dont l'un, purement logique, est de soi catachrèse, l'autre, conjonctural, exigeance simultanée de congruence et d'univocité.

Et parce que tout message est un compromis de ce qu'on peut déduire des règles et de ce que l'expérience nous dit, il n'est, au terme, de glossologie qui ne voie dans ce que nous nommons la signification et la désignation deux ordres antagonistes et scientifiquement séparables de contraintes, au lieu d'en faire unilatéralement les degrés d'une seule et même échelle de grammaticalité.





## STRUCTURE ET SIGNIFICATION

J'avais d'abord pensé intituler cette section : "Du contenu à la forme ou de la signification". Mais il m'est, à la réflexion, apparu qu'une telle formulation risquait d'entretenir un mythe, celui de la création ex nihilo par la grammaire d'un type de réalité sans rapport avec l'univers dont par analyse il provient. Il n'est pas vrai que la nature soit, comme on le dit, amorphe et continue ; du moins le vivant y introduit-il des contours qui préalablement l'informent et auxquels nous réservons le nom de *Gestalt* pour la mieux dissocier d'une forme qui trouve en elle son ressort et ne s'en distingue que parce qu'elle la nie. Le discret résulte chez l'homme — et c'est là sa culture — d'une non-coïncidence et non d'une invention. Et puisque c'est ici seulement de représentation qu'il s'agit, nous dirons qu'une théorie qui se veut rigoureuse de la grammaire passe nécessairement par l'étude précise des relations du signe et de l'objet.

*Signifiant et Signifié**Du symbole au signe*

L'objet, pour nous, n'est point la chose, mais exclusivement la chose en tant qu'elle est perçue, c'est-à-dire, en tant qu'un double mécanisme esthétique et gnosique élabore la synthèse des données émanant sélectivement de notre sensorialité. Élément de la représentation, il est rarement celui de la connaissance, si du moins nous entendons par là ce traitement naturel de l'information que, pour ma part, je nomme *imaginaire* et qui consiste, avons-nous dit, en une sériation progressive et de soi indéfinie d'objets où l'un se fait tour à tour *indice* d'un autre qui devient *sens*, sans que le contenu d'aucun d'eux soit en cause, mais seulement la position dans la suite.

En appelant *symbole* la liaison de l'indice (et le son du langage en est un) et du sens, il va de soi que nous restituons à ce vocable, toute conventionalité mise à part, quelque chose de son innocence originare à l'encontre des plus remuants de nos contemporains qui pensent justifier par le biais d'un concept encore plus imprécis l'impérialisme idéaliste de ce qu'ils appellent un signe.

Bien plus nous l'inscrivons au cœur même de la conscience animale et prétendons rendre compte par lui, non seulement de ce réflexe conditionné et, pourrait-on dire, ajouté qui fait qu'un perroquet peut émettre occasionnellement une phrase ou un chien bien dressé agir comme s'il avait compris,

[26] mais encore et surtout de cette sorte de langage attribué volontiers de nos jours aux abeilles, aux oiseaux et plus récemment aux dauphins. Visuels, auditifs, tactiles, olfactifs et j'en passe, les stimuli rencontrent d'autant plus de succès qu'ils laissent en fait moins de place à l'erreur ou l'interprétation.

Sans doute l'aptitude qui en permet l'exploitation n'est-elle nullement négligeable et son développement est-il chez l'animal d'autant plus grand que, par la force, il s'y tient. Sans doute même l'association du son avec du sens est-elle la condition première de tout langage. Il s'en faut, pourtant, que le nôtre y trouve scientifiquement son explication. La réduction de la substance que suppose la sériation n'a rien d'une véritable abstraction. Cette dernière résulte, au contraire et spécifiquement, de l'intellection qui, traitant cette fois de la totalité du symbole, fait de ce qui n'était que son du *signifiant* et que sens, du *signifié*. Là seulement commence la médiation.

C'est dire, d'une part, que la hiérarchie n'est plus désormais à situer entre les deux faces d'un signe qui relèvent ensemble du seul intelligible et sont comme telles, l'une et l'autre, hors de portée de l'animal, mais entre le symbole tel que nous l'avons défini et le signe conçu comme l'analyse ou si l'on veut l'articulation du symbole ; c'est d'admettre, d'autre part, que leur relation — tout en s'y retrouvant, ne se fondant plus dans le signe — oblige à imputer à la grammaire les deux structures en présence vu que rien, sinon le contenu, dans le fonctionnement ne sépare la plus humble syllabe du plus brillant des énoncés.

De là vient qu'aucune "économie" ne subsume chez nous traits, phonèmes, monèmes, groupes et propositions. Phonologie et sémiologie témoignent d'un parallélisme d'autant plus étroit qu'un même principe les régit et que rien ne peut être attribué à l'une qui n'ait dans l'autre son correspondant. J'entends bien que, sans l'image découpée, il n'aurait point de découpage, mais c'est le découpage qui, de notre point de vue, fait le jeu.

C'est pathologiquement seulement qu'apparaît la complexité et l'aphasiologie même nous contraint à poser entre le signe et le symbole, cliniquement réinterprétés comme Sémiophone et comme Idéosone, ces intermédiaires normalement occultés que sont l'Idéophone et le Sémiosone, ainsi nommés du fait que le signifiant s'y trouve en relation directe avec le sens aussi bien qu'à l'inverse le son avec le signifié.

On comprend d'autant moins que les manuels et l'organisation générale de nos études continuent de s'enfermer dans une attitude inspirée moins peut-être par la commodité que par une affligeante inertie : le son toujours emporte sur le sens et la phonologie sur la sémiologie. Je vois à cela trois raisons : d'une part, la surévaluation du contenu, d'autre part, le prestige d'une autre scientificité, l'antériorité, enfin, des conditions d'une approche expérimentale.

[27]

Ce n'est pas un hasard si le langage s'est trouvé scientifiquement abordé sous son angle tenu pour le plus matériel. Faute, d'abord, d'avoir isolé ce qui faisait sémantiquement la spécificité de son objet, le linguiste n'avait d'autre issue, pour traiter d'un "meaning" entré dans l'ère du soupçon, que de s'en remettre à l'ensemble des disciplines dont l'enseignement, par sa démission, devenait respectivement variante de l'orthoépique. La logique traditionnellement lui restait qui fait derechef le succès, en milieu littéraire, des "noétiques", "plérématiques" "sémiotiques" de tous plumages que rien ne saurait bien évidemment vérifier et qui, en aucun cas, ne peuvent prétendre à réhabiliter ce qu'elles n'ont toujours pas fondé.

Il en allait, en revanche, tout autrement de la phonation dont l'apparente homogénéité facilitait l'exploration et dont la connaissance dépend depuis longtemps déjà de la sensibilité sans cesse améliorée des appareils autant que des compétences physiologique, acoustique, voire électronique d'authentiques laborantins. Sans doute y a-t-il bien là science, au sens naturel du mot, et n'est-il pas question de l'exclure d'une linguistique, telle que nous l'avons plus haut envisagée, où l'orthophonie, après tout, a plus de titre à figurer que la kinésithérapie.

Mais l'erreur est profonde de ceux qui, confondant l'appliqué et le fondamental, font même à leur insu d'une étude auxiliaire le prélude obligé d'une glossologie. Encore qu'il le conditionne, il est vrai, au point de lui conférer sa propre temporalité, le son n'entre dans le langage que comme référence au même degré que le sens. L'isomorphisme, lui-même, n'est rien d'autre qu'un essai désespéré pour assigner à la méthode ce qui ne ressortit en vérité qu'à l'histoire. Signifiant et signifié ne sont point deux domaines distincts mais deux manières séparées de structurer une seule et même réalité.

### *De l'impropriété*

Pour n'avoir plus rien de positive, notre approche de l'un et de l'autre ne laisse pas pour autant d'être expérimentale ; elle l'est, dans les deux cas, autrement.

Si la grammaire, en ce qui concerne le premier, n'est nullement à chercher, quelque raffinée qu'en soit la technique, dans l'objectivité des formants enregistrés mais dans l'analyse qu'en fait implicitement le locuteur (y compris le phonéticien), nous pensons qu'on ne peut, en toute rigueur, parler de sémiologie qu'à condition de rompre avec le mentalisme et de se résigner à l'induire des marques grâce auxquelles le signifié s'avère matériellement dénoté.

Nous avons maintes fois constaté à quel point les erreurs commises par des aphasiques tenaient moins à des faits d'articulation ou d'intelligence du

[28] test qu'aux micro-systèmes phoniques ou sémiques artificiellement introduits par nous dans le protocole d'examen.

C'est dire le crédit qu'on doit faire à tant d'ingénieux calculs de distances, par rapport au standard, de la prononciation des malades ; l'intérêt qui peut s'attacher à telle étude de l'agrammatisme issue non de l'observation des aptitudes manifestement conservées mais de l'inventaire ponctuel de ses manques qui l'ont fait ainsi dénommer et des seules productions recensées.

Il n'existe en tout cas, à notre connaissance, aucune autre façon de dissocier cliniquement la forme de la substance ni, par conséquent, de fonder en théorie la structure. Or cette dernière, sous ses deux aspects, apparaît comme un tri, un filtrage, une grille où les classes sont moins variées que les choses classées, les règles moins nombreuses que les cas. Nous parlons de modèle, d'autres parlent de restriction ; le terme est admissible pour peu que le sens également soit en cause et qu'on cesse de l'opposer à la "richesse" d'un contenu qui, avant d'être ainsi formalisé, ne saurait précisément s'évaluer. L'important est de considérer la grammaire comme essentiellement en deçà.

Pour faire, comme on dit, de la phonologie, les phonéticiens n'ont certes pas attendu que naisse l'École de Prague. La différence est qu'auparavant, ils en faisaient sans le savoir et qu'on en fait, depuis, le sachant. Sans doute n'ont-ils pas inféré toutes les conséquences du constat pourtant fort ancien qu'on pourrait, en principe, élaborer du signifiant à partir d'autre chose que le son et que le sourd est d'autant plus sourd qu'il est, comme un manchot qui nagerait la brasse, contraint de s'adapter à une société de bruyants. Le choix, toutefois, de ce moyen apparaît si universel qu'il était malaisé de le tenir d'emblée pour fortuit et qu'on peut toujours l'imputer soit à son extrême souplesse, soit à sa naturelle propension aux fins de télécommunication.

A se limiter même aux mécanismes de la phonation, il est clair qu'on n'est pas allé au bout des possibilités descriptives : d'un côté, par ethnocentrisme involontaire, c'est certain ; de l'autre, par une sorte de bon sens qui spontanément se refuse à tirer du matériel examiné plus d'information que n'en traite l'oreille du simple usager.

On sait tout — ou presque — sur la contribution des divers organes, dont aucun d'ailleurs n'y est spécifiquement ordonné, à ce que phonétiquement on nomme l'articulation.

De ce point de vue, parler ne consiste pas, comme eût dit La Palisse, à ouvrir seulement et à fermer la bouche, mais aussi la luette et la glotte ; c'est encore mesurer la rétraction ou la protrusion de ses lèvres ; modifier l'impact de la pointe, du dos, voire des bords de la langue sur les dents ou les

[29] alvéoles, le palais dur ou mou ; agir enfin sur la fréquence, l'amplitude, la durée des vibrations de l'air généralement expiré. Sans entrer dans plus de détails il est facile de concevoir — même s'il est difficile d'imaginer — l'immense variété des timbres et l'infinie complexité des mélodies qui peuvent résulter du jeu d'un nombre aussi grand de facteurs.

On conviendra qu'un immense gâchis semble présider à l'exploitation extrêmement réduite faite par chaque langue de cette multiplicité de possibles. Certains, pour l'expliquer, invoquent la dissymétrie de nos organes, estimant que toute aperture ne s'accommode pas de toute localisation et qu'on ne saurait, sans être acrobate, jamais réaliser d'apico-uvulaire. D'autres, qui croient aux universaux, y voient plutôt l'effet d'une sorte de *Teilung der Erde* dont l'éventuelle résomption trouverait son avant-première dans une "phonétique générale".

On se trompe grossièrement dans les deux cas, car c'est nier très exactement la grammaire que d'en imputer le principe tant aux modalités rhétoriques de son investissement qu'à la pluralité sociolinguistique de ses états. Le tchetchène, le tchouvache, le mordve n'ont rien glossologiquement à nous apprendre. Puisque ce n'est point, en effet, la production du son qui fait l'objet des investigations du phonologue mais la façon que la structure, quelle que soit la langue parlée, nous fournit de le mesurer, il n'y a pas lieu de chercher ailleurs l'origine d'une limitation due aux phonomètre et phonotome que chacun porte en soi et qui se manifeste partout, précisément, par la graduation discrète des variations et la réductibilité des séquences à un nombre fini de segments.

Ce n'est pas un hasard si — pour divers qu'en soit le contenu — la moyenne, d'un système à l'autre, ne change guère des constituants répertoriés. Le moindre rendement, ici, de l'aperture buccale sera là compensé par un choix plus grand des façons d'ouvrir et de fermer la glotte et le système, justement, suffit à rendre compte du sourire permanent des Anglaises, non la longueur de leurs dents !

Encore que ce dernier n'ait rien, on le voit, d'un absolu, il ne peut bien évidemment, qu'être complet ou n'être pas ; j'entends par là qu'il couvre la totalité du phonatoire et que, l'activité de chaque organe étant physiologiquement solidaire de celle de tous les autres, la difficulté si souvent évoquée d'acquisition d'une phonétique étrangère, au lieu de relever de la mise en œuvre, provient en vérité de ce que — faute de leur donner nous-mêmes un statut — nous prenons pour la toux les éjectives de l'arabe, les clics du hottentot pour une originalité des antipodes, et prétendons à notre gré "mettre", comme on le dit, le ton en chinois.

Obstacle peut-être, mais obstacle si nécessaire que sa disparition nous condamne au silence ou — ce qui ne vaut pas mieux — au jargon, non par

[30] impuissance articulatoire mais par incapacité structurale de négliger la variété des réalisations ou de traiter en simultanément l'interne complexité des segments. Il en est, phonologiquement, en résumé, du signifiant comme de la boîte à lettres ou du meccano des enfants : l'homogénéité du tri résulte seulement de l'exclusion d'autres ensembles ; la simplicité des éléments, de ce que le constructeur en jouant ne peut les démonter. Loin d'être, en bref, un accident, polyphonie et polyphongue indiscutablement sont la loi.

Elles trouvent, qui plus est, leur exacte contre-partie dans ce que nous appelons la polysémie du signifié. Il est aussi vain, en effet, d'espérer faire l'inventaire des choses à dire préalablement au langage. L'habit, en l'occurrence, fait le moine et ce que l'homme a de plus profond, c'est sa peau. Tout dépend finalement du sémiomètre et du sémiotome dont nous disposons et si peu de ce que nous savons qu'à peine est-on linguistiquement surpris de se retrouver sur la lune ! Prisonniers en quelque sorte de nous-mêmes, nous devons de comprendre à notre inaptitude à contempler ; nous ne pensons qu'avec des mots.

Aussi bien n'en existe-t-il pas de premier mais suffit-il en revanche d'en avoir deux pour que l'expression — si impropre qu'elle puisse paraître — soit néanmoins réputée complète. La division de la période ne saurait ajouter à la phrase et il faut être psychologue pour parler de généralisation hâtive dans le cas de l'enfant ou de l'émigré dont l'attitude se ressemble et, compte tenu de leur bagage, ne diffère en rien de la nôtre qui confond sans broncher dans une même *opération* celles qu'un chirurgien fait sous anesthésie, un stratège, sous les balles, un écolier, sous la menace d'une retenue.

Les dictionnaires nous égarent qui nous font croire à la possibilité de dénombrer, voire de numéroter les acceptions. Le "vrai sens" n'est ni le plus ancien, ni même le plus fréquent ; il est celui, implicite, dont tous les autres explicitement se déduisent et qui, bon gré mal gré, les met sémiologiquement en rapport, si diverse que soit parfois leur sémantique. Celui de *bureau*, par exemple, ne se fonde nullement dans les métonymies successives qui ont, au cours des âges, étendu ses emplois mais dans la constance de la relation qui unit à l'ensemble dont ils font respectivement partie le meuble, la pièce ou le personnel affectés à la seule écriture. Le *chevalier* reste un homme-à-cheval, fût-il des palmes académiques, comme un *pommier*, un arbre-à-pommes, un *encrier*, un pot-à-encre, une *cuisinière*, la préposée (femme ou fourneau) à la cuisine. Si *némein*, en grec, veut dire souvent "partager", ce n'est point en vertu de quelque justice distributive intrinsèque, mais parce qu'il signifie le contrôle (*nómos*) tant des hommes avant la sédentarité que des bêtes, des biens éventuellement, des instruments. On comprend, dès lors, que *nomós* puisse indifféremment désigner le pacage, le territoire ou la portée qui sont autant d'aspects de l'aire

[31] contrôlée. Le latin *legere*, de son côté, n'a rien de spécialement arbitraire. La reconnaissance qu'il implique se retrouve aussi bien dans la cueillette des plantes, le démontage des pièces d'un appareil, le discernement des signes que dans la convocation d'un corps civil ou militaire, l'indication, enfin, d'ordre thérapeutique ou légal qui nous a valu *lex* et son contraire *religio*.

On pourrait sans profit nuancer à l'infini des effets de sens aussi nombreux que les contextes. Outre que l'inventaire en serait toujours discutable, ce serait par avance récuser les innovations et la possibilité essentiellement grammaticale d'en créer. Le signifié n'est ni compromis, ni totalisation ; il porte en soi sa motivation qui par principe contredit celle du locuteur ; la plume est toujours d'oie au temps des pointes Bic, le soleil tourne encore bien après Copernic et, pour passer à la limite, rien, sinon la difficulté de l'imaginer, n'interdit d'entendre dans *Garçon, un demi de bière*, du moins sémiologiquement en français, *Célibataire, une moitié de cercueil* !

Le mathématicien s'abuse qui souhaiterait plus d'exactitude et juge inconsidérément de l'absurdité du calembour au nom de la logique que finalement il permet. Si donc parler c'est équivoquer, il va de soi que ce n'est pas non plus dire une chose à la fois. Non seulement le même billet peut servir à divers achats, mais on n'en saurait faire la monnaie qu'en pièces prévues à cet effet et non pas au gré du changeur. Le système, en bref, n'est pas mis en question par le panier de la ménagère ni l'état de son portefeuille.

Là non plus l'impropriété ne peut, en aucune façon, résulter de la variété des cultures mais du principe qui, structurellement, fait qu'en toute langue on dit tout et qu'on peut toujours le dire autrement.

### *Pertinence et Dénotation*

De ce double filtrage en quoi glossologiquement consiste l'analyse du sens et du son, il fallait trouver le critère. Certains, dont je suis, ont admis pour la seconde celui, désormais bien connu, de la pertinence. La réciprocity précédemment invoquée m'a conduit, pour ma part, à lui donner pour symétrique ce que — le mot pratiquement étant libre — j'ai nommé la dénotation. Il va sans dire que l'introduction d'un nouveau concept n'est pas sans conséquence sur la définition de l'autre auquel il n'est plus désormais possible d'imputer récursivement l'articulation de niveaux eux-mêmes suspendus, au-delà du signe, à une éventuelle fonction de communication.

Mais renoncer à extrapoler n'est pas pour autant souscrire aux prétentions d'une école visant, sous le nom de distributionnalisme, à fonder l'organisation phonique du message sur autre chose que la signification. Le son, ici, n'a d'autre fonction que de contribuer à différencier ou segmenter du signifié

[32] et c'est dans la mesure où il y parvient seulement qu'il s'analyse et que nous le disons pertinent.

Il n'est, inversement, d'autre marque du sens que dans le signifiant qui le matérialise et garde du même coup le descripteur de tourner dans le rond des "figures" ou des "sèmes" en faisant — plus ou moins "noologiquement" — l'autopsie de la jument ou du fauteuil à l'aide du méta-langage qu'en tant que locuteur il a lui-même élaboré.

Du fait que les deux analyses mutuellement se justifient, il ne découle évidemment pas que l'autonomie des structures soit en cause. Marque et fonction ressortissent au seul domaine que formellement elles instaurent et c'est un pur hasard s'il arrive qu'elles coïncident.

Bien sûr il n'est pas exclu qu'un trait puisse à lui seul convoquer une valeur sémiologiquement oppositionnelle ou contrastive : c'est le cas de ces alternances sur lesquelles beaucoup de langues ont construit une partie du moins de leur flexion ; de l'harmonie vocalique du turc ou des mutations consonantiques du breton ; de ces contours, enfin, d'intonation qui tant inspirent nos collègues d'outre-Atlantique et d'outre-Manche et ne doivent par d'autres d'être dits "supra-segmentaux" qu'à leur répugnance à tenir pour "monème" ce qui phonologiquement comporterait moins d'un segment.

En majorant l'exceptionnel, la morphologie traditionnelle nuisait à la phonologie, en ce sens qu'elle en faussait la perspective. Prise au sens contemporain, elle la ruine. Outre que dans *chien/chienne*, d'une part, *vient/vienne*, d'autre part, la disparité des valeurs dénotées ne compromet pas plus à nos yeux l'identité du signifiant que le contraire ne la fonde, la meilleure façon d'illustrer ce qu'est généralement la pertinence reste, à coup sûr, de montrer comment *loup* résulte en français des fonctions conjuguées d'une latérale initiale et d'une voyelle terminale qui n'évoquent respectivement pas plus sa tête que sa queue. Il n'est pas jusqu'à la fameuse méthode dite de "commutation" qui n'ait à sa manière entretenu la confusion : si les rapports de *bain* et de *pain*, d'un côté, de *rue* et de *ruse*, de *soupe* et de *pouce* de l'autre, ne sont pas phonologiquement de même ordre, on ne pouvait sans contradiction exclure aucun d'entre eux des "paires minimales".

De même, à l'inverse, la "morphologie" du passé a-t-elle largement contribué à retarder l'avènement d'une véritable sémiologie. Nous lui devons non seulement la tenace illusion qu'une "syntaxe" ne saurait sauf accessoirement être concernée par la marque, mais surtout — faute, si j'ose dire, de la prendre au mot — la réduction de cette dernière à l'architecture matérielle de ses constituants. Comme si l'on avait, en français, autant de types de verbes que de conjugaisons, de génitifs latins que de déclinaisons, de pluriels nominaux que de suffixes recensés en breton !



[33]

Non que les "formes", comme on disait, fussent sans importance ; et nous en faisons nous-mêmes le catalogue doublé, bien entendu, d'un relevé de leurs configurations "canoniques" ainsi que d'une répartition des modes de dénotation entre l'affixation (*venir/de-venir*), l'imbrication (*je viens/je vins*) que d'autres nomment amalgame, la disposition (*il vient/vient-il*) ou l'absence significative (*tu viens/viens*). Mais il serait aberrant d'oublier que le signifiant comme tel n'est pour rien dans un découpage qui, cette fois, trouve ailleurs son explication.

De là vient que l'homophonie est si souvent un faux problème puisqu'à défaut du son, *je suis* finalement se distingue par les classes de substituts auxquelles sélectivement il appartient et que sémiologiquement la distribution de *corsage* n'équivaut jamais que par jeu à celle d'un *corps sage*.

On comprend également que la marque ne soit affectée ni par la variété de ses allomorphes ni par le nombre ou l'éventuelle discontinuité de ses partiels. Or si tout le monde volontiers reconnaît, comme en témoignent les "ré-écritures", dans *took* et *liked* ou *men* et *books*, par exemple, les avatars — pour le temps et le nombre — d'une marque elle-même inchangée ; s'il est généralement tenu pour évident que le pluriel de *merc'h* en Léon ou le féminin de *gros* en français ne sont point dénotés par *merc'hed* ou par *grosse* mais là par l'imparisyllabisme (ce qui du même coup y rend vaine l'hypothèse d'un "singulatif"), ici par l'élargissement consonantique d'un radical historiquement polymorphe et que *merc'het-a*, par conséquent, n'a pas plus à voir avec la conduite *des* filles que *grossir* avec le destin de *la* femme, les choses sont loin d'être aussi claires pour ce qui est de la délimitation des unités.

La linéarité obère à ce point la pratique du descripteur que plus d'un hésite à juger solidaires des fragments que l'histoire a matériellement séparés. C'est tout le problème du mot, et le "monème", sur ce point, sent le compromis. On préfère analyser deux fois la même chose en faisant de *il* dans *il fut* le sujet d'un verbe qu'il constitue comme tel, appeler conventionnellement "mots-outils" ceux qui, dans le message, permettent au lexème de s'actualiser, laisser croire qu'il peut sémiologiquement exister des langues "isolantes" plutôt que d'admettre — quel qu'en soit le critère, et l'inséparabilité n'en est pas un — qu'il n'est point de langage sans mot. Et l'on aurait mauvais grâce à reprocher aux spécialistes du traitement automatique de se contenter par là d'entendre graphiquement l'espace entre deux blancs : au moins témoignent-ils de sa nécessité et l'on ne saurait être plus royaliste que le roi.

On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, que l'hétéroclitisme en plus d'une occasion se réduise, qu'en matière de verbe comme de sexe le faible

[34] l'emporte sur le fort, *solutionner*, *émotionner* sur *résoudre* et sur *émouvoir*, que *vous disez*, chez l'enfant, précède à peu près régulièrement *vous dites*, que le latin en passant au romain ait moins perdu, comme on l'a dit, le principe même de sa déclinaison que remanié ses complications inutiles. C'est là un phénomène trop connu pour qu'on y insiste et qui porte habituellement le nom d'analogie.

On songe moins qu'il trouve tout naturellement son pendant dans ce qu'on pourrait appeler la fusion dont nos modes de dénotation représentent, pour ainsi dire, les degrés et qui fait que le mot précipite en quelque façon ses fragments et les soude en un tout matériellement de moins en moins décomposable.

C'est le cas dans les langues dites à forte lexicalisation comme le français qui, à l'encontre des langues germaniques et singulièrement de l'allemand, regagne en aisance combinatoire ce qu'il perd en effort de mémorisation.

On a eu tort, à ce propos, de parler de motivation. Parce que l'un et l'autre aspects de la grammaire, signifiant et signifié simultanément sont raisons qui — pour ne se point conformer à la nôtre et ne se recouper entre elles que par accident — témoignent d'une si parfaite logique que, toute considération sociolinguistique mise à part, il n'est pas expédient de taxer d'arbitraire l'insurmontable écart de deux motivations.

La clinique est là pour attester que l'une peut éventuellement s'altérer sans que l'autre soit affectée et qu'il est en gros deux populations de malades : ceux qui, parce qu'ils disposent de la marque, reformulent correctement ce qu'ils sont impuissants à répéter ; ceux chez qui, au contraire, persiste la fonction et avec elle l'aptitude à répéter sans se tromper les séquences les plus aléatoires qu'ils seraient, et pour cause, incapables de reformuler. Les uns comme les autres ont perdu l'une des clés du signe et leur trouble en partie provient de ce qu'avec la seule qui leur reste ils prétendent forcer la serrure. Or il en faut deux, si j'ose dire, pour atteindre et garder la forme !

### *Identité et Unité*

#### *Traits et Sèmes*

L'univers qu'instaure l'analyse a ceci de particulier qu'il est vide ; il n'est point pour autant sans réalité que l'on qualifie généralement de structurale en ce sens que les identités comme les unités s'y trouvent définies non sur la base de leur contenu, mais sur celle de leurs oppositions et de leurs contrastes, bref par différence et par segmentation. Le même et l'autre, autrement dit, y sont issus d'un double processus à la fois qualitatif et quantitatif d'épreuve des frontières qui permet en langage comme en marqueterie de distinguer phonologiquement et sémiologiquement les "essences" et de compter des morceaux.

[35]

Les uns ne sont pas plus naturels que les autres, tous deux produits de la culture et tous deux antérieurs à l'exploitation qu'on en fait : on ne choisit que du présélectionné ; on n'assemble que du préconstruit.

Il est radicalement faux qu'un aphasique de Wernicke ou de Broca souffre respectivement d'inaptitude à choisir ou à combiner ; disons plutôt qu'ayant partiellement perdu le modèle et la langue en lui se taisant, la totalité de la tâche incombe explicitement au locuteur et la règle du jeu s'invente sur le tas.

Il s'en faut, d'ailleurs, que, dans la pratique, les deux axes auxquels nous venons de faire allusion aient suscité chez les linguistes un égal intérêt. Les uns, plus "différentialistes" que structuralistes, ont tendance à faire prévaloir celui, vertical, des oppositions sur celui, horizontal, des contrastes ; d'autres privilégiant indûment ces derniers ont tendance à rejeter les premières au magasin des accessoires. Tous ont tort, bien entendu, et sont victimes ensemble de l'ambiguïté qui veut que *autre* et *même* s'appliquent indifféremment en français au divers et à l'identique, au supplémentaire et à l'un et que notre propre sémiologie nous fasse en l'occurrence un problème de ce qui — grâce à l'existence d'*idem* et d'*ipse*, d'une part, d'autre part, d'*alius* et d'*alter* — pour un latin sans doute n'en étais pas.

En vérité leur intersection fait que les valeurs portées en abscisse et en ordonnée mutuellement se conditionnent et rarement s'équivalent, que l'opposable n'est pas plus automatiquement contrastable que le contrastable n'est opposable et que l'on aurait dû depuis longtemps s'apercevoir que la récursivité indéfinie des unités va glossologiquement de pair avec la solidarité des choix. Si la variété des ingrédients ne peut, autrement dit, dépasser les possibilités de la cuisine, le jugement du consommateur ne porte, lui, que sur les plats.

La distribution, finalement, tout comme la substitution, ne s'opère que dans un cadre implicitement limité. Opposer, comme on le fait, aux rapports "in absentia" des rapports "in praesentia", tout en soulignant la nécessité et la spécificité à la fois de chacune des coordonnées de l'analyse, risque fort de laisser penser que l'une échappe plus que l'autre à la prise du locuteur. Or tout est absent en grammaire, y compris la coexistence des segments.

Il est curieux que l'unité, définie par nous comme faisceau structuralement déterminé d'identités et en dépit d'une terminologie mieux armée, n'ait jamais véritablement fait question. Tout se passe comme si, phonologiquement, la chose allait de soi et qu'on se fût, sémiologiquement, accordé, à quelques naïfs près, pour la nier. Des traits et des sèmes, en tout cas, au phonème et au mot la relation ne ressortissant plus à la simple combinatoire ne saurait s'apprécier en coût.

[36]

En décidant de traiter ensemble des premiers, nous entendons par là illustrer moins leur affinité formelle que l'exact parallélisme de la relation qu'ils entretiennent avec leur contenu respectif. Le trait, on le sait, dans notre optique ne représente pas plus la totalité du son pertinent que le sème ne représente la totalité du sens dénoté, mais bien leur différence dans le seul axe des identités.

Comme tel, aucun des deux n'est positivement définissable puisqu'il est le tout moins le reste et qu'on ne saurait, nous l'avons dit, privilégier aucune de ses multiples réalisations. Ce sont des cadres de variation.

S'il est vrai, toutefois, que le trait est ipso facto indifféremment descriptible en termes acoustiques ou articulatoires, il n'en reste pas moins "phonétique", non plus que le sème, ne cesse d'être "sémantique" sous le couvert des formalisations qu'actuellement l'on en crée. Mais ils le sont d'une autre façon, je veux dire négativement. Le vocabulaire employé nous trompe en plus d'un cas qui nous fait parler d'occlusives ou de spirantes au lieu de non-spirantes et de non-occlusives et définir les temps comme si le présent était autre chose qu'un non-passé et le passé un non-présent. La négativité étant ici mutuelle, on comprendra que le "non-marqué" n'ait point de place dans notre système, que la sonore n'ait rien de plus ni de moins que la sourde, ni le féminin que le masculin. Il faudrait pour cela du positif quelque part. Or, grammaticalement pour nous, il n'en est pas.

Il est bien évident que c'est seulement eu égard à leur investissement phonique ou conceptuel qu'on a pu jusqu'ici parler de la polyphonie ou de la polysémie des traits et des sèmes. L'impropriété n'est le fait, à vrai dire, ni de la signification ni de la désignation puisque structurellement la première est toujours homogène et qu'un mot, au niveau de l'emploi, n'a jamais qu'une prononciation et un effet de sens à la fois. Elle résulte de leur conflit.

Ce n'est point dans la réalité du contenu, mais bien dans celle de la forme que l'identité dont il s'agit et sous quelque face qu'on l'envisage trouve sa justification. Ainsi, tout comme elle réduit phonologiquement ou sémiologiquement la disparité concrète des situations, est-elle inversement source de différences là où la nature, dont l'habitude en cela se fait complice, manifestement les confond.

C'est chose bien connue qu'en maint parler d'Extrême-Orient une même hauteur, dans le registre de l'homme ou de la femme, ne s'interprète pas comme le même ton et qu'à durée égale *legit* pouvait passer pour long ou pour bref en latin selon que l'orateur s'avérait vite ou lent ; que le sel, en français, n'est pas le chlorure de sodium ni Paris, linguistiquement, la capitale de la France.

Traits et sèmes, en bref, ne sont rien de plus que l'égalité d'un rapport, nous dirons une proportion. J'entends par là bien sûr non celle qui s'établit

[37] entre segments partiellement dotés des mêmes constituants, mais celle qui fait qu'à travers ses réalisations dentales, alvéolaires, voire cacuminales l'apicale maintient constant l'écart qui chez nous la sépare des labiales ou des palatales, et qu'à la différence de *fil*s, qui s'oppose à *garçon*, *fille* dénote indirectement en français (outre le féminin) l'infériorité biologique de la *girl*, chronologique de la *daughter* ou sociale de la *maid* ou de la *spinster*. On peut, en ajoutant qu'il ne s'applique pas à la jeune femelle animale, préciser davantage ; le sème, pour autant, ne s'enrichit pas plus de l'abondance du commentaire que le trait de la variété des mouvements élémentaires observés par le descripteur. Ils n'ont tous deux d'autre définition que celle qu'ils tirent d'un système d'oppositions garanties par leur pertinence ou leur seule dénotation.

Et comme leur existence elle-même en dépend, on comprend qu'à défaut de choix — et si présents que physiquement ou "noétiquement" ils puissent être — il ne soit plus question de traits ou de sèmes. C'est le cas notamment, d'une part, lorsque la décision est à ce point fonction de l'entourage qu'on ne saurait en aucune façon mettre les réalisations en concurrence et qu'une seule structuralement est possible à la fois : ainsi l'allemand dans *dich* et *doch* qu'il prononce diversement ne reconnaît-il pourtant qu'une même fricative et n'a-t-on pas plus le droit d'imputer au français l'opposition russe de coloration palatale ou vélaire ni la différence d'aperture dentale de *nada* ou *fonda* au système du castillan qu'à la richesse des langues flexionnelles, nombre de cas, de modes, d'aspects ou de temps qui n'apparaissent jamais qu'en distribution dite complémentaire et qu'on nomme pour cela des variantes combinatoires.

Il arrive, d'autre part, qu'en certaines conditions une distinction généralement opérée s'amenuise ou plus exactement que l'échelle en soit remaniée de telle façon que la précision semble moindre et le choix du même coup plus restreint.

La neutralisation dont l'on fait souvent état à ce propos ne vaut, à strictement parler, que lorsque deux degrés seulement sont en cause et qu'elle porte par exemple sur l'opposition de sonorité à la finale des mots allemands ou bretons, de "genre", d'"aspect" ou de "voix" en français où les noms en *le* ou en *la*, les verbes en *avoir* ou en *être* font pièce ensemble à ceux qui sémiologiquement distinguent *le* ou *la garde*, d'un côté, de l'autre *j'ai* ou bien *je suis aimé*. Encore, pour ce qui est du genre, y a-t-il lieu d'ajouter que neutre n'est pas ici synonyme d'"inanimé" et n'a par conséquent rien à voir avec le tiers latin d'une catégorie que le roman déjà avait totalement réaménagée.

Mais outre que le phénomène n'a rien en soi de spécifiquement duel et que, comme le font apparaître les nasales de l'espagnol ou, en syllabe fermée,

[38] les voyelles antérieures du français, il puisse occasionnellement affecter des systèmes d'opposition plus complexes, on ne saurait dans une gamme, en les regroupant sous le nom d'"archiphonème", isoler les degrés phonétiquement concernés. D'une part, ce n'est qu'indirectement du phonème qu'il s'agit ; la capitale, d'autre part, dont il est habituellement gratifié, le caractère logiquement pantonymique de l'"archi-sème" ou "sémème" qu'analogiquement on a cru bon d'imaginer prouveraient qu'on a, s'il en était besoin, affaire ici à des artifices de description plus qu'à des réalités grammaticales.

Le binarisme, enfin, dont on a tant parlé tient à la même procédure. Rien ne le fonde dans les faits et il me paraît léger de prétendre faire d'un passage à la limite ou si l'on veut d'une condition minimale de la structure la loi même de son organisation. L'eût-on même conçu si l'on eût commencé par le sens plutôt que par le son et que l'on se fût, sur ce plan, attaqué moins aux catégories qu'à l'inventaire plus riche mais néanmoins fini des notions ?

Il n'est que d'évoquer les efforts déployés en vue de formaliser actuellement ces dernières pour s'apercevoir que l'ingéniosité ne connaît aucun frein lorsqu'elle s'affranchit précisément de la grammaire ou plutôt feint de croire que la rationalité présidant à sa reconstruction psycholinguistiquement se confond avec les étapes de sa genèse ou de sa désintégration. Sans doute est-il bien vrai que les gestes comme les idées s'intriquent de telle sorte que les uns ne sont possibles que si les autres sont posées. Mais leur structure, à chaque instant parfaite, est d'un autre ordre et, sur le plan du moins où nous sommes, ne dépend pas de ses mutations.

Traits et sèmes, au demeurant, ne sont glossologiquement susceptibles d'aucune autre formalisation que de celle qu'ils sont par eux-mêmes. Mais comme il faut bien les nommer et que tout vocable inéluctablement nous trahit, on se méfiera des terminologies, qui, sous couvert de science, suscitent par réification une multitude de faux problèmes et cherchent en vain à cacher ce qui reste d'impérialisme inconscient dans les prétentions de l'alphabet phonétique "international" ou les sémantiques "universelles".

### *Phonèmes et Mots*

On sait que normalement le calcaire, le fer ou le sel ne s'absorbent que sous l'espèce des aliments. Il en va de même, nous l'avons dit, des traits et des sèmes qui, sauf pathologiquement, n'apparaissent que cristallisés, si l'on peut ainsi s'exprimer, dans des phonèmes et des mots. Nous ne disons pas "combinés" parce que trier n'est pas compter, qu'aucune des deux analyses n'est antérieure à l'autre et que le nombre de ses constituants n'altère

[39] en rien, structurellement, l'intégrale simplicité de ce que nous avons nommé l'unité. Un ou deux ? lit-on périodiquement sous la plume de certains linguistes. En juger n'est pas notre affaire parce que la grammaire y pourvoit ; et s'il est hors de doute qu'il n'est point en soi de K ni de cheval, il ne l'est pas moins que décrire une langue, c'est établir aussi la façon dont y sont déterminés les segments.

Rien, en effet, ne permet d'emblée d'en fixer les limites et *patate*, après tout, n'a pas moins de chance d'être un phonème que "*pas-prisonnier-mais*" d'être un mot. Il suffirait pour cela que les traits ou les sèmes qui les constituent ne pussent être soustraits ou ajoutés qu'ensemble, qu'ils fussent à la fois implicitement segmentables et non point seulement explicitement segmentés. Il faudrait pour parler de synthèse que les classes d'opposition qui respectivement les définissent préexistassent à la rupture qui les crée.

Et sans doute est-ce le sentiment de ceux pour qui il va de soi de parler d'aperture, de résonance ou de localisation d'un phonème comme on parle de l'espèce, de la forme ou de la couleur d'un bois ; ou encore du genre, du nombre, du mode ou de la voix d'un mot comme de catégories de l'être ou de la pensée. Or il n'est d'atome ni de son, ni de sens. La pluridimensionalité fréquemment évoquée n'est point un donné naturel, mais le résultat là encore d'une négativité culturelle envisagée sous l'angle d'une réduction des contrastes. Le point engendre ici les coordonnées de son espace et si l'on a parfois quelque mal à l'apercevoir, c'est surtout parce que l'actuelle terminologie, sous le nom de traits ou de sèmes, confond le processus qui par substitution les instaure et celui, tout aussi grammatical, les distribue. On ajoutera que le parler dit improprement "syllabaire" et l'agrammatisme réputé "télégraphique" du Broca témoignent a contrario de ce que serait le langage si cette dernière analyse précisément n'existait pas : *ils promenaient* ou *promener*, d'un côté, *titrant*, de l'autre, ou *titent* pour *trident*, si distants que superficiellement les estime l'observateur, ressortissent structurellement au même trouble, en bref à la dissolution de l'unité.

Dénombrer les phonèmes d'un mot n'est peut-être pas, finalement, tâche aussi aisée qu'on l'a cru. Outre le cas bien connu mais factice des consonnes "latentes" qui, phonologiquement, sont ou ne sont pas et doivent l'ambiguïté de leur statut à la seule confusion dénoncée de la marque et de la fonction, attendu que les allomorphes ne sont que sémiologiquement équivalents, nous signalerons celui de la voyelle dite curieusement "muette" ou labile en français qui, en tant que pur catalyseur phonétique de la syllabation, pour présente qu'elle soit et notamment dans la scansion, ne saurait être recensée. Se fonder, pour l'assigner fût-ce modestement à la structure, sur des couples comme l'*être* et le *hêtre*, voire *dors* et *dehors*, c'est omettre, à l'inverse, d'inscrire le hiatus au nombre des consonnes et de régler du

[40] même coup le sort de paires comme *paye* et *pays*, par exemple, sans recourir à une illusoire, et d'ailleurs illogique, "corrélacion de syllabicité".

Loin de considérer, en tout cas, le phonème comme ensemble d'unités plus élémentaires, nous le tenons au contraire pour le minimum dénombrable et la multiplicité organique de ses constituants dont nous avons d'ores et déjà montré qu'ils n'avaient rien à voir avec ses formants ne le complique pas pour autant. Il faut bien s'entendre, en effet, sur ce que nous avons plus haut nommé sa polyphonguie.

On comprend que les usagers d'une langue dont les traits phonologiquement sont coextensifs à la durée d'émission du segment prennent volontiers pour "diphongues" ou pour "affriquées" des unités dont ailleurs tel ou tel des caractères apparaît intrinsèquement modulé. Le diagramme employé fréquemment en pareille occurrence témoigne beaucoup plus des migrations de l'écriture que d'une quelconque réalité glossologique.

S'il est vain de chercher à justifier phonétiquement la différence d'un tel phonème et d'un "cluster", car ce n'est point au niveau de la performance qu'elle se situe, il n'est pas moins contradictoire de prétendre à la fois le définir comme une association et l'imputer comme tel au système : le centaure est une autre espèce tant que l'on n'a pas vu le cavalier à pied. Tout vient du fait que chez le descripteur l'impression trop souvent l'emporte sur l'analyse et que l'on interprète comme complexité structurale ce qui n'est que successivité perçue. Or si dans leur substance tous les phonèmes sont complexes, ils sont du point de vue de la forme, et quels que soient le nombre ou la disposition des classes de traits qu'ils comportent, d'une égale simplicité. La parfaite synchronisation des mouvements qui les réalise et qui passe abusivement pour une monophongaison n'offre, de son côté, aucune garantie formelle d'unité et le problème, alors, est inverse qui consiste à clairement discerner les longues et les géminées.

Si le phonème, ainsi, s'évalue à la somme des choix que la grammaire impose et que le locuteur ne saurait distribuer à son gré, il convient, toutefois, de ne point séparer ceux qui, phonétiquement, sont doublement appréhendables mais, phonologiquement, ne font qu'un. Je veux parler ici des cas de l'allemand *Roggen* et *Rogen*, par exemple, ainsi que du français *notre* et *nôtre*, où le degré d'aperture de la voyelle va régulièrement de pair avec sa quantité. Le système généralement lève l'incertitude et suffit à déterminer celui des deux que l'on retient, l'autre lui tenant lieu de variante cumulative. Il arrive pourtant que le doute subsiste et que, comme en français, l'on ne sache si la spirante ou fricative se distingue de l'occlusive par l'aperture ou par la localisation. Il se trouve, en effet, que là où nos occlusives sont respectivement bilatérales, apicales ou vélaires, nos fricatives sont



[41] soit labiodentales, soit alvéolaires ; qu'en bref la spirantisation déplace en le rapprochant ce qu'on appelait naguère le point d'articulation.

De là vient que, selon les auteurs, l'"ordre" s'accroisse au détriment de la "série" ou la "série" au détriment de l'"ordre" et que l'on perde ou gagne en degrés d'aperture ce qu'on gagne ou qu'on perd en degrés de localisation : la chose en soi importe peu puisque l'essentiel est qu'il ne figure pas deux entrées pour une au bilan.

Quant aux pauses, pour terminer, qui, virtuelles ou non, interviennent ici et là dans la séquence, elles ne ressortissent pas à la phonologie. Encore qu'elles ne soient pas, nous le verrons, sans influence sur l'économie du signifiant, elles n'y déterminent, si l'on peut dire, comme les blancs de la graphie, une politique intérieure et extérieure qu'en relation avec la marque, autrement dit, avec le signifié. On comprendra que l'analyse ne puisse, dans ces conditions, porter que sur des suites incluses entre deux pauses. Il en va, bien sûr, autrement, de celle des unités sémiologiques à laquelle nous allons maintenant sommairement procéder.

Nous avons plus haut souligné que la dispersion linéaire de ses constituants ne compromettrait pas plus l'unité structurale du mot que la variété des allomorphes n'altérerait l'identité du sème. Ce n'était point, pour autant, nier qu'il ne dût, pour exister, être également dénoté. Il l'est, cette fois, non par la non-opposition mais par la non-segmentabilité sémiologique de la marque. Mais comme cela, nous l'avons suggéré, n'est généralement pas sans conséquence sur la distribution de ce que nous tenons grammaticalement pour des partiels, dont au risque précisément d'en accroître la diversité nombre de langues tendent, de multiples façons, à réaliser matériellement la fusion, on conçoit qu'en dépit de la mutuelle autarcie des faces du signe, la simple application des règles de concaténation du signifiant puisse accessoirement devenir le garant du cadre qu'indirectement leur impose le signifié.

C'est ainsi que, sans pour autant contribuer en lui-même à la dénotation, un ordre peut présider et préside le plus souvent à la répartition des éléments ; que les accents normalement se hiérarchisent au profit de l'un seulement d'entre eux ; que les faits d'Umlaut, d'harmonie, d'assimilation, de dissimilation s'exerçant dans l'espace du mot en renforcent du même coup la cohésion ; qu'une phonologie particulière des jointures vient souvent, de manière opportune, en dessiner quasi-physiquement les frontières. L'effacement de ces dernières, au contraire, voire les "liaisons" qui prosodiquement ou contextuellement s'instaurent ressortissent ipso facto à la syntaxe.

L'essentiel pourtant n'est pas là, non plus, d'ailleurs, à proprement parler que dans la qualité des choix ici représentés ; bien plutôt, et parallèlement

[42] au phonème, dans le nombre de ceux qu'on ne saurait grammaticalement dissocier. Loin de s'identifier, en somme, à quelque "syntagme autonome", c'est à la carte forcée que le mot fait penser ou, pour user d'une autre comparaison, à celle de ces restaurants où l'on peut changer et de sauce et de viande sans échapper jamais au ragoût.

À ceci près que d'une part elle confond la matière et la forme et que dans *un chat gris* elle pose un même rapport avec *chat* aussi bien de *un* que de *gris* ; que, d'autre part, elle s'exprime en universaux prenant incontinent nos classes pour autant de catégories, l'analyse traditionnelle avait donc bien raison d'énumérer — quitte pour nous à les redéfinir — sous le nom de genre ou de nombre, de personne, de mode ou de temps, les propriétés du verbe ou du nom. Elle inventoriait, ce faisant, ce que nous appelons la polyrhémie de toute "partie du discours" qui, contrairement à ce que laissent imaginer les procédés actuels dits de "réécriture", exclut précisément l'existence de "rhèmes" et n'est qu'un autre nom de la pluridimensionalité. Aucun mot de soi n'est complexe, encore qu'il porte implicitement en lui le modèle des périphrases qu'explicitement il engendre et c'est justement la tâche du grammairien que de remonter ainsi à la source — structurale et non plus historique — du système d'unités qui permet à son usager d'articuler et d'énoncer.

Or s'il est relativement délicat de compter les phonèmes d'un message, il l'est peut-être plus encore d'y dénombrer les mots. Deux écueils sont à éviter, soit d'inclure dans l'unité plus d'éléments qu'elle n'en comporte, soit d'omettre de lui imputer des fragments, par exemple, matériellement absents ou graphiquement séparés. Il est vrai que la connaissance que nous avons de notre histoire nous interdit très souvent d'apprécier comme il sied la structure de nos langues et qu'en décrivant le français nous admettons plus volontiers la conjugaison d'un verbe où se maintiennent quelques désinences que la déclinaison d'un nom qui s'est trouvé fléchi par la tête plutôt que par la queue.

Si toutefois l'on convient de traiter en affixes les "monèmes" mutuellement incontrastables, on s'apercevra aisément qu'il n'est plus de raison de séparer le cas de *cheval-ier* ou de *pré-texte* de celui de *si-l'on-en-juge à -sa-mine* qui ne font bel et bien entre eux que deux mots. Ces derniers, sémiologiquement, sont les seuls constituants immédiats du message ; il est normal qu'ils soient, à leur niveau qui est grammatical, infiniment moins nombreux que ce qui superficiellement nous apparaît comme des segments. Le bien fondé de cette coalescence ressort a contrario non seulement de notre expérience clinique et didactique où les fausses coupes abondent, mais encore *a posteriori* de l'existence d'un éventuel degré zéro dans les classes qui fait qu'*il chante* n'est pas *il chantait* ni *le change*, *un changeur* tandis que rien, qu'on le dise ou non, n'empêche le chat d'être *gris*.

[43]

On cessera, par conséquent, de voir dans *je-viens* un syntagme qu'on ignore dans *venio* ; tout comme dans *à-la-poste*, d'ailleurs, tandis que *devant la-poste* en est un. Par là tous les problèmes, on s'en doute, ne sont pas automatiquement résolus ; d'autres naissent dont l'intérêt réside simplement dans le fait qu'ils se posent et qu'au lieu de tenir pour acquise l'existence en latin d'un datif et d'un ablatif pluriels dont l'opposition n'est jamais dénotée, de noms propre et commun en français hors de l'aire du singulier ou de voix affectant la totalité d'un verbe qui ne les différencie que dans ses formes auxiliaires, on renonce aux fausses fenêtres pour retrouver enfin, sous le masque du sens, l'architecture du signifié.

Le critère, là encore, est formel et l'on se gardera de la même façon, non seulement bien sûr d'imputer la structure plus ou moins "analytique" de l'unité dans les langues à l'esprit de leurs usagers, mais surtout, très évidemment, de comparer l'incomparable et d'identifier, par exemple, sur la base de leurs emplois, les indicateurs français de personnes et les noms et pronoms qui en anglais leur correspondent ou, sous la commune mais trompeuse rubrique de "préposition", ce qui n'est qu'un préfixe nominal et ce qui, fonctionnant comme adverbe, est à considérer comme un mot.

Il en est, en bref, un peu de ce dernier comme de la langue maternelle qui, fort heureusement, chez aucun survit à l'école. Le mot, en dépit des prononciements de tous les théologiens de sa mort, a toujours résisté à notre impuissance linguistique à le définir. Ce n'est pas que je l'aie rencontré, mais je sais ce qu'en tout état de cause il n'est pas : cet alibi philosophique d'une aporie grammaticale dont beaucoup sont tentés d'entreprendre actuellement l'analyse componentielle. L'appareil scientifique, en l'occurrence utilisé, ne doit point nous faire illusion ; c'est tricher, en effet, que de se prévaloir, pour fonder la structure, de la compétence que précisément elle nous donne ou, pour le moins, s'imaginer qu'il suffit, pour échapper à la noyade, de s'attraper soi-même par les cheveux !

#### *Capacité taxinomique et capacité générative*

Détacher, comme nous l'avons fait, du son les traits et les phonèmes et parallèlement du sens les sèmes et les mots, c'est donc ipso facto les introduire dans les ensembles virtuels où respectivement ils se définissent et que nous nommons, dans un cas, le registre et la chaîne, dans l'autre, le lexique et le texte dont ils sont grammaticalement soit les degrés, soit les segments. Les deux axes qu'ainsi nous posons ne nous écarteraient point tant, après tout, de l'opinion commune qui fait du "dictionnaire" et du ou des "lectionnaires" les recueils obligés du langage n'était la dichotomie qu'ils impliquent

[44] de la forme et du contenu. Or qui dit forme, de notre point de vue, ne dit point, on le sait, hypostase, mais pôle dialectique, c'est-à-dire finalement réelle créativité. L'idée d'en faire l'exclusivité de la chaîne et du texte ne pouvait venir qu'à ceux-là qui identifiaient la méthode et la capacité prenaient registre et lexique pour des choses et la taxinomie pour un herbier.

Il faut dire que dans leur méprise ils trouvaient un puissant appui chez les premiers structuralistes qui, confondant comme eux la grammaire et l'idiome, tenaient la "langue", bien sûr, pour un système, mais aussi, malheureusement, pour un dépôt dans notre esprit. C'était se condamner — et beaucoup en sont encore là — à fonder d'emblée la structure sur l'arbitraire de ses avatars plutôt que sur ce qu'en toute rigueur la découverte suggérait et que nous avons plus haut nommé son impropriété. Cette dernière qui résulte, nous l'avons dit, de la non-coïncidence, en matière d'identités, du découpage et de l'univers découpé confère au locuteur, par la disponibilité phonique ou sémique qu'elle instaure, la capacité très justement appelée taxinomique, autrement dit l'aptitude grammaticale à le classer. Rien n'est fait pour autant et savoir une langue n'est point collectionner des échantillons de son ou de sens mais posséder dans un registre, qui n'est pas l'audiogramme, et un lexique, qui n'est pas le vocabulaire, le moyen de les inférer. De là vient que la sélection reste le fait du locuteur et ne saurait d'aucune façon caractériser la grammaire où rien de ce qui est différent n'est exclu puisqu'en somme définitoire. De là aussi le sentiment que toute pédagogie nous aliène qui tente seulement de nous rendre adéquats : les guides de voyage n'ont jamais suscité d'interprètes ni la pure mimique articulatoire donné le "bon accent".

Outre que ce classement n'a point à nous rendre de comptes, sauf à nous fournir le principe qui rhétoriquement habilite à le contester et qu'il est à l'emploi de fort peu d'intérêt d'apprendre que la vibrante chez nous marie la luvette et l'apex ou que les moines en couvrant l'âtre ou la chandelle reliaient paradoxalement le français *tuer* au latin *tutare*, il m'apparaît contradictoire d'en prôner à la fois le caractère systématique et d'en nier l'expansivité en la rejetant dans l'histoire, au nom d'une idée trop statique, voire fixiste, de la "synchronie". Registre et lexique ne sont point stock ou recueil de sons ou de sens attestés et, comme tels, nous dirons qu'ils ne relèvent pas de la mémoire ou plutôt que leur prégnance n'est pas du même plan que leurs états. Lourds, en effet, à chaque instant de la totalité du signifiable, ils contraignent celui qui articule et qui dénomme à forger sans cesse du concevable, toujours au-delà du conçu. L'aphasique peut être érudit ; le normal, lui, ressemble bien plutôt à ce "mauvais" élève qui, disposant de *house*, de *car*, de *pencil* et de *girl*, s'avère apte à parler en anglais, non seulement de *maison*, de *voiture*, de *crayon*, ou de *filles*, mais aussi de la mort de César ou de guerres de Napoléon.

[45]

On comprendra que ce que nous venons de dire du classement vaille indifféremment — et quel que soit leur nombre — pour chacune des classes inhérentes à l'unité. Le principe différentiel autrement dit instaurant les traits et les sèmes n'est en rien affecté par la pluridimensionalité préalablement évoquée des phonèmes et des mots. Il reste ce qu'il est et rien ne permet — du seul fait qu'en termes d'informatique il s'opère sur la base de la moindre occurrence et donc du plus riche inventaire — de dichotomiser, comme il est coutumier, les classes au nom du clos et de l'ouvert. Or tout est l'un et l'autre à la fois : le plus petit emprunt change la langue et la "grammaire" — fût-ce au sens restreint — n'a rien d'un absolu.

Le registre, à première vue, semble ici moins en cause. Cela tient simplement à ce que l'ampleur des inventaires n'est point telle qu'aucun d'entre eux bénéficie d'une appréciable prévalence et que l'usage phonologiquement s'est imposé de traiter comme autant d'entrées des unités dont le rapport rappellerait, dans la flexion, plutôt celui des cas. C'est l'une des raisons qui font qu'en présence de variations cumulatives, nous jugeons préférable d'opter pour la classe de traits d'ores et déjà plus différenciée. L'écart ainsi s'accroît tandis que le parallélisme s'accuse avec un lexique dont le gigantisme — plus théorique, d'ailleurs, que pratique et résultant le plus souvent d'un syncrétisme sociolinguistique — a pu d'abord nous laisser croire qu'il n'était en rien comparable. C'est là évidemment répondre par l'affirmative à la question si souvent posée, encore que jamais résolue, du droit que l'on a ou non d'entendre une description structurale. La chose pour nous va de soi, vu qu'en tout état de cause, le caractère de l'objet décrit ne dépend pas des moyens d'investigation dont dispose le descripteur.

Ce serait, d'ailleurs, mal connaître les littéraires que de s'imaginer qu'ils excluent jamais la possibilité de ce qu'ils nient et que la science fût pour eux un *Elseneur* où le même à la fois ne pût pas être et n'être pas. Nombreux sont ceux, en effet, qui croient à qui mieux mieux dans la partie retrouver ce qu'ils ont perdu dans le tout et les sous-systèmes fleurissent promouvant tour à tour qui le spectre, qui les mois et les jours, qui les termes de parenté. On voit où le bât blesse et comment le glissement s'est fait du lexique aux lexiques, de la structure aux nomenclatures qu'elle permet mais qui, trouvant en elle leur modèle, ne sauraient partant la fonder. L'opération comporte, en outre, une équivoque consistant à prêter insidieusement au langage dans lequel il est formulé l'organisation d'un domaine qui, parce qu'il ressortit à l'art ou à la société, est lui-même culturel et par conséquent structuré.

En bref, c'est de l'extérieur qu'on cherche à justifier dans le lexique une grammaticalité qui, pourtant, selon nous, commence très exactement avec lui. C'est elle qui compromet d'emblée dans cet axe tout espoir de baser sur

[46] un catalogue éventuellement exhaustif des acceptions autant que sur un bilan précis de la dispersion phonatoire une quelconque simulation de la parole. L'ampleur n'y fait rien, non plus que la complexité du programme. Seul est en cause le programmeur et l'on sait que, de ce point de vue, les capacités de l'ordinateur ne dépassent guère celles du lave-vaisselle ou de l'aspirateur ; tandis que le plus jeune, au contraire, ou le plus ignare des locuteurs n'est moins armé que le plus inexpérimenté pour ce qui est de la "modularité", disons plutôt de la pensée. Richesse et pauvreté, grammaticalement, n'ont point de sens. En ne compare, en effet, que des langues. Or registre et lexique ressortissent au dynamisme même de la productivité verbale au même titre que la générativité. Par ce mot nous entendons précisément, nous l'avons dit, cette autre capacité du langage qui, structurant la séquence et la phrase respectivement en chaîne et en texte, nous permet d'engendrer, au lieu de répéter, un nombre indéfini de syllabes et d'énoncés. Le même processus analytique qui nous garde — sauf pathologie — de l'étiquetage et fait que le signe jamais n'adhère à la chose désignée nous sauve ici du psittacisme et de la pure interjection. Il n'est point besoin pour cela d'imaginer des profondeurs. Le message linguistiquement ne saurait être réductible à la surface vu que les éléments dont il est construit ne lui sont pas propres, que le découpage logiquement préexiste à ses conditions d'émission, que le tout en aucune façon n'équivaut à la somme de ses parties. Et cela ne résulte pas du jeu, trop largement anticipé de nos jours, des règles de la syntaxe. C'est beaucoup plus fondamentalement, le corollaire de la définition même du segment.

Notre conception, en effet, du phonème et du mot, en même temps qu'elle rompt avec un distributionnaliste atomiste, nous dispense aussi de chercher le modèle de leur combinatoire explicite dans l'implicite artificiel d'un Verbe hypostasié. Qui dit unité ne dit point chose mais principe, ici grammatical, de dénombrement.

La chaîne n'est point suite mesurable, mais mode d'existence des phonèmes, tout comme le texte est mode d'existence des mots. Il semble qu'on n'ait pas prêté toute l'attention désirable au fait que dans toutes les langues il ne soit quantitativement d'autre message que discret. Le caractère, dans ces conditions, n'en change pas avec les dimensions de la séquence ou de la phrase. Ce à quoi l'une et l'autre doivent ressortir au langage, c'est justement d'être constituées de maillons dont les sutures résistent à l'épithèse par où tente rhétoriquement de les dissimuler le locuteur. C'est dire que l'évolution en matière de sens ou de son ne saurait qu'abusivement être tenue pour le résultat d'une réduction des contrastes ; c'est dire aussi qu'il est hors de question de chercher tant dans la coupe syllabique qui redistribue les phonèmes en consonnes et voyelles que dans la prédication séparant les termes

[47] de la proposition le noyau d'une grammaticalité que leur dessein lui-même contredit.

Si l'on conviendra sans doute volontiers qu'il en est ainsi de la chaîne, on aura vraisemblablement plus de mal à souscrire à notre interprétation de la notion de texte. C'est qu'une longue tradition scolaire l'a fait pratiquement confondre avec sa projection graphique et que le respect l'a figé, on pourrait dire réifié. On le cite, on le glose ; on ne saurait pédagogiquement le dépasser. Sans doute ses spécialistes, en nous empruntant derechef nos méthodes comme ils l'avaient fait au temps de la grammaire comparée, ont-ils indiscutablement par là modernisé la procédure : à l'apparat critique s'est peu ou prou substituée la pluralité des "lectures" ; l'érudite codification des familles de manuscrits a jadis eu l'attrait qu'exerce sur certains l'ingénieur "génomote" de nos modernes poético-sémioticiens. Ils sont pourtant restés des philologues contribuant sans y rien changer à la pérennisation du mirage qu'ils se sont eux-mêmes créé.

Ce n'est pas pour rien que le nom même en est absent très généralement des terminologies linguistiques. Tout se passe comme si tacitement la vieille répartition perdurait et qu'il fût impensable d'imputer à la "grammaire" ce que depuis longtemps les "lettres" s'étaient réservé. Or il fallait, pour l'oser, changer résolument d'attitude et renoncer à tenir le texte pour le plus haut niveau d'une combinatoire dont il est finalement le principe puisque, tout comme le sème est toujours portion de lexique, le mot, même isolé, ne cesse d'en être membre et que sa disparition clinique — l'aphasie de Broca l'a prouvé — va de pair avec l'agrammatisme dont le nom, très évidemment mal choisi, couvre en fait l'altération de ce que nous avons appelé l'unité. Il suffit, qui plus est, d'observer, dans ce cas, l'excès auquel peut conduire pathologiquement l'abus de concaténation ou de syntaxe pour comprendre que la générativité ne se fonde pas plus dans la régularité réelle ou postulée des suites que le classement, naguère, dans la solidarité des choix.

Ce qui, dans la chaîne ou le texte, est en cause, en effet, n'est ni le nombre ni l'ordre de leurs segments, c'est la capacité de les compter. L'erreur est la même, inversée, chez tant qui de nos jours très généralement les confondent, que celle qui consistait autrefois à identifier, pour ce qui est de la taxinomie, la grammaire et la morphologie. A ceci près, pourtant, qu'une conception évidemment trop "matérielle" des paradigmes gardait du moins les descripteurs d'être, comme nos Le Troadec et sous le double empire de la logique et de la mode, saisis par le délire de la formalisation.

Antérieure, en somme, aux façons que nous avons traditionnellement et surtout explicitement de la saisir dans les langues, la grammaire ne saurait entre elles les hiérarchiser. Inhérente au langage, elle ne comporte pas de degrés ; et le trouble n'est pas différent du malade qui n'émettant le plus

[48] souvent qu'un phonème ou qu'un mot peut occasionnellement préférer des séquences ou des phrases qu'il s'avère spontanément incapable de démonter. Les segments, en l'occurrence, n'existent que pour nous et l'apprentissage est vain qui compte sur l'érudition pour rendre à l'aphasique ou développer chez l'élève une aptitude à composer qu'aucune expérience ne fonde mais qui fournit, en revanche, phonologiquement ou sémiologiquement, un des moyens de la traiter.

La générativité dont ici nous parlons et qu'on a trop longtemps déplorablement ignorée du fait de la réduction de la chaîne et du texte à la simple combinatoire d'unités préformées n'a donc pas grand chose à voir non plus avec celle dont la préoccupation exclusive assigne aux registre et lexicque dans les travaux contemporains le rôle superficiel et toujours singulier d'interprétants d'universaux eux-mêmes non identifiés.

Tout au plus récusons nous comme eux le corpus en tant que garant du système qu'à partir de lui l'on induit, mais pour une tout autre raison. Ce n'est point, en effet, parce qu'en face d'une compétence extensive il se réduirait performantiellement au conçu, mais parce que, eût-on mis bout à bout la totalité du savoir concevable, on ne saurait de là passer directement au signifiable, c'est-à-dire au principe d'une double créativité que sa propre créativité contredit.

Si l'on peut signifier l'inconcevable, la réciproque, on le sait, n'est pas vraie. Non qu'au titre de la structure, la grammaire ne soit pas close, mais d'une clôture logique et non-ontologique qui fait que, n'ayant d'autre limite qu'elle-même, elle rend exprimable et compréhensible l'intégralité, attestée ou non, du déductible et, comme telle, ne souffre absolument pas d'exception. L'erreur vient sur ce point du fait que généralement la grammaire chez le descripteur porte un nom et que, sauf artifice, il est rare qu'une langue soit grammaticalement homogène. Par là s'expliquent les limitations qui, recoupant d'ailleurs aussi bien l'instance que la performance et sans rien changer au modèle, en restreignent idiomatiquement, sinon axiomatiquement, l'application. Sans doute ne ressortissent-elles plus à la glossologie ; elles ne laissent pas, nous le verrons, d'être linguistiques pour autant. L'habituelle confusion des points de vue si contraire à l'esprit de la déconstruction proposée exigeait, à nos yeux, cette légère anticipation.

### *Similarité et Complémentarité*

#### *Corrélation et paradigme*

Nous entrons maintenant dans le chapitre à la fois le plus familier et, sans doute pour cette raison, le plus controversé de la grammaire, du moins de ce qu'on appelait ainsi à l'école et qui finalement, nous l'avons vu, n'a peut-être pas tellement changé. Bien sûr on ne s'aviserait plus de parler de "nature", à peine même de "fonction" ; encore que le caractère unidimensionnel



[49] des approches contemporaines n'en laisse pas conjurer si facilement le spectre pour ce qui est justement de cet aspect des choses qu'elles ont, chacune à leur façon, scientifiquement négligé.

Il est bien vrai que le contexte ne saurait tenir lieu de syntaxe et qu'une même relation peut après tout — comme en témoignent *il aime passionnément la chasse* en face de *son amour passionné de la chasse* — se construire diversement selon qu'il s'agit d'un verbe ou d'un nom sans que précisément s'y dénote autre chose que la disparité préalablement reconnue des types. Mais il ne l'est pas moins que prétendre réduire le paradigme au simple inventaire des substituts possibles d'un segment syntaxiquement délimité du texte, c'est n'atteindre qu'au syllexique et gratuitement renoncer, en même temps qu'à la morphologie, à l'espoir de redéfinir sur une base théoriquement plus saine des rapports dont la réalité linguistique est cliniquement démontrée.

Analyser doit donc bien rester ce double processus consistant à déterminer à quoi "ressemble" ou "se rapporte" l'élément même qui en fait l'objet. A deux conditions toutefois : d'abord de ne plus confondre la marque avec le matériau ni l'unité avec la suite de ses constituants ; de renoncer, ensuite, à recourir au sens dans l'espoir de lever, au risque de l'oblitérer, l'ambiguïté d'une signification qui grammaticalement le fonde.

Rien, par exemple, du point de vue du système ne suggère qu'*enseignement* ait conceptuellement moins de lien avec *l'enseigne* qu'avec *l'apprentissage* ou la *pédagogie* ; que dans un *meuble de bois blanc* l'adjectif doive affecter plutôt le meuble que le bois ou que le complément dans un *meurtre d'enfant* désigne la victime de préférence à l'assassin. La forme seule, ici encore, est imputable à la structure. Entendue, en revanche, comme nous l'entendons, elle suffit, hors de tout mentalisme — et qui plus est sans artifice — à donner une profondeur tant au texte qu'elle ordonne qu'au lexique qu'elle catégorise en y déterminant respectivement ce qu'on pourrait appeler des boucles ou des sous-ensembles par projection mutuelle des deux axes.

Ce ne fut pas la moindre de nos surprises, en effet, que d'être obligé de constater, après beaucoup de résistance, que le paradigme se maintenait conjointement avec le mot chez ceux de nos malades dont le trouble était lexical et que ceux, à l'inverse, chez qui le texte était atteint gardaient précisément le sème et le syntagme ; que morphologie et syntaxe n'avaient point, autrement dit, leur source au lieu de leur manifestation ; qu'entre l'identité et la diversité absolues la similarité tendait à la tautologie par le biais de l'équipollence, tandis qu'à mi-chemin de l'unité et de la pluralité la complémentarité n'était pas autre chose qu'une exploitation de la redondance culminant pathologiquement dans la stéréotypie.

[50]

Aucun axe, répétons-le, n'a sur l'autre la priorité. La projection que nous évoquons n'est qu'une façon d'exprimer le pouvoir — résultant pour nous du dédoublement des opérations d'analyse — d'ajouter des phonèmes ou des mots sans changer de traits ni de sèmes et de changer sèmes et traits sans ajouter de mots ni de phonèmes.

On aura remarqué l'insistance avec laquelle le terme de classe se trouvait, dans les pages qui précèdent, pourvu par nous de guillemets. C'est qu'il comporte dans l'emploi courant une ambiguïté foncière et qu'on ne sait jamais s'il s'agit de la propriété antérieurement mentionnée des traits et des sèmes ou de la procédure adoptée par les descripteurs pour traiter globalement ceux d'entre eux qui, sans changer de caractère et par suite de la projection de l'unité, catégorisent grammaticalement et le registre et le lexique, c'est-à-dire les reclassifient.

Le mot catégorie s'applique précisément, à mes yeux, aux sous-ensembles déterminés dans chacun d'eux par des classificateurs dont l'inventaire, pour restreint qu'il soit, n'a rien en revanche qui le spécifie, attendu qu'il relève d'une même analyse que celui généralement plus vaste des traits ou des sèmes classés.

Si le trait ou le sème sont classes de sons ou d'objets, la catégorie, dès lors, est classe de traits ou de sèmes. Sans doute est-ce à peu près à cela que l'on pense quand on parle de langues "classificatoires" ; mais, outre que l'expression s'inspire trop souvent d'un ethno-centrisme absolument fallacieux, elle a le tort de laisser dans l'ombre les liens de l'harmonique et du fondamental et surtout de confondre la langue et le langage en imputant au principe lui-même de la répartition les restrictions issues du sens ou de l'usage : rien grammaticalement n'exige qu'en français *la lune* ou *la souris* soient féminins, *le soleil* ou *le rat* masculins ; aussi bien sommes nous compris lorsqu'au besoin nous opposons non seulement *le manche* à *la manche*, mais *le chèvre* à *la chèvre* comme *le France* à *la France* ou *le Concorde* à *la concorde*.

En permettant, en somme, la réutilisation du même ou ce qu'on nomme aussi logiquement l'inclusion, la catégorisation apparaît comme une réduction de la différence, une économie de la variation. L'invariant n'est qu'un autre nom de l'identité partielle sur laquelle formellement se fonde le paradigme. Le terme, d'ailleurs, convient également bien au groupe des noms français en *-eur* ou en *-ier*, aux degrés grecs ou latins de comparaison des adjectifs, au rapport, enfin, de *dominus*, *dominicus*, *dominari*, *dominatio* qu'à celui auquel la tradition l'avait prioritairement réservé de *dominus*, *domine*, *dominum*, *domini*, *domino* dont le rythme dans les mémoires allait de pair naguère avec la table de multiplication.

Le clivage toutefois n'était pas sans raison et la pratique des dictionnaires

[51] le confirme qui, là même où la régularité de la dérivation fait par commodité inscrire sous la même rubrique les mots apparentés, en exclut toujours la flexion. Encore était-il difficilement justifiable dans une perspective génétique qui, ignorant délibérément la structure, privilégiait dans les deux cas la "racine" ou le "radical" au point d'imaginer je ne sais quelle "inversion" lorsque la troncation l'emportait par hasard sur la plus courante accréation. La différence est ailleurs et, à mon avis, de portée plus réellement primordiale.

Il y a dérivation quand l'un quelconque des constituants d'une unité devient l'invariant d'une substitution non limitée de sèmes apparentant des mots sans créer synchroniquement aucune hiérarchie entre eux. Il y a flexion, au contraire, lorsque le type reste constant sous la variation limitée de tous les constituants de l'unité. La hiérarchie dans ce cas, apparaît non plus, d'ailleurs, comme on l'a cru, entre les sèmes — (par d'autres appelés monèmes) — mais bien entre les avatars à chaque fois complets ou morphèmes d'une même unité et la base abstraite ou lexème dont ils sont globalement et indifféremment les authentiques représentants.

La distinction, pour nous, n'a rien, on le voit, de linéaire ; elle instaure une profondeur sous l'aspect d'un niveau lexical dont les anciens, semble-t-il, avaient eu l'intuition lorsqu'à travers une série de métaphores spatio-temporelles qui les faisaient parler de flexion, de déclinaison, de conjugaison, bref de "cas" et de "temps", ils tentaient précisément de définir le paradigme. Ce qu'ils envisageaient, en effet, sous ce nom n'était pas, en dépit de la présentation des manuels, la seule commutabilité des désinences mais incluait celle du radical qui rendait l'ensemble exemplaire.

On y a vu la projection d'une théorie de la substance et de ses "accidents". Je soupçonnerais plutôt dans cette dernière l'extrapolation d'une grammaire qui posait d'emblée, avec le problème linguistique des seules "transformations" formellement admissibles, celui de la pierre philosophale : tant il est vrai qu'on ne saurait aller de la pensée à la langue, mais plus modestement de la langue à ce qu'historiquement on tient pour la pensée.

C'est justement à l'oubli de cette vérité élémentaire que sont dus tant de faux problèmes concernant la plupart de nos catégories. Au lieu de les définir sur la seule base de leurs oppositions formelles, on y mêle des considérations issues de la conceptualisation qu'elles induisent et l'on débat sans fin, comme à plaisir, des relations du nombre et de la multiplicité, du genre et d'une sexualité que sous couvert d'animisme tel comparatiste n'hésitait point naguère à hypostasier. Si le rapport est manifeste de celle du cas à l'espace, il n'en est pas moins vrai que les difficultés dont témoignent les plus récents travaux sur la question tiennent non pas au manque de perspicacité de leurs auteurs, mais bien au fait qu'à leur insu la géométrie les inspire.

[52]

L'aspect lui-même est-il né d'autre chose que d'une méprise initiale sur ce qu'il convenait d'entendre en grammaire sous le nom de temporalité ? Il ne manque point de langues, d'ailleurs, qui, ne distinguant point l'ici du maintenant, le passé du lointain, attestent a contrario ce que la franche séparation que nous faisons de ces derniers doit finalement à celle du verbe et du nom.

Il en est, en un mot, des catégories comme des sèmes, elles sont fonction de la structure et jamais fondées dans les choses. Aussi bien importe-t-il moins d'en imaginer, comme on dit, la valeur, que d'en préciser le statut dans l'organisation des paradigmes, sériels et surtout transformationnels, auxquels sémiologiquement elles contribuent. Rappelons qu'il s'agit là pour nous de matrices, de cadres dont la productivité dépasse infiniment la production, où la validation résulte moins de la conjoncture que de la quatrième proportionnelle, par quoi le supplétisme exclusivement se légitime et qui portent en eux la raison même de leur translation.

Ainsi les types transformationnels tiennent-ils lieu dans notre façon de voir des antiques "parties du discours". Bien sûr n'est-il plus question d'en aligner le nombre sur celui des péchés capitaux, des vertus ou des sacrements et notre conception de l'unité restreint-elle considérablement l'éventail possible des types au profit de celui des catégories dont la constellation les fonde ; du moins le principe de leur existence n'est-il pas en cause et l'on ne saurait nier qu'en français, par exemple, verbe et nom n'apparaissent — à l'exclusion d'une quelconque différence de sens et mis à part le rôle privilégié de l'un d'entre eux dans l'énoncé — comme les pôles d'un système binaire dont l'antagonisme flexionnel tend continuellement à s'accuser.

Si la conjugaison du premier n'a jamais été sérieusement contestée — encore que la relation de la personne à la non-personne ait été le plus souvent maltraitée, que la méconnaissance des rapports formels de *nous-fîmes* isolé en face des couples associés que sont *nous faisons/nous faisons*, *nous ferons/nous ferions*, *nous fassions/nous fissions* ait abouti à la curieuse théorie des valeurs temporelles des modes ou modales des temps et que l'actuelle confusion du signe et du sens, non seulement avec le "passif" y maintienne une diathèse que rien ne justifie, mais gratuitement encore lui impute des "modals" qui n'ont droit de cité qu'en anglais — la déclinaison du second a pratiquement toujours échappé à l'attention du descripteur trop préoccupé de genre et de nombre pour prendre en compte aussi le degré tant de précision convoyé par les divers "articles" (*zéro, le, un, ce, mon, quel* et *j'en passe*) que d'implication totale ou partielle dans la visée du locuteur que dénote la gamme — inclusive également du zéro d'où résulte, ante ou post-posé, le "cas direct" — de ce que traditionnellement l'on appelle les "prépositions" : c'est à tort, en effet, que certains parlent à leur propos d'indicateurs

[53] de relation, confondant du même coup — le problème français du partitif vient de là — emboîtement contextuel et complémentarité syntaxique.

Cela, bien entendu, n'exclut pas éventuellement les groupements internes, mais ôte, à nos vœux, tout crédit à l'hypothèse d'un "invariable" qui, fût-il historiquement antérieur, ne peut par définition dans une langue flexionnelle figurer au nombre des types dont il n'apparaît jamais que comme un figement ; aussi bien le renvoyons-nous à la suite.

Ce n'est pas, si paradoxal que cela puisse sembler, que le nom ou le verbe à proprement parler varient, puisque tout type, nous l'avons dit, instaure précisément une réduction de variation. Posons que le lexème diversement s'y transforme selon un procédé grammatical qui ne saurait qu'être grammaticalement effacé. C'est dire que si le glissement s'avère inévitable — et pédagogiquement commode — consistant à baptiser lexème le sème porteur des affixes, il faut savoir qu'il s'agit là d'une image ou mieux d'un procédé d'écriture et qu'il est finalement aussi artificiel de prétendre isoler *chant* dans *chanteur*, que le TK dans *take* ou *took*, par exemple, voire — *cev* — dans *recevoir*. De ce point de vue on trouvera confirmation dans la prégnance spontanée notamment de l'infinitif chez le pseudo-agrammatique de Broca.

On y trouvera même encore plus ; car, si l'on interprète analogiquement le trouble phonologique correspondant à ce dernier, il devient possible de réhabiliter en quelque sorte la notion antérieurement critiquée d'archi-phonème et d'y voir négativement la preuve, au niveau du signifiant lui-même, d'une flexion. La corrélation est pour nous l'exact équivalent du paradigme et rend infiniment mieux compte que la logique ou la physiologie non seulement du reclassement spontané des traits d'où découle le caractère entre autres équipollent ou privatif des oppositions d'ores et déjà répertoriées, mais encore de l'existence indéniable de types de phonèmes qu'une conception trop exclusivement combinatoire avait abusivement oblitérée.

Qu'on les dispose, comme on dit, en "série" selon leur apertures ou selon leur localisation, les unités du signifiant ne laissent point de se répartir en "ordres" dans lesquels chaque item se trouve défini moins par sa substance phonique que par sa proportionnalité. Ce n'est plus, dans ce cas, du registre qu'à proprement parler il s'agit mais bien, si l'on peut ainsi s'exprimer, de la scissiparité de chacune de ses entrées. Ces dernières en définitive, seraient dans chaque langue beaucoup moins nombreuses encore que traditionnellement on ne l'admet. Pas plus que *dominus* à *domino*, sourdes, sonores, éventuellement aspirées ne s'ajoutent aux degrés d'apertures ou aux points d'articulation que littéralement elles morphématisent.

On comprend que pour nous le binarisme soit une question dénuée d'intérêt,

[54] notre but n'étant point acoustiquement de reconstruire mais structurellement de définir des types, là encore en nombre restreint, généralement deux ou trois, différenciés — entre l'intensité, le ton, la durée, l'aperture glottale ou uvulaire, la rétraction ou la protrusion de la langue ou des lèvres — par les constellations des catégories mises en cause et qui tendent plus ou moins, selon précisément le registre adopté, à se situer soit vers le sommet ou la base, soit vers le centre ou les extrémités du chenal exploité par la phonation. Il faudrait pour les désigner termes plus adéquats que voyelle et consonne dont, comme nous le verrons, l'usage doit rester exclusivement syllabique.

Et de même que nous contestons plus haut l'hypothèse de l'"invariable", de même doutons-nous de celle aussi bien de phonèmes "hors corrélation" qui tiendraient leur fragilité de leur faible inclusion dans le système que de trous dans ce dernier par où s'expliquerait son histoire. Il n'est point de vide du vide ni de structure plus "défective" que ne le sont les philosophies ! C'est là encore confondre la langue et la grammaticalité que de s'imaginer qu'en français, par exemple, la nasale palatale dût attendre pour exister d'avoir été d'abord statistiquement recensée ou que *culturel*, d'autre part, ne devint interprétable que le jour où il fut officiellement attesté.

La parfaite symétrie sur ce point des deux faces du signe prouve assez que la catégorisation, encore que les affectant l'une et l'autre, ne tient finalement ni au sens ni au son. On ne saurait pour autant parler à son propos d'arbitraire sans tomber dans l'erreur inverse de ceux qui, par l'effet d'une sociolinguistique inconsciente et naïve, croient — parce qu'ils peuvent toujours autrement les traduire — les mêmes catégories universelles. Pour être bien réel et nullement l'affaire des linguistes, le problème, sur lequel nous reviendrons, relève en fait d'un autre plan dont la constante et navrante interférence avec le nôtre est à l'origine de querelles toujours renouvelées sur le signe.

Pertinence et dénotation ici encore s'entrecroisent et mutuellement se conditionnent. L'économie générale des corrélations et — comme le fait, par exemple, apparaître la comparaison des déclinaisons latine et finnoise — des paradigmes dépend moins, en dépit qu'on en ait, des compatibilités et incompatibilités notionnelles ou phonatoires que de la fonction des oppositions concernées ou, respectivement, de la façon dont elles sont matériellement dénotées. Il faut bien, en effet, que les langues soient parlées et notre aptitude à le faire vient en grande partie de l'équilibre qui informatiquement s'établit entre le raffinement de l'analyse et les facilités ménagées.

Peut-être s'étonnera-t-on qu'une telle restauration, à nouveaux frais bien sûr, de l'antique "morphologie" qui découle, rappelons-le, directement de

[55] notre conception du mot semble de prime abord exclure de son sein et des types — le pronom, par exemple, en est un — sur lesquels peu ou prou l'accord pouvait passer pour établi et des sèmes dont pourtant le statut ressortit manifestement à la constitution de l'unité. C'est que, loin d'en faire partie, ils représentent très exactement la contre-partie des sous-ensembles que grammaticalement ils annulent en vertu d'une procédure dont l'importance jusqu'ici largement méconnue m'a paru — du fait qu'elle intéresse aussi, encore que d'une autre façon, la syntaxe — justifier à n'en point douter, du point de vue de la glossologie, un développement particulier.

Non que j'entende par là compléter les manques évidents d'une étude qui, traitant de la seule méthode, n'a jamais prétendu s'avérer exhaustive. Il s'agit bien plutôt, au point de délire où nous sommes, d'élever des garde-fous et de fonder avec parcimonie dans la grammaire les catégories par lesquelles — qu'on croie ou non au paradigme — nous ne pouvons nous empêcher de la décrire : faute de quoi prolifèrent les Diafoirus et l'admirable "déontique", sous-jacent à *Pierre doit venir*, risque fort d'entraîner l'adhésion de ceux qui jamais n'ont douté qu'une fille qui ne parlait pas fût muette !

### *Concaténation et syntagme*

S'il est vrai que la projection de l'unité sur l'autre axe de l'analyse catégorise registre et lexique sans rien changer au statut proprement oppositionnel des traits ou des sèmes, il ne l'est pas moins que la projection inverse de l'identité ordonne la chaîne et le texte sans altérer en aucune façon le caractère exclusivement contrastif des phonèmes ou des mots dont l'autonomie survit — puisqu'ils n'en deviennent pas pour cela plus obligatoires — à leur mutuelle complémentarité.

Ainsi l'ordre des mots est-il encore la plus exacte définition de la syntaxe, à condition toutefois de cesser de le confondre avec la disposition linéaire et d'entendre au contraire sous ce nom les divers processus grammaticaux d'intégration qui, en y déterminant par redistribution des sous-ensembles, introduisent du même coup un rang, formellement et non point seulement logiquement, dans le texte.

De même, en somme, qu'à nos yeux le classement, loin de résulter d'une paradigmatique dont le cadre précisément sur ce point réduit l'effort du locuteur, apparaît inhérent à notre conception du sème, de même la générativité, c'est-à-dire cette capacité qui nous permet de structurer la phrase en texte, procède-t-elle selon nous du mot qui dénombre les choses, non d'une syntaxe dont les règles, en ordonnant les mots, hypothèquent diversement selon les langues l'avenir du message et restreignent en fait, plus qu'elles ne favorisent, la part de créativité.

[56]

C'est pourquoi nous jugeons aussi contradictoire de parler de syntaxe "générationnelle" que d'y voir comme autrefois l'assemblage, plus souvent sémantique d'ailleurs que formel, d'unités antérieurement constituées : dans un cas, le principe s'en trouve abusivement déplacé ; dans l'autre, il est oblitéré, les relations s'identifiant, nous l'avons plus haut mentionné, avec les constructions des types concernés. Il faut, bien entendu, pour accéder à ce qu'il a de spécifique, dépasser la surface, renoncer à traiter de complémentarité en termes d'attribution, de manière ou de temps, voire de conséquence, de cause ou de finalité, se résoudre même à ne plus distinguer syntaxes du verbe ou du nom, encore moins de la proposition, puisqu'il n'est en définitive jamais syntaxe que de mots.

Encore eût-on dû se garder de chercher ailleurs que dans la grammaire, au sens bien sûr où nous l'entendons, le mécanisme des opérations par lesquelles, à partir des mots explicitement présents dans le texte, d'autres indéfiniment se réengendrent sans pour autant multiplier ses constituants. Le syntagme n'est rien d'autre que la suite grammaticalement constructible des unités dites de même rang en raison de la simultanéité du choix de certains de leurs sèmes, soit que l'accord, selon l'expression reçue, catégoriellement les assimile, soit plus généralement qu'une quelconque concomitance crée entre elles en tout cas des rapports d'unité partielle.

En parlant naguère de "régime", aujourd'hui de "co-référence", on n'était pas si loin de cerner ce règne du même sur plus d'un par où l'identité s'enrichit, au-delà du choix qu'elle représente, de la somme de ceux qu'elle implique et qui fait qu'un message, table gigogne ou poupée russe, a toujours en structure plus de profondeur et de "sous-entendu" qu'en conjoncture il n'y paraît. Le malheur est que dans un cas le problème était formulé traditionnellement en termes de dépendance et que la forme dans le second est si mêlée au contenu qu'on ne semble pas gêné par le fait que, pour interpréter : *le juge oublie le père* comme : *le juge s'oublie*, il faille moins savoir la grammaire que le civisme de Brutus.

Et puisque, pour nous résumer, la subdivisibilité de l'identique fait l'exact pendant de la variabilité interne de l'un, il n'est nullement surprenant qu'il en soit du syntagme comme du paradigme et que la coordination s'y distingue de la subordination de la même façon que, devant, la dérivation de la flexion. Et ce n'est point là du tout parallélisme arbitraire.

Il est symptomatique que respectivement les deux premières aient souffert historiquement du même discrédit. Sérielles l'une et l'autre et réversibles le plus souvent, elles ont en commun — et par là, dans l'opinion du temps, s'avéraient négligeables — de n'instaurer entre les mots soit apparentés, nous l'avons dit, soit groupés aucune hiérarchie, contrairement à ce qui se passe dans les cas du type ou du schème.

[57]



Encore faut-il également s'entendre sur celle qui préside à l'organisation de ce dernier et dont la rection ne rend compte qu'à condition d'être totalement réinterprétée, non plus comme l'assujettissement orienté des membres du syntagme que nous proposons de nommer réciproquement parenthèmes, mais plus abstraitement comme leur égale allégeance au thème dont ils sont ensemble le développement et qui, le fût-il matériellement, formellement ne se confond avec aucun d'entre eux.

C'est un hasard si dans nos langues le subordonné porte plus volontiers les marques du rapport ; c'est l'inverse en breton et l'on cite toujours, en hébreu, le cas construit du principal ; parfois même les deux se trouvent-ils affectés sans que cela tire à conséquence puisque les relations, non les facteurs, sont en cause et qu'il n'est plus question ici ni de "fonction" ni d'"actants". Car ce n'est pas, répétons-le, en première ligne que les choses se jouent et le "gouvernement" n'est jamais dans la troupe. La domination y résulte, au contraire, de la résorption toujours possible du syntagme en une sorte de mot des mots qui résume en lui, pour ainsi dire, la totalité de sa présence au texte.

La conception des anciens, vu la structure de leurs langues, après tout n'était pas si sottise qui en faisaient le privilège du Verbe ; trop étroite, simplement. Il est même frappant de constater à quel point les syntacticiens réputés d'avant-garde, si modernes qu'ils soient dans leurs procédés, s'avèrent sur ce point conceptuellement rétrogrades. La perfection de leurs stemmata fait illusion qui — n'admettant, d'ailleurs, aucun reste — confondent allègrement contractions de texte et d'énoncé.

Le sens seul, non la grammaire, exige que *seruus domini laborat* se ramène à *seruus* plutôt qu'à *dominus laborat* ; *le cheval* ne veut pas plus que *blanc* soit masculin qu'il *faut* ne veut qu'il *vienne* au subjonctif et ce serait reconnaître que ce même sens, au lieu d'en résulter, pût précéder la relation que de n'accepter point aussi bien, dans ces cas, d'inverser la proposition. Variation concomitante n'est point cause et rien structurellement n'empêcherait que *le blanc* valût pour le tout en concurrence avec *le cheval* ni non plus il *viendra* au même titre *qu'il le faut*. Tout se passe, finalement, comme si l'on tenait régulièrement pour thème le mot qui, dans l'opération, requiert le moins de transformation. On voit la circularité du raisonnement. Au demeurant nous n'avons point ici l'ambition de résoudre les problèmes ; l'entreprise est prématurée et tel n'est pas notre propos. Du moins avons-nous l'espoir d'indiquer plus exactement où ils sont.

On se méprend souvent sur le "régime" ou mieux sur ce que jusqu'ici nous avons évoqué comme étant la portée d'un choix et la restriction qui s'en suit passe à tort, selon nous, pour une neutralisation. Outre que le terme ne gagne rien à sortir des frontières de la "morphologie", le manque

[58] de rigueur de son emploi risque aisément de laisser croire que c'est par eux-mêmes que le mode, le genre ou le cas "régis" syntaxiquement signifient, alors que le complément de nom, par exemple, n'est jamais en latin dénoté par le génitif mais plus subtilement par l'exclusion des autres cas, que le "sujet" doit de n'exister en français qu'à la prohibition de l'indirect du lien qu'en tant que complément il entretient avec le verbe. Le changement, certes, n'est pas impossible mais au prix d'une anacoluthie tant il est vrai que la valeur des mots n'est pas en cause, mais seulement leur intégration.

De là vient qu'il ne nous gêne pas, pour notre part, que *de vertes idées dorment furieusement*, non plus que d'inscrire à l'inventaire des comestibles tant la merde que la belle-mère puisque la syntaxe, sinon l'Alliance française, n'a que faire des probabilités et qu'il suffit pour qu'un énoncé soit de ce point de vue compréhensible qu'il soit — acceptable ou non — bien formé. Au surplus, on ne saurait forcer la grammaire ni lui imputer, si l'on tient à la définir, plus que d'elle-même elle ne suggère. Nombre de relations n'y sont pas et l'on aurait beau jeu de recenser les calembours, souvent plus apparents que réels d'ailleurs, dont, de *flying plane* à la *maîtresse d'école enrhumée*, elle nous fournit précisément l'occasion. Ce n'est pas une raison, en tout cas, pour venir, comme pour la machine, artificiellement au secours d'un locuteur qui sait généralement trouver dans la situation les moyens de décider de sa lecture et procède au besoin par élimination ; encore moins pour fonder, dans de pseudo-universaux issus d'un préjugé qui fait se recouper les types et isoler gratuitement les occurrences, le droit qu'on aurait de parler de *l'amour de sa femme* en termes de sujet ou d'objet quand manifestement cette perspective est absente dans *le livre de Jean ou la ville de Rome ou certain soulier de satin*.

Il reste que la variété des constructions ne doit point nous abuser sur le nombre infiniment plus réduit des schèmes. Le grec, pour prendre un exemple, serait sans aucun doute moins ardu si les hellénistes, au lieu de le compliquer à plaisir, avaient opportunément remarqué l'étroite conformité de structure régnant entre, d'une part, *hēs archei chōrās/tēn chōran hēs archei/tēs chōrās archei* et *o spoudaios mathētēs/o mathētēs o spoudaios/o mathētēs (esti) spoudaios*, d'autre part. Il ne manque pas malheureusement de ces grammaires où l'ordre adopté dans la présentation oblitère en fait les réalités à décrire.

Or le catégorique ici n'est nullement en question ni les modalités d'inclusion, mais seulement l'ordinal et les degrés d'intégration. Ce n'est pas le sens, en effet, qui distingue *il dit que l'été vient de l'été vient, dit-il, il a tellement grandi que ses vêtements sont trop courts de ses vêtements sont trop courts tellement il a grandi, il va et vient d'il va venir, le costume-ville du costume de ville, la gare de l'air, enfin, de la gare aérienne, voire de l'aérogare*.

[59]

L'organisation syntaxique du texte n'a rien d'un classement et tout d'une stratification où le rang se dénote en chaque mot selon son type, sans que ce dernier par lui-même y soit directement pour rien. De là vient qu'on ait cru pouvoir aussi gaillardement le brader et que des théoriciens successifs se soient fonctionnellement ou transformationnellement imaginé qu'ils passaient, en le transcendant, de la substance au processus, de la matière à l'énergie. Or le même tao comporte deux principes et nul, de l'indépendance, ne saurait à son gré conclure à la contradiction.

Aussi bien cette conception procède-t-elle d'un réalisme qui répugne à la fois à penser qu'il y ait lieu de parler d'éléments sinon comme antérieurs à l'opération qui les joint et que tout, en matière d'analyse, soit envisageable de deux façons ou, si l'on veut, serve concurremment à deux fins. Or s'il est vrai qu'un génitif peut, selon le point de vue, être défini comme "complément de nom" ou comme "partitif", un accusatif, comme "objet" ou comme "circonstancielle" extensif, il ne l'est pas moins que c'est toujours bel et bien du même cas qu'il s'agit et qu'il n'est, pour autant que la dénotation est concernée, rien de plus dans le syntagme que dans le paradigme ; les mots sont ordonnés par le choix de leurs sèmes comme les sèmes, catégorisés par leur solidarité dans le mot. L'ignorance absolue de cette ambivalence fait que plus d'un s'est cru autorisé à condamner la redondance dont témoigne l'accord, par exemple, alors qu'elle est fondamentale et que qui veut en fait matériellement la supprimer dénotativement l'exprime.

Point, d'ailleurs, n'est pour cela besoin d'un expédient puisque la grammaire en maintes occasions s'en charge en vertu d'une sorte de factorisation dont l'anaphore si discutée, parce que fort mal comprise, de nos jours n'est précisément qu'un aspect. Elle consiste, au niveau de la signification, dans une exploitation syntaxique de ce que nous nommerons plus loin l'effacement qui se trouve alors dénoter, aux fins d'économie de la répétition, non pas la non-définition ou la non-assertion, mais complémentaiement le manque de l'une ou de l'autre. En relèvent très précisément dans nos langues tant les "relatives" que les "conjonctives" dont le paragraphe suivant, en soulignant le lien unissant — contrairement aux habitudes — *il prit le pain, le rompit...* à *il prit le pain qu'il rompit* ou *cucurrit et cecidit* à *cucurrit ut ceciderit*, fera mieux, croyons-nous, apparaître au-delà d'un simple parallélisme l'authentique statut structural. Le phénomène, au demeurant, n'est en aucune façon dissociable de celui qui, par la suppression déterminée de certains sèmes tels que l'article et la préposition, fait en français d'un nom, dont le genre et le nombre — le plus souvent mais non, comme le montre l'"apposition", nécessairement — sont régis, syntaxiquement un "adjectif", ou fonde sur l'ellipse des constituants "personnels" de notre verbe soit

[60] subjectivement — *Pierre (il) vient* — soit objectivement — *il (le) faut que vous veniez* — la seule légitimité grammaticale du concept de transitivité. Le cas limite se rencontre dans ce que la tradition désigne sous le nom de forme de composition. Mais il arrive aussi que par suite des hasards de la dénotation certaines variations, catégoriellement appelées, ordinalement soient exclues et, plutôt que de déclarer naïvement qu'en latin l'accord parfois se fait avec "le plus rapproché" ou qu'un sujet pluriel est régulièrement en breton suivi d'un verbe singulier, mieux vaudrait y lire l'indice de l'unité supérieure d'un thème dont nous avons dit qu'il fixait pour la totalité du schème le rang occupé dans le texte.

Si la corrélation, enfin, est en phonologie l'équivalent du paradigme, nous proposons de voir dans la concaténation le correspondant rigoureux du syntagme. Sans doute y a-t-il bien une sorte d'aperception du problème dans l'opposition des fonctions "distinctive" et "démarcative" et trouverait-on aisément dans les faits bien connus d'enclise, de mutation, d'assimilation, de dilation vocalique ou consonantique les éléments d'une étude plus approfondie que les quelques considérations rencontrées dans les traités d'inspiration du moins continentale.

Mais — outre que, d'un côté, le départ n'est pratiquement jamais fait entre ce qui ressortit aux lois du signifiant et à ce que nous nommons la "morphologie", que, de l'autre, les restrictions idiomatiques de distribution dites généralement "aléatoires" y côtoient, comme s'il s'agissait de plus ou de moins, les exclusions grammaticalement exigées — il semble que l'extension, à mon avis malencontreuse, du principe de soi paradigmatique et d'ores et déjà discuté de la neutralisation ait gravement nui à l'établissement d'une théorie correcte des "clusters" et compromis la systématisation de contraintes telles que celle qui veut que la vibrante du français ne puisse être suivie lorsqu'elle est initiale que d'un phonème de plus grande aperture créant par là une redondance dont ne se font pas faute graphiquement de profiter les amateurs de mots croisés.

Faut-il ajouter qu'il n'est, de ce point de vue non plus, aucun secours à espérer d'une phonologie prétendument "généralive" qui, par son parti-pris de nier toute "distinctivité", non seulement s'ôte tout moyen d'éviter la première des confusions dénoncées, mais en arrive au point de ne plus dissocier de la performance standardisée l'instance qu'elle n'a pas su formuler. Tel n'est pas, bien évidemment, notre cas et la réciprocité vérifiable des faces du signe nous met tout au contraire sur la voie d'une élaboration strictement symétrique de celle de la syntaxe et qu'il nous suffit ici d'indiquer.

J'entends bien que l'ordre résultant ainsi de la redistribution des unités de la chaîne ou du texte n'épuise en aucun cas les relations possibles des sons ou des concepts et que telle infinitive, par exemple, en latin ne permet pas

[61] d'elle-même de déterminer si Claudia aime Catulle ou Catulle, Claudia. Il reste que le rapport existe et doit se définir antérieurement à l'information que conjoncturellement il nous donne, à la logique qu'éventuellement il permet ; il se peut qu'elle le contredise ; mais d'abord elle s'y fonde et c'est précisément l'œuvre du grammairien que d'y déceler le principe du jugement qu'il tient sur les choses, voire sur sa propre grammaticalité. Car si nous sommes finalement capables d'inclusion et d'intégration, c'est parce que nous sommes capables de signification. Or la signification est, nous l'avons dit, fonction non du contenu dans lequel elle s'investit mais de notre aptitude à le nier et le signifié, toujours inversement proportionnel au sens.

### *Référence et Incidence*

Il est indéniable, en effet, que la grammaire culmine dans la signification du zéro et que toute langue, en même temps qu'elle nous permet à la fois de dire ce que c'est et de dire que c'est, nous offre, avec la possibilité de gommer ses oppositions et ses contrastes, le moyen de ne nommer rien ni personne et d'énoncer sans assérer. C'est ce que nous appelons l'effacement du sème ou du mot qui n'a rien à voir, notons-le, avec l'absence significative, attendu que tous les modes de dénotation y participent et que le zéro est, pour ainsi dire, représenté le plus souvent par un chiffre.

Encore est-il rarement identifié comme tel, confondu qu'il est plus ou moins avec soit un cas, soit un mode de la flexion dont il dénote pourtant globalement le figement. Ni le vocatif, ni l'impératif-infinitif dont on sait la proximité ne sont en nos langues, au sens où nous l'entendons, morphèmes du verbe ou du nom mais bien, à proprement parler, en dépit des évolutions, respectivement l'invariant, comme en témoigne, d'ailleurs, leur fréquente collusion avec la "forme de composition".

Il est dans *ainsi*, dans *cher*, dans *agréablement*, trois façons de marquer la même adverbiation, c'est-à-dire l'invariabilité de l'adjectif dont la factorisation s'accompagne, en revanche, d'une éventuelle gradation. Et si l'on tient compte du rôle joué dans la dénotation par ce que nous avons nommé précédemment disposition, on conviendra que l'enclave, l'enclise ou l'infixation ressortissent en somme au même processus et qu'un substantialisme outrancier, en faisant de l'"adverbe" une partie du discours, l'isolait sans raison et non sans préjudice de l'ensemble où structurellement il s'insère et qui permet au mieux d'en comprendre le fonctionnement.

L'intérêt d'une telle analyse apparaîtra d'autant plus évident qu'on verra dans l'effacement morphématique de la transformation le parfait corrélat de cette forme particulière de suppléance qu'on nomme, là où la flexion s'apparente du moins à la nôtre, la pronomination. Car le pronom, si déviant que

[62] puisse être parfois son paradigme, n'est pas non plus à mettre au nombre des types de mot. C'est un nom, mais cette fois à lexème effacé, qui ne dénommant rien est apte sémiologiquement à désigner, dans l'indistinction la plus pure, la totalité des items du type concerné. Le concept de deixis que la mode a ressuscité sur ce point largement nous abuse, car montrer, justement, dispense d'appeler et le "démonstratif" n'est qu'une étape, d'autres diraient sans doute un premier plan, dans cette gamme d'évanescence qui va, selon les langues, du suspensif au négatif en passant par l'interrogatif-exclamatif.

La liste évidemment n'est pas close ; point n'est besoin pourtant de davantage pour illustrer cette vérité première qu'il n'est pronom qu'indéfini. Cela justifie notamment le mal qu'ont toujours eu les grammairiens à pourvoir ce dernier d'un statut qui lui soit propre ; cela explique aussi que seule l'occasion ou, comme nous le verrons, la réflexivité le sature et que l'importance excessive attachée très généralement au contenu ait pu, là plus qu'ailleurs, fausser les perspectives et conduire à l'impasse les meilleurs des observateurs.

On parle rarement de "proverbes". Ce n'est pas qu'ils n'existent pas ; mais, outre que le français n'a pas — ou plus — l'équivalent d'*I do* pour dire *yes* et qu'ils n'y sont pratiquement représentés que par ces articles verbaux si mal interprétés qu'on baptise des auxiliaires, l'effacement du type correspondant porte moins, en raison de sa spécialisation énonciative, sur la teneur des sèmes que sur la présence du mot de telle sorte que ce n'est plus de non-appellation, mais bien de non-assertion, qu'il s'agit. Cela est vrai, bien sûr, de *vient-il* pour *il-vient*, ainsi que d'*entrez* ou d'*entrer sans frapper* ; mais ce ne l'est pas moins du processus qui tend, dans les langues à verbe, à cristalliser pour ainsi dire autour de lui — à titre d'"opérateur de discours" et en vertu d'un double jeu que l'emploi de *naturellement* et consorts fait saisir rhétoriquement sur le vif — des adverbes pronominaux dont le caractère volontiers jugé adventice tient seulement au fait que leur absence se trouve chez nous dénoter l'autonomie et non, comme on l'a cru, la nucléarité de leur base.

Telle est, structurellement, la source aussi bien de l'expression grammaticale de l'affirmation ou de la contestation que de la multitude de "particules" tant assévératives qu'interrogatives, exclamatives ou négatives qui sont décidément pour nous — puisque dire oui n'est ici encore qu'une autre façon de dire non — autant de marques de l'incomplétude assertive, authentiquement de l'ellipse.

Sans doute, sous les noms d'interrogation ou de négation partielle ou totale voire de mot ou de phrase, y a-t-il beau temps qu'on avait remarqué, sans pour autant en saisir le principe, ce qu'on pourrait appeler glossologiquement

[63] la biaxialité de la *Verneinung*. C'était un exercice largement antérieur à celui des "transformations" que de remplacer, dans *Petrus venit heri domum*, *Petrus* respectivement par *nullus* ou par *quis*, *heri* par *nunquam* ou *quando*, *domum* par *nusquam* ou par *quo* et d'opposer le tout soit à *non venit* soit à *venit-ne Petrus heri domum*. Et comme manifestement en latin la tendance à la cristallisation ci-dessus évoquée n'avait pas encore abouti, on risquait même moins d'y ramener à l'opposition du verbe et du nom une dichotomie qui de toute évidence, comme le prouve la privation, la déborde de tous côtés.

Il demeurait, cependant, impossible, faute d'avoir mesuré la portée du concept grammatical d'effacement, de comprendre qu'en roman un même *si* pût marquer à la fois l'hypothèse et l'accord, que *non*, *enim* ou *-ne* ne fussent pas en latin sans rapport, qu'un système cohérent enfin y pût organiser les relations, par certains entraperçues, de *nam*, *num*, *nempe*, *-dam*, *dum*, *-dem* etc., tout comme, à coup sûr, il le fait de celles plus complexes encore de leurs équivalents attiques dont la subtilité prétendue n'est que l'alibi littéraire de notre impuissance à les contrôler.

Une autre difficulté, pour rester dans le cadre des langues indo-européennes dont à notre propos l'exemple se prête à merveille, masquait, à notre avis, l'ampleur du phénomène. Elle provenait de l'interprétation subreptice en termes de genèse d'une répartition fortuite des modes de saturation, privilégiant tantôt la référence ou rapport du signe à la conjoncture et tantôt l'incidence c'est-à-dire le rapport du signe à la structure, alors que l'on eût dû plus tôt s'apercevoir qu'aucun des deux emplois, glossologiquement du moins, n'avait le pas sur l'autre.

La terminologie elle-même n'était pas sans en révéler le souci qui, parlant d'adjectif, de subjonctif, d'adverbe comme s'ils étaient exclus de toute fonction référentielle, accréditait ainsi de pseudo-réalités grammaticales ; tandis que la relation à peine oblitérée par l'histoire des "relatives" et "conjonctives" avec l'interrogation notamment était conçue comme un passage de la parataxe à la syntaxe qui tenait compte, à notre avis, plus du bon sens que des faits.

La découverte du hittite où pullulent les énoncés du genre *quel esclave t'ai-je acheté, celui-là envoie-moi, ou, quand viendras-tu, alors je t'accueillerai* a mis définitivement en lumière ce qui, en grec et en latin, crevait à leur insu les yeux des philologues, à savoir l'identité profonde du lien de la question et de la réponse et de celui du "relatif" et d'un "corrélatif" dont la nécessité cessa de s'imposer lorsque l'"antécédent" naquit d'une évolution du système. Le mécanisme était en somme des plus simples et *quam quisque norie artem in hac se exerceat* n'avait que faire des attractions ou des prolepses par lesquelles rétrospectivement on a prétendu l'expliquer.

[64]

L'essentiel, du point de vue où nous nous situons, est de noter que l'anaphore — éventuellement la cataphore — n'est incidentalement qu'un autre nom, par indéfinition ou par ellipse, de l'évident référentiel. Encore faut-il, pour s'en convaincre, placer sous sa rubrique la totalité des données qui lui sont imputables. Le malheur, en effet, a voulu que chez nous Lhomond régît la grammaire et que l'aberration fût censée l'emporter là où notre ordre ne régnait pas : tout se passe, autrement dit, comme si le "relatif" de fondation fût *qui* et le "conjonctif" simple ou complexe — *avant que, pour (ce) que...* — universellement *que*.

D'où l'embarras des chapitres correspondants des descriptions du germanique qui, comme le celtique ou le grec, use aussi dans le même emploi du démonstratif-suspensif et, sans aller plus loin, l'isolement de notre propre système conditionnel. Il est clair que, de fait, on a pris la partie pour le tout et le plus fréquent pour la règle.

Du même coup l'on se compliquait infiniment la tâche puisqu'on s'interdisait non seulement de reconnaître l'anaphore d'un discordantiel dans le *ne* dit, parce qu'il est gênant, explétif, mais encore, en posant, face respectivement à *le, la, les, ou à qui, que*, la parfaite égalité du rapport du *le* de *je viens, tu le sais* au *que* de *tu sais que je viens*, d'ébaucher même l'embryon d'une syntaxe de la "copulation" parallèle en tous points à celle de la "conjonction". Et bien que la coordination — l'homotaxie en est la preuve — ne se réduise pas plus que la subordination à ce qui se trouve dénoté par ce mode particulier de factorisation, c'est, à n'en pas douter, sa théorie qui se trouve par là mise en cause et "l'indépendance" de bien des suites, en question.

On se gardera de conclure sans dissiper enfin les malentendus qui pourraient résulter du poids des habitudes, voire du développement précédent, concernant justement la notion, fondamentale à nos yeux, d'incidence. On remarquera d'abord que, si la syntaxe semble avoir pour l'effacement la prédilection que l'on dit, c'est aussi bien, répétons-le, sous l'aspect du sème que du mot. L'indéfinition, en bref, est à la "relative" ce que l'ellipse est à la "conjonctive". L'erreur est dans l'une et l'autre de parler de proposition ; car l'assertion dans la première n'est qu'indirectement concernée et son annulation dans la seconde rend grammaticalement le verbe imprédicable, fût-il — car l'énoncé, comme le tour attributif le montre pour sa part, ignore les frontières des schèmes — rhétoriquement prédiqué. C'est la preuve qu'il faut renoncer, en confondant les genres, je veux dire ici les phases dialectiques, à l'espoir de faire jamais coïncider — s'agît-il du plus "essentiel" — les termes et les mots.

On notera ensuite et surtout que du procédé ici considéré l'ordination, en dépit peut-être d'apparences dues à une attention trop partielle, n'a en fait



[65] nullement l'exclusive, que le paradigme lui-même à sa manière y recourt et que si l'on ne saurait, bien sûr, prétendre sans circularité que la catégorisation chez nous s'y réduise, la parenté n'est pas niable non plus avec la pronomination ou la proverbation de l'adverbe et de la préposition ainsi que de l'"articulation" ou de l'"auxiliation" qui sont, pour employer une comparaison, l'exact équivalent en abscisse de ce qu'est en ordonnée l'anaphore. Ainsi est-ce bien, au sens restreint, la totalité de la grammaire à la fois comme "morphologie" et comme syntaxe qui, dans le phénomène de l'incidence, se trouve réellement impliquée.

Et cela n'est pas surprenant parce que, si le signe du zéro peut par autoformulation se faire ainsi signe de signe, c'est qu'il participe en quelque sorte de son essence et que la néguentropie est sa loi. S'il est vrai que, dans la nature, L'énergie provient toujours d'une rupture, elle résulte, dans la culture, d'une analyse dont la grammaire n'est précisément qu'un aspect. Instauratrice par son vide du discret et du nombre, elle ne peut en tant que telle comporter, à l'instar de la logique ou de l'arithmétique, de problèmes par définition insolubles, seulement des problèmes mal posés. C'est pourquoi, disions-nous, d'elle-même elle ne souffre pas d'exception. Alice avait raison : les limites à la productivité de ses tableaux et de ses règles sont toujours exogènes, issues qu'elles sont du contenu ou de l'interférence d'une autre structure. Ainsi les analogistes et les anomalistes n'avaient-ils aucune chance de vider jamais leur querelle : faute de combattre sur le même pré, leurs fers ne se croisaient pas.

Vu sous cet angle, le langage n'est qu'un système de rapports qui ne connaît que son ordre propre et ne renvoie jamais qu'à lui-même. Tautologie et redondance en sont curieusement le principe et la fin. Si la perte respective de leur contrôle aboutit selon les cas soit au jargon du Wernicke soit à la stéréotypie du Broca, il est clair qu'on ne saurait parler ni accéder au signe si le chat n'était pas un chat et qu'on ne pouvait se répéter. Le premier membre de notre propos pourrait sembler incompatible avec l'allégation si souvent proférée de l'impuissance précisément où nous met la grammaire d'appeler les choses par un nom qu'elles n'ont pas. Aussi bien n'avons-nous pas en vue l'homogénéité toujours aléatoire — et selon nous désespérée — du concept, mais la vérité fondamentale du sème qui, s'il "cause", n'est pas causé et transcende une explication dont il détient, pourrait-on dire, en fin de compte le dernier mot. De là vient à le définir la difficulté éprouvée par tous les descripteurs : c'est qu'au-delà des gloses toujours possibles, des traductions pédagogiquement commodes, voire de trompeuses réécritures, *prendre* n'est rien d'autre que *prendre* en français, attendu que sans lui on ne saurait pas même ce que c'est qu'être pris. Les enfants ne s'y trompent pas qui n'accroissent leur vocabulaire qu'en multipliant d'abord et surtout les pourquoi.

[66]

On sous-estime aussi, d'ailleurs, leur compétence pour ce qui et de leur aptitude à la phrase. Il ne paraît pas que l'on ait, en effet, discerné la contradiction radicale d'une attitude leur déniait à la fois la capacité de construire des énoncés de plus d'un mot et celle d'échapper dans leurs créations au redoublement hypocoristique. Car *broum broum* — et c'est là sa source — n'est point vocable mais authentiquement proposition, prédisant à la cause éventuelle d'un bruit, en l'occurrence la voiture, le constat de son fonctionnement, nous dirons ici de sa marche. En réalité nous ne pensons pas qu'il y ait loin de *broum broum* à *la France est la France* ou autres messages issus il y a peu de la bouche de qui l'on sait ; tant nous croyons que le plus rigoureux des syllogismes n'est jamais en son fond qu'un jugement d'identité.

L'expérience, en le remettant rhétoriquement en cause, ne change rien au principe d'un *logos* tirant paradoxalement sa compréhensibilité du non-sens sous le double aspect de l'indifférenciation de ses variantes et de l'insegmentabilité de ses parties. Et M. de la Palice eût été en glossologie notre maître, n'était que le signe dit dans le même temps qu'il se dit, qu'il n'est dialectiquement instance sans performance ni nulle part de raison pure ou de verbe non-incarné.

## POUR UN TRAITÉ DE LA DÉSIGNATION

En passant à la rhétorique après cette première exploration de la grammaire, nous quittons l'ombre pour la lumière sans pour autant, croyons-nous, accéder plus aisément à la clarté. Comme le suggère notre titre, une théorie de la performance, glossologiquement, reste à faire dont les linéaments sont à peine tracés. Je vois à cela deux raisons. L'effort, d'une part, fourni par le linguiste, notamment depuis le structuralisme, pour un examen plus approfondi de l'instance n'a point, pour l'autre phase, connu d'équivalents par suite de la résistance initiale des littéraires. Et s'ils semblent de plus en plus nombreux de nos jours à se rallier à nos vues au point de transposer sans plus de réflexions nos concepts, ils ne sont pas — en dépit du goût nouveau chez eux et souvent dépravé des sigle — guéris de leur atavique asservissement au concret.

J'entends bien qu'ils prétendent renoncer aux anthologies et s'élever désormais du recueil de produits finis à la contemplation de l'activité qui le crée ; qu'ils n'ignorent pas non plus les interférences des plans ; mais au lieu de les déconstruire, comme l'enfant de la polychromie de ses bulles, ils en jouissent et parlent à l'envi de sous-lecture sans s'apercevoir justement que c'est toujours de lecture, mal définie d'ailleurs, qu'il s'agit et que leurs actants finalement n'ont d'autres drames que verbaux. Or s'il n'est plus, comme nous l'avons dit, possible de décrire ni d'enseigner le français sans se poser au moins la question de ce qui le fait grammatical et de ce qui le fait français, on ne saurait davantage et dans la confusion traiter de la désignation. Le problème du sens et corrélativement, nous le verrons, du son, souffre du globalisme de leur notion de "texte". Outre que nous userions, nous, ici du terme de message, il faut prendre son parti de frustrer et cesser de parler la bouche pleine.

Le rapport, d'autre part, du *Sinn* et de la *Bedeutung* ne pouvait qu'être mal cerné tant que la seconde était conçue comme la simple inversion du premier. Or le réinvestissement n'annule pas l'analyse mais la réaménage en fonction de la conjoncture. Il n'est point, autrement dit, positivation véritable mais, dialectiquement, négation de la négativité : le principe lui-même reste inchangé. C'est pourquoi justement l'on s'égare en assimilant la référence à l'objet car si la grammaire est structure, la rhétorique est structurante, c'est-à-dire reconstruit le monde sur le modèle d'une grammaire.

Il fallait donc, si l'on voulait du moins se garder encore de l'ingéniosité, qu'avant toute élaboration de l'appareil conceptuel relatif à la performance,

[68] celui de l'instance fût posé. Leur symétrie, loin d'être un artifice, témoigne seulement du fait que les deux analyses ont même fondement, celui que par l'observation des cas où le processus se fait spontanément anatomie la clinique aphasiologique a permis, selon nous, de vérifier. Ni formaliste, ni positiviste une théorie complète et correcte du signe inclut de plein droit, comme s'identifiant à l'une de ses phases, une théorie du concept.

La méprise, en tout cas, est flagrante de ceux qui traditionnellement mêlent les procédés par lesquels simultanément nous créons et levons l'équivocité et la démarche ne vaut pas mieux de ceux qui, de nos jours, identifient instance et compétence et, prenant l'effet pour la cause, font de la grammaire une rhétorique à leur insu, d'ailleurs, ethnocentrique et de la rhétorique une grammaire excluant l'erreur dont les règles de plus en plus fines visent à l'exhaustivité. On parle à qui mieux mieux de Port-Royal. On pourrait aussi bien parler du Port-au-foin ; car l'humanisme affleure dès que l'on fait du sens un préalable du langage et que le plus subtil des linguistes n'a rien d'autre à le différencier de l'utilisateur que d'exprimer en termes de cyclone et d'anti-cyclone ce que dit aussi bien après tout l'hirondelle qui vole bas.

Or si science n'est pas conscience, elle n'est pas pure logique non plus. Il faut pour la construire en corriger inductivement les excès eu égard à la spécificité de son objet. Ce dernier, glossologiquement, a ceci de particulier que nous en sommes, si l'on peut dire, à la fois juge et partie et qu'il s'avère en définitive plus aisé de théoriser l'implicite que de décrire une performance elle-même explicite et porteuse du même coup du risque de circularité. Si chacun, en effet, porte en soi la grammaire, c'est sans le savoir, tandis que nous sommes, au contraire, tous sciemment des rhétoriciens.

### *Référence et Propriété*

#### *Les paramètres du message*

L'usage que nous faisons du terme évidemment peut surprendre quand on pense à celui que nos prédécesseurs en ont fait. C'est à dessein pourtant que nous l'avons choisi espérant par là mieux marquer justement une double rupture. L'une concerne, d'abord, le niveau auquel, en matière de langage, la *praxis* est généralement saisie ; l'autre, dans l'appréhension du *pragma* qui s'ensuit, le privilège glossologiquement injustifié de l'objet.

Il n'y a pas si longtemps, en effet, que les "textes" soumis à l'explication des étudiants et surtout des élèves ressortissaient encore quasi-exclusivement à ces messages clos où l'orateur se tait parce qu'il n'a plus rien à dire ou que l'auditeur est conquis, où l'histoire aboutit quand le roman s'achève, en une si parfaite coïncidence qu'on a comme une impression d'absolu. La conversation à bâtons rompus, l'émission spontanée à multiples changements

[69] d'aiguillage restaient jusqu'à nos jours l'apanage du quotidien. Tout se passait comme si le souci de promouvoir le parler d'une élite à la dignité littéraire l'eût emporté sur celui d'être prosaïquement efficace et qu'on eût souhaité, par le commerce unique et standardisé des chefs-d'œuvre ou de ce que les meilleurs ont écrit, persuader insidieusement au lecteur, condamné à l'imitation, que toute rhétorique exigeait du génie, alors que le moins doué n'est pas sans adresse au départ, qu'il sait répondre au professeur autrement qu'à ses camarades, reconnaître et singer les particularités de chacun, rédiger un billet, lorsqu'il triche, en termes plus concis qu'une dissertation.

En bref, comme en grammaire et pour peu qu'on accepte de dissocier les plans en ne confondant plus langage et beau langage, il n'a pas, de ce point de vue, à recevoir non plus véritablement de leçon. À en donner plutôt, s'il paraît qu'on peut de son observation non seulement apprendre beaucoup sur le maniement de la langue mais encore inférer la méthode la plus adaptée pour l'aider dans l'application de ce que la plupart tiennent par inertie pour un don.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler, d'autre part, que nous ne partageons en rien le préjugé philosophique d'un temps qui, s'estimant en droit d'apprécier le bon, le faux, le contre-sens, exigeait que la rhétorique fût exacte et ne concevait de propriété qu'objective. Outre qu'à ce compte le théorème serait le plus beau des poèmes et tout autre message réputé délire, ignorance ou blasphème, quiconque se soucie d'information plus que de jugement sait que l'objet nommé n'est qu'un des éléments de la situation à laquelle le rhétoricien que nous sommes tente sans y parvenir de rendre globalement son message adéquat.

Les facteurs, en effet, sont nombreux qui de l'extérieur le motivent ; en même temps que celui que nous venons de mentionner et sur lequel l'accord est unanime, il est clair que son émetteur peu ou prou s'y exprime, que le récepteur en tant que destinataire, intervenant ou non, s'y profile, que le vecteur, enfin, ainsi que les circonstances de son élaboration le conditionnent, ne fût-ce qu'en lui mesurant et l'espace et le temps. Entre eux aucune hiérarchie. Chacun à sa façon précipite l'intégralité du dit. Stables ou transitoires, les cristallisations qui en résultent interfèrent sans se confondre et c'est à leur somme, ou plutôt à leur syncrasie, que s'applique le terme, gratuitement restreint, de "contenu".

A la différence des linguistes qui parlent à leur propos de fonctions référentielle, expressive, conative ou phatique, nous parlons, nous, de paramètres, et cela pour trois raisons : d'abord parce que nous pensons que tout est référence ; que nous estimons dangereux, par ailleurs, d'opposer en vertu d'une sorte de finalisme le message, pour ainsi dire, à lui-même ; que nous nous refusons catégoriquement, enfin, à confondre tant avec un schéma inspiré

[70] de la communication qui réduit inmanquablement le sens à l'usage qu'avec cette exégèse du discours qui, par le "locutoire", l'"illocutoire" et le "perlocutoire", identifie à l'intention ce qui est pour nous inhérent au fait même de la désignation.

L'intelligence qui n'a déjà guère dans l'enseignement d'audience que verbale est encore trop souvent appréciée en fonction de la manière dont le maître ou l'élève ont "traité le sujet" plutôt que de ce qu'ils y révèlent d'eux-mêmes, du souci qu'ils y manifestent d'autrui, du profit qu'ils ont su tirer ou de la place ou du délai préalablement impartis. Or le cancre qui écrit gros et fait à bon escient des pâtés n'est pas moins astucieux après tout, mais d'une autre façon, que l'élève qui s'évertue à plaire à la maîtresse, voire le pédagogue peu savant mais aimé de son auditoire ou dont le cours amortit très exactement le titre de transport.

Tout est affaire d'opportunité et, pour parler cybernétique, moins de code que de programme c'est-à-dire de moyens de faire au mieux passer l'information. De ce point de vue, le meilleur énoncé n'est pas le plus correct ni même nécessairement le mieux formé. Il se peut que, pour être entendu, on doive répéter ou développer ce qu'on dit, il n'y a pas pour autant pléonasmе. Prétendre, en revanche, achever la phrase ou l'allusion devant un public averti fait pédant. Entre gens du même âge, du même endroit ou du même degré de culture, on se comprend à demi-mots ; et redondante est jusqu'à la parole dans le silence des vieux époux. Peu de chance également pour que le botaniste qui connaît l'entolome livide, s'il veut apitoyer l'ami à qui il compte sa mésaventure, se dise intoxiqué par autre chose que des champignons ! L'excès de précision, parfois, manque le but ; et le terme scientifiquement le plus vague peut être à l'emploi le plus riche.

C'est pourquoi, selon nous, on ne saurait dans l'absolu apprécier réellement le coût et l'économie du message, mais seulement en faisant entrer en ligne de compte l'ensemble d'une situation. L'entraînement, dans ces conditions, ne saurait bien évidemment porter ni sur l'accroissement des connaissances — d'autres sont là pour cela — ni même sur l'exploitation de ce qu'on nommait naguère l'invention, mais sur l'interversion systématique et consciente des paramètres dont la sophistique d'antan avait ouvert la voie.

Faut-il ajouter qu'ainsi conçue la rhétorique n'a rien à voir avec la stylistique ; qu'elle transcende les idiolectes aussi bien que les "genres" ou les "niveaux de langue" ; que, de quelque manière que s'explique sociolinguistiquement la diaschise, la stratégie du propos adressé n'est point celle de l'entretien ni la caractérologie du locuteur, du même ordre que sa contribution à l'évolution du parler. Là encore, il est clair que la source toujours actuelle du problème réside dans la confusion des plans. La dissociation une fois admise, au contraire, L'idée s'impose, incontestable et bien plus importante, d'ailleurs, qu'il n'est jamais que des sémantiques et que la sémantique,

[71] à proprement parler, n'existe pas. Ce n'est point là un paradoxe, mais le simple constat que chacun d'entre nous a, de fait, plus d'un tour dans son sac pour dépouiller le mot de l'ambiguïté qui l'aliène et tirer de la conjoncture tout l'enseignement qu'elle permet.

Pour n'avoir rien, en somme, de commun avec l'orthoépie, la propriété qui le fait concept n'en sera pas moins dialectiquement tenue pour composante essentielle de la définition du signe. Deux obstacles majeurs nous semblent s'opposer à une estimation correcte de son rôle. D'une part, la prégnance du point de vue taxinomique en grammaire n'allait point sans privilégier en rhétorique le vocabulaire ni renvoyer à la seule combinatoire de la phrase, abusivement identifiée à la "syntaxe", le supplément d'information que la "sémantique" — en l'occurrence le lexique — d'elle-même n'apportait pas. D'où ce bâtard qu'est le "dictionnaire" qui n'est à tout prendre ni grammatical, puisqu'en aucune façon sémiologique, ni vraiment rhétorique non plus puisqu'il ne saurait épuiser "les sens" qu'il énumère en les ordonnant parfois dans le temps.

On ne peut négliger, d'autre part, les implications théoriques d'une certaine pratique de l'enseignement dont chacun sait qu'il pousse le vice, tels ces jurys de concours supprimant titre et nom d'auteur dans les messages qu'ils proposent, jusqu'à exiger une "lecture" dont il ôte artificiellement les moyens. Les linguistes contemporains, si "avancés" qu'ils soient, ne manquent pas à la tradition qui ne tarissent pas sur l'équivocité du *gros propriétaire*, d'*il fait l'andouille* ou de *the barber shaves all day long* qu'on multiplierait à plaisir.

Plutôt que de les suivre dans l'échafaudage des règles grâce auxquelles ils prétendent "grammaticalement" nous en délivrer, mieux vaudrait méthodiquement observer les voies selon lesquelles leur propre rhétorique parvient en fait à la créer. Outre qu'on saisirait ainsi la performance à son plus haut niveau d'ingéniosité, on apprendrait beaucoup sur le fonctionnement quasi-schizophasique d'une université qui, pour être devenue une usine à modèles, n'en reste pas moins scrupuleusement déphasée.

Et de même, enfin, que pour nous la signification fait l'intelligibilité du sens et du son, de même convient-il ici de rappeler que, pour ce qui a trait à la désignation, la sémantique n'est pas seule concernée. Il est temps, en effet, de réhabiliter la phonétique bien à tort reléguée dans les laboratoires, confondue qu'elle était avec la phonation. Réinvestissement d'une phonologie, elle n'est pas davantage à la portée de l'animal ni plus naturelle que le système dont rhétoriquement, loin de le précéder, elle fournit la contrepartie. Sans doute n'est-il point question d'ignorer la physiologie et la façon dont organiquement nous sommes faits. Cela vaut, bien sûr, quel que soit le système et rend compte de la fameuse "dissymétrie" par laquelle généralement

[72] on explique le décalage bien connu par rapport aux combinaisons possibles des combinaisons réalisées. Nous y voyons l'équivalent de l'adéquation à l'objet. Mais il s'en faut de beaucoup qu'à cela se réduise la contribution phonétique à l'appréhension totale du message. Outre qu'on peut à l'entendre identifier la voix de celui qui vous parle, savoir son âge, son état d'esprit, voire s'il est près ou loin, chacun a pu expérimenter pour sa part combien la familiarité de l'interlocuteur aplanissait pour l'oreille les difficultés éventuellement causées par son accent.

On aurait intérêt à mieux mettre en lumière ce qu'on range indistinctement sous la rubrique des "variantes". Libres ? à l'égard de quoi ? Individuelles ? Encore faut-il méthodiquement distinguer ce qui rhétoriquement ressortit à l'émetteur ou sociolinguistiquement à l'idiolecte de la personne. Si nous ne pouvons dans ces pages faire plus que le suggérer, du moins espérons-nous aider à mieux comprendre, avec les raisons de la réserve de bien des linguistes à l'égard de cet hybride qu'est la transcription phonétique internationale, le caractère à la fois répressif et frustrant d'une orthophonie naïvement positiviste et qui, telle une géographie virant à la seule climatologie, n'a point encore compris l'humble vérité que voici : tout comme il n'est de mot qu'abstrait et que le *poireau* ne devient concret qu'en vertu du processus qui l'incarne au même titre que la liberté, l'articulation du phonème ne s'inscrit ni dans le diaphragme ni dans les cordes vocales mais avant tout dans l'aptitude que nous avons à jouer du bois dont nous-mêmes avons fait les flûtes.

### *Du formel au stochastique*

Et puisque la rhétorique — qui n'a point, d'ailleurs, de pathologie propre — trouve dans l'univers à dire seulement le principe et non l'explication de la contradiction qui grammaticalement la fonde, on ne sera pas surpris que notre conception du corpus où s'explicité le langage s'écarte résolument de l'opinion tant de ses défenseurs que de ses détracteurs dont le conflit repose sur un énorme malentendu. S'il a paru fini, c'est que le processus qui en est glossologiquement la source s'est trouvé, par une erreur du même ordre que celle consistant à identifier grammair et français, indûment confondu avec la teneur effective des messages historiquement attestés.

Rien n'est plus trompeur, sur ce point, que la notion souvent invoquée de probabilité car ce n'est pas de statistique, en réalité, qu'il s'agit, mais bien de stochastique ou si l'on préfère d'induction, c'est-à-dire d'hypothèse du sujet parlant sur l'ensemble de la conjoncture. Au déductif de la grammaire répond, autrement dit, rhétoriquement l'hypothéticodéductif ; au signifiable, le concevable qui est à nos yeux, tant sous l'angle du vocabulaire que



[73] sous celui de la phrase, en relation dialectique avec ce que nous avons nommé le formel, la seule définition du concept. Ce n'est point là, comme on pourrait à première vue le croire, récuser le donné dont nous avons dit qu'il était du signe une composante essentielle ni créer une autre latence mais seulement, en raison de la déconstruction à laquelle la clinique nous contraint, se refuser désormais à mêler le manifeste du langage avec le manifeste de la langue.

C'est pourquoi chacun des paramètres — dont le nombre pour nous n'a rien d'un nombre d'or, mais seulement d'une commodité, il nous suffit qu'il soit pluriel — me paraît devoir être considéré comme l'inducteur d'une sorte d'*Anschauung*, d'un point de vue sur le monde qui, le déterminant, à sa façon le nécessite, sans être lui-même nécessaire. De là vient qu'au-delà de la controverse philosophique des réalistes et des nominalistes, l'on peut — en purifiant, bien entendu, les termes de ce qu'ils ont usuellement d'"objectif" — glossologiquement affirmer que toute appellation est inéluctablement théorie et toute assertion, vraie ou fausse, une loi. Ainsi le message n'est-il qu'un résultat et le corpus, dans ces conditions, jamais recueilli mais construit.

Il fallait, pour qu'une étude de la performance ne fût plus condamnée à l'enquête érudite ou à la simple illustration, brisant, en somme, avec la sociolinguistique, retrouver d'abord l'homogénéité dialectique d'une double créativité dont le rapport n'est point sans rappeler celui de la matière et de l'antimatière et qui nous fournit le moyen d'échapper, d'une part, au solécisme, de l'autre, à l'incongruité.

Nous pourrions dire, pour simplifier, que si le sens est appréhendable, c'est parce qu'aucun de nos propos n'est plat. L'objet, certes, bien ou mal perçu est source indéfinie de phrases toutes virtuellement incluses dans l'échantillon qui circonstanciellement l'actualise ; mais il n'est pas moins vrai que le "vocabulaire disponible" mesure aussi, par delà ce qu'il dit, la compétence de celui qui s'exprime. L'expérience, en bref, est indispensable au langage et quoique le mot fromage, comme on l'a dit, n'ait point de goût, on ne peut nier qu'il ne s'accomplisse comme signe que si le fromage en a ! On n'en saurait conclure pour autant à quelque "fundamentum in re" car le sens n'est point dans les choses mais seulement dans le processus grâce auquel l'homme intelligent leur confère l'intelligibilité.

Si de soi le corpus, en résumé, ne nous livre pas la grammaire, c'est qu'il conteste justement l'*a priori* qu'il lui doit au nom de celui qu'elle lui permet d'élaborer. Les modèles qui lui sont directement sous-jacents, non de forme mais de réforme, sont ceux d'une authentique analyse du contenu. Analyse en acte, bien entendu, dont le linguiste, s'il veut être efficace, devra s'inspirer pour toute "lecture" éventuelle des "textes". Les guillemets dont les

[74] mots précédents se trouvent par nous affectés prouvent seulement que nous ne souscrivons pas à la terminologie qu'ils impliquent, trop mêlée, cette fois, d'écriture et de littérature pour s'appliquer correctement — et surtout spécifiquement — à des faits rhétoriquement incluant au même titre les graffiti et la publicité radiophonique.

Le "texte" dont il s'agit ici, en effet, n'a ni dessin ni même dimensions précises. C'est essentiellement ce que nous avons plus haut dénommé le *pragma*, taillable et sécable à merci, dont la "lecture" précisément n'a d'autre but que d'inférer, dans toute sa richesse, le conditionnement extrinsèque. Cela dit, rien n'empêche d'en mener systématiquement l'examen dans des compositions culturellement plus intégrées et l'on verrait aisément, par exemple, les collègues d'une même faculté se partager, au lieu des siècles, les perspectives sur un seul ouvrage par chacun replacé, selon sa formation, dans l'ensemble homogène contribuant à l'identifier. La même collation ne peut faire apparaître ce qui, dans le Misanthrope, tient au souffre-douleur des Diafoirus ou des Béjart, à la fidélité de sa peinture, aux goûts du parterre qu'il fait rire, au métier de l'homme de théâtre. Libre à qui veut de se donner l'observatoire de son choix : la perte réalisée pour ce qui est de l'érudition serait largement compensée, semble-t-il, par l'approfondissement de la méthode. L'avantage au surplus serait, sans aucun doute, de situer scientifiquement le message comme tel à son plan qui n'est ni celui de l'ouvrage, encore qu'il le soit aussi s'il s'écrit, ni celui de l'usage dont son genre pourtant participe, ni celui, enfin, du suffrage, fût-il rarement sans intention. Nous reviendrons à loisir sur chacun d'entre eux séparément.

Ce que nous voulons dénoncer pour l'instant, c'est la formidable imposture de ceux qui, prétextant de sa complexité pour n'en plus traiter en linguistes, n'en sont pas pour autant devenus des ergo-, axio- ou sociologues, mais seulement des "sémioticiens" : l'Écriture, le Pouvoir, le Désir sont seulement chez eux l'occasion de variations brillantes et sans technicité sur un phénomène dont ils ont oublié qu'il était d'abord commentaire avant d'être lui-même sous d'autres angles commenté. Peut-on après tout leur reprocher d'avoir cru, en jouant les bouffons, sauvegarder l'originalité d'une discipline sérieusement contestée dans le cadre d'une Université où, tout étant langage, tout le monde est rhétoriquement linguiste, y compris le botaniste ou le mathématicien ? Mais on ne saurait indûment prétendre à la modernité quand on occulte en fait le problème en continuant à séparer d'un langage toujours réduit à sa grammaire et du même coup réifié les modalités de son exploitation.

Car la performance n'a point, à notre avis, d'"autre scène" que l'instance qui lui correspond et dont elle tire, fût-ce négativement, ce qu'elle est. La référence est seulement catalyse et le "paragramme", ou plutôt ce que nous

[75] appellerons plus loin l'inférence ou la paraphrase, toujours et nécessairement dans la phrase dont la profondeur en tout rhétoriquement se mesure à celle qui grammaticalement la fonde.

C'est pourquoi nous refusons tant les topiques que les archétypes, les personnages que les fonctions ; et si nous reconnaissons volontiers qu'il peut être utile de distinguer le temps de l'"histoire" et du "discours", ce n'est point pour équivoquer sur l'*hic et nunc* ni philosopher sur la trinité des personnes. Et ce ne sont point non plus les actuelles théories des "genres" qui nous convaincront du bien fondé de cet insidieux relent d'humanisme. Outre qu'elles sont entre elles mutuellement hétérogènes, les notions sur lesquelles elles opèrent et que nous devons replacer par la suite viennent toutes d'ailleurs, comme l'espion qui venait du froid. Or s'il est une certitude c'est que, rhétorique ou grammaire, glossologiquement l'on n'opère jamais que sur des mots.

Ce qui change, en revanche, de l'une à l'autre, c'est le mode d'organisation. Encore faut-il pour l'admettre cesser d'opposer corpus à système — chacun, nous l'avons vu, l'étant à sa façon — et restituer à la désignation au même titre qu'à la signification l'intégralité de son espace. Si la phrase, en effet, inclut, au-delà de ce qu'il en apparaît, ses développements éventuels, le vocabulaire n'est pas, de son côté, réductible à la somme des mots présents dans le message. On retrouve, autrement dit, en rhétorique les deux axes de la grammaire ; à ceci près que, pour ne point changer de caractère, lexique et texte se trouvent indéfiniment remaniés en ensembles à la fois protéiformes et restreints qui déterminent le ou plutôt les véritables domaines où la conscience du locuteur exerce — toute pression de la langue mise à part — ses découpages et ses choix. Et parce que la cohérence n'est plus, alors, dans la structure qui l'instaure, mais dans la situation à laquelle le message se réfère, on conçoit, d'une part, que la manière dont il est "formé" importe moins que la qualité ou la quantité de l'information qu'il apporte et que l'ellipse, à la limite, voire la troncation soient de mise quand la conjoncture le permet : peu de chance, en effet, que le destinataire d'un télégramme se méprenne sur le sens de *dimanche Paris 18H30* et que, dans la vie quotidienne d'un Parisien, le *métro*, la *télé* évoquent le métronome ou la télépathie.

On s'explique, d'autre part, qu'en cas d'abolition partielle de la grammaire, la référence tourne spontanément à l'adhérence condamnant le Wernicke à une monosémie qui l'empêche de se répéter et de jouer au besoin sur les mots et le Broca à la monorhémie qui n'est "agrammatique" qu'en tant qu'elle le contraint, nous l'avons en son temps signalé, à ne dire qu'une chose à la fois. Rien d'étonnant, au demeurant, que — réduits pathologiquement à l'état auquel d'autres selon l'occasion ou par suite de leur tempérament

[76] sont enclins — tous les deux, pour se faire entendre, cherchent respectivement à compenser qui l'indigence de son texte par la précision du vocabulaire, qui sa pauvreté lexicale par la fluidité de la phrase. Ainsi la congruence référentielle au sens survit-elle à la cohérence incidentale du signifié. On en conclura, bien sûr, qu'ils ne ressortissent pas à la même analyse, non que l'aphasique, comme certains l'ont pensé, soit comme l'animal enfermé dans l'instantanéité du perçu, car si tout signifié est abstrait, tout sens est potentialité.

Et c'est bien faute de l'avoir compris qu'on oblige le théoricien à faire lui-même le travail en le portant, pour en traiter, à son plus haut niveau de généralité. On est coutumier désormais de ces graves propos où sans rire l'on vous affirme qu'un "Destinateur" et un "Destinataire" avec un "Opposant" et un "Adjuvant" sont aux prises dans un "récit" où le lecteur naïf croyait voir seulement le Prince et Cendrillon, Pierrot ou Colombine. Comment être surpris qu'une formule aussi extensive pût convenir aussi bien aux Contes Russes qu'à la Bible pour ne point citer Lucky Luke ! Imagine-t-on situation où quelqu'un ne soit pas là pour faire à l'autre quelque chose ?

Ni canevas, pour lequel elle ne saurait passer sans s'inscrire sociolinguistiquement dans l'histoire, ni modèle performantiel, à moins d'inclure sous ce nom également les ombres chinoises, cette schématisation procède finalement du besoin de dire à propos du message autre chose et plus qu'il ne dit. Or c'est là, selon nous, céder au mentalisme et oublier que le sens rhétoriquement n'est rien de plus que l'ensemble des opérations par lesquelles explicitement il se fait et que la démarche pour y parvenir ne se distingue en rien, par conséquent, de celle qui l'infère sinon par la conscience plus claire de ses procédés. C'est exclusivement à leur inventaire que le rhétoricien devra dès lors se consacrer sachant que, si la forme se décèle quels que soient le vocabulaire ou la phrase, le concept, au contraire, dépend essentiellement des moyens que l'on a de déterminer cas par cas avec plus ou moins de rigueur ces derniers.

Tout comme, cependant, la part de la grammaire n'est point toujours aisément discernable de celle du vernaculaire, la peine va de soi qu'on éprouve à démêler les faits propres à la désignation de ceux qui touchent, sociologiquement parlant, à l'organisation conventionnelle du savoir. Cela explique sans doute en partie le privilège dont nous avons dit que bénéficiait indûment l'objet mais n'autorise pas plus là qu'ailleurs, en tout cas, la confusion tant de fois dénoncée des plans. C'est dire ce que nous pensons d'une sémantique universelle qui a cru rompre avec l'histoire en renonçant à la diachronie, sans s'apercevoir que la "synchronie" qu'elle oppose à la tradition et qu'elle croit d'emblée structurale, restant inscrite dans le temps, n'a fait que déplacer la "profondeur" du changement à l'idéologie.

[77]

À l'instar de la phonétique, dont nous avons dit plus haut qu'elle n'avait d'espoir d'exister qu'à la condition d'échapper à la seule influence des laryngologistes ou des acousticiens, la sémantique est à venir et ne saurait, sous l'angle moderne de l'acception plus que de l'étymologie du passé, continuer sans danger à cultiver l'idée reçue. Chacune doit conquérir sa place et le seul problème, d'après nous, consiste à distinguer aussi radicalement qu'il se peut — même si tout concrètement est dans tout — l'investissement de la structure tant de ses états que du processus même de leur mutation.

Cette dernière, en effet, pas plus qu'elle n'est le fruit d'un illusoire déséquilibre du système, ne saurait résulter, vu qu'elle s'exerce en permanence, d'une quelconque pression du sens ou du son. Non que cela soit, bien évidemment, sans conséquence pour le signe ; mais l'opération dont en fait il s'agit revient à tirer, hors du temps, le meilleur parti d'un divorce dont il convient, selon l'occasion, de recoller au mieux les morceaux. Les exemples ne se comptent plus où le sens, pour ne parler à titre d'illustration que de lui, réagit ainsi sur la forme sans en modifier pour autant les tables et les règles. Les rapprochements, éliminations, configurations que dans l'un et l'autre des axes il suscite relèvent d'une économie qui, tendant sans y parvenir à l'étiquetage et la globalité, est indispensable à l'appréhension du message, encore que ses effets aient été, en vertu du positivisme ambiant et d'un sens trop aigu de la conformité, si largement sous-estimés qu'on occulte le plus souvent le phénomène sous le nombre et la variété des explications que ponctuellement l'on fournit.

Or si l'on admet que rhétoriquement rien n'est pure logique y compris l'objectivité, il n'y a plus de raison d'en renvoyer psychologiquement les "licences" à un hypothétique "langage affectif", non plus que de faire un accident de la syllepse ou de l'accord "ad synesin" que tout le monde, habile ou non, pratique lorsque l'exige la clarté. S'il est vrai, d'autre part, et quoi qu'on en ait dit que le "sujet" — si mal nommé — n'a rien grammaticalement à voir avec l'"agent", le "patient" ou le "lieu" du procès exprimé par le verbe, il n'est pas exclu que le rendement de tel ou tel tour soit, à l'occasion, précisément fonction de l'idée que, de ce point de vue, l'on s'en fait.

Les conditions actuelles du travail, enfin, nous semblent être pour bien davantage dans la "connotation" contemporaine d'*ouvrable* qu'une prétendue "étymologie populaire" exigeant, si par chance elle était fondée, que tout oiseau qui *vole* fût du même coup un *voleur* ! Tout cela, en un mot, n'était que procédés, alors que bel et bien c'est d'un processus qu'il s'agit ; double comme il se doit puisqu'il a comme conséquence à la fois d'assurer, face à ce que nous avons appelé la clôture logique de la grammaire, l'homogénéité conjoncturelle du vocabulaire et la connexion sémantique et non sémiologique de la phrase.

[78]

Le locuteur, pour conclure, ne saurait mieux apprécier ce qu'il lui doit qu'en observant cliniquement les cas où la prégnance de l'instance en compromet le fonctionnement. La schizophasie — qu'il convient, selon nous, de distinguer soigneusement du parler mieux connu des schizophrènes — nous fournit précisément l'exacte symétrique des troubles sur lesquels jusqu'ici l'attention exclusive des praticiens s'est portée et qui ont reçu le nom, globalement, d'aphasie. Livrée à son propre mouvement et sans le contrôle des faits, une sorte de grammaticalité sauvage dessine, si l'on peut dire, attendu que spontanément rien n'y vient lever l'équivoque, un univers de signification pure qui n'est point, fort curieusement, sans rappeler celui que, par recherche ou par Jeu, créait Lewis Carroll ou, plus près de nous, Boris Vian. Rien n'empêche plus dès lors le passage à tabac d'être de contrebande, l'escalier dérobé, de se retrouver au bureau des épaves, le cœur gonflé, de se transformer en montgolfière ou l'opération à cœur ouvert, d'être assortie d'une preuve par neuf !

Et comme la réciproque est vraie et qu'il faut bien aussi rendre compte du fait également indéniable qu'au message le plus fantaisiste peut répondre parfois une désignation des plus obvies ; qu'il arrive même à l'aphasique d'être souvent à son insu et momentanément adéquat ; que l'ignorance, enfin, de la musique n'entrave pas toujours chez l'exécutant l'aptitude à jouer des morceaux, on conviendra qu'il est en revanche des situations si "parlantes" que le signifié au terme s'annule dans le sens et qu'on admire Ionesco d'avoir compris qu'il suffisait d'en accroître dramatiquement les contraintes pour qu'un *chat*, comme chez les Broca, se fît selon l'intonation aussi bien chaise que marteau ou qu'un dialogue quasi jargon-aphasique n'eût rien, quoi qu'il s'y dît, d'un échange amoureux et tout d'une leçon.

Car tel est bien notre dilemme. Grammaire sans rhétorique ou rhétorique sans grammaire, analyse dont le formalisme nous aliène, réinvestissement dont l'appropriation nous dissout, le langage normal nous semble se tenir à mi-chemin de ces deux excès. Le signe, d'une part, quoiqu'il y tende, n'est jamais pur de tout contenu ; mais parce qu'il n'existe, d'autre part, qu'en raison du fait qu'il le nie, il n'épuise jamais la représentation et ne désigne que par figures.

### *Théorie des tropes*

Sans doute peut-il sembler mettre le comble au paradoxe que d'imputer ainsi à la grammaire ce qui traditionnellement passait pour l'apanage de la rhétorique. Et pourtant logiquement il s'ensuit de ce que nous avons dit jusqu'ici que si la première, en raison de son impropriété, est la source authentique des tropes, la seconde inexorablement les conjure, dans sa quête, à nos

[79] yeux inconditionnelle, de la propriété. Le succès quelque peu disproportionné qu'ils ont connu ces temps derniers nous fait une obligation d'en discuter plus à fond.

Il va de soi d'abord que qui dit trope, c'est-à-dire détour, dit "écart". Or cette notion, si contestée de nos jours — et d'ailleurs si effectivement contestable — n'est pas mieux définie que la "norme" à laquelle elle est rapportée. Le standard s'y mêlant confusément au canon, on ne sait jamais s'il s'agit sociolinguistiquement de déviance ou axiolinguistiquement d'infraction. L'antique idée de l'"ornement" n'est peut-être pas, en définitive, si morte qu'on l'a cru. Il en reste, en effet, quelque chose dans le clivage à tout prendre arbitraire de la licence autorisée et de la banale erreur de langage qui fait de la "figure" une sorte d'opposition de Sa Majesté ou, si l'on veut, de fou du roi.

Plus que du non-conformisme, au demeurant, ou de la transgression, c'est de la conception éminemment essentialiste de l'"accidence" que celle d'écart, selon nous, doit être rapprochée, la figure étant en rhétorique l'équivalent de l'oblique en grammaire, l'avatar autrement dit d'une substance — ici racine et là objet — que l'existence ne saurait, bon gré mal gré, qu'altérer. Ce n'est pas pour rien que la terminologie si riche concernant l'abus rappelle étrangement en "synchronie" celle, diachronique, du changement de sens ou de son. Car l'humanisme est foncièrement pessimiste et le péché est d'origine : us et abus, d'un côté, ne sont qu'un, tout comme l'histoire, au terme d'une évolution qui nous a faits ce que nous sommes, ne peut, de l'autre, se différencier d'une longue suite de dégradations !

Si, pour notre part, nous récusons également l'écart, c'est qu'il est fondateur, qu'étant partout, en somme, il n'est — du moins explicitement — nulle part et jamais, en tout cas, dans la conscience de l'usager qui, selon le point de vue qu'il promeut, ne peut créer le sens sans créer à la fois l'aune d'après laquelle il convient de le mesurer. Et dès lors qu'on a renoncé à identifier référence et objectivité et compris que la voie détournée n'était jamais rhétoriquement qu'un autre accès à la propriété, on est inéluctablement amené à contester, sur le plan du moins où nous sommes, avec l'idée même de figure, la possibilité que l'on aurait positivement d'étalonner, tout autant qu'en physique les états des corps, les multiples façons dont en désignant s'y prend le locuteur pour tenter de s'en délivrer.

S'il n'est plus de bon sens, il n'est plus de délire, ni de passion, sans objectivité. L'ironie n'apparaît qu'à celui qui déjà est dans la confiance et dont elle peint avec exactitude le degré de complicité. Litote et hyperbole, ellipse ou périologie renseignent avec précision sur l'émotion que le propos suscite et l'exagération n'est sensible qu'en situation d'artifice où l'on viendrait à déclarer que l'on a vu, de ses yeux vu, comme des asticots dans le fromage, des poules dans le poulailler. Et ce qui vaut, faute d'échelle absolue de grandeurs,

[80] pour les "figures de pensée" vaut aussi bien sûr pour les cas où le transfert porte moins sur les qualités que sur leur rapport aux substances, je veux parler des deux aspects si connus de la synecdoque que sont la métaphore et la métonymie.

C'est à eux que la tradition réservait plus spécifiquement le nom de "figures de mots" ou de "tropes" ; sur eux que s'est focalisée, semble-t-il l'attention des cénacles contemporains qui, les isolant des "figures de grammaire" ou "de construction" entre lesquelles la vieille rhétorique les rangeait, se sont privés eux-mêmes du moyen le plus juste de les évaluer. Il n'est pas vrai, en effet, qu'à l'emploi *la faucille d'or* soit plus déplacée que *la lune ou les Lettres* que *la Faculté* du même nom pour ne point parler des sciences humaines qui l'apostillent au fronton des universités : le prétendre serait trahir l'impression de moissonneurs sous le ciel d'une nuit d'été ou le sentiment d'une commune appartenance entre étudiants pédagogiquement cloisonnés. C'est en vain, notamment, que le réalisme s'acharne sur la métaphore, comme si l'impassibilité descriptive qu'il prône l'était moins que l'anthropomorphisme qu'il condamne et qu'il valût mieux tout compte fait télescoper les états d'âme du sujet que télescoper les objets. On ne peut, en résumé, ni proscrire les figures, inhérentes qu'elles sont à la grammaticalisation du sens, ni non plus, entre elles, les "traduire", puisque d'une aire à l'autre ou *topos* de l'espace rhétoriquement circonscrit, il n'est d'autre table de correspondance que la grammaire qui ensemble précisément les signifie. On est, en bref, en pleine "relativité".

Il faut aller plus loin et reconnaître que nous sommes aussi en plein cœur du langage c'est-à-dire de cette dialectique où sans repos se contredisent une grammaire dont le principe exclut l'irrégularité et une rhétorique tendant à l'éviction de l'impropriété. Si nous condamnons le formalisme parce que nous refusons de prendre les mots pour des choses, il faut, pour la même raison, condamner la "figure" qui n'a d'autre réalité que d'apparaître en somme comme l'échec d'un investissement. La science du signe n'est pas la science de ses pôles mais celle des processus qui l'instaurent et de ceux qui, les contestant, s'en inspirent. Même inversé et envisagé cette fois, sous l'angle de la référence, c'est toujours du même univers qu'il s'agit.

C'est pourquoi la même critique à l'égard des essais de formalisation vaut strictement pour nous dans les deux cas. On peut même dire que rien n'illustre mieux la difficulté particulière de la glossologie que d'être condamnée à expliquer des mots par des mots, une rationalité implicite par celle qui explicitement en découle au risque toujours présent d'identifier nos œuvres et sa loi. La logique, autrement dit, du descripteur n'a pas plus à faire en rhétorique qu'en grammaire et broder à l'infini sur le thème des quatre opérations auxquelles entre l'adjonction, la suppression, la substitution et la



[81] permutation se réduiraient, dit-on, les “figures” franchement ne mène à rien. Point d’autre classement, en définitive, que linguistique puisque la performance trouve négativement son modèle dans l’instance qui la permet. Aussi bien celui que nous proposons n’a-t-il d’autre ambition que de reprendre en le corrigeant et au nom de notre propre conception de la grammaire celui que depuis bien longtemps déjà la grammaire avait inspiré et dont on n’eût pas du si imprudemment s’écarter.

L’inventaire, très fouillé, n’était pas, après tout, bien loin d’être exhaustif. Les “figures de diction” montraient bien que le sens, qu’on le veuille ou non, n’était pas seul en cause et qu’aux yeux de nos prédécesseurs, la phonétique aussi était largement concernée. Et si l’opposition des “mots” et de la “pensée” ressortissait sans équivoque à une idée prédialectique du langage, du moins avait-elle l’avantage de souligner à sa façon la nécessité de n’omettre aucune des composantes incidentale et référentielle du signe. Quant aux “figures de grammaire” et de “construction”, il est clair qu’elles étaient censées affecter, d’une part, une morphologie où le paradigme, naturellement, ne se distinguait pas du champ, d’autre part, une syntaxe qui couvrait aussi l’expansion. L’allusion faite ici à des concepts que nous n’avons pas encore définis a pour seul intérêt de noter par avance les points de désaccord avec une théorisation dont, en tout état de cause, nous gardons ce qu’elle a maintenu à nos yeux d’essentiel — ne l’eût-elle pas toujours systématiquement exploité — je veux parler de la bidimensionalité. Les axes, nous l’avons vu, ne sont en fait nullement une invention des linguistes, encore moins de ces psychologues plus ou moins teintés d’associationnisme auxquels on doit pourtant les noms de ressemblance et de contiguïté. Car il n’est pas que la métaphore et la métonymie à se répartir de la sorte. La même relation se retrouve, pour n’en citer que quelques autres, entre énallage et hypallage, antanaclase et zeugma, antiphrase et oxymoron. C’est elle encore qui se profile derrière la *Verdichtung* et la *Verschiebung* et, à la limite, dans l’ensemble des faits de culture. Seuls en peuvent être surpris ceux qui, ne voyant là, dans tous les sens du mot, qu’un artifice de langage, n’ont pas compris qu’il s’agissait d’une propriété fondamentale de l’analyse, d’une des lois, autrement dit, de toute rationalité.

Nous avons conservé pour la fin un certain nombre de “figures” qui — telles l’allitération ou la paronomase, la gradation ou l’antithèse, le parallélisme, le chiasme ou l’inversion — semblent à première vue ressortir moins à la désignation qu’au jeu de mots, voire à la cadence, à la composition de sens ou de son. L’absence d’écart, en vérité, ne saurait plus les distinguer d’autres “figures” qu’il était censé définir s’il faut, comme nous l’avons déjà montré, admettre qu’il n’est plus nulle part de jalon. Leur évidente originalité ne doit pas, toutefois, nous dissimuler leur parfaite homogénéité avec

[82] celles dont il a été jusqu'ici question. Nous verrons ultérieurement, en traitant du sens et de la causalité, que loin d'être un obstacle à notre théorie de la propriété, elles contribuent pour leur part à en élargir très pertinemment le concept dans le cadre d'une rhétorique dont le polymorphisme a pour base une même grammaticalité dépassée.

Peut-être la nature du lien de l'instance et de la performance apparaîtra-t-elle mieux en terminant par l'examen d'une "figure" si commune qu'on la remarque à peine et qu'on nomme l'antonomase. Le mot par lequel on la désigne a ceci de particulier qu'en même temps qu'à ce processus il se réfère à la fois — et cela dès l'origine — à la fonction pronominale ainsi qu'à ce qu'aujourd'hui nous appelons rhétoriquement l'antonyme. Il ne semble pas que l'on ait pris conscience de ce que cette relation impliquait. L'antonyme, pour commencer par lui, a donné lieu à de nombreuses études imprégnées malheureusement de logique ou de "sémiotique". On s'égaré, en effet, quand on met sur le même plan les triades *fertile/infertile/stérile* ou *entrer/ne pas entrer/sortir*. J'entends bien que dans les deux cas c'est d'annulation qu'il s'agit ; mais plutôt que de chercher à en mesurer unilinéairement l'assiette componentielle tout en insistant sur la dissymétrie des séries, mieux vaudrait de beaucoup expliquer comment la contradiction rhétorique naît dialectiquement de la négation grammaticale. Et si l'on veut bien se rappeler ce que nous avons dit plus haut, à propos de l'effacement, de l'étroit rapport de cette dernière avec la suppléance et notamment avec la pronomination, on regrettera que l'intuition qui avait conduit les anciens à désigner d'un même mot des faits si manifestement disparates fût si longtemps restée sans suite et n'eût pas attiré plus tôt l'attention sur la parenté rhétorique de la dite contradiction et de ce phénomène bien connu d'indétermination sémantique qui, multipliant sur nos lèvres les trucs, les choses et les machins, nous fait quotidiennement parler pour ne rien dire et éviter le cas échéant, par la banalisation d'une particularité, de nommer, en situation, l'innommable. Ainsi la rhétorique, en réaménageant la grammaire, loin de l'altérer la reproduit-elle à sa manière. La symétrie s'impose du moindre de leurs processus et la voie nous est indiquée désormais d'une étude moins concernée par les transpositions que par l'élaboration du concept.

Il en va de la "figure", en somme, comme il en va de la fiction. Elle repose sur une double illusion : celle d'un univers dicible avant même qu'il ne soit dit ; celle d'un locuteur modelant de l'extérieur un langage auquel il n'eût pas d'abord contribué. Or la règle, culturellement, d'une part, ne dépend pas des aléas de la partie, mais ne se réalise, d'autre part, que dans l'accomplissement du jeu. Je sais bien que du gauchissement ici dénoncé nos rhétoriciens contemporains ne sont pas eux-mêmes responsables. Nous leur

[83] reprocherons seulement d'en avoir été dupes et surtout de le faire durer. Ce que nous proposons n'a rien d' attentatoire à l'intérêt qu'on peut "littérairement" porter à la notion. En refusant de l'identifier à l'objet de la rhétorique, nous la prenons glossologiquement pour ce qu'elle est, non point image, mais ombre de la caverne, indice d'un monde à construire et qui n'est autre que celui du sens !

Et puisque incidemment nous venons de parler d'image, sans doute n'est-il pas inutile de montrer de manière exemplaire les méfaits d'un concept pour nous si peu opératoire, qu'il a bien failli compromettre le développement de notre discipline. Pour ménager les susceptibilités actuelles, deux passages de l'Iliade nous en fourniront l'occasion. Tous deux ont en commun de comporter l'emploi d'un dérivé de *némein* dont plus haut nous avons rappelé qu'il voulait dire *contrôler* : c'est *nomós*, dans un cas, qui, parce que signifiant toute aire contrôlée, est apte à désigner tantôt le territoire et tantôt la pâture et tantôt, s'il s'agit d'instruments, la portée ; c'est, dans l'autre, le verbe moyen *némesthai* qui peut se dire au choix d'un peuple policé, d'un troupeau bien gardé, d'un appareil en bon état de marche ou, comme on dit, bien rôdé.

Le premier fait la transition du combat d'Achille et d'Énée qu'on trouvera en Y 249...*epeon de polus nomós entha kai entha*. Un protocole s'y exprime qui obligeait alors à passer des coups de gueule aux coups d'épée et le sens est limpide que l'on peut ainsi formuler : « *les mots de part et d'autre sont armes à longue portée (bâtons plutôt des javelines)* ». Le second, lui, ressortit à la seule technique et l'on n'est point surpris, en ces temps ignorant l'allumette, qu'Achille, pour enflammer le bûcher de Patrocle, Ψ 177 *en de puros menos heke sidereon ophra nemoito*, c'est-à-dire « *y portât un fer rougi jusqu'à ce que le feu prît* ».

Peut-on rêver plus prosaïque et croire qu'en l'occurrence Homère eût pu dire autrement ? Cela n'a point retenu, pourtant, son traducteur des éditions Guillaume Budé, d'y lire en filigrane l'effet de sa propre culture et, sachant qu'il s'agit d'un poète, de mettre de la voracité dans les flammes et de la pastorale dans les mots. Ainsi le second vers devient-il, en effet, sous sa plume « *il déchaîne enfin l'élan implacable du feu, pour que du tout il fasse sa pâture* » ; le premier, très curieusement, sent moins la guerre que l'école buissonnière et quiconque ne serait pas satisfait d'apprendre que le langage de nos deux héros "*forme dans un sens comme dans l'autre un riche fonds de mots*" a toujours, pour plus de clarté, licence de se reporter à la note que je ne puis — tant elle trahit la démarche — résister au plaisir de citer : « Litt. *un pâturage de mots*. L'expression a été reprise par Hésiode. Le pâturage, *nomós*, chez un peuple de bergers, tel que celui dont la langue de l'épopée a conservé tant de souvenirs, c'est, comme l'a bien vu Eustathe,

[84] l'élément principal de la richesse, le fonds même du paysan. Les héros homériques se flattent d'avoir, pour se disputer et s'injurier, un *riche fonds de mots* ». Où l'on voit, comme il arrive souvent chez les classiques, l'érudition conférer du prestige à la faute et se mitonner elle-même l'objet de ses admirations.

Si nous avons quelque peu développé ces exemples ce n'est pas, bien sûr, en raison de leur intérêt propre, mais de leur valeur démonstrative. Sans doute s'agit-il là d'un fait de traduction, relevant donc plus précisément de la sociolinguistique. Mais la position du critique n'est pas très différente. L'un et l'autre sont étrangers qui à la civilisation à laquelle il donne sa voix, qui au message dont il pense avoir à connaître ; en un mot, n'étant pas dans le coup, leur distance même fait l'"écart". Image, si l'on veut, mais image de soi où Narcisse — tel un ethnologue qui verrait danser les foulons — n'aperçoit jamais que lui-même.

On comprend ce qu'il y a d'adventice, de capricieux, disons le mot, d'"esthétique" dans une approche où, les choses étant tenues pour ce qu'elles sont, il ne reste plus qu'à les consommer et rhétoriquement à les orner. Si tout s'y transfigure, c'est parce que rien au fond n'est jugé nécessaire. Or le problème n'est point celui, extérieur, des mobiles ou des motivations, mais celui justement des moyens par lesquels, au sens propre du terme, le message lui-même est "causé" et l'on doit désormais poser que ces derniers ne sont point, en dépit de l'antagonisme des phases, moins rigoureux ni moins systématiques que ceux qui grammaticalement ont servi à le formaliser.

Et peu importe que le diagramme l'emporte aujourd'hui sur l'icône si l'ingéniosité, quel que soit son degré de schématisation, préside encore à la trouvaille plutôt que le souci de serrer la réalité au plus près. Il faut, pour progresser, prendre son parti d'une évidence qui n'est pas moins flagrante du fait qu'elle ait été si longtemps méconnue : la rhétorique naît de la mort de l'image et de l'abandon du "sens figuré". Ce n'est pas exclure le rêve, ni ignorer la suggestion, mais les situer, bien au contraire, dans la perspective plus vaste d'une congruence généralisée qui se moque des archétypes et, dans le conflit total qui l'oppose à la catachrèse, n'admet aucun point mort ou, pour l'exprimer autrement, aucun degré zéro.

Tout cela, bien entendu, se compliquera par la suite du fait que le langage — en même temps qu'il est rhétorique — est aussi, sous d'autres aspects, indéniablement langue et discours. Il était d'autant plus capital d'autonomiser glossologiquement dès le départ cette retombée de la grammaire qui, pour se désolidariser de la forme, ne va point pour autant jusqu'à identifier le signe et la chose. Pour mouvants et concrètement diffus qu'en soient les résultats, ils sont à prendre en compte si l'on tient linguïstement à faire œuvre de science. Spécifiquement notre objet n'est pas simple ; mais son

[85] ambivalence dialectique ne doit rien à ce qui n'est pour nous qu'une interférence des plans. C'est là le point fondamental qu'il importait de démontrer, avant d'examiner méthodiquement les processus qui, tout en gardant le caractère de l'analyse que dialectiquement ils contestent, n'en parviennent pas moins à faire du monde dans lequel le langage grâce à eux s'investit un cosmos qui, sans s'y réduire, ne devient compréhensible que par ce que d'abord il est dit, le verbe, en bref, s'y faisant cause et la raison, nécessité.

### *Les mécanismes de l'énoncé*

#### *Epel et Nomenclature*

Il ne saurait être question de poursuivre, en effet, dans la voie que nous avons tracée, la déconstruction jusqu'ici ébauchée du concept de propriété sans l'élaboration préalable de l'appareil conceptuel permettant au lecteur d'aborder, avant toute extension, le domaine sous l'angle qui lui est le plus familier. Encore conviendra-t-il, sans plus tarder, de l'éclairer sur l'emploi fait par nous du terme d'énoncé. Si, en parlant de signification, nous nous référons en bloc à la double structure du signifiant et du signifié, les pages qui précèdent n'ont point, espérons-le, laissé de doute sur le fait que l'on doive entendre par désignation, et symétriquement, leur double investissement.

Aussi bien notre titre et les développements qui vont suivre ne veulent-ils nullement suggérer que nous réduisons à l'aménagement du sens un processus valable dans les mêmes conditions pour le son. Tout au contraire nous pensons qu'une étude de la prononciation est à la phonétique le parallèle exact de ce qu'est à la sémantique l'étude de l'énonciation. Si nous privilégions cette dernière c'est qu'ayant d'ores et déjà le mérite d'exister elle facilite évidemment la critique et fournit le meilleur terrain à la construction d'un modèle qu'il suffira de transposer. Ce que, d'ailleurs, nous avons dit plus haut des rapports de la phonétique et de la phonologie qui croyait en sonner le glas prouve assez, pour pasticher Apollinaire, que la mère est fille de sa fille et que son avenir n'est pas laborantin. Il n'est pas "esthétique" non plus et l'on ne saurait, bien sûr, s'appuyer sur notre remarque pour s'imaginer que nous souhaitons ressusciter purement et simplement la "diction". Encore eût-on dû, avant d'y renoncer, y déceler le filon exploitable en vue d'un autre traitement. En bref, et dûssions-nous sur bien des points nous montrer allusif, nous nous contenterons ici d'illustrer la façon dont la rhétorique refond systématiquement la grammaire par le truchement de la nomenclature et de la proposition, du champ et de ce que personnellement nous nommons l'expansion.

Si le deuxième terme ci-dessus mentionné peut, dans le contexte présent, sembler à beaucoup naturel, le premier ne manquera pas d'y paraître insolite. D'une part, parce qu'il souffre au même titre que le lexique dont il est

[86] sémantiquement le pendant du dédain affectant ce qui touche à la taxinomie, de l'autre, parce qu'on s'est finalement persuadé de ce que trop longtemps l'on n'a cessé de répéter, je veux dire que la langue était structure et non nomenclature alors que la dialectique interne du signe nous fait, sans jamais aboutir, tendre aux deux contradictoirement à la fois.

C'est pourquoi nous avons à lui rendre sa place dans une théorie de l'identité non plus formelle, mais conceptuelle, située qu'elle est par l'appellation dans une aire sémantique précise toujours fonction d'une conjoncture à laquelle le signifié l'empêche justement d'adhérer. Tout comme la première se définit dans le lexique, la seconde participe d'un vocabulaire. Dans les deux cas, c'est vrai, il y a choix. L'expression pourtant prête à confusion car on oublie très généralement que le langage, en même temps qu'il l'instaure, le conteste et que si le signe en l'analysant nie l'objet, il n'en reste pas moins qu'il le nomme. On ne saurait donc entendre sous le même mot avec le principe de distinctivité qu'est pour nous la différenciation, la sélection qui est un processus explicite d'exclusion. Le choix du locuteur, en effet, n'est plus seulement définitoire, il décide entre le virtuel et l'actuel et son refus fait exister. Nommer, en somme, de ce point de vue, c'est créer et l'intuition biblique est profonde qui peint l'homme dans la Genèse associé à la création par la désignation des espèces. La négativité, elle-même, change ici de statut et s'il reste vrai que la suppléance soit une variation de l'absence et dire oui, une autre façon, comme nous l'avons rappelé, de dire non, il ne l'est pas moins que le formuler donne aussi consistance au néant.

On comprend qu'il ne soit pas question d'oblitérer au profit de la seule prédication l'importance d'un mécanisme contribuant avec elle à la mise sur pied d'un énoncé que nous tenons pour fait, conceptuellement parlant, de la totalité de ses oppositions comme de ses contrastes. De l'idée qui traditionnellement s'en est accréditée, la linéarité n'est pas seule responsable, mais surtout la méconnaissance de la réalité du potentiel.

Or le nom des choses, tel qu'il résulte de la désignation, est toujours l'actuel d'un virtuel dont l'influence précisément peut, le cas échéant, tenir lieu de béquille à la pire des jargonaphasies. Loin d'être une étiquette, comme on l'a trop légèrement avancé, le vocable ainsi obtenu présente en négatif les caractéristiques du sème. A la polysémie qui fait l'irréductibilité de ce dernier et que nous avons plus haut définie comme l'indifférenciation ou, si l'on veut, la "négligence" des effets de sens, il oppose très exactement sa synonymie, c'est-à-dire la convergence de ce qui, même différencié, n'est pas exclu. On comprend que les partisans des structures profondes les récuse ensemble même si, trop préoccupés d'au-delà, ils n'ont point saisi leur articulation dans les faits.

En réservant le nom de synonymes à la classe des substitutions sémiologiquement

[87] possibles sans altération de l'identité du concept, nous avons conscience de fonder enfin, à la fois dans l'objet qui en est l'occasion et dans la grammaticalité qui en reste la cause exemplaire, cette notion d'équivalence sémantique dont on ne saurait aussi aisément faire l'économie au nom d'une superficialité issue seulement d'un préjugé.

Il faut dire qu'au cours des âges elle n'a cessé d'être maltraitée. D'une part, le phénomène ou bien s'est trouvé pratiquement confondu avec cette concordance résultant sociolinguistiquement de l'interférence des niveaux de langue et qui met entre *trogne*, *portrait*, *bobine*, *bille*, *gueule* et *visage* la même relation que crée la traduction, mais dans une autre dimension, entre *Mädchen* et *girl* et *fille* et *ragazza* ; ou bien ramené aux proportions d'une simple approximation, d'une latitude offerte au locuteur soucieux littérairement de nuancer son propos, de "varier" le déjà dit. D'autre part, il est bien évident que le fait d'en porter négativement les caractères n'aligne pas pour autant la performance sur l'instance et que d'être rhétoriquement l'homologue du sème en grammaire ne condamne en aucune façon le vocable à en respecter l'organisation.

Autrement dit, le cadre de l'équivalence peut selon l'occasion être inférieur, égal ou supérieur au mot. De là vient qu'il identifie dans la plus souveraine insouciance le sens d'un mot ou d'une périphrase et qu'à la limite une phrase peut, quels que soient les mots, globalement se substituer à une autre phrase sans que la proposition, de son côté, soit elle-même concernée : c'est ainsi qu'un *pédiatre* est un *médecin d'enfants* et que *plus on est sot, plus on est vaniteux* ne veut rien dire d'autre qu'on *est d'autant plus vaniteux qu'on est sot*.

On se rappellera sans doute, à cet égard, les incertitudes dont témoigne la tradition au sujet justement de l'existence ou de la non-existence des synonymes. Les uns, plus grammairiens, évidemment la nient, plus sensibles qu'ils sont à leur persistante diversité structurale ; les autres, plus rhétoriciens, l'affirment, en revanche, s'appuyant pour cela sur l'indéniable "analogie" des emplois. Il va de soi qu'on ne saurait fonder sur eux la grammaire et qu'au sens où nous l'entendons la signification reste bien au contraire le seul "algorithme" envisageable de la paraphrase. Ce n'est pas une raison pour en sous-estimer le rôle et les traiter en somme comme un luxe. Cristallisant en eux le vocable, ils sont, du même coup, partie intégrante du langage. On l'admettra d'autant plus volontiers qu'on cessera de les évaluer en fonction du seul étalon soit de l'objectivité occultant arbitrairement les autres paramètres, soit d'une si commune acception qu'ils se réduisent ou peu s'en faut au répertoire académique des doublets. Il convient de tenir pour tel, en un mot, et quel qu'en soit le statut grammatical tout ce qui dans la conjoncture a même référence ou déclenche à peu près le même comportement.

[88]

On comprend que pour le schizophrase, il n'y ait point de synonymes ; l'aphasique de Wernicke, lui, d'une certaine manière, s'il est sémiologique, en a trop. Le locuteur normal, pour sa part, tout en l'adaptant sans cesse à la situation, en contrôle le fonctionnement. C'est par là, et par là seulement, qu'il focalise, pour ainsi dire, le concept et transforme, sur l'axe où nous sommes, l'idéation naturelle en pensée.

Propriété spécifique du vocable, en bref, la synonymie ne comporte pas plus de degrés que la polysémie. Elle tire de la tautologie dont nous avons dit, en conclusion de la grammaire, qu'elle était au principe du sème ce qu'elle est essentiellement au niveau de la rhétorique, l'aptitude — sur laquelle nous reviendrons en son temps — de tout vocable à s'auto-expliquer en vertu d'une authentique analyse componentielle. On voit où les sémanticiens contemporains ont pris, même involontairement, l'idée de ce qu'ils font. Et si leur *animal bovin femelle adulte* ne l'a point emporté sur la *vache*, ce n'est point qu'il soit trop "savant", mais seulement qu'il est plus rare encore — et c'est heureux — d'être linguiste que persan.

Pour commode qu'elle soit, l'expression habituelle de sens des "mots" est donc particulièrement inadéquate, attendu que, s'ils en sont rhétoriquement porteurs, ce n'est pas par eux-mêmes, mais comme membres de l'énoncé. On conçoit l'embarras des lexicographes perpétuellement oscillant entre le dictionnaire où s'ordonnent alphabétiquement les sèmes et le ou plutôt les glossaires où mots et locutions sont, comme on dit, rangés d'après le sens, tandis que les plus courants tentent souvent, d'ailleurs maladroitement, de combiner les avantages des deux camps. Et cela, finalement, est riche d'enseignement en ce sens que s'y trouve parfaitement illustrée la contradiction précédemment évoquée du lexique où le sème n'a qu'une entrée et des vocabulaires où par suite de variations d'identité conceptuelle le même est représenté plusieurs fois. Il n'est pas jusqu'aux compromis des deux présentations qui ne témoignent à leur façon de l'impossibilité d'en séparer les mécanismes dans le langage.

L'une des insuffisances évidentes est qu'à l'inventaire minutieux — quoique désespéré — de la polysémie dans un cas, ne répond pas, dans l'autre, en raison de la tendance bien connue à confondre les aires sémantiques et la technicité des langues de spécialités, une symétrique attention à ce que précisément nous nommons la synonymie. La pratique des langues étrangères, de son côté, notamment de la traduction — et ce n'est sans doute pas un hasard si l'hypothèse de la *Wortdecke*, tout comme celle de la structure, s'est formulée d'abord en termes de comparaison — a fait depuis longtemps comprendre la nécessité d'un égal contrôle, pour une bonne interprétation, des "faits de langue" et des "faits de civilisation" dont l'importance fait respectivement le clivage des pédagogies directe et traditionnelle. L'erreur



[89] serait de croire que l'une dispense de l'autre et qu'on pût former linguistiquement un homme — comme l'animal, voire l'ordinateur pour qui notre concept n'est jamais qu'un percept ou bien une impulsion de plus — par la voie du dressage ou de la programmation.

On constate un singulier glissement de nos jours de la "sémantique" vers une sorte de sémiologie non formelle, à nos yeux, encore qu'extraordinairement formalisée au détriment du seul domaine qui lui soit entièrement imputable et que les vieux traités nommaient onomasiologie. C'est à peine si l'on en parle, sauf, le cas échéant, à le détourner légèrement de son sens pour l'identifier seulement à l'une des dimensions de la communication.

L'appellation ne fait plus recette aujourd'hui sinon sous la forme, au demeurant tout à fait marginalisée, de l'onomastique dont l'étude, scientifique ou non, n'a jamais auprès d'un certain public cessé de susciter, semble-t-il, l'intérêt. Or les toponymes ou les anthroponymes n'ont rien qui fondamentalement les distingue des noms les plus communs et nous verrons plus loin que — sauf éventuellement traitement grammatical — la "propriété" n'est point leur apanage puisqu'elle n'est pas fonction de l'être désigné mais essentiellement de notre rapport sociolinguistique au sens. Leur apparente disparité ne tient point au langage où *Jeanne* est à *Jeannette* ce que la *fourche* est à la *fourchette*, pas même, comme on le croit, à son histoire, *Lefevre* après tout sortant du forgeron au même titre que le *foie*, en roman, probablement d'une recette de cuisine. Elle a pour source leur statut juridique qui les a codifiés et plus encore, si j'ose dire, la conscience plus vive, entretenue chez tout locuteur par les divers rituels de baptême, d'un processus qui, pour étroites qu'en soient les limites légales, effectivement les crée : il va de soi, en effet, qu'il dépend plus de nous de nommer nos enfants ou nos animaux domestiques que les choses qui nous entourent et dont l'anonymat n'est fait que de notre ignorance à l'endroit du nomenclateur !

Il eût fallu pour que la sémantique, au sens que nous lui donnons, pût en tirer parti que ce même processus fût d'abord dégagé des conditions très spéciales de sa manifestation faute de quoi l'observateur naïf se trouvait au contraire confirmé dans l'idée que le nom était un label de l'objet au lieu d'être reconnu pour ce qu'il est de fait : la classe rhétorique des façons de le désigner. Du point de vue de la méthode, l'erreur est instructive puisque l'officialisation religieuse ou civile du nom, qui n'a rien en soi de glossologique, a donné naissance à ces pseudo-réalités linguistiques que sont les "hypocoristiques" et les "surnoms". Il en est un peu de leurs rapports comme de celui des terroristes et des chefs de nouveaux états : nés d'un même processus, c'est seulement la reconnaissance de l'un qui met l'autre hors la loi. Noms, hypocoristiques et surnoms ne sont finalement rien d'autre que l'"inter-action" synonymique adaptable au milieu du seul nom que

[90] rien, nous l'avons dit, sur notre plan ne spécifie pour ce qui est de l'appellation.

Si, en tant qu'elle réinvestit du signifié différencié, on admet volontiers que la sélection appellative élabore le sens en concept qui ne saurait dès lors être identifié au perçu, il semble qu'on rencontre plus de résistance pour comprendre qu'il est son et son et que celui dont la négation dans le symbole constitue comme signifiant le second moment de la dialectique du signe n'est pas celui qui en résulte et qui, logiquement, devrait porter un autre nom.

Nous distinguerons, pour notre part, la phonétique de l'étude psychophysique ou acoustique de la phonation comme la sémantique de celle psychologique de l'idéation. Réhabiliter, comme nous l'avons fait ci-devant, sémantiquement la nomenclature revient donc à réhabiliter ce qu'en phonétique, faute de meilleurs termes et parce que, ainsi que nous l'avons suggéré, il est actuellement disponible, nous appellerons la diction. Nous souhaitons par là souligner la différence, à nos yeux fondamentale, de cette opération et de celles qui, respectivement affectées dans les cas de dys (an)-arthrie ou de dys (a)-phémie, ne concernent le langage que par répercussion de la motricité articulaire ou de la praxie d'élocution.

Ce que, sur ce point, nous reprochons à l'orthophonie, ce n'est point sa pratique, ce sont ses bases. Elle ne saurait, pour se justifier, s'appuyer sur ses résultats. Il n'est sorcier qui n'en obtienne car le bon sens et l'ingéniosité sont toujours là pour compenser les déficiences de la méthode. Entre les traits et les phonèmes, d'une part, et, d'autre part, les mouvements dont le contrôle échappe peu ou prou au paralytique ou à l'apraxique, il y a place pour un intermédiaire dont les contours, bien sûr, restent à préciser mais dont il convenait au moins de peser la nécessité. C'est là, à notre avis, qu'est le nœud du fameux problème de l'importance relative, pour ce qui est de l'analyse, de la forme et de la substance du son. Il ne suffisait pas d'associer l'image acoustique, voire musculaire, au concept pour assurer l'homogénéité "psychique" du signe. Encore fallait-il ne point identifier à la substance le résultat performantiel de la restructuration de l'instance dont la maladresse ou l'absence complique justement la tâche des éducateurs tant dans les écoles de sourds que dans les laboratoires de langues. Ni articulaire, en somme, ni plus "évolutive" que la sémantique, dût cet aspect des choses être renvoyé à la suite, la phonétique que nous prônons ne saurait être non plus confondue avec cette économie diffuse de l'intonation ou du rythme qui, pour être souvent codifiés dans les langues, sont glossologiquement à la dénotation ce que la sémantique est à la sémiologie.

C'est ici de l'investissement du signifiant qu'il s'agit et la synonymie du vocable corrélatif de la polysémie du sème n'a, face à la polyphonie du

[91] trait, d'autre équivalent, fût-il encore partiel, que le caractère essentiellement homorganique de l'*épel*. J'entends désigner par ce mot — ramené pour l'occasion à son ancien usage — cette sorte de distinctivité issue de l'analyse explicite et qui, recoupant la phonologie comme le vocable la sémiologie sans en respecter l'organisation, est justement à l'origine, là où l'écriture est phonographique, de toutes les transcriptions indifféremment alphabétiques et syllabiques. Plutôt que d'imaginer entre ces dernières un progrès, il suffit de les comparer à celles des phonologues pour se rendre compte qu'elles ne sont ni l'une ni l'autre reflets de la structure mais témoins phonétiquement variables, selon les systèmes, d'une même conscience du langage. Il est frappant, d'ailleurs, de constater que les plus alphabétiques d'entre elles syllabent à l'*épel* artificiellement les consonnes contredisant, d'une part, le principe sur lequel elle se fonde et tendant, d'autre part, à l'enfant qui apprend à lire des pièges parfaitement arbitraires. Ce n'est point là anticiper sur ce qui sera dit ultérieurement de l'écriture, mais cerner glossologiquement ce qui se manifeste du signe dans le signal qui le technicise.

On pourrait reprendre en somme, encore que pour d'autres raisons, à propos de la graphie ce que précédemment nous disions de l'onomastique. Loin de nous intéresser momentanément pour elles-mêmes, elles nous semblent avoir fortuitement en commun d'offrir à qui traque la performance l'avantage de conserver l'empreinte même du fonctionnement des mécanismes — dits par nous de nomenclature et de diction — que, plus encore que la tradition, la linguistique contemporaine nous paraît délibérément ignorer. Or il fallait bien, puisque notre analyse explicite aussi bien qu'implicite porte sur le tout du langage, explorer d'abord la façon dont nous élaborons les facteurs, même si tout cela se passe en simultanée, avant de procéder, sur un terrain désormais mieux connu mais non pas mieux traité, à l'examen des opérations auxquelles, sémantiquement aussi bien que phonétiquement, ils donnent symétriquement lieu.

### *Syllabe et Proposition*

Il ne manque pas d'études sur la proposition qui bénéficie tout naturellement de la vogue actuelle de la générativité. Elles ont toutes plus ou moins le tort de s'inspirer d'une logique que nous tenons de la grammaire et que seule la grammaire peut finalement expliquer. En bref, on se tient par les cheveux pour éviter de se noyer. Nous pensons, quant à nous, qu'elle est la restructuration énonciative du texte, lui-même défini comme structuration grammaticale de la phrase. Il va de soi, du même coup, que les unités formelles

[92] et conceptuelles ne sauraient être là encore que rarement coextensives. De là vient que, par une sorte d'illusion d'optique, on a pris très généralement pour le fruit d'une combinatoire le produit d'une autre analyse parente de l'appellation et que, sur cet axe, nous nommons l'assertion.

La prédication, en effet, est à la segmentation ce que la sélection est à la différenciation, mais, cette fois, *in praesentia*. L'une est "démarcative" ou, comme nous disons, nous, seulement contrastive ; l'autre est déterminante, en ce sens qu'elle découpe en deux membres ou termes — dont l'un, bien entendu, peut éventuellement être absent lorsque le message est centré sur autre chose que l'objet — le noyau de tout énoncé. C'est ce qu'on exprime en parlant de coupe prédicative. Notons bien que ces termes sont — quel que soit le nombre de mots c'est-à-dire d'unités formelles qu'ils contiennent — et ne peuvent être que deux. Ce sont respectivement le thème et le propos des logiciens. Nous y voyons, pour notre part, la relation du substantif et du prédicatif ; d'abord, parce que thème, en raison de sa consonance, pour nous grammaticale, et de l'emploi que nous en avons fait, dans notre perspective n'est plus libre ; ensuite parce qu'il peut n'être pas inutile de chercher dans l'espèce de luxuriance terminologique dont naguère les manuels témoignaient sur ce point la preuve de l'aperception d'une nécessaire distinction de ce qui ressortit, d'un côté, à la syntaxe du nom et du verbe qui est affaire de structure, de l'autre, au rôle que conjoncturellement ils assument dans le cadre rhétorique de la proposition.

Il suffit, on le sait, que le verbe soit syntaxiquement marqué comme non-prédicable pour qu'il fonctionne comme substantif au premier membre de *qui dort dîne* ; et l'on sait que le nom ne laisse pas d'être directement prédicatif dans ce qu'il est convenu d'appeler la phrase nominale.

Rien, en somme, d'ores et déjà, n'est plus faux que la fameuse règle des écolâtres "autant de verbes, autant de propositions". L'indépendance des deux découpages n'en remet pas pourtant en cause le principe : pas de théorie de la prédication, sans théorie préalable du mot.

Ce n'est pas la moindre des contradictions auxquelles a donné lieu la notion de "sujet" que d'avoir prétendu recouvrir à la fois la relation du "nominatif" et du verbe et celle justement du substantif au prédicatif. On peut dire plus généralement que la théorie de la syntaxe a considérablement souffert de son asservissement à l'analyse logique, — qu'elle soit ou non "formelle" — de la proposition. Les rapports de mots sont une chose ; ceux des termes en sont une autre. Il arrive couramment que la prédication sépare les membres d'un syntagme ; l'épithèse, à son tour — pour désigner ainsi la relation des mots dans le cadre d'un terme — ne fait pas acception de leur organisation syntaxique. Et s'il est vrai que nommer, comme nous le disions plus haut, c'est créer et que, de son côté, l'assertion, fût-elle négative, est toujours un jugement d'existence, il ne l'est pas moins qu'à elle

[93] seule, l'autonomie grammaticale ne garantit pas ipso facto celle du concept dans la proposition.

Il en est, autrement dit, de cette dernière comme de la république ; elle est une et indépendante en ce sens qu'en dépit des complexités internes de la période, elle se suffit à elle-même et l'économie antérieurement évoquée des pauses et des tons peut toujours sémantiquement faire l'unité de l'énoncé le plus parataxique. L'arsis et la thesis y rappellent un peu cet avant et cet après du temps de l'histoire déterminés analytiquement par une ère, à la différence de la genèse où tout n'est que progression linéaire. Ainsi conçue la prédication n'est jamais que la sélection transposée. C'est dans la mesure même où le virtuel fait autant que l'actuel partie de la nomenclature que le substantif avec le prédicat font également partie de la proposition.

Et parce que l'affectivité pour nous n'a rien de plus ou de moins "logique" que la neutralité d'une orthodoxie dont rien glossologiquement n'impose la "sentence" au locuteur, on comprendra que le problème du prédicat "psychologique", dont on a tant écrit, en vérité ne se posait pas, attendu qu'il ressortissait à la pure et simple interversion rhétorique des paramètres dans la structuration explicite d'un message qui se moque de la grammaire dont la raison — en l'espèce, le nombre — implicitement le sous-tend. Faut-il ajouter enfin que, dans la tradition de l'Ecole, l'affinité de la prédication pour le verbe *être* tient seulement à la grammaticalisation de la copule en nos langues et ne saurait, comme telle, passer, bien sûr, pour capitale. Ce n'est pas d'intuition, mais de discursion qu'il s'agit.

Énoncer un message ou le lire — c'est-à-dire le restituer oralement — de ce point de vue, c'est tout un. L'analyse dont nous parlons, par exèrèses ou synerèses alternées, y découpe des unités dont la binarité fondamentale reproduit sans s'y limiter celle du mot. A la polyrhémie de ce dernier résultant de l'insegmentabilité grammaticale de ses partiels, le terme — conceptuellement un — oppose ce que nous appelons l'autonymie ou, si l'on veut, la concurrence de ce qui même segmenté n'est pas déterminé, c'est-à-dire séparé par une coupe prédicative. Or si le mécanisme de la prédication a retenu parfois exagérément l'attention, il ne semble pas que la constitution du terme ait suscité grand intérêt ; à moins que l'on n'ait cru, mêlant rhétorique et grammaire, échapper au problème qu'il posait par la multiplication artificielle de stemmata et la prétention de traiter, au niveau de la phrase, à la fois d'ordre et de dénombrement.

Ce qui est en cause, en effet, ce n'est pas l'organisation des deux suites que *mon gendre ait acheté la voiture ou l'achat de la voiture par mon gendre*, mais leur égalité énonciative, dont on rendra compte en définissant l'autonyme comme la matrice des distributions sémiologiquement possibles sans rupture de l'unité du concept. De ce point de vue, pas de clôture, d'une part, parce que le terme n'est pas plus dépendant que le vocable de la structure grammaticale dont explicitement il procède et que chaque sème ou mot

[94] a respectivement ses valences ; d'autre part, parce que — faute là encore d'étalon — il n'est pas sémantiquement plus de limite à l'inférence qu'à la paraphrase. L'illusion, en l'occurrence, nous semble avoir deux sources principales : la logique et la sociologie. La première nous égare en réduisant la définition de l'inférence à la non-contradiction des énoncés. Le recours à la seconde témoigne une fois de plus d'une inconsciente collusion des plans.

La confusion plusieurs fois dénoncée du sens et de l'usage s'étend évidemment à l'autonyme dont la notion paraît timidement n'émerger que sous l'apparence du cliché, d'autres diraient de la lexie. Il est bien vrai qu'à des degrés divers la créativité est le plus souvent nulle ou voisine de zéro dans *la chauve-souris*, *prendre un bain*, *le pot aux roses* ou *le carré blanc*. Mais, outre que le terme est parfois dépassé et qu'il en va de même de *qui vivra verra*, on ne saurait glossologiquement éliminer les cas où la souris eût retrouvé des poils, où le bain pût se rendre, où le carré fût polychrome ou le rosier en cause, de Noël. Autrement dit ce qui n'est jamais démonté peut être à l'occasion démontable et le caractère de l'unité rhétorique, à l'instar de celui de l'unité grammaticale, n'est en rien affecté par les dimensions, voire le rendement, qui lui sont assignés par la langue.

Si l'absence d'inférence, en revanche, est très précisément à l'origine de l'incohérence du schizophase, on conçoit que, fût-il bloqué par une stéréotypie, l'aphasique trouve une aide dans l'autonymie, une facilitation, comme on dit, dans l'ébauche ou le lieu commun. Loin d'être superfétatoire, cette propension du terme à se décomposer fait, au même titre que la synonymie, partie sémantiquement de notre pouvoir d'expliquer. Il convient même d'aller plus loin car on ne pourrait raisonner sans cette abondance verbale qui, ajoutant des mots à des mots — puisque le texte est énumération et que les syntagmes ou expansions qui, formellement ou conceptuellement, l'organisent n'en changent pas le caractère — sans porter pour autant atteinte à la cohésion du propos, fait surgir la logique du simple catalogue et le plan du moindre exposé, de la redondance inhérente à l'unité grammaticale.

Si le nom que l'on donne aux choses, d'une certaine manière, les cause, il n'est pas jusqu'à la répétition qu'on en fait qui ne lui donne valeur d'argument. Le pléonasme lui-même est justification et l'on ne saurait nier dans la mode actuelle des *très très*, *la politique politicienne*, *le patron des patrons* ou *la priorité des priorités* — sans prétendre, bien entendu, y déceler la quintessence de la pensée — une sorte de passage à la limite de la *ratio* en même temps qu'un témoignage supplémentaire de ce verbalisme contemporain par nous tant de fois critiqué qui prend le savoir pour la valse des étiquettes et la démonstration pour un tambour.

Il pourrait paraître curieux, dans ces conditions, que cette indéniable entité rhétorique n'ait point pris chez des linguistes dont l'orientation lui

[95] était pourtant favorable une place au moins égale à celle que la tradition — non sans raison, sinon sans discussion — faisait à ce que nous avons appelé le synonyme. C'est qu'en bref, comme nous l'avons dit, la performance étant inséparable de l'instance et si fine que soit l'observation, le terme n'avait en lui-même aucune chance de s'imposer, là où le mot n'est pas admis.

Ce n'est point sortir du sujet que de passer maintenant de la proposition à la syllabation car ce que l'une est à la nomenclature, l'autre l'est à ce que nous avons défini comme ressortissant à la diction. Il y a lieu même de considérer qu'énoncer et prononcer sur cet axe sont sinon une seule et même chose, du moins les deux faces d'un mécanisme unique participant à la désignation ; la coupe syllabique, en effet, n'est en rien différente de la coupe prédicative. Encore faut-il, pour s'en rendre compte, la situer là où il convient, c'est-à-dire à l'akmé de l'arsis et de la thesis constitutives ensemble de la syllabe, non, comme généralement on le fait, entre syllabes consécutives d'une marque ou d'un mot qui ne sauraient en constituer le cadre légitime, puisque d'ordre sémiologique.

Pas plus que nous n'avons retenu, en matière de proposition, la dichotomie "logique" du thème et du propos, nous ne retiendrons ici celle de l'explosif et de l'implosif pour caractériser les deux chaînons, car ce serait recourir à l'explication mécaniste par une sorte de climax et d'anticlimax articulatoire des apertures qui peut bien évidemment correspondre à la ligne de plus grande pente de la phonation, mais que le *squelette* ou la *ptose*, par exemple, suffisent à démentir en français. Les appeler consonne et voyelle serait, à la rigueur, étymologiquement satisfaisant s'il ne s'était passé pour elles ce qui s'est passé pour le nom et le verbe et qu'on n'eût, sous les étiquettes, confondu abusivement les types avec leurs fonctions propositionnelles ou syllabiques.

Or, s'il est selon nous aberrant de prétendre réduire la proposition — fût-elle représentée par *S* — à la fameuse et bien vieille dichotomie *SN* et *SV*, la sonante — sans cesse évanescence et toujours résurgente — est là pour attester que le même type dans certaines conditions peut alternativement fonctionner comme voyelle et consonne, ainsi qu'il en est du nom dans le jugement d'identité. Il n'est pas jusqu'à la copule qu'exige notre langue dans ce dernier cas qui ne trouve son pendant dans la vocalisation alphabétique des consonnes où *bé* n'est point, au fond, le représentant du phonème mais l'équivalent de *c'est b*.

La syllabe n'est donc pas une question d'économie de souffle ; sinon l'animal lui-même en émettrait, ce qui n'est pas le cas. Il suffit de constater la variété des onomatopées selon les langues pour être convaincu qu'elles introduisent, en le prononçant, dans son cri une partition qui naturellement n'y est pas. Cela ne la renvoie pas pour autant à la structure qui ne comporte

[96] d'autre unité que le phonème. L'hésitation d'un certain nombre sur ce point tient, d'une part, à ce que l'absence de statut phonologique n'empêche pas la performance de présenter les caractères de l'instance qui la fonde et non des mécanismes qui la mettent en œuvre, d'autre part, à la fréquente confusion des lois de la syllabe avec les règles de la concaténation dont la coïncidence est aussi fortuite que celle, précédemment évoquée, de la syntaxe et de la proposition ; de l'imputation à la grammaire, enfin, des conventions propres à la langue qui ne fait pas, nous l'avons dit, acception de la dichotomie glossologique.

Comme la proposition est le noyau de l'énoncé, elle est en vérité le noyau même de la prononciation. Et l'on ne saurait du fait que toutes deux contiennent un nombre entier de phonèmes et de mots conclure que ces derniers sont à considérer comme des sous-multiples respectifs de l'une et de l'autre. Ce sont réalités d'un autre ordre ; deux analyses dont le principe est identique, très rarement les résultats.

Les langues ne sont pas nombreuses où le patron de la syllabe se ramène, comme on dit, à *CV*. Le plus généralement, un certain nombre de phonèmes se distribuent sur chacun des chaînons, le même alors comptant pour deux et la *politique politicienne* ayant dans la gémignée sa réplique. Les contraintes, de ce point de vue, sont de sources diverses et le travail du linguiste consiste précisément à discerner ce qui y ressortit soit à la concaténation, soit à l'équivalent phonétique de l'expansion, soit encore sociolinguistiquement à la langue, voire à nos possibilités phonatoires, ou aux conditions exigées du message en vue d'une meilleure information. La longueur de l'arsis et de la thesis, par exemple, dans le cas de la proposition, varie énormément selon les paramètres et l'ampleur de la période n'est jamais la même notamment selon que l'énoncé est oral ou écrit.

La comparaison, d'ailleurs, va beaucoup plus loin qu'à première vue il n'y paraît. Ce que nous avons dit plus haut, en effet, de l'effacement par syntaxe ou, comme nous le verrons ci-après, par expansion des noyaux de l'énoncé qui — fût-il graphiquement parataxique et contrairement à l'opinion reçue — voit croître alors et se complexifier les termes d'une unique proposition vaut, toutes choses égales, pour la syllabe ; encore que cette dernière ait plus souffert que sa partenaire d'une timidité corrélative de l'asservissement dont nous avons parlé et qui, modelant plus ou moins syllabes et propositions sur des réalités grammaticales, prétend les dénombrer lorsqu'elles sont le plus manifestement solidaires, au risque d'inventer, pour justifier l'amplification, de pseudo-unités toujours plus larges culminant — mais sans doute est-ce provisoire — d'un côté, dans ce qu'on nomme le "texte" ou le "récit" ou encore le "discours", de l'autre dans le groupe accentuel ou le schéma d'intonation.



[97]

Tout cela fait qu'il nous paraît plus sage et plus conforme à la réalité du signe de fonder désormais la théorie de la syllabe — puisqu'elles participent de la même intelligibilité — non sur la phonation, mais sur celle dont la symétrie puisse efficacement l'éclairer, je veux dire de la proposition. Non que nous nous rallions par là à la thèse de ceux pour qui elle constitue l'un des échelons, si bas qu'il soit, dans l'édification du sens, car elle reste bien entendu, sur son axe, réaménagement phonétique du signifiant ; on y verra plutôt la conséquence de cette réciprocity des faces qui fait généralement parler à leur endroit d'immanence. C'est à une mauvaise interprétation de cette dernière qu'est due l'abusives extension de l'usage fait actuellement du concept de prosodie.

Rappelons que, si la dénotation tout en ne faisant pas acception de la structure phonologique passe nécessairement par le seul signifiant, la pertinence qui ne fait pas, de son côté, acception de la structure sémiologique ne saurait passer par autre chose que du signifié. Sans doute la sémantique n'est-elle jamais sans conséquence phonétique et l'on reconnaît, par exemple, à leur ton, les professeurs ou les ecclésiastiques : nous parlerions volontiers, au sens anglais, d'emphase pour caractériser cette contribution qualitative au vouloir dire global de l'énoncé. Cela ne confère à la modulation ni le statut de marque, ni celui de fonction.

Une dernière confirmation de l'indépendance absolue, d'une part, de la chaîne et de la séquence, de l'autre, du texte et de la phrase ou, si l'on veut, de l'inconvénient d'une définition de la syllabe et de la proposition comme respectivement constituées de chaînons consonantique et vocalique ou de "syntagmes" nominal et verbal nous est fournie par le fait bien connu que l'une et l'autre sont complètes dès qu'elles satisfont à l'exigence grammaticale du minimum phonologique d'un phonème ou sémiologique d'un mot. C'est seulement dans l'hypothèse — en réalité controuvée — d'une correspondance bi-univoque de l'instance et de la performance que cette configuration serait à considérer comme un manque.

En soulignant avec tant de vigueur un parallélisme aussi peu contestable nous pensons être plus que jamais dans la ligne de notre démarche épistémologique, puisque le type de réalité prise en compte — et qui est proprement humain — nous paraît du même coup échapper tant à l'idéalisme formalisant qu'à la matérialisation grossièrement positiviste. Ce que l'on croyait vrai naguère de la mutuelle transparence du concept et de l'énoncé l'est bien plus encore du rapport de la prononciation et de l'énonciation qui, loin de ressortir à des processus différents, ne sont éducatibles qu'ensemble puisqu'ensemble elles contribuent à une désignation si liée elle-même à la signification qu'elles forment entre elles une dialectique dont nos capacités phonatoires et idéatoires constituent le premier moment. En bref, nous ne

[98] croyons pas plus à la tension croissante et décroissante de la séquence qu'à la structure logique de la phrase, mais à une explication spécifiquement glossologique, en l'occurrence rhétorique, de l'une et de l'autre. Il n'est, pour ce qui présentement nous concerne, de science humaine qu'à ce prix.

Nous en aurons terminé avec la nomenclature et la diction, la syllabe et la proposition, lorsqu'enfin nous aurons précisé que, leur existence n'étant que dialectique, les identités et unités par elles élaborées ne sauraient à leur tour devenir elles-mêmes la base d'autres opérations. C'est toujours, autrement dit, de la grammaire qu'il faut partir pour réaménager l'analyse. Et si l'épel ou le vocable contestent, nous l'avons vu, l'identité du trait ou du sème, le chaînon ou le terme, l'unité du phonème ou du mot, il va de soi que le champ et l'expansion dont nous allons aborder l'étude, ainsi que leurs correspondants phonétiques, contestent directement paradigme et syntagme, voire corrélation et concaténation. Comme tels ils n'opèrent, pour ne citer que les premiers, ni sur des synonymes ni sur des autonymes, mais représentent ce qu'on pourrait appeler la catégorisation sémantique des sèmes et l'ordination sémantique des mots.

#### *Du champ et de l'expansion*

Il semble à ce propos que sous le nom de champ aient été confondus avec le *Sinnbezirk*, l'*area of meaning* ou la *sphère notionnelle*, dont l'idée nous vient originellement d'outre-Rhin, cette organisation sémantique des sèmes qui recatégorise, en somme, le paradigme. Les images que l'on multiplie pour le décrire, telle celle qui a fait fortune de réseau, évoquent plutôt, d'ailleurs, la mutualité de leurs rapports que leur similarité. Or c'est bien de cette dernière exclusivement qu'il s'agit. À l'identité partielle de la forme correspond, par remaniement, l'identité partielle du concept. Quel que soit le domaine concerné, les sèmes s'y disposent en systèmes rappelant étonnamment, selon qu'ils s'y emboîtent ou qu'ils s'y juxtaposent, soit la flexion, soit la dérivation, sans rien avoir à faire avec les "restrictions sélectives" fondées syntaxiquement ou expansionnellement dans le texte. Là encore les "classes", si classes il y a, ou plutôt les catégories sémantiques ne sauraient résulter d'un simple syllexique. Toutes les hiérarchies, bien évidemment, sont possibles, ayant la souplesse du sens et variant, comme nous l'avons vu, au gré des paramètres. Il nous suffit, pour en traiter, que soit reconnu sous ce nouveau jour le principe même de l'inclusion, dût son illustration n'être, par facilité, qu'objective.

Il y a beau temps, à vrai dire, que la chose, en tout cas, se pratique et la science aristotélicienne n'était rien d'autre qu'une extrapolation du langage,

[99] fondée qu'elle était sur la subsomption des espèces et des genres et la double exclusion de son sein de ce qui n'était plus nommable par excès de particularisme ou, philosophiquement, de généralité. Médor est Médor, comme l'être est l'être, en effet, et c'est seulement dans la mesure où Médor est un animal ou que l'animal est Médor que le concept se fonde ou qu'il s'exemplifie. On apercevra là, sans pousser plus avant, l'effet de l'une et de l'autre de ces attitudes intellectuelles qui, selon le tempérament, ou dans notre voisin nous font découvrir l'Homme ou réduisent allègrement l'Homme à notre voisin. Ainsi le même champ peut-il se parcourir soit du plus particulier au plus général, soit du plus général au plus particulier.

Nous avons, pour en nommer les pôles, adopté, comme on a pu remarquer que nous l'avions fait systématiquement pour l'ensemble de la sémantique, des termes en *-onymes* afin de distinguer avec plus de clarté des configurations grammaticales celles qui dialectiquement ne doivent leur existence qu'au sens. Qu'on ne s'y méprenne pas : pantonyme et idionyme, pour nous, ne sont nullement des entités, mais les degrés extrêmes d'une échelle d'extension qui fait que si le mammifère est idionyme de l'animal, il devient à son tour pantonyme du chien. On conçoit sans peine que l'idionyme permette la concision et que le pantonyme, si l'on veut que la quantité d'information soit constante, nous oblige à la périphrase. Tout est affaire d'occasion et il est bien évident que si, au lieu d'évoquer "celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires..." l'aigle de Meaux eut nommé Dieu, il n'y eût eu ni Bossuet ni oraison funèbre, ni même, au terme, classicisme ! Les sèmes, en revanche, placés hiérarchiquement au même échelon conceptuel, comme le chien ou le chat dans l'exemple cité, seront dits pour cette même raison, isonymes.

On aurait tort de ne voir là que la manifestation quelque peu perverse d'un parti pris de classification. S'il y a perversion, elle n'est pas notre fait, mais bien celle d'une rhétorique effective à l'égard de la grammaire qui lui fournit négativement sa seule justification. L'inclusion dont sémantiquement il s'agit rejoint si parfaitement celle du paradigme que l'on peut, sans forcer les choses, affirmer que l'idionyme et que le pantonyme sont dans le même rapport que morphème et lexème, à ceci près qu'en matière de vocabulaire le classificateur deviendrait la base dont les divers items constitueraient les cas. On s'expliquerait du même coup qu'un oiseau ne fût pas nécessairement un rossignol, encore qu'un rossignol fût nécessairement un oiseau. L'erreur à ne point commettre serait, en conservant la même base et pour le paradigme et pour le champ, de tenir tautologiquement pour flexion sémantique du sème la gamme de ses effets de sens dont le nombre serait fonction — comme pour orange, alternativement fruit, couleur ou cité, par exemple — de celui des divers pantonymes qui les classent. La flexion qui

[100] dans le champ nous révèle son fonctionnement tire de l'inversion de la grammaire le principe même d'une immense déclinaison des êtres dont la pyramide pour nos sphinx semble avoir masqué le soleil puisqu'ils proclament des universaux sans en poser le fondement.

J'entends bien qu'il en va des champs comme des isotopes et que les bouleversements internes y sont, nous l'avons dit, fréquents. Mais c'est précisément parce que glossologiquement ils existent que la "figure" — dont nous avons vu qu'elle ne peut s'évaluer comme écart par rapport ou à l'usage ou à l'objet — au même titre que les universaux trouve un semblant d'explication. Ce qui est en cause, en effet, n'est plus le rapport du signe à la norme ou à la conjoncture, mais l'organisation toujours mouvante des concepts ; et s'il est vrai que Madrid de l'autre côté des Pyrénées peut devenir du nôtre la capitale de l'Espagne, il ne l'est pas moins que l'idionyme de l'un peut être le pantonyme de l'autre et réciproquement.

Le moins étrange n'est pas de constater que si l'emploi du pantonyme pour l'idionyme, bref du fruit pour la pomme, n'a jamais fait question et passe même pour un savoir, l'inverse, aussi fréquent pourtant, s'est trouvé sinon condamné au nom du bon usage, du moins "poétiquement" réservé. La métaphore ipso facto qui n'est rien d'autre que la pantonymisation de l'idionyme ne pouvait qu'apparaître somptuaire, séparée qu'elle était de son contraire dont la prise en compte l'eût banalisée et qui est l'idionymisation du pantonyme. L'"interaction" vaut dans les deux cas : parler de fruit quand on le mange ne néantise pas le fait que le fruit soit une pomme mais dire Napoléon pour désigner l'ex-empereur de Centrafrique ne néantise pas Bokassa !

Il n'est donc point faux de parler, comme la mode s'en est établie, de champs des couleurs, du bétail ou des comestibles, à condition de n'y point d'abord lire l'écho des civilisations qu'ils sont aussi, mais d'une autre façon, et d'y viser plutôt le processus par lequel glossologiquement — et parce qu'ils procèdent du paradigme — ils font éclore des pantonymes trop vite pris pour des universaux. Née de la similarité formelle qui est essentiellement, nous l'avons dit, morphologie, la similarité conceptuelle instaure entre les sèmes non pas un, mais des systèmes de rapports aussi variés que les vocabulaires et dont l'étude ne saurait sans abus porter le nom de lexicologie. La structure lexicale est une chose ; le champ en est une autre qui n'a pas même avec elle directement de relation puisqu'il fournit l'équivalent des types. Et si l'on peut comprendre à la rigueur que, faute de définition correcte de la première, la seconde ait pu un temps lui tenir lieu de pis aller, on ne saurait, sans risque pour notre discipline, laisser sans réagir se pérenniser la méprise. De deux choses l'une : ou l'on est en grammaire et il n'est que des sèmes et les sèmes sont forme ; ou le terrain choisi est celui de la rhétorique

[101] et les concepts auxquels dorénavant on a affaire, encore qu'ils en procèdent, ne sauraient passer pour des sèmes ni leur organisation pour la grammaire.

Bien que l'état de nos recherches ne nous permette pas, pour l'instant, de cerner avec toute la précision désirable l'équivalent phonétique du champ, il semble que, d'une part, le principe du parallélisme des faces, de l'autre, le commun ressort des erreurs actuellement imputables aux acousticiens aussi bien qu'aux sémanticiens ouvrent déjà la voie à une solution rationnelle.

Les "universaux phonologiques", à l'identification desquels les binaristes sont contraints, n'ont en fait rien à voir avec ce qu'à la suite de l'école pragoise nous nommons des traits pertinents. Nous n'en contestons pas pour autant l'existence, même si nous refusons de l'inscrire dans la réalité physique de l'onde sonore ou la matérialité du spectrogramme. Nous y verrions même volontiers l'esquisse de ce que nous cherchons, à savoir justement — sur la base de leur diffusion ou de leur compacité, de leur acuité ou de leur gravité, de leur tension ou de leur laxité — le jeu d'un processus très exactement phonétique d'inclusion systématique des traits, en tous points comparable à la précédente inclusion sémantique et dont le seul tort est de se présenter comme modèle d'ingression et de régression de la structure, alors que sa "logique" — sans doute opératoire pour la fabrication d'un langage synthétique — est sans cesse en clinique manifestement démentie par les faits.

Le profit théorique du "visible speech" n'est peut-être pas tout à fait celui que l'on en attendait. En incitant les phonologues à dépasser la forme pour s'intéresser aux conditions du réinvestissement, la démarche nous suggère par son excès même l'obligation où l'on est de poser — et c'est glossologiquement important — la notion de ce que l'on pourrait appeler une zone où se résoudrait phonétiquement la contradiction de la corrélation et des formants. Outre que la querelle des fonctionnalistes se trouverait par là, à la fois, dialectiquement et fort élégamment dépassée, on y gagnerait d'expliquer autrement que par l'influence d'une corrélation disparue avec le phonème le caractère rigoureusement systématique des erreurs de l'aphasie phonologique de Broca.

L'expansion, tout compte fait, n'est pas mieux traitée que le champ. Sans doute, par suite de l'horizontalité des études contemporaines du langage, le mot est-il lui-même bien connu ; il s'en faut, toutefois, qu'on y mette ce que nous y mettons, puisqu'il s'applique, dans notre perspective, au seul processus d'intégration des mots, par où sémantiquement se réaménage la syntaxe.

On nous accordera que, tout autant que la similarité, la complémentarité formelle n'épuise pas la complémentarité conceptuelle qui n'y trouve, là encore, que son fondement. Le rapport de l'un à l'autre ne pouvait, cependant, être clairement perçu tant que la cohésion sémantique, d'une part,

[102] était tenue pour un syntagme et que l'évidente asyndèse d'une construction comme *des fleurs sur la table à minuit* n'était point pourvue grammaticalement d'un statut analogue à celui dont l'adverbe, depuis fort longtemps, jouit en morphologie ; que l'on persistait, d'autre part, à imputer à la grammaire des relations qui ne se justifient que par le sens. Or il est bien vrai que structurellement l'on ne peut savoir si dans *la maîtresse d'école enrhumée*, l'école entière tousse ou seulement la maîtresse, où se doit faire la répartition dans *je peins les yeux noirs* ou bien *je vois le carré blanc* pour ne rien dire de *la maison de la culture de Rennes*.

L'analyse traditionnelle s'en tirait par une pirouette, puisque, désignant dans le premier cas la complémentarité syntaxique sous le nom, d'ores et déjà discuté, d'"adjectif", elle pouvait, en envisageant son "rapport", mettre à part justement ce qui pour nous relève de la seule expansion. C'est l'une des difficultés de la lecture pour l'enfant qui, manquant à la fois d'expérience et d'usage et peu différent sur ce point de ceux qui manquent de culture, n'est pas toujours capable à bon escient de rendre à César ce qui est à César et de ménager correctement ses pauses. La règle n'est pas en cause, mais la vraisemblance qui vient à sa rescousse lorsqu'elle ne suffit pas — comme ici c'est le cas — à déterminer, s'ils sont de même type, par la voie de l'accord ou de la concomitance, à quel "principal" il convient de rattacher le "complément". Ainsi en va-t-il des interminables débats concernant *le savant aveugle*, *le jeune homme grand et mince*, *le drapeau noir et blanc*. Nous avons observé nous-même bien des fois, dans l'application du *token-test* à nos malades, la façon dont linguistiquement ils trompaient l'attente du psychologue : l'analyse en question peut d'un *petit rond rouge* ou d'un *grand carré vert* faire éventuellement deux consignes, là même où on en escomptait trois.

On pourrait croire, au vu des exemples jusqu'ici produits, que l'expansion ne joue que dans les limites du syntagme. Il n'en est rien, bien entendu, et les enchâsser de la sorte reviendrait sinon à les confondre, du moins à en ordonner "logiquement" les contraintes alors qu'il s'agit, du point de vue de la glossologie, d'en évaluer contradictoirement l'effet sur les mots. Loin de n'être qu'un moyen de lever l'ambiguïté syntaxique de l'énoncé, l'expansion crée ses propres rapports où la forme n'intervient pas.

La suite asyndétique des verbes, par exemple, d'il *est parti*, *je sors* ou de *je sors* *s'il est parti* n'empêche pas d'introduire entre eux un lien rhétorique de consécution, tandis qu'on peut toujours sans peine imaginer de rigoureux syntagmes qui n'aient à proprement parler aucun sens. La réversibilité implicite de l'enchaînement de *Pierre et Paul* ne va pas obligatoirement à l'encontre de leur hiérarchie sémantique ; mais il ne manque pas non plus d'authentiques subordonnées à valeur, comme on dit, tout simplement

[103] "coordonnante". Il n'est pas jusqu'à l'anaphore qui ne trouve dans cette phase son correspondant avec la reprise, non du même car cela grammaticalement ramènerait à l'homotaxie, mais d'un équivalent qui ne doit sa "co-référence" qu'au sens. C'est justement l'un des problèmes du récit que de ventiler dans l'énoncé l'information requise, sans qu'il en ressorte alourdi ou trop riche de "notre héros" ou "notre ami" ! Qu'il y ait là procédé, c'est évident, mais rhétorique justement et qui n'est pas bien loin de la prétérition.

On voit finalement d'où provient la traditionnelle formulation de la syntaxe qui, pour s'être depuis faite géométrique, n'a point tellement changé, ayant les mêmes postulats. Tout comme l'on a pris les universaux des champs pour des classes de sèmes sans s'apercevoir que c'est au démarquage de la seule grammaire que la rhétorique elle-même doit de les avoir constitués, on a pris derechef ceux de l'expansion pour des schèmes et cru pouvoir parler de la structure du texte en termes soit logiques de cause ou d'effet, soit de relations de type spatio-temporel, soit — ce qui revient au même — d'agent et de patient, de sujet ou d'objet, toutes notions qui, bien qu'issues du principe d'intégration du syntagme, n'en ressortissent pas moins à la structuration explicite de l'énoncé. On ne saurait, en bref, en les prenant pour base échapper à la circularité.

Et parce qu'en fait leur prégnance, d'une part, a longtemps compromis l'avènement de la syntaxe, qu'en y retrouvant, d'autre part, son image inversée, cette dernière gagne aussi une meilleure possibilité de s'expliquer, il serait absurde de ne pas traiter lui-même plus à fond un processus grâce auquel conceptuellement se subordonnent ou se coordonnent les mots dans la phrase et qui, dans la ligne directe de son corrélat, n'instaure — sous la variété des aspects qu'il revêt — aucune dépendance mais essentiellement une compréhension. C'est le sens, et non la grammaire, qui donne des fruits aux arbres, et des ailes aux oiseaux, qui fait une maison de portes, de fenêtres et d'un toit, qui lie le fusil, le carnier, les cartouches au chasseur, tout comme c'est le sens aussi qui attache la réputation de telle cité que nous ne nommerons pas à ses fromages, sa piscine, ses andouilles et son Sacré-Cœur. Ce n'est plus une question de relation du général et du particulier, mais d'englobement respectif du tout et de la partie, où le rôle du thème est assumé, cette fois, par l'intégrant, quel que soit le statut syntaxique du mot par lequel dans le texte il se trouve représenté, celui de parenthème étant, de son côté, joué par l'intégré.

Ainsi rhétoriquement ajoutons-nous à la déclinaison de l'être que nous devons au champ la conception essentiellement déterministe d'un ordre du monde dont, par le truchement de l'expansion, le principe est finalement dans la syntaxe. Et le contre-sens est le même que celui de l'analyse componentielle qui consiste à ramener à une même "structure profonde" tant *le*

[104] *jardinier cultive les fleurs que les fleurs sont cultivées par le jardinier, voire la culture des fleurs par le jardinier.* La profondeur en cause ne saurait être explicative, n'étant point celle du langage, mais celle, consécutivement, de notre faculté d'abstraire. Non qu'il soit interdit de profiter pour en parler des possibilités qu'il nous donne, mais toujours en gardant le souci de ne mêler en aucun cas ce qui ressortit à la dynamique du sens et ce qui est imputable à l'unité partielle de la forme.

Les concepts, ainsi ordonnés par voie d'intégration expansive, portent chez nous, selon que justement ils englobent ou sont englobés, les noms soit d'holonymes, soit d'hyponymes, soit encore de prosonymes s'il n'apparaît entre eux aucune hiérarchie. Entendons bien que cette dernière est là encore toute relative et que, pour s'en tenir à la compréhension objective, l'on ne peut faire du toit l'hyponyme de la maison sans qu'il soit en même temps à considérer comme holonyme de la tuile. Il se peut même qu'en fonction d'autres paramètres ils alternent ; mais il en est alors de leur rapport, toutes choses égales d'ailleurs, comme de celui du pantonyme et de l'idionyme : s'il est toujours possible, en effet, de résumer par un holonyme une séquence d'hyponymes, on estime infiniment moins naturel, encore que les exemples en soient légion, cette holonymisation de l'hyponyme qui nous fait couramment désigner le gibier par son poil, la maladie par le symptôme ou le contenant par le contenu. En bref, la métonymie est à l'expansion ce que la métaphore est au champ ; non point "figure", mais économie conjoncturellement limitée d'une énonciation visant, quel que soit le sens de la contraction, à satisfaire au mieux les besoins de l'information.

Enfin, il est hors de doute que la distinction ébauchée plus haut de la zone phonétique et de la corrélation phonologique doit avoir son correspondant dans l'autre axe et que les règles de concaténation des unités de la chaîne ne sont pas non plus à confondre avec la pression articulatoire de l'environnement séquentiel. Entendons qu'il ne s'agit pas ici de ces restrictions combinatoires dues seulement à l'usage ou à cette pondération du message sur laquelle justement s'appuie le Wernicke et qui avec l'ampleur accroît d'autant la probabilité statistique des choix ; mais bien de l'ensemble de ces accommodations phonétiques soit à distance, soit contiguës des phonèmes à leur entourage sans modification de leur statut, au prix, le cas échéant, de la promotion alternée de telle ou telle de leurs variantes cumulatives, l'opposition de force, par exemple, prenant occasionnellement le relais en français de celle de sonorité. On sait aussi que, quels que soient la langue et le système en cause, la répartition des temps faibles de la phonation n'est point aléatoire.

Tout cela fait qu'on ne saurait mêler sans abus deux ordres de contrainte et que le distributionnaliste était voué à l'échec en partie pour s'être mépris



[105] sur ce point. C'était une naïveté, d'autre part, de s'imaginer trouver dans le concept d'environnement — fût-il plus exactement défini — une garantie contre le mentalisme, vu que son principe n'est nullement à chercher dans la linéarité, mais dans le système dont la contradiction fonde explicitement son objectivité. C'est dans le cadre ainsi délimité qu'éventuellement s'opèrent les permutations, les métathèses, les haplogogies.

On saisit mieux ce que sur tous ces points la théorie peut tirer de l'aphasiologie, voire de la clinique de la schizophasie. Non qu'elle puisse y trouver autre chose que la validation ou l'invalidation de ce qu'elle y projette — car, pour nous, l'empirisme a fait scientifiquement long feu — du moins a-t-elle l'occasion non seulement d'y expérimenter les réalités qu'elle décrit, mais surtout d'en découvrir l'explication dans une dialectique dont l'arrêt, soit qu'il compromette, soit qu'il réifie la grammaire, exagère ou suspend l'action de mécanismes performantiels que l'on n'eût jamais pu — n'eût été la pathologie — espérer jamais isoler.

A proprement parler, en effet, le schizophasie n'énonce ni ne prononce ; il reste que ça parle en lui. Mais si l'aphasique en apparence le fait, c'est seulement que l'aptitude rhétorique à parler survivant à l'abolition de l'instance qui la lui donne, il continue en situation à phonétiser et à sémantiser, mais de telle façon qu'il devient esclave ou du sens ou du son, faute de l'être de lui-même. La contribution de l'un et de l'autre n'est pas, autrement dit, moins indispensable à une connaissance précise de la référence qu'elle ne l'était à celle de l'incidence, c'est-à-dire du rapport du signe à la structure où se fonde sa grammaticalité.

Si nous croyons que cette approche à la fois analogique et expérimentale nous permet d'éviter ce que nous avons nommé la circularité pour ce qui est également des mécanismes de l'énoncé, nous ne prétendons pas qu'elle suffise à en évaluer rigoureusement la portée. Il convient encore pour cela d'envisager les diverses façons qu'a le locuteur de nécessiter phonétiquement et surtout sémantiquement son message et qui sont, pensons-nous, autant de manifestations d'une même raison pratique dont aucune à ce titre ne prévaut sur les autres ni de soi ne comporte plus de vérité.

## *Sens et Causalité*

### *Science*

Car il est évident qu'en détachant la référence de l'objet pour l'étendre à l'ensemble des paramètres, nous n'avons fait qu'un premier pas. Nous ne pouvons tout dire à la fois et notamment que la désignation, contrairement à ce que par souci de clarté nous avons pu jusqu'ici laisser croire, confère un sens, non point unique, mais authentiquement alternatif, au pragma qui peut être le fruit soit, comme nous l'avons vu, d'une adaptation de l'univers des mots à l'univers des choses, soit — et c'est là l'élément nouveau — d'une

[106] réduction de ce dernier au langage lui-même employé pour le dire, sans qu'en souffre le moins du monde une propriété visant, quelles qu'en soient les modalités, à la coïncidence du verbe et du dit. Et s'il peut, de prime abord, sembler hasardeux d'imputer *logos* et *muthos* à une égale *sophia*, sans doute jugera-t-on scandaleux d'ajouter l'*epos* à la liste et de dire de la *poiesis* une rhétorique endocentrique, bref une autre manière de penser. Tout semble prouver, pourtant, que fondamentalement l'opération ne change pas quand le verbe lui-même, et non plus l'univers, se fait œuvre, que le message, devenu *poiema*, porte en soi sa motivation et définit comme intransitivement ses contours.

En traitant successivement chacun des volets du triptyque — que le tour éventuellement archaïsant de l'un ou ludique de l'autre n'autorise pas selon nous à continuer de séparer — nous entendons précisément montrer dans la science, le mythe et le poème les modes glossologiquement équivalents d'investissement du signe dans la conjoncture et, dans les fonctions métalinguistique, métaphysique et prosodique, autant de variétés d'une seule et même causalité.

Si le *logos*, pour nous, reste l'emblème de la science, c'est un peu pour respecter des habitudes où rien, à vrai dire, ne nous apparaît insignifiant. Il est révélateur, en effet, d'une certaine philosophie du langage qu'entre tous ses investissements celui-là seul eût été jugé assez sérieux pour être habilité à porter le nom même du signe. L'étiquette, au reste, est commode et n'implique, bien sûr, à nos yeux aucun statut privilégié. Peut-être sera-t-on surpris que nous appelions science, ici, non un corps de doctrine mais justement cette modalité de l'énoncé qui ne se distingue du mythe que par la façon dont, quel qu'en soit le paramètre, s'y réduit l'écart des mots et des choses sur la base d'un réaménagement systématique des premiers. C'est que nous croyons urgent de restaurer l'originalité glossologique de la visée en l'épurant de ce qu'elle doit soit au chiffre qui la technicise et fait du concept un produit, soit à la discipline codifiant un état communicable du savoir, soit à l'orthodoxie liant la validité du message à la seule objectivité. C'est même faute d'avoir su dégager la science des sciences et la rationalité du souci de la vérité qu'on a si mal cerné son rapport exact au langage.

Bien sûr, il y a eu l'*Organon* et la "logique" dont on sait qu'elle prend sa source dans la grammaire et dont en retour la mutation de l'inhérence à l'équation préfigurait à sa façon celle de la taxinomie à la générativité ; il y a eu la "langue bien faite" dont l'intuition trouve un écho dans l'"énoncé bien formé".

Mais il était, hors d'une perspective dialectique, impossible de sortir de la contradiction des "*reine*" et des "*empirische Begriffe*", de comprendre qu'il n'est pas de concept a posteriori, attendu qu'on ne saurait imputer à la situation

[107] l'intelligibilité que le signe, en s'y confrontant, lui octroie ni de pureté finalement non plus. La science n'est pas, comme certains l'ont cru, le remaniement d'un langage qui ne saurait lui préexister, mais bel et bien le langage, en tant qu'à l'expérience lui-même spontanément se remanie, créant du même coup dans les choses un déterminisme dont les caractères reflètent ceux du métalangage auxquels ils doivent d'exister. Parler, c'est "causer" et puisqu'ici science et métalangage ne font qu'un — quel que soit le niveau de compétence du locuteur — essentiellement expliquer.

Loin de ne s'appliquer qu'au cas particulier où le langage éventuellement se prend lui-même pour objet, la notion souvent abusivement invoquée de métalangage revêt donc en ce qui nous concerne une importance primordiale. C'est à elle, en fait, que par commodité ressortissaient les exemples choisis pour illustrer le développement antérieurement consacré aux processus inhérents à l'élaboration de l'énoncé. La synonymie du vocable et l'autonymie du terme, en effet, sont à la base d'une explication qui ne nous apparaît comme simultanément subsomptive et résomptive qu'en vertu d'une rhétorique traitant spontanément ressemblance et contiguïté comme extension d'un générique, compréhension d'un principal. De là vient que chaque discipline a sa terminologie et ses lois, nous pourrions dire aussi son vocabulaire et ses phrases. De là surtout, puisqu'il n'est d'objet que perçu ou conçu et que le langage en somme est source de toute connaissance — dût-il se transcender dans l'extase — l'idée qu'il suffit de nommer pour comprendre et d'affirmer pour démontrer. La céphalée n'est pas un mal de tête, l'odontalgie est plus qu'un mal de dents, la dyslexie, de son côté, offre un espoir de guérison. Point n'est besoin même de jargon ; le poumon, pour Argan, fait l'affaire, comme, ailleurs, les grands monopoles ou la peur de la castration.

On s'aperçoit que le pouvoir des mots, à tort ou à raison, tient au savoir qui s'y condense, et que l'adage vaut moins par l'expérience qu'il conserve que par l'expérimentation illusoire qu'il fournit. Entre la bonne et la fausse monnaie, rien de ce point de vue ne permet de faire le tri. On imagine sans peine les conséquences dans un monde qui meurt mais où le verbe est roi, où le consentement volontiers devient preuve, où la diffusion, enfin, mesure le crédit. Ce n'est pas la moindre malchance de nos sciences, notamment, que d'être ainsi vulgarisées avant même que d'exister et de servir sociologiquement d'argument à des décisions politiques, voire psychologiquement, dans leurs rapports à leurs enfants, au flux ou au reflux des mères selon que, sur les ondes ou dans les librairies, tel ou tel prophète a surgi dont l'engance, on ne sait pourquoi, échappe jusqu'ici aux anathèmes de l'écologie. Sans doute la différence est-elle d'importance du savant et du charlatan. Mais elle n'est pas dans le langage où la théorie se formule, eût-elle même prévu les conditions de sa falsifiabilité. Elle réside seulement

[108] dans le protocole, pour nous clinique, de sa vérification, dans la transposabilité analogique et non métaphorisante de ses modèles, dans son aptitude à changer la pratique dont elle est issue.

Il convient même d'aller plus loin et de dissiper définitivement l'impression d'une quelconque disparité du langage de la science et du langage le plus quotidien. La formalisation est trop vite confondue avec l'algèbre qui la transcrit ou l'ésotérisme professionnel. Outre que le dosage de ce dernier peut varier, l'homogénéité rhétorique est totale d'une formulation résultant pour chacun de la mise en situation d'un signe qui fait, en retour, de phénomènes des substances et des procès. Et si l'on accepte, du moins, de ne plus identifier distance grammaticale sous-jacente au langage et réflexivité de la glossologie, on comprendra que non seulement la fonction métalinguistique n'est en rien compromise dans l'aphasie, mais que c'est sur elle en partie que s'appuient justement les malades pour compenser, qui par énumération des équivalents de la chaussure qu'il désigne, qui par celle des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches de l'arbre qu'il reconstruit sans le dire, l'abolition dimidiée de l'instance dans laquelle implicitement elle se fonde.

On voit mal, en bref, ce qui justifierait sur ce plan la permanence de la ségrégation scolaire des "scientifiques" et des "littéraires". Il n'y a pas loin de la mathématique à la grammaire et puisqu'il s'agit, tout compte fait, intellectuellement d'un seul et même fonctionnement, nous concluons que leur antagonisme tient moins à la nature des choses qu'à l'inertie des enseignants.

Ainsi définie, on comprend, d'une part, que la science ne soit point — ainsi que nous le suggérons — caractérisée par l'objectivité ni par l'universalité d'un savoir ; que ne trouvant pas, d'autre part, ses critères sur le plan où elle se constitue, elle ne puisse comme telle s'opposer à la gnose au nom d'une réalité qu'inductivement ou transcendantalement — c'est-à-dire de toute façon rationnellement — elles s'accordent à contester. S'y conformer, en effet, n'implique pas qu'on la positive, ni d'ailleurs qu'on l'idéalise non plus car ce mode de sémantisation, par la transparence qu'il vise de la structure à l'égard de la conjoncture, tend à néantiser les conditions de sa présence et à subordonner le signe au perçu. Il reste que le concept ne s'y réduit pas et qu'il n'est scientifiquement d'objet que construit. Construit, s'entend, avec des mots et c'est pourquoi, précisément, on ne saurait, fût-ce du vécu de l'homme, espérer d'autre explication que verbale ni manquer, pour y parvenir, de s'imposer le même effort au niveau linguistique en même temps qu'expérimental.

Quand personnellement nous parlons d'*objet*, de *trajet*, de *sujet*, de *projet*, voire de *conscience*, de *conduite*, de *condition* ou de *comportement* pour souligner la constance d'un ordre à travers la multiplicité des plans,

[109] quand un chirurgien parle de *in-lay* ou de *on-lay* pour exprimer à la fois l'identité et la diversité d'un geste avec une concision que le français, sans doute, ne lui permet pas, ce n'est pas pure coquetterie, mais bien désir de faire émerger au langage les relations que nous croyons saisir dans les choses. Non, certes, que nous souscrivions au fameux apophtegme qui veut que ce qui se conçoit bien s'énonce clairement ; mais plutôt en raison de notre conviction que l'on ne conçoit rien tant qu'on n'a pas de mots pour le dire. S'il est patent qu'ils ne suffisent pas, du moins pouvons-nous affirmer qu'il n'est science qui ne soit recherche de langage. Et l'actuelle complémentarité, j'allais dire complicité, des pseudo-sciences de l'homme et de ce qui survit de la philosophie tient seulement au fait qu'elles s'en contentent et qu'elles ont en commun, fût-ce diversement, de jouer, dans le meilleur des cas, alors que nous travaillons sur les mots. Il y a chez nous, c'est évident, plus de Jules Verne que d'Hippocrate. Cela n'entrave en rien, toutefois, conceptuellement la parenté puisqu'ici comme là on tente d'expliquer et qu'expliquer — qu'on puisse ou non montrer — revient toujours à se payer de mots.

Ce qui compte, c'est la façon dont le mot justement dénonce le miracle au terme d'une démarche à la fois résolutive et discursive. Prétendre, comme on l'a fait, distinguer dans les phénomènes un principe de légalité du principe de causalité relève d'une subtilité excessive ; car la chose n'est, en l'occurrence, rien de plus que le nom qu'on lui donne ni la cause, rien d'autre qu'un terme de proposition. L'histoire d'une notion, d'ailleurs, comme celle de déterminisme fait clairement apparaître ce qui la rattache en son fond à celle de prédication. Et ce n'est point sombrer dans le nominalisme, non plus que nier ce qu'elle doit à la stratégie de ses interventions dans l'univers, que d'identifier la science avant tout à cette nécessité heuristique qu'y induisent rhétoriquement nos conjectures et dont la validation dépend — c'est un autre problème — du pouvoir qu'elle nous donne de le transformer. Peu importe, de ce point de vue, que l'explication se fasse par modèle ou par origine, attendu que *puisque* vaut indifféremment dans les deux cas. Peu importe également l'ampleur ou la complexité du domaine expliqué : quel que soit l'infini, il est toujours à notre échelle dans la mesure, en effet, où ce que le langage n'atteint pas scientifiquement n'existe pas.

On saisit qu'à nos yeux, le langage ne pouvant se transcender lui-même, il n'est aucune différence entre l'attitude du chimiste cherchant à définir l'acide chlorhydrique et celle d'Alice demandant *what "it" means*. Point d'autre analyse, en effet, que celle que l'on a apprise à l'école et la glossologie comme l'ensemble des sciences de la culture, se distinguent des autres moins par l'excès, indéniable pourtant, de leur logocentrisme que par leur globalisme et leur moindre souci d'expérimentation. Car c'est chose bien

[110] connue que le mépris de nos facultés pour le travail. À force de prétendre embrasser la pensée, nos "laboratoires" ne brassent que du vent. Non que la technique en soit absente, mais par le truchement de la seule écriture, c'est-à-dire de cette classe particulière de signaux qui, parce qu'ils convoient du signe, portent encore en eux, fût-ce indirectement, la trace du langage. L'algèbre, au sens large du terme, c'est-à-dire finalement le chiffre, au même titre que le diagramme, en est une dont nous préciserons ultérieurement les rapports. Son succès, chez nous, ne date pas d'aujourd'hui et nos modernes SN, SV, voire  $\{ \sim \forall x \exists y \mathfrak{R} x y \} \Leftrightarrow \{ \exists x \forall y \sim \mathfrak{R} x y \}$  non plus que le FORTRAN ou autres fantaisies informatiques, n'effarouchent pas plus que les notations géométriques, chimiques ou géographiques, les descendants des scolastiques autrefois familiers des *Barbara Celarent Darii Ferio Baralipon...* Le passage de l'orthographe aux règles de réécriture ne représente pas, de *soi*, un progrès. L'algorithme oppose de nos jours le même obstacle qu'opposait la lettre naguère, au moins en matière de langage, à l'émergence de la science. On peut certes s'en servir, mais on peut aussi le nommer et l'illusion d'exactitude tient au fait que dans sa lecture — à l'instar de celle, si fréquente, des sigles tels ONU ou SNCF, 35 ou H<sup>2</sup>O — ce qu'on désigne désormais, c'est le chiffre et non plus le concept.

Or cette univocité tout artificielle nous trompe et, si intéressant qu'il soit d'étudier à cette occasion comment et pourquoi l'écriture tend à se substituer au langage, il serait arbitraire, voire contradictoire, de laisser penser que la science, pour cette raison, répugne à la dissertation, alors qu'elle est essentiellement bavarde ou n'est pas. L'urgence, dans ces conditions, n'est pas d'en changer les figures, mais d'inventer tout au contraire les procédures destinées à fonder la pertinence de la glose. Tant il est vrai que le langage est la source et la fin de la science. Non que le lien soit réciproque, ni plus important que celui qu'il entretient, nous le verrons, avec le mythe ou le poème. Mais on sait que si la manipulation modifie indiscutablement les conditions de l'observation, c'est en lui et par lui que s'établit la preuve. C'est pourquoi, en deçà de la philosophie des sciences, nous avons, dans le développement qui précède, appelé à dessein et sans en corriger l'ambiguïté glossologiquement du même nom tout dépassement verbal de l'imaginaire qui remet le langage en cause quoi qu'il en soit de ses axiomes.

Et l'on poussera encore beaucoup plus avant le scandale puisque la logique de notre propos nous incite à inscrire sous la même rubrique des messages dont la référence est irréductible à l'objet. Si choquant que cela soit pour nos mentalités occidentales, il est bien clair que la visée qui détermine l'univers promet aussi notre conscience — nous ne parlons pas de sujet — au centre du monde et des choses, ainsi, d'ailleurs, que l'autre à qui l'on s'adresse, sans que l'échange, pour autant, soit nécessairement concerné.

[111]

On conçoit que la mauvaise querelle faite périodiquement à ce qu'on nomme le rationalisme s'attaque probablement moins à lui qu'à une restriction abusive de la diversité des paramètres, non moins perverse assurément que le "scientisme" actuellement à juste titre contesté auquel nous devons d'avoir trop longtemps confondu linguistique et langage, morale et science des mœurs, *Geschehen* et *Geschichte*, travail et enseignement des I.U.T., la logique l'emportant sur toutes les autres rationalités.

Si l'on ajoute à cela que le fait d'être rhétoriquement explication n'empêche nullement le sens d'être aussi, par interférence des plans, déictiquement un produit, sémiotiquement un état, apophantiquement un axiome, on conviendra, enfin, que la science, de tous ces points de vue, n'a pas non plus de privilège ; qu'elle est elle-même lecture, interprétation, exégèse et que l'évidence y résulte, sinon d'un appauvrissement, du moins d'une extrême simplification. Cela, de notre part, ne motive aucun scepticisme, mais limite les prétentions d'un mode de connaissance qui, parti du langage, reste dans le langage et ne peut en conséquence dire ni contredire l'ineffable dont le verbe est la condition mais le fondement, mystiquement, dans la foi.

L'autre frontière de la science reste, du même coup — et en dépit des revendications issues de la praxis, de l'analyse ou de l'herméneutique — l'expérience concrète ou vécue, bref la contemplation existentielle. Ce n'est pas, comme on dit, que l'objet, pour désigner par lui l'ensemble ici de la situation, dans sa réalité nous échappe puisqu'il est très exactement ce catalyseur du message qui en fait un métalangage ; ni que l'épistémè soit par essence spéculative puisqu'il s'agit toujours de rhétorique et que la rhétorique aménage référentiellement la grammaire. Certes, les sciences fondamentales et les sciences appliquées ne sont pas du même degré de généralité, mais du même niveau d'abstraction. C'est un rêve prométhéen et qui n'a point d'issue que de prétendre, humainement, excéder le langage. Il faudrait pour que la science fût réellement fondamentale que ce que notre verbe recrée coïncidât avec ce qu'un autre Verbe peut-être a créé et c'est au sens strict du terme, la quadrature du cercle, par ailleurs, que de prétendre authentiquement l'appliquer.

Et comme, nous le verrons, le mythe et le poème, contrairement à ce que trop d'hurluberlus en ont dit, n'offrent pas plus d'espoir à qui souhaite le dépasser, nous concluons que c'est bien, sur ce plan, le langage qui, la faisant surgir, assigne aussi un terme à la pensée. Voyage, en somme, autour de notre chambre, mais voyage — dans le cas qui nous occupe ici de la science — qui, du moins, sait compter ses pas. Ce n'est pas pour rien que l'idéal en est représenté par les *mathēmata*. *Mathēma*, c'est la connaissance qui s'apprend et qui, antinomique en cela tant de la panchronie révélée du mythe que de la périodicité chantée du poème, se développe et se capitalise

[112] méthodiquement — c'est le mot — dans la successivité des temps. La pratique qu'on lui oppose, ou impose, nécessaire bien sûr pour qu'elle soit efficace, est trop souvent d'un autre plan. La science est pratique elle-même par définition dans la mesure où précisément ses messages ressortissent à ce que nous avons nommé le *pragma*. Expliquer sera toujours non pas tellement réduire, mais découper le phénomène et, si fines que soient les mailles du réseau, on peut estimer qu'elles en permettront indéfiniment la reconnaissance et le comput.

Nous venons de parler de capitalisation et voudrions, pour en terminer, faire remarquer que, pour nous, il s'agit à peine d'une image. C'est un stratagème, en effet, de nantis du savoir que d'entretenir le prestige de la science auprès de ceux qui n'ont pas eu la chance d'étudier. La croyance en son propre génie ne date pas du romantisme ; elle est sociologiquement la façon qu'ont les intellectuels de se donner sans frais des quartiers. Or, en dépit des tests et si l'on suit notre argumentation, cela n'est pas normalement une affaire d'intelligence puisque tout le monde a le langage et que tout locuteur est savant. Les conditions d'accès sont ailleurs et non dans d'imaginaires difficultés intrinsèques. On voit où tend l'échelle des "degrés d'abstraction" à laquelle aboutit l'entreprise de ce qu'on appelle la sémantique générale : conserver, sans en avoir l'air, le pouvoir discrétionnaire des clercs. Car s'il est vrai qu'il faut pour parler que le mot chien ne morde pas, on ne saurait imputer à une capacité si également répandue la graduation qu'introduit dans son exploitation à travers le système social un système d'enseignement.

Cela ne revient pas à proclamer — tant sont complexes les rationalités qui, comme nous l'avons dit plus haut, s'y cristallisent — que la science en totalité soit naturellement dans la rue mais que l'apprentissage, justement, l'instruction et l'éducation pour ce qui est de sa rigueur ont finalement plus de part à sa transmission qu'un enseignement, à proprement parler, c'est-à-dire, une mise en signes d'où le psittacisme progressivement a banni toute autre voie de formation. C'est que dans la mesure où l'on passe du langage à la langue, du sens à l'acceptation — et la science n'en est pas exclue — tout se pense, nous le verrons, en termes d'appartenance et le problème en l'occurrence, Humpty Dumpty avait raison, n'est plus de savoir alors qui dit la vérité, voire à quel degré de schématisation il parvient, mais qui commande en fait, c'est-à-dire est le maître de ses biens, de lui-même et du sens.

Il va de soi que cette discussion sur la science n'avait aucunement pour but de la discréditer, mais seulement de rétablir glossologiquement l'équilibre, on pourrait dire l'équité, entre modes d'énonciation dont la hiérarchie, comme nous allons maintenant le démontrer, n'est point fait de langage, mais fait de civilisation.



[113]

*Mythe*

S'il convenait, pour en déterminer le statut de dégager la science des sciences, c'est-à-dire glossologiquement le principe d'organisation de l'inventaire fini des configurations sociolinguistiquement descriptibles, il n'est pas moins vrai que la visée antagoniste a plus souffert encore de la confusion du mythe et des mythes. Du même coup, en effet, ce qu'il pouvait avoir actuellement de normal et de quotidien se trouvait à la fois masqué par le prestige antique ou exotique des affabulations instituées et ramené pratiquement au niveau du jeu de mots, du conte ou du délire par la condescendance d'adultes civilisés et psychologiquement sains envers une pensée ludique, sauvage ou folle, mais de toute manière "antérieure" à cet âge de la raison dont nous sommes les parangons. C'est dire que la gratuité du mythe nous paraît moins tenir à son essence qu'au préjugé d'une société estimant l'avoir dépassé et nourrissant inversement à son endroit à peu près le même sentiment que les Grecs d'antan pour Euclide l'arpenteur ou Archimède le baigneur, lauréat d'un concours Lépine.

De tous ceux qui l'ont d'ailleurs pris en compte et dont les linguistes très curieusement ne sont pas, aucun ne me semble avoir même entrevu la solution. Ce n'est pas certes que sa description n'ait point gagné en élégance ni le problème de sa, voire de ses "fonctions" en précision, mais toujours sur un autre plan que celui du langage et la question reste posée de la source de ces croyances dont on suit le cheminement sans jamais les voir naître et qui, n'étant de l'ordre ni de l'observable ni du démontrable, bref de nulle part, sont encore imputées à la seule "fantaisie" de mentalités primitive, conservatrice ou régressive selon les cas par une sorte d'évhémérisme acharné moins à les expliquer qu'à les démystifier. L'image, autrement dit, est l'alibi de l'hypostase ; mais pouvait-il en être autrement, quand on sait que les ethnologues, d'une part, ignorant très généralement les langues des peuples dont ils sont censés recueillir les systèmes de pensée et ne pouvant dès lors songer à les articuler, ont toujours été moins sensibles au mode de représentation lui-même qu'à la structure représentée et qu'en raison des barrages de culture qui l'ont justement engendré, le domaine classique, d'autre part, n'a jamais permis à quiconque de saisir le mythe autrement que comme un savoir déplacé.

Il semble qu'on eût dû, pourtant, tirer la conséquence du fait que les seules sociétés où l'on parle de "totémisme" aient toujours été celles dont une claire onomastique laissait précisément penser qu'elles bénéficiaient du maintien essentiellement fortuit de la coïncidence du mythe et de la langue. Illusion d'optique, en somme, en tous points analogue à celle qui nous lie la

[114] science plus qu'au reste du monde sous prétexte qu'en Occident elle s'avère provisoirement autochtone.

Nous considérons quant à nous que la pensée, dans ses mécanismes, n'a ni âge ni qualités ; qu'elle se fonde, quelles qu'en soient les modalités, dans notre aptitude à parler ; que l'histoire n'a jamais vérifié la loi des trois états ; que, sous la variété de leurs avatars, mythe et science, au contraire, sont toujours synchroniques entre eux dans un rapport mutuel de complémentarité et que c'est d'abord aux sémanticiens qu'il appartient finalement d'en traiter. Nous ne disons pas, bien sûr, à ces "sémioticiens" dont la contribution manifestement se réduit à ajouter des mythèmes à des sèmes et qui cherchent plus volontiers dans l'onirique ou dans l'archétypal la raison qu'à leurs pieds ils eussent pu trouver dans les mots !

Concevoir, en effet, c'est bien nécessiter dans les deux cas, mais chaque fois d'une autre façon. Si le *logos* est éminemment action du langage sur lui-même en fonction de l'ordre des choses, le *muthos*, au contraire, est action du langage sur les choses dans le but de les conformer à ce qu'il dit. C'est ce que nous appelons l'hypostase qui n'est point — comme chez le schizophrase — réification de la forme mais projection et non plus induction d'une référence qui ne saurait être normalement absente du signe.

Au métalangage, en un mot, s'oppose la métaphysique et les ombres dont on se plaît à couronner le premier se dissipent d'autant mieux qu'on l'inverse dans son corrélat. Le merveilleux, là encore, est mirage d'un autre temps. Le mythe ne l'admet pas plus que la science. Il ne l'explique pas, il le fonde. Le fatalisme est, pour ainsi dire, très exactement le verso du déterminisme, en ce sens qu'il soumet le monde aux lois internes du langage. On comprend, dans ces conditions, que parler du loup soit en voir la queue, que tout *nomen* soit *omen*, que Sésame soit efficace. Un monde bien fait, cette fois, répond à la langue bien faite et la rigueur de l'évocation n'est pas moins contraignante que celle de ce que plus haut nous nommons la formulation. La nécessité qu'elle implique n'étant plus heuristique, mais hypostatique, c'est-à-dire résultant de l'extrapolation d'une grammaire, le mythe ne s'apprend pas comme autant de *mathemata* ; il se révèle comme un oracle et l'usage seul en vérité n'explique pas, en face de l'unique *muthos*, le provignement des mots en *-logie*. Le professeur se fait prophète et son dire fournit la clé d'un destin.

On aurait tort, au demeurant, de croire que dans l'hypostase l'objet fût seul concerné. Mais il va de soi que, en raison de l'identification de la conjoncture à la structure, l'émetteur et le récepteur communiennent dans la participation d'un savoir qui a son espace et son temps et ne saurait, à l'instar de la science, varier les sémantiques au gré des paramètres. Plus d'intellectuels, désormais, mais des "éveillés" qui contemplant et qui savent ou ne

[115] savent pas. Précisons bien qu'il ne s'agit pas de réhabiliter par ce biais les jeteurs de sorts ou les diseurs de bonne aventure, mais de rendre rhétoriquement justice à un traitement du sens qui, pour avoir connu des heures certes plus fastes, n'en est pas moins toujours présent dans nos propos. Il suffit de savoir l'y trouver.

On conçoit aisément, si le mythe n'a de sens que le signifié de la langue dans laquelle il s'est initialement exprimé, que, coupé de ses racines — comme c'est le cas dans la plupart des grands systèmes avec lesquels nous sommes historiquement confrontés — il ait pu sembler n'avoir d'autre réalité que son écriture et plus récemment sa fonction. Nous entendons par la première l'ensemble des rites grâce auxquels, déictiquement en même temps que sémiotiquement, il s'inscrit dans la conduite et le vécu d'une société.

On peut, sans déflorer par trop notre second chapitre où seront étudiés plus à fond les relations de l'algèbre et du rite et dans la ligne de nos remarques antérieures, souligner à l'égard de l'un et de l'autre la parallèle collusion de la science et du mythe. Cela n'autorise pas à les confondre. On s'interrogera toujours, en effet, sur l'emploi liturgique de l'encens chez les chrétiens si l'on ignore que la prière d'anamnèse dramatise en hébreu la polysémie de *zākar* et met Dieu en demeure de sentir à la fois et de se rappeler. De même ne comprendrait-on pas, dans le cadre du système métrique, le geste du "pied" de nez régulièrement accompagné naguère d'une ostension corrélatrice du pied.

Il semble, d'ailleurs, que l'étoile du rite pâlisce actuellement devant celle de la fonction. Ce n'est pas toujours bénéfique et l'on assiste trop souvent à des entreprises visant à lire dans le mythe tantôt la préhistoire de nos sociétés tantôt les aspirations primordiales de l'humanité ; comme si réellement un Rémus était mort pour avoir, sans l'autorisation d'un *pontifex*, franchi le sillon qu'un *rex* avait tracé ou qu'un certain Adam, en mangeant le fruit de la terre, eût solitairement assumé le péché inhérent à notre condition. Or il est aussi faux d'imaginer, d'une part, qu'il soit pour ce qui touche à l'actualité des institutions plus révélateur que la langue dont on sait qu'elle peut dire que le soleil se couche quand ses locuteurs nient qu'il puisse se coucher que de prendre le résultat, d'autre part, de très anciens échanges pour un brevet d'universalité. Car les mentalités sont le fruit aussi bien de croyances que d'évidences partagées et rien ne garantit, sinon le fait de l'avoir de gré ou de force imposé, que le blanc, non le noir, soit symbole de pureté.

Il est bien plus instructif, selon nous, de devoir constater qu'à la différence de la science le mythe, du moins à l'aube de nos civilisations, apparaît toujours commenté : ce sont les *brāhmaṇa* du Rig-Veda, ce sont les *Gāthā* de l'Avesta. Comme si le glossateur avait en somme pour mission de justifier

[116] des conceptions venues d'ailleurs et dont la raison n'était plus directement accessible. Telle est notamment, à nos yeux, l'origine de la saga, cette histoire à rebours inventant un passé dans le but de fonder les titres, droits et dignités tout autant que les toponymes du présent ; l'origine également de ces "mirouërs" où les mœurs et les caractères de la faune, de la flore ou des pierres sont réputées authentifier la propriété de leur nom. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on explique par modèle ou par origine ; les mythes sont déjà héroïques ou cosmiques, à ceci près qu'ils "n'expliquent" pas. Il n'est pas jusqu'à notre distinction des sciences humaines et des sciences de la nature qui ne se retrouve dans la dichotomie du totémisme et de l'animisme qu'il était d'autant moins légitime de séparer que le même processus linguistique qui engendre les éponymes engendre aussi les *numina* et que le fer, en somme, est fils du ciel au même titre que le dieu.

Si la mythologie n'est point, comme on l'a dit, maladie du langage, il faut bien reconnaître qu'elle en est en tout cas conceptuellement une modalité. Il n'est, à notre avis, de sexe ni de nombre, voire de genèse des déités qui ne soient ou n'aient été l'écho de la flexion ou de la dérivation des mots par lesquels on les a d'abord désignés : à telle enseigne que les déesses et les dieux d'un peuple à la langue sans genre ont toute chance d'être importés. On se fourvoie, d'ailleurs, si l'on croit qu'on peut de la prosopopée conclure à la théologie et que dans la Fortune Virile la religion soit plus concernée que dans la Pollution de nos jours ou dans la Qualité de la Vie ! Le "mystère" où les anciens cherchaient le transcendant ne se réduisait pas plus à ce polythéisme — fût-il syncrétique — qui comptait mythiquement presque autant de dieux que de noms que ne se réduit, dans la tradition biblique, à la science un monothéisme tirant d'un même ensemble de désignations la litanie synonymique d'un seul Dieu sans visage et qu'on ne nomme pas. Mystique n'est mythique, nous y reviendrons, qu'aux yeux d'un laïcisme sans doute moins républicain que simpliste. On n'en saurait bien évidemment rester là.

Il n'empêche que ce parti pris n'est pas pour rien dans le désintérêt dont il semble qu'on ait témoigné pour une autre manière de penser dont pourtant notre époque atteste la vitalité. Y a-t-il tant de distance, après tout, entre la philosophie du Cratyle où Zeus doit à ses cas (*Zēn, Diós*) d'être cause de vie (*di'hón zēn*), le culte du breton pour des *San Logod ou Dervenn* dont l'existence ne tient pas au martyrologe mais à la concurrence d'un ancien nom de la vallée, le fabliau de la vieille qui graissa la patte au chevalier, l'histoire drôle, enfin, qui consiste le plus souvent à créer anecdotiquement une situation justifiant la polysémie, voire l'homophonie totale ou partielle, d'un sème ? C'est en vain que l'on incrimine dans le rapprochement de *peuple* et de *peuplier*, *d'optique* et *d'opter* l'ignorance ou l'étymologie populaire, dans

[117] celui de *Martine et tartine* le mot d'enfant dont on sait qu'il est toujours sérieux et généralement fabriqué, dans celui de *jouis et j'ouis*, au contraire, les convulsions d'une culture en proie à la logomachie.

On méconnaît ainsi l'unité profonde de cette alternative essentiellement étiologique qui veut que le puits vienne au seau si le seau ne va pas au puits et que, là où par le signe aucun objet n'est formulé, la forme elle-même s'objective en se donnant un contenu qui fait culturellement partie de la réalité. Le totémisme, par exemple, n'est pas qu'un mode de classement ; il induit un comportement dont les appartenances professionnelles ou scolaires, de nos jours, fournissent maints autres cas. Nul doute que médicalement la nosographie de l'hystérie a pâti très longtemps de son étymologie, que la vie des vedettes est modelée par leur personnage, que l'actuelle autonomie des formations permanente, continue, séquentielle, dans nos universités, répond moins aux besoins qu'à la diversification des synonymes, que l'indemnité de stencils revendiquée par la concierge au nom de l'égalité des services cesse d'être un canular quand elle figure au procès-verbal d'un grave conseil de Faculté. J'ai même entendu un "enseignant" qui, à d'autres points de vue, n'était pourtant pas sans culture tirer astucieusement argument de la difficulté de pousser au sommet le "tombereau des Danaïdes" !

Il y a mythe, en bref, quand le mot suggère le concept dans lequel en retour il s'incorpore. Par mot, bien sûr, nous n'entendons pas nécessairement celui des linguistes et le mythe n'est pas plus, comme tel, asservi à la glossologie que la science à la vérité. Il fait, sinon feu de tout bois, du moins système de tout rapport et l'on ne s'étonnera pas que la série connue des "biffures, fourbis, fibrille, frêle bruit" soit par nous imputée avec l'allitération des proverbes ou la contrepèterie, pour ne point parler d'am stram gram, au même type de causalité. Il reste qu'il n'est plus par personne aujourd'hui tenu pour association, mais structure. Ce qui distingue notre sentiment du point de vue de la plupart, c'est que cette structure justement n'est rien d'autre que celle de la grammaire dont il procède. Le mythe exclut le synonyme puisque tout sème séparément s'hypostasie et que pour lui un chat est un chat du simple fait que le chat n'est rien de plus que ce qu'il dit ; il ignore l'autonyme aussi par où le centaure scientifiquement se démonte.

Mais l'exploitation systématique faite ici de la polysémie et de la polyrhémie aide à comprendre, en revanche, et la richesse de ses créations et la fécondité de ses évocations. La première rend compte à la fois du principe mythologiquement familier d'attribut, d'avatar ou de métamorphose qui veut que le dieu s'incarne dans un être qui jadis à coup sûr a dû porter son nom et dont au fond le mécanisme n'est en rien différent de celui du mot d'esprit combinant, par exemple, l'opération bancaire avec l'opération chirurgicale et du principe dit de "correspondance" ou encore de "sympathie",

[118] sur quoi nous le verrons, reposait la magie dont les opérations substitutives n'avaient, sans doute, rien d'aléatoire pour qui savait le nom secret des choses. La seconde, de son côté, explique le caractère aphoristique de ces "mots-phrases", dont la littéralité commande l'efficacité et qui théologiquement opposent aux dogmes l'hésychasme.

Il faut, par conséquent, d'urgence remplacer la recherche stérile à travers âges et continents d'une thématique à prétentions universelles, par l'observation précise et toujours cas par cas, lorsque la chose bien sûr historiquement est possible, des relations des mythes et des langues. C'est pourquoi nous pensons plus expédient à cette fin d'étudier ce que met une fillette sous le mot *presbytère* ou des politiciens sous ceux de *bourgeoisie* ou de *démocratie* et plus encore peut-être de *libéralisme avancé* que d'explorer en botanistes la culture des papous ou des amérindiens. L'essentiel est de ne plus prétendre expliquer un mode de pensée par une certaine idée de l'homme préexistante en somme à lui-même ; de n'en pas confondre non plus le mécanisme et la motivation éventuellement fantasmatique ; de clairement dissocier, enfin, du mythe l'idéologie, puisque la science de l'évidence est elle-même idéologique, du moins là où s'impose selon nous l'actuelle science du paradoxe, et que les "sciences humaines", qui sont le plus souvent nos mythes, participent avec la nôtre, au contraire, d'une même épistémologie.

Jamais plus qu'aujourd'hui peut-être le rôle propre du mot n'a été plus sensible dans l'élaboration du savoir, jamais sans doute plus manifeste, l'étroite connexion du mythe et de la science. L'une se prouve, l'autre s'éprouve et l'on sait, de toute façon, que ce qu'on appelle encore l'imagination créatrice, pour une large part, est verbale. La chose, en nos domaines, s'avère d'autant plus lourde de conséquences que si naturellement le dieu ne jaillit pas de la cornue, si d'expérimenter permet, autrement dit, de faire progressivement et non moins décisivement la part de l'évocation et de la formulation, il est loin d'en aller de même en matière de culture où le mythe et la science sont d'égale efficacité.

On n'a jamais vu, en effet, de "tests" qui ne produisent de résultats. C'est que l'homme, en même temps qu'il joue, fait aussi les règles du jeu et qu'il peut toujours en trichant transformer son échec en victoire. Rien ne saute, rien ne se brise en ce laboratoire et si la maladresse risque parfois d'y être crime, du moins est-ce un crime parfait puisqu'il ne détruit que l'esprit. On comprend que la seule mathématisation des solutions ne puisse être tenue, dans nos sciences, pour garantie de la validité du concept et — puisqu'en l'occurrence l'objectivité nous inclut — que l'adéquation de la problématique prenne d'emblée le pas sur la réalité des faits. Nous risquons, autrement, de peupler sans rien changer notre cage de beaucoup plus de geais que de paons !

[119]

Non que soit, certes, méprisable l'effort de tant de nos contemporains pour tenter de franchir enfin le miroir où nous nous sommes pendant si longtemps contemplés, mais l'autre scène scientifiquement a bien moins d'intérêt que le tain. Le reste est mythe des profondeurs et, comme tel, s'il ne nous apprend rien, nous offre incontestablement l'avantage d'illustrer mieux qu'Œdipe, Ulysse ou Prométhée la façon dont, comme pour nous duper, opère synchroniquement le langage. Nous sommes aux temps fabuleux et le terrain se prête à merveille à l'investigation d'un type de savoir qui procède par cycles et non point par étapes, et volontiers se fonde dans le calembour. On parlait autrefois de possession et par conséquent d'exorcisme, on parle de nos jours d'aliénation et d'analyse et le transfert a pris la place de l'intercession. Le mécanisme de l'hypostase est intact ; seuls ont changé les mots hypostasiés.

On s'est, en conclusion, trop vite cru sorti des limbes, alors qu'on les porte toujours irrémédiablement en soi. Telle est, selon nous, la leçon à tirer de cette brève étude sur le mythe. Elle nous confirme dans l'idée que l'avenir de la science ne dépend pas seulement de la multiplication des gadgets. L'équipement audiovisuel n'a que peu modifié les conceptions notionnellement sous-jacentes à l'enseignement des langues et le neurologue le plus averti peut recourir indéfiniment au scanner sans que l'appareil, en répondant de plus en plus précisément à ses questions, mette jamais en cause la façon dont il les a posées. Un autre combat se livre, intime celui-là, dont les résultats à court terme sont moins spectaculaires et surtout peu comptabilisables. Et c'est, nous l'avons dit, le combat que le langage incessamment se livre à lui-même plutôt que mythiquement de le livrer aux choses. La rhétorique n'y gagne rien, mais la science, axiomatiquement, à coup sûr, qui ne saurait l'emporter qu'aux dépens — historiques — de son adversaire. C'est pourquoi mieux vaut, à tout prendre, le mythe de son temps que la science d'un autre, car le risque, glossologiquement, est moins grand de prendre l'effet pour la cause que de se tromper de causalité.

Le plus clair, en tout cas, c'est que, mythe ou science, le verbe coupe résolument les ailes à tout essor transcendantal. Il nous reste à montrer qu'il en est de même du poème et que ce qu'y trouve le prisonnier n'est point la clé des champs, mais l'espoir d'en fleurir sa geôle.

### *Poème*

L'esthétique, en effet, du moins comme nous l'entendons, n'a rien d'un jeu gratuit. Elle est une tierce forme de nécessité. Envisagée ici sous l'angle exclusivement poétique, elle n'est point l'ornement, mais l'inversion d'une pratique où le message autoréférencé se désigne lui-même et, cessant de la

[120] dire, se fait en somme conjoncture puisqu'au lieu d'être un être-pour, il est et n'a pas d'autre fin. Si la prose, au départ des civilisations, reste plus longtemps anonyme, c'est qu'elle n'a d'autre réalité que celle des choses qu'elle convoie. Il n'y a pas d'auteur parce qu'il n'y a pas d'œuvre. Sa transparence fait son prix. Le poème, au contraire est authentiquement *opus additum naturae*. Comme tel, il n'est point incommunicable ; disons plutôt qu'il n'a rien à communiquer, étant lui-même un univers au même titre que l'univers physique et soumis à ses propres lois.

Point d'impropriété, là non plus, mais propriété d'un autre ordre, conformité du mot non à ce qui par lui s'évoque ou se formule, mais au mot déjà dit qui l'incante en vertu d'une récurrence intérieure et construite qui n'est plus fatalisme ni déterminisme, mais rythme. C'est ainsi que l'on doit comprendre la remarque connue "*that it should not mean, but be*". Le *Sinn* n'est pas en question, car c'est bien toujours du signe qu'il s'agit, mais seulement la *Bedeutung*. Le motif, en effet, tranche par son immanence sur l'idée ou sur l'hypostase. Cela, en aucune façon, ne l'empêche de rester véritablement un concept. La seule différence est dans le traitement du sens et du temps : la causalité, en l'occurrence, n'apparaît plus comme panchronisme ni successivité, mais comme périodicité.

Aux fonctions métaphysique et métalinguistique, en bref, il convient d'ajouter une fonction poétique que nous aimerions appeler prosodique, si le terme n'avait été phonologiquement déplacé pour pallier les effets d'une interprétation par trop taxinomique du discret. Il semble, cependant, que dans la mesure où l'évolution théorique ne justifie plus son emploi en grammaire il ne soit pas sans intérêt de lui rendre une place, plus en rapport avec ses origines, au sein d'une rhétorique qui — confondant, d'une part, dans le sens, et sans en déconstruire jamais la notion, une foule d'aspects inclus bien sûr, mais ressortissant en fait à d'autres plans — en a trop longtemps, d'autre part, compromis l'examen par le dénombrement finalement arbitraire de processus dont l'articulation selon nous, eût pu, au contraire, l'expliquer.

Et c'est précisément parce que le seul concept est encore et toujours concerné que le poème ne doit rien, en lui-même, au rêve, encore moins au délire. Outre qu'il faudrait s'entendre sur la définition de ce dernier — car il est des délires lucides — on peut, croyons-nous, affirmer que jamais le fou n'est un poète, sinon pour celui qui l'entend ou le commercialise. Il en est de la visite des muses comme du génie des mots ou des dessins d'enfants. Ils sont nôtres le plus souvent. Ce n'est point nier que le poème puisse être également un discours et sublimer des obsessions. Motif, toutefois, n'est pas motivation, ni la structure, l'occasion. Il faut, pour y voir clair, rompre enfin avec le gai savoir et renoncer à l'inspiration tout autant qu'à l'académisme



[121] des ornements poétiques. Les "figures" elles-mêmes n'y jouent aucun rôle, puisqu'elles ne sont prises en compte que si la cadence les impose. Car rien n'est, en dépit de sa réputation, moins "licencieux", à proprement parler, qu'un poème. La liberté y est tout illusoire vu que, si l'artisan se plie aux exigences des besoins, du travail ou de la clientèle, l'artiste est lui esclave de son geste et la danse, pour ne mener nulle part, n'en est pas moins plus sévèrement réglée que la marche.

Point d'autre message, en somme, à nous délivrer que son rythme et l'accès à ce dernier n'est verbalement qu'un autre nom de l'accès plus global à la rationalité. La déraison qu'on lui impute tient à ce qu'on l'a jugé sur de mauvais critères et pris généralement pour ce qu'il n'était pas. On admet volontiers, de nos jours, le déclin d'une tradition qui voulait que la poésie fût narrative ou didactique ; mais on doit reconnaître aussi que de soi elle ne saurait être engagée, et lyrique — en dût-on sourire — encore moins. L'auteur avec son œuvre entretient une relation contraire, en effet, à celle de l'émetteur et du *pragma*. Attendu qu'elle échappe aux conditions de sa genèse, loin qu'il y trouve son épiphanie, c'est d'elle qu'il tient ce qu'il est ; et le sentiment qu'il a d'être inspiré résulte du fait qu'il l'assume un peu comme une vocation. L'objet, lui-même, le récepteur ou le vecteur — en un mot tous les paramètres — sans être absents, n'y interviennent qu'en tant que prétextes à variations et nullement pour ce qu'ils sont.

En conséquence de quoi la plus aberrante des relations peut toujours constituer la plus riche et la plus élégante des rimes. Car tout, en définitive, revient là. Que l'on garde à rime le sens étroit que l'usage chez nous lui a de bonne heure dévolu ou qu'on en ramène, au contraire, tout à fait légitimement, la notion à son acception d'origine, il va de soi qu'à rebours des dissidences et des manifestes, — et dût-on sembler rétrograde — on ne saurait poser qu'on pût tordre le cou du mètre sans consentir aussi à la mort du poème. Vers et strophe, par la récurrence qu'ils impliquent, sont, qu'on le veuille ou non — et quels qu'en soient historiquement les avatars — l'indispensable clé d'une œuvre de langage qui n'est pas plus un reflet d'état d'âme que le roman n'est en fait une tranche de vie et qui sémantiquement n'a d'autre intelligibilité que sa loi, c'est-à-dire sa composition.

Sans doute n'eût-on point commis la méprise touchant plus haut la prosodie, si l'on y eût vu justement une fonction sémantique et, dans la scansion, non pas un mode de "prononciation", mais bel et bien d'énonciation. On sait l'obscurité des traités sur ce point et qu'Homère ou Milton n'auraient pas vu le jour pour peu qu'ils les eussent consultés. Tout vient de ce qu'ils sont fondés sur une prosodie du signifiant. Or c'est toujours de sèmes et de mots, autrement dit de marques, et non de chant vocal — fût-il phonologisé — qu'il s'agit. La pertinence n'est pas en cause, mais la dénotation.

## [122]

Le poème se situe, à l'instar de la science et du mythe, dans la même face du signe. Il se trouve simplement que le réaménagement rhétorique du même signifié aboutit dans un cas à la rime et au vers, alors qu'il aboutit dans l'autre à la nomenclature ainsi qu'à la proposition. Ce n'est point à l'homéophonie, mais bien à la synonymie qu'il convient de songer d'abord si l'on s'intéresse à la rime. De même la césure est-elle très exactement le pendant de la coupe prédicative dans un vers dont les hémistiches représentent les termes isochrones.

L'un des systèmes de conceptualisation, d'ailleurs, n'exclut pas l'autre et l'harmonie peut être recherchée de ce qu'on nommait autrefois "forme" et "fond", sans qu'on doive espérer fonder la poésie dans la paronomase. Certains l'ont cru, pourtant, qui — ne voyant du phonème au plus long énoncé qu'une différence de complexité et, dans le signifié, qu'un "contenu" dont la désignation devenait elle-même arbitraire — n'ont eu pour en expliquer l'inversion d'autre ressource qu'une congruence qui nous ramène aux plus beaux temps de la phonétique impressive. Et c'est décevant. Tous les degrés, au contraire, de contamination sont possibles entre le motif et l'idée dont les organisations respectives ont en commun d'enfreindre les identités autant que les unités formelles. Le vocable, en regroupant les sèmes, ne fait pas acception des types, ni l'épithèse, de la coupe des mots et la relation de *bidasse* et d'Arras, après tout, n'est pas plus incongrue que celle d'Arras et de *Valenciennes*, non plus que la segmentation en pieds, que celle pratiquée entre les autonymes. Mais rien n'empêche, bien sûr, que l'ictus et l'emphase ne se recoupent ni que s'étant trouvé "*à Paris sur un cheval gris*", on ne se retrouve "*à Nevers sur un cheval vert*". Ce ne sont pas le sens et le son qui, en la circonstance, coïncident, mais deux sens, pour ainsi dire, puisque les villes et les couleurs sont ici dans le même rapport que les timbres ou les densités syllabiques.

L'essentiel, manifestement, est ailleurs, j'entends dans la contrainte qui, indépendamment de la grammaire ou de l'ordre des choses, nous fait parler d'un *cheval vert* en raison d'une procession des messages constituant rétrospectivement en premier vers une parole antérieure qui transparait en filigrane et dont l'invention peut être à porter au crédit du poète ou d'autrui. Il arrive, en effet, que l'œuvre soit le fruit de l'œil ou de l'oreille qui la crée ; et si le motif est patent, dans le cri bien connu "*Je vous salue ma France*", sans doute aussi fait-il, volontairement ou non — du moins pour les gens de notre âge — le piquant de ce mot d'académicien "*J'ai trois parrains sur cette estrade*". Il suffit pour qu'il y ait poème que, tel Narcisse épris de son image, le message se répète et se prenne lui-même de quelque façon pour modèle.

On saisit ce que son affranchissement du phonique apporte au prosodique de possibilités d'abstraction. Car l'extrême variété des modes de dénotation

[123] permet finalement d'en identifier peu ou prou le concept à celui de "composition". C'est à elle, en effet, non aux choses narrées, que tient l'unité du récit, l'avant, l'après d'un exposé. L'esthétique, non la science, préside à l'élaboration d'un plan qui n'est jamais, au sens le plus étymologique du mot, qu'un autre nom de l'isotopie. L'arrangeur, le compositeur, tel était celui du trouvère et du troubadour. Mais il serait tout à fait gratuit de prétendre encore le lui réserver. C'est là sans doute ce qu'a de justifié la démarche inaugurale de la "poétique" contemporaine, selon laquelle le poème ne se réduit pas à ce que la tradition nous a appris à considérer de la sorte. Et tel, de nos jours, serait bien surpris de se voir admis au Parnasse quand il croit, par exemple, travailler, sous forme de livres ou de films, à l'avenir du nouveau roman. Mais la façon dont il les construit prouve assez que pour lui le temps et l'espace de l'œuvre ne sont point conciliables avec le temps et l'espace des choses. Cet éternel retour en arrière, cette reprise *da capo* — auquel correspond, par ailleurs, le dialogue en écho du théâtre — n'est autre que le procédé de la chanson. Or le refrain est une entorse à la bonne et saine gestion. Les philologues, autant qu'ils ont pu, l'ont exclu de l'Iliade, sous le nom d'interpolation. Pour ce qui touche à nos auteurs, on n'est pas allé jusque là. On en a fait des philosophes de l'absurde ou du désespoir, quand ils sont seulement à l'avant-garde des poètes.

L'erreur actuelle consisterait plutôt à prétendre faire de ces vues une théorie de la littérature. L'ambition rejoint celle, préalablement dénoncée, qui attachait aux maîtres le titre de rhétoriciens. On verra plus loin que le littéraire, surtout d'ailleurs en notre temps, déborde largement le poétique et que beaucoup de messages témoignent, mêlées à la science ou au mythe, de préoccupations esthétiques qui ne sont pas nécessairement, ou ne seront probablement jamais, appréciées. Outre le fait que le poème est souvent, avant l'écriture, exploité à des fins purement mnémotechniques et qu'il est, pour passer, dans les manifestations, à la base de maint slogan, on ne saurait oublier le rôle qu'il joue jusque dans la phrase du langage le plus quotidien. Est-il présomptueux d'en donner comme exemple la façon dont cet ouvrage est fait ?

L'important à nos yeux, est de ne pas confondre la présence et la cause. Science, mythe et poème sont pour nous rhétoriquement des principes. Aucun message, de ce point de vue, n'est pur qui ne résulte d'un artifice et d'une sorte de catharsis étiologique. Il faut bien, si plastique qu'il soit, que l'édifice tienne debout ; que la geste reste chronique, même si l'action s'y danse et les propositions s'y commesurent. Rien n'interdit, en revanche, de traquer l'obsession des perles dans les yeux de hiboux, dans les colliers, dans les vitraux de Jérôme Bosch. Ce qui ne se justifie pas, d'un côté, peut très bien se justifier de l'autre et la cheville, que ne fonde ni la structure ni la chose, trouve éventuellement sa nécessité dans le mètre.

[124]

On ajoutera que tout ceci n'est admissible que si l'on se résout, bien évidemment, à ne plus confondre la poésie avec une anthologie de poèmes. Il en va de ces derniers très exactement comme des sciences ou des mythes. La récurrence qui glossologiquement les fait œuvre n'a rien à voir, sinon l'interférence, avec les contraintes du genre dans le cadre duquel ils sont sociolinguistiquement attestés : l'hexamètre n'est pas l'Odyssée, non plus que le sonnet, les Trophées ni le Canzoniere. L'ampleur, la qualité, la signature, enfin, sont faits non de rhétorique mais d'histoire. En tant qu'elle ressortit là encore au concevable, l'œuvre inclut ses pastiches et défie, au sens économique du terme, la propriété. C'est pourquoi, jusqu'ici, nous n'avons point parlé de style. Il n'est définissable, en effet, qu'en termes de personne et d'école, autrement dit de société, et comme tel n'intéresse, à proprement parler, pas plus le langage que l'art. Il est, en bref, essentiellement affaire d'attribution aussi bien, d'ailleurs, du *pragma* que du *poiēma*.

C'est justement le tort tant de l'histoire littéraire que de l'histoire de l'art que d'avoir, surtout depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, systématiquement déplacé la question du plan spécifique de l'œuvre à ceux respectivement de son appartenance ou de son intention. Et peu importe que la critique ait renouvelé ses procédés et que l'on soit, avec le temps, passé du cœur au capiton, de l'auteur au marché, si l'on reste intellectuellement démuné quant à la performance qui la crée. Ce n'est pas, certes, que nous sous-estimions l'impact de ces considérations en vue d'une description exhaustive de notre objet. Mais nous ne voyons pas ce qu'on gagne à mêler indéfiniment les problèmes ; et les "poétiques", "rhétoriques", "stylistiques" de tout poil nous semblent être actuellement les victimes moins de la complexité que de la confusion littérairement entretenue de leur champ.

Une chose est sûre en tout cas. Si parler de la poésie n'était pas resté, patentés ou honteux, l'affaire exclusive des poètes, il y a beau temps que le poème ne s'afficherait plus comme orgiaque ou comme intransmissible. Car, d'une part, nous l'avons montré, il n'est pas moins rigoureusement rationnel que la science et le mythe ; et s'il est vrai, d'autre part, que communiquer soit échanger du sens, on ne saurait être, dans son cas, surpris, d'après ce que nous avons dit, de ne traduire que son rythme.

Ainsi s'achève notre survol des concepts glossologiquement nécessaires à l'élaboration d'une théorie de la performance trop longtemps compromise par ce qu'on pourrait appeler la dispersion de ses fonctions. Il fallait, pour qu'elle se constituât, non seulement que le lien authentiquement dialectique de la grammaire et de la rhétorique fût saisi, mais encore que — le mythe échappant à la préhistoire et le poète cessant de jouer les "Dames aux camélias" — l'on renonçât, du point de vue propre du langage, à hiérarchiser ce que, sans jeu de mots, nous tenons pour d'égales façons de "causer". Sans

[125] doute toutes trois sont-elles vouées d'emblée à l'échec mais, outre qu'elles sont toujours interchangeables, on s'en console quand on sait qu'en la circonstance, échouer, en réalité, c'est penser.

Tableau général des concepts de la glossologie

<b>TAXINOMIE</b>	<b>GENERATIVE</b>	Différenciation	Identité	Phonologie	Phonétique	Sémiologie	Sémantique
			Trait pertinent	Epel	Sème	Vocable	
		Segmentation	Unité	Phonème	Chaînon syllabique	Mot	Terme de proposition
		Catégorisation	Similarité	Corrélation	Zone	Paradigme	Flexion Dérivation Champ
Ordnation	Complémentarité	Concaténation	Environnement	Syntagme	Subordination Coordination Paradigme		

### *Conclusion*

Le tableau ci-dessus n'a pas la prétention d'être complet. Il entend seulement résumer et, partiellement du moins, systématiser une approche du langage qui se veut, d'une part, rigoureusement spécifique sans laisser, d'autre part, d'être éventuellement exemplaire dans le cadre d'une théorie de la rationalité éclatée. Le détail, dans ces conditions, importe moins que l'organisation et les défauts de la figure n'infirment pas le mode de raisonnement qu'il s'agit seulement d'illustrer. Le caractère, pour la plupart sans doute, abscons de l'exposé n'eût-il, d'ailleurs, comme résultat que de convaincre un certain nombre que la glossologie n'est pas, en dépit des turlupinades actuelles, à mettre entre toutes les mains, que nous nous déclarerions satisfait.

Il n'est, en effet, de science qu'abstraite et c'est déplacer tout simplement le transcendant que de croire qu'il suffit, en nos domaines, pour la faire de prendre l'homme pour objet. Il faut, pour l'expliquer, d'abord le déconstruire et — plutôt que d'identifier son verbe, fût-il mathématique, et sa culture — garantir avant tout, grâce au triple critère de sa vérifiabilité, sa transposabilité et son applicabilité, la validité de la méthode épistémologiquement appropriée. Car un savoir ne vaut que s'il se prouve, se controuve, et s'éprouve. C'est pourquoi le clinicien, toute thérapeutique mise à part, n'est point pour nous simple collecteur de données, mais contribue à les créer ; c'est pourquoi aussi l'ingénieur en matière de langage — qu'il soit médecin, publicitaire, informaticien, enseignant — n'est nullement à considérer comme un consommateur de résultats mais comme, en quelque sorte, une dimension du savant dont la spéculation ne se justifie que par la transformation des métiers dont la demande historiquement est issue ; c'est pourquoi, enfin, l'opération par laquelle à l'ensemble de la culture on étend analogiquement le modèle adéquat à l'un quelconque de ses plans a nécessairement pour corrélat le retentissement sur le signe de toute décision relative à l'outil, la personne ou la norme.

Et puisque, jusqu'ici, le premier seul est concerné, rappelons — avant de passer du plan où il se spécifie à ceux par l'interférence desquels il est concrètement affecté — l'essentiel d'une position qui, rompant à la fois avec le formalisme et le positivisme, lui confère un statut véritablement dialectique. Ce n'est pas à la duplicité largement surestimée de ses faces qu'il doit son originalité, puisqu'elles lui viennent du symbole et ne s'y distinguent que par une immanence dont témoigne leur symétrie. C'est bien plus, selon nous, à son ambiguïté qui lie deux fois, si l'on peut dire, la forme au contenu. Le son et le sens, en effet, s'avèrent à la fois antérieurs et postérieurs aux signifiant et signifié : antérieurs parce qu'ils sont la matière dont la négation les instaure, postérieurs en tant que résultats de la transformation

[128] rhétoriquement opérée. Le concept, autrement dit, par la désignation, fait partie intégrante du signe dont il représente la phase phonétiquement et sémantiquement référentielle. La forme n'est qu'un pôle de contradiction d'une réalité qui ne s'y réduit pas, en ceci qu'elle inclut et son tremplin biologique, tenu à tort pour *pré-*rationnel puisque par lui, dans le vivant, la raison est justement ou n'est pas, et le terme toujours provisoire de son investissement.

Le couple Grammaire-Rhétorique, à la différence de la trop célèbre — et statique — dichotomie de la Langue et de la Parole, est en bref à considérer comme l'aspect culturellement émergent d'une authentique trichotomie.



**CHAPITRE II**

**DE L'OUTIL**



Il eût semblé plus naturel en même temps que plus conforme, sans doute, aux développements de notre expérience clinique de procéder directement de la théorie du signe à une théorie de l'écriture. Une longue tradition scolaire, en effet, a, depuis l'imprimerie, si étroitement lié leur destin qu'on a généralement toutes les peines du monde à ne pas prendre l'un pour l'autre ; que l'"aphone" — si l'on peut ainsi s'exprimer — apparaîût tout compte fait moins scandaleux que l'illettré et qu'on peut prétendre aujourd'hui savoir des langues qu'on ne parle pas. Si la linguistique moderne n'avait fait que les dissocier, l'entreprise, à coup sûr, eût été bénéfique ; elle a malheureusement contribué à détourner ou peut s'en faut l'attention d'un ensemble de procédés dont le renouvellement tant audiovisuel qu'informatique, de nos jours, rendrait plus nécessaire que jamais d'aider le plus grand nombre à s'en assurer le contrôle.

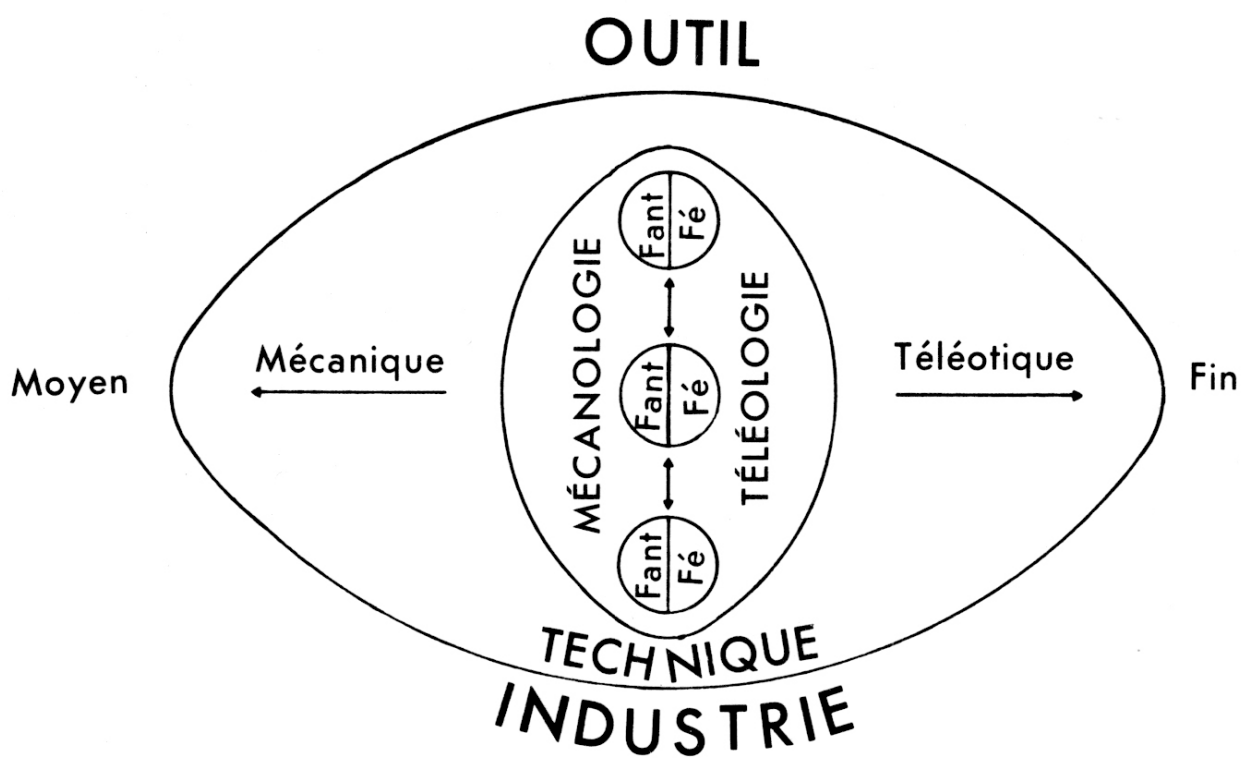
Ce n'est pas que, pour nous — et par une sorte d'inversion de l'ordre dans lequel ils semblent s'être historiquement succédé — la trace ait plus d'importance que le verbe ; mais simplement que l'une — la pathologie l'a prouvé — n'est point servie de l'autre et ne saurait plus longtemps être tenue pour un accessoire du langage, quand elle est la totalité du langage sur un autre plan. Il convenait, pour l'apercevoir, de distinguer minutieusement des retombées d'une aphasie sur la graphie — et sans préjuger des altérations gnosiques ou praxiques qui peuvent éventuellement s'y trouver associées — un trouble spécifique et conjoint de la lecture et de l'écriture auquel on aurait avantage à garder le nom d'alexie qui n'est, dans notre perspective, qu'un cas particulier d'atechnie. Que cette dernière ait si longtemps, encore que plus ou moins décrite sous d'autres rubriques, échappé à la perspicacité des neurologues n'a rien de surprenant. Outre que l'intellectualisme ambiant ne favorisait guère l'examen de l'activité et du geste, le médecin, sauf à les provoquer par l'adjonction d'une boîte à outils au marteau à réflexes ou même à la batterie d'images, n'avait guère d'occasion de noter autre chose que troubles du dessin ou du déshabillage !

Toujours est-il qu'il a fallu se rendre à l'évidence : traiter de l'écriture, ce n'est plus en soi traiter de langage, mais passer du langage à l'art, c'est-à-dire de la dextérité à l'analyse sous l'angle d'une autre médiation. Il est, d'ailleurs, symptomatique qu'une des premières difficultés rencontrées par le théoricien dans la construction qui s'impose soit la même dans les deux cas : l'écriture est d'abord à dissocier de l'orthographe tout comme l'art est à

[132] dissocier des "beaux arts". Cette permanente confusion de l'acte et de la valeur, du mouvement et de l'intention n'est qu'une manifestation du vieux problème des philosophes qui n'ont jamais su distinguer dans la finalité ce que plus loin nous nommerons le *trajet* du *projet*. Une autre collusion, plus récemment, s'est fait jour qui voit dans le travail moins l'activité productive que l'une exclusivement des forces sociales de la production. Il va de soi que, sans négliger bien sûr aucun des deux aspects, on ne saurait non plus les prendre en compte ensemble et que de ressortir aussi à l'histoire ne saurait empêcher travail et production d'avoir, en tout état de cause, à se définir d'abord sur leur plan.

C'est en ce sens qu'ici il faudra les entendre et comprendre la préférence que, pour notre part, nous avons accordé au terme d'ergologie pour nommer la science de l'art sur celui de technologie qui nous apparaissait épistémologiquement trop restreint et surtout conceptuellement galvaudé. Et parce qu'une théorie de l'écriture ne représentait plus, dans ces conditions, qu'une ergolinguistique, on comprend qu'au rebours même du progrès de notre recherche, nous eussions dû, sous peine de nous résigner comme d'autres à décrire, au lieu — comme c'était notre ambition — d'expliquer, renoncer à commencer par elle pour bâtir d'abord le modèle qui — fût-il pour l'instant, en raison de l'état de la clinique incontestablement moins élaboré que celui du signe constitué comme un parangon — ouvre du moins analogiquement la voie, au-delà de l'écriture, à l'investigation systématique des multiples façons dont l'homme techniquement médiatise son activité dans une égale proportion à celles dont logiquement il médiatise, selon nous, sa représentation. Procéder autrement eût été laisser croire qu'une grammatologie fût possible ou que la graphie bénéficiât de quelque privilège neuro-cortical, alors qu'il en est d'elle comme il en est sémantiquement de phrases ou de vocabulaire : rien de plus, explicitement, qu'un secteur pluri-structuré d'industrie.





## ART ET TECHNIQUE

Il est frappant que ce domaine n'ait manifestement pas d'autre existence universitaire que l'"histoire de l'art", ou les "arts et métiers", pour ne point parler des instituts dits, maintenant, de "technologie". Le souverain mépris préalablement évoqué des intellectuels pour le travail fait qu'on a toujours préféré en parler que l'exécuter, l'enseigner même que le montrer, comme si les lobes avaient en vérité plus de lien avec la langue qu'avec la main. Et si la graphie, en raison de sa relation au langage, a pu jouir d'une sorte de statut d'exception, il est bien près de n'être qu'apparent et comme inversement fonction de sa complication : on avait autrefois des notaires, on dispose aujourd'hui de dactylos et de programmeurs. Littéraire ou plastique, en tout cas, le produit n'est admis culturellement que s'il est beau et, faute de pouvoir rien dire de structurellement adéquat, l'on s'égare dans des considérations interminables de genèse et de plus en plus souvent d'expression qui, tablant sur la séduction tant de l'exotisme que de l'exégèse, font le succès à la fois et la pauvreté de ces œuvres d'art que sont les livres d'art qui se moquent de l'art et lui tordent le cou.

Ce n'est pas que l'ouvrage, bien sûr, échappe à la société dont il émane ni ne dépende en rien de l'intention de son producteur. Il est clair, par exemple, que, pour être un enclos sacré, le temple ne laisse pas d'être aztèque ou romain ; mais la configuration qu'il doit au culte qu'on y célèbre n'en définit pas plus la forme spécifique que le rapport physique des masses ou des lignes. D'être usage ou suffrage en un mot, n'épuise pas l'ouvrage, non plus, quoiqu'on en dise, que d'obéir aux lois de l'équilibre et d'avoir seulement à se tenir debout. Tout se passe, autrement dit, comme si le constructeur n'émergeait à l'art qu'en se faisant professionnellement architecte ou maçon, esthétiquement créateur, voire apophantiquement, tel le roi de Bavière, l'interprète de son délire.

Or son geste, lui-même, est culture du seul fait que l'outil, en le condamnant au loisir, lui permet d'excéder son efficacité naturelle. C'est la rationalité propre du travail et le geste de l'artisan. Le labeur n'a rien d'admirable : en louer, comme le fabuliste, l'abeille ou la fourmi, c'est reconnaître qu'elles sont bêtes. L'homme, en l'analysant, prend techniquement à l'égard de l'agir la distance même qu'il instaure grammaticalement dans son dire. L'outil, par lequel il fabrique, n'est pas plus chose que le signe, encore que la dialectique, dont il est le terme et la source, présuppose, bien entendu, l'aptitude à l'instrumentation du trajet.

[136]

*Fabriquant et Fabriqué*

*De l'instrument à l'outil*

Il est bien évident que si notre culture nous donne le pouvoir de fabriquer, le cas échéant, sans agir, nous n'eussions jamais fabriqué si d'abord nous n'avions pas agi. Par action nous entendons — quelque conscience que l'on en ait — cette conduite du vivant qui, transformant spontanément sa puissance en mouvement, l'adapte lui-même en permanence ainsi que son milieu dont l'ensemble alors constitue ce que nous appelons son trajet : ce concept participant avec l'objet de la déconstruction de la chose et s'opposant nettement, d'autre part, à ce qui, du point de vue de l'émotion, c'est-à-dire de la mise en branle, sera plus loin nommé le projet.

Il faut avouer qu'ainsi comprise l'action, à une exception près peut-être, n'a guère intéressé les philosophes, et les psychologues, si l'on peut dire, encore moins. Les médecins, par nécessité, et plus récemment les kinésithérapeutes sont finalement les seuls à avoir, fût-ce empiriquement, jeté les bases d'une dissociation en tous points parallèle à celle de la sensorialité et de la perception et qui, cette fois, concerne, d'un côté, la motricité, de l'autre, l'opération. Cette dernière gestaltise en geste ou praxie une cinésie dont l'atteinte, à l'inverse, peut très bien la laisser subsister.

L'apraxie — d'ailleurs mal définie comme résolution du geste en mouvements élémentaires puisqu'on ne saurait concevoir de parties précédant le tout — n'est pas, en un mot, la paralysie : c'est à peu près tout ce qu'on en sait. Sélective comme elle, elle se diversifie non en fonction des buts visés, mais des seuls secteurs affectés. La dextérité qui est en cause n'a que faire du rapport au corps ni de la conventionalité. Une apraxie buccofaciale, par exemple, tout en ne compromettant pas la mobilité des organes, altère la mimique au même titre que la phonation. Il importe assez peu qu'il y ait ou non manipulation. C'est seulement la réification de l'"objet" qui a pu en donner l'illusion, jointe à la confusion d'une complication, dite par nous instrumentale, de la trajectoire et de la conduite, à proprement parler artificielle, d'où résulte — et la chose est plus grave — l'inscription d'une masse de cas d'atechnie sous l'invariable et trop accueillante rubrique d'apraxie.

L'instrument, en effet, se trouve être au trajet ce que le symbole est à l'objet, à savoir le traitement d'une opération, où l'un des trajets se subordonne à l'autre, devenant de proche en proche le moyen d'une fin dont l'enchaînement constitue, en somme, un programme plus ou moins développé, selon l'occasion et surtout selon les espèces, qui fait naïvement l'admiration des éthologistes et pourrait bien s'identifier à ce que, tout finalisme mis à part, on tient depuis longtemps pour l'instinct. On s'explique que l'animal en soit particulièrement crédité puisqu'à l'instar du flair, il représente, dans l'ordre de l'activité, le maximum qui lui soit accessible, alors qu'il n'est pour nous que le tremplin d'une intelligence opposant la pensée à l'acuité des sens, le



[137] travail à la simple adresse opératoire. Encore convient-il d'y ajouter que si la dialectique change tout, on ne saurait de ce stade bien évidemment se passer et qu'il importe de faire le point. Car tout, au long du parcours, pouvant, décidément, être instrument de tout, le risque est grand de se méprendre et de n'apprécier la performance que sur la base du succès.

C'est finalement tout le problème de la main qui ne se distingue nullement de la patte par ses qualités préhensiles. Qu'on dise un singe quadrumane, soit ; mais précisément il en a quatre, comme les équidés ont quatre pieds : nous avons des mains et des pieds. Mais c'est en revanche, une vue trop élémentairement mécaniste des choses que d'évaluer le caractère de la technique par rapport à laquelle elle se définit, mais dont elle reste — même privilégiée — l'instrument, selon qu'elle même y contribue directement ou indirectement. La véritable médiation n'est pas là et la différence est la même, si l'on me permet cette comparaison, qu'entre la participation et ce que certains nomment l'auto-gestion. L'outil fait la main, non l'inverse. A ce titre, elle est dans la machine outil ou dans l'ordinateur comme elle est au manche de la bêche ou sur les barres du boulier. C'est pourquoi le "cerveau électronique" est toujours, qu'on le veuille ou non, un cerveau manufacturé et n'a d'humain que l'intelligence humaine qui le crée. Plus qu'au nôtre, c'est à celui des animaux qu'il ressemble. S'il est vrai que ces derniers ne sont pas des machines, la question reste ouverte de savoir, après tout, si les machines ne sont pas des bêtes qui nous singent et naîtraient, seulement, toutes domestiquées.

Une certaine littérature abonde en exploits d'animaux. Notre intention n'est point de les nier, mais seulement de mettre en relief une fois de plus, à cette occasion, l'antinomie radicale de la nature et de la culture. Il y a loin, certes, du minéral qui est remué, logé, entretenu, produit à la plante déjà qui remue, loge, subsiste et procréé et plus encore à l'animal qui se meut, se loge, se nourrit et se reproduit : du passif au réfléchi, en passant par l'intransitif, tous les degrés sont envisageables entre l'inertie et l'autonomie de la vie. Le seuil, pourtant, est au-delà. Car la nidification, par exemple, si ingénieuse qu'elle soit, s'avère être finalement du même ordre que la mue. L'habileté du castor, du chardonneret, de l'abeille ou de la fourmi, n'en fait pas plus des constructeurs que celle du chat ne fait une couverture du chiffon sous lequel frileusement il se blottit ; celle du chimpanzé, une gaule, du bâton d'occasion qui lui sert à cueillir les fruits ; celle, tout épisodique, enfin, des étudiants, arme offensive ou défensive des pavés qu'ils projettent ou dont ils font des barricades. L'efficacité n'est pas en cause ; mais elle rappelle de très près l'expédient auquel le touriste étranger doit de pouvoir, sans connaître la langue, tirer de son guide la phrase lui permettant d'obtenir du garage la réparation de son pneu.

## [138]

La maison, techniquement parlant, est tout autre chose que la hutte de feuillage ou la caverne du troglodyte. L'abri fourni n'est pas, de soi, définitoire. L'homme seul accède à l'outillage. On ne peut même pas dire que l'animal y parvienne, au mieux, par dressage, car ce serait retourner du processus à la substance et s'imaginer que la même chose est, si l'on peut dire, manipulée dans les deux cas. En dépit des messages qu'éventuellement il émet, le perroquet ne parle pas. Le chien qui obéit aux ordres, entre autres stimuli, n'entend rien au langage. Il en va de même, évidemment, du singe qui n'est pas vêtu, mais seulement affublé de l'habit qu'on lui met ou de tout animal domestique qui circule dans la maison et, en fait, ne l'habite pas. Tant il est vrai que l'apprentissage ne développe que des habitudes et ne saurait créer une aptitude qui, pour ne ressortir plus au *logos*, mais au *tropos*, au syllogisme, mais au "tour de main", n'en procède pas moins d'une égale rationalité.

### *Travail et loisir*

La culture fabrique, nous l'avons dit, et ne se contente pas, plus ou moins astucieusement ou indirectement, d'exploiter. Elle nous abstrait du monde naturel où nous évoluons, non pour nous mettre dans un autre, mais pour nous y faire vivre autrement. Nos paradis ne sont pas seuls artificiels, mais notre univers même le plus quotidien. Le terme ici ne comporte aucun jugement de valeur, il est de l'ordre du constat. Grâce à nos baguettes, cuillers, couteaux et fourchettes, nous mangeons à peu près sans y mettre les doigts ; nous fouissons avec bêches, pioches et charrues ; nous nous asseyons ou couchons sur des sièges, des nattes ou des lits. Nous nous déplaçons sans mouvoir nos jambes en traîneau, en voiture, en avion ou en train. Nos habits nous tiennent lieu de peau. Nous bâtissons notre habitat. Il n'est pas jusqu'à nos paysages dont les voies carrossables ou navigables ne soient le plus souvent tracées et balisées, dont les emplacements n'aient été, par l'élevage ou l'agriculture, partout où il se peut, transformés en garde-manger. En l'écrivant, nous mettons le langage en conserve et la cybernétique n'est pas, après tout, si moderne qu'il y paraît, précédée bel et bien qu'elle fut par la mantique avec ses trépieds, ses tarots, ses dés ou son marc de café ! A la limite, nous n'agissons plus que par robots interposés.

De là vient qu'on est aussi perdu dans une ville dont on n'a pas le plan que dans une contrée dont on ignore le parler. Nous baignons, en effet, dans l'art comme nous baignons dans le langage, et il est à peine exagéré d'affirmer qu'entre nos salles de bain, nos chambres, nos automobiles, nos bureaux, nos usines, nos salons et nos cuisines, nos journées, du matin au soir et du soir au matin, se déroulent à l'atelier. Modeste ou hautement spécialisé,

[139] le travail n'est pour nous qu'intervention médiatisée : c'est pourquoi, d'un côté, l'aspirateur promet la ménagère, plus encore, on le sait, qu'il ne réduit sa peine tandis que le jeu, de l'autre, lui même en devient un, du seul fait que le jouet s'entremet. L'univers que nous sommes et dans lequel nous sommes est pour ainsi dire, et dans la plus large mesure, un univers appareillé.

Pas plus que le signe n'est le sème ou le mot, l'outil n'est tel ou tel engin. Il est fondamentalement équipement, c'est-à-dire ce pouvoir à la fois stockable et manipulable dont, sans l'exercer, pourtant nous disposons et grâce auquel, au lieu de tâtonner, voire de bricoler, nous construisons l'opération. Extérieur à nous-mêmes, il ne dépend plus ni de nos forces, ni même de nos besoins. Le forger ou seulement y recourir, d'ailleurs, c'est tout un ; on se méprend trop sur ce point. Car la fabrication, en vérité, porte sur la conduite, non sur le résultat ; elle n'est point l'usinage mais notre capacité de l'emprunter.

On comprend qu'en ce sens ressortissent indifféremment à l'outil tant la gouge, le bois ou la porte que le pinceau, la pâte ou le tableau et que, pour pasticher un mot célèbre, on porte la truelle au même titre que la maison dans sa tête. De là vient qu'en visant à l'ergologie, nous sommes contraint, à l'inverse de nos habitudes, de multiplier les exemples et de créer la terminologie. On ne saurait rien, en effet, tirer des traités dits de "technologie" où règne la physique et, par le biais des "outillages" professionnels, tout au plus la sociologie. Or c'est essentiellement d'une science de l'art c'est-à-dire du travail humain qu'il s'agit.

Ce sur quoi il convient très précisément d'insister, c'est la profonde mutation que la présence de l'outil apporte à notre activité. Le but, d'une part, en est systématiquement déplacé, vu que l'important n'est plus de "savoir faire", mais bien de "savoir s'y prendre" pour faire. Tel atechnique, par exemple, pourra frapper adroitement sur le clou, une fois le marteau mis en main, qui n'eût jamais songé spontanément à s'en servir, ni même su, pour le prendre, distinguer la tête du manche. L'absence de recours est un symptôme, puisque nul, normalement, n'est surpris d'une besogne en somme d'avance répartie et dont l'exécution est implicitement programmée par l'existence même de l'assortiment proposé.

La façon de faire, d'autre part, est plus ou moins radicalement transformée. Ainsi la vis nous fait-elle tourner pour enfoncer, le levier, peser pour hisser ; la pelle ne se manie pas comme l'excavateur ; le mécanisme du semoir n'a rien du geste du semeur ; le jour vient où le chirurgien ne méritera plus son nom ; quant au pilote, il y a beau temps que son problème est d'appuyer sur des boutons. Il ne manque, certes, pas de Jérémie pour crier périodiquement à l'apprenti sorcier. C'est oublier qu'à Cromagnon déjà la

[140] cuisson anticipait la maturation et que le silex taillé ou éclaté, s'il libérait efficacement la mâchoire, était pour le chasseur infiniment moins dangereux que le poing.

Tout se passe, enfin, comme si, en nous conférant un pouvoir, l'outil, du même coup, nous dispensait de l'assumer. Sans doute est-il vrai qu'un fauteuil est en soi une invitation au repos, le chemin de fer, au voyage, un vêtement, au travesti ; mais il ne l'est pas moins qu'une maison sans occupant reste un pour-habiter, le chapeau, une coiffure même à la devanture du chapelier, du pain, fût-ce dans la poubelle, une nourriture à manger. La distinction faite généralement en la circonstance de l'outil et de la machine est une distinction fallacieuse et d'ordre exclusivement historique. Le travail, dans son ordre propre, est implicitement loisir, quel que soit, dans l'époque et dans la société, le statut fait au travailleur. Non que la conduite ne soit également condition et que les "rapports de production" ne soient lisibles à travers les "modes de production" et réciproquement. Mais si l'invention du moulin à vent a pour corollaire la disparition du servage restauré au demeurant par la machine-outil, c'est, d'abord et surtout, pour la raison qui fait du calendrier ou des fastes la fin des cérémonies saisonnières, des panneaux de circulation, la disponibilité des agents, du briquet, la mort des vestales, du disque, celle des récitals, du livre, paradoxalement, la raréfaction des lecteurs. Il semble que l'armée l'ait compris qui prétend, en dépit du risque, n'accumuler des armes que pour leur "force dissuasive". Que n'avons-nous plus tôt, dans l'université, tiré les conséquences de la diffusion de l'écriture et compris que l'érudition intoxique et que, s'il faut toujours savoir s'y référer, l'intelligence est avant tout d'apprendre à s'en passer. Les mains fines et blanches vantées par la publicité ne valent pas, en effet, pour les seules machines à laver !

### *De la matière à la forme*

Dès lors que l'on accepte de tenir la fabrication pour le rapport spécifique entretenu par l'homme avec un univers dont l'analyse met techniquement l'agent au repos, on saisit mieux ce que nous entendons par Fabriquant et Fabriqué qui constituent pour nous les faces de l'outil, tout comme Signifiant et Signifié constituent les faces du signe. De la même façon que l'acculturation du symbole portait conjointement, en effet, sur l'indice et le sens, le moyen et la fin accèdent simultanément à la forme, du fait de celle de l'instrument. Ainsi ce qui ressortit à l'outil est-il, par la force des choses et quel qu'en soit l'investissement, toujours et nécessairement double puisqu'il est définissable à la fois par le matériau qu'il contient et par la tâche à laquelle il convient. Or le matériau, pour nous, n'est pas le moyen, mais

[141] l'analyse du moyen fourni par la matière ; quant à la tâche, elle n'est pas la fin, mais l'analyse de la fin.

Il s'en faut que cette duplicité pourtant élémentaire ait été clairement reconnue et cela pour deux raisons dont la première est sans doute l'inégalité de la contribution des divers secteurs moteurs ou praxiques à la concrétisation du trajet. Le regard et la palpation semblent avoir, de ce point de vue, joué un rôle plus grand que l'écoute ou le cri. C'est pourquoi, très probablement, l'on songe moins, en fait de musique, aux "instruments" eux-mêmes qu'à la partition ou, pour ce qui est de l'écriture, à la plume, à l'encre, au papier qu'au système de transcription que sont les lettres ou les caractères. Le tableau, en revanche, est d'abord une certaine étendue artificiellement colorée ; la statue, de la pierre, du marbre ou du bois ; et si l'on s'intéresse à ce qu'ils "représentent", on a toutes les peines du monde à penser que si l'image ici n'est pas le contenu, ce n'est pas seulement parce que, socio-artistiquement, le cheval de Marly ou celui du Colleone n'ont rien d'un cheval Ming ou Tang, mais parce que, ergologiquement, le traitement en fait, d'abord et avant tout, autre chose qu'un équidé. Et cela explique aussi bien la confusion esthétiquement si répandue et, philosophiquement, la mutuelle exclusion de la matière et de la forme. Il va de soi que l'une et l'autre sont en pleine contradiction avec la perspective d'une science moderne de l'homme.

La seconde raison est peut-être un peu plus subtile en ce sens qu'elle dépend de la solution qu'on apporte au problème du finalisme et de la distinction qu'on fait, ou non, à notre suite du projet et du trajet, bref, de ce que nous nommons la dissociation préalable des plans. S'il est vrai, en effet, qu'on a sans discrétion abusé du langage et que l'emploi du terme, chez les sémiologues, a de loin dépassé la promesse des fleurs, on en pourrait presque dire autant de la "technique" qui couvre à la fois dans l'usage la conduite outillée qui fait notre propos et tout comportement méthodique, toute discipline, plus ou moins socialisée d'ailleurs, de l'âme et du corps, tout exercice d'entraînement ou d'assouplissement physique ou spirituel, mêlant du même coup ascèse et savoir-faire, morale et gymnastique en une hellénique sagesse dont l'équivalent se retrouve dans le zen ou dans le yoga. Nous reviendrons en son lieu sur cet aspect des choses, mais il nous paraît dès maintenant évident qu'une éducation de la nage, de la marche, du maintien, de la voix est du même ordre que l'hygiène ou la diététique et n'est donc en aucune façon identifiable à la fabrication.

Toutefois n'en va-t-il pas ainsi de la danse, du mime ou du chant qui seraient, eux, techniques authentiques, mais apparemment sans le fabriquant dont nous avons dit qu'il était indissolublement combiné avec le fabriqué dans l'outil. Outre le fait que, dans les trois cas, l'aspect choral semble avoir historiquement précédé à peu près partout les manifestations

[142] individuelles et que la médiation pourrait, par conséquent s'y envisager autrement, on peut, croyons-nous, sinon éluder complètement la difficulté, du moins en discerner plus exactement les contours sans tomber pour autant dans la contradiction d'une somatisation qui nous remettrait au travail. Ce n'est point là confondre la matière et l'objet, mais poser dans toute sa rigueur le principe de la réalité analytique du support. Il suffit, à notre avis, de constater, hors des lieux, des rangs et des temps, le lien fondamental de la voix et de l'"instrument", de la posture et de la statuaire, du jeu dramatique et du masque, pour qu'on puisse raisonnablement postuler, dans ces domaines précis d'activité, comme dans le fait d'écrire ou de bâtir dans la neige ou le sable, autant de correspondants sur leur plan de ce qu'est sur le sien le fameux "langage intérieur" qui ne laisse pas d'être phonologiquement articulable parce qu'il n'est pas phonétiquement articulé. La caricature de l'ouvrier contemporain qui, durant la pause de la chaîne, continue à serrer les boulons va plus loin que la critique manifeste de sa condition. En soulignant sur sa conduite la prégnance du fabriquant, elle nous rappelle à sa façon que l'homme porte en lui, qu'elle soit ou non matérialisée, l'intelligence de son geste. C'est aussi ce qui fait, après tout, que — compte non tenu de son appartenance — une voiture reste la même en dépit du changement de la totalité de ses pièces.

L'immanence de l'outil rejoint donc bien l'immanence ou plutôt, comme nous l'avons dit, la réciprocité du signe. Chacune des faces trouve également, nous le verrons, dans l'autre son critère. Et peut-être, pour clore ce développement, n'est-il pas inutile de faire remarquer que le langage témoigne vraisemblablement lui-même de cette dualité et que le double sens, dit concret ou abstrait, d'un mot comme *construction*, par exemple, est sans doute moins imputable, en sa généralité, à quelque aspect ou *Aktionsart* dans le cadre de telle ou telle langue qu'à l'interne complexité de l'outil ainsi dénommé, nous voulons dire à ce qui, en l'occurrence, de part et d'autre s'investit de mécanologique et de téléologique à la fois dans la réalité physique d'un seul et même bâtiment.

Par mécanologie et téléologie nous entendons justement cette mutuelle analyse du support et de la fonction qui nous fait respectivement émerger du moyen au matériau, dans le fabriquant, et de la fin à la tâche, dans le fabriqué. Les deux mots sont formés délibérément sur leurs homologues glossologiques et quiconque, au nom des "penseurs", nous objecterait l'emploi fait ici du second se verrait aussitôt rétorquer que la philosophie n'est jamais que préhistoire du savoir et qu'il n'est science qu'à ses dépens. Tels qu'il sont, en tout cas, ils désignent ensemble, dans notre intention, le pôle technique d'une dialectique qui, mécaniquement et téléotiquement, ne s'explicite que dans la variété de ses produits.

[143]

La systématisation, fût-elle abstraite, de ces derniers ne saurait, en dépit des prétentions des descripteurs, davantage tenir lieu ergologiquement de la structure que glossologiquement de la grammaire, la systématisation des concepts. Et l'erreur est la même de tels qui s'imaginent accéder à la forme en réduisant ingénieusement l'habitat à la combinatoire de facteurs comme ceux du "meuble" et de "l'immeuble" avec ceux de l'"ouvert" et du "clos", et de ces "textologues", à maintes reprises dénoncés, qui cultivent le barbarisme et témoignent surtout d'un goût immodéré des actants. Le modèle est bien en deçà et s'il explique, d'un côté, la possibilité conjoncturelle de reconversion des usines ou laboratoires, son trouble, de l'autre, justifie, au delà de la sectorisation des apraxies ou des métiers, la globalité de l'atechnie.

### *Support et Mécanologie*

#### *Le critère d'utilité*

La difficulté spécifique de la mécanologie résulte moins peut-être de ce réalisme primaire qui confond, peut-on dire, le matériau et la matière que de ce qu'elle est, en somme, une phonologie à laquelle n'eussent point préludé de phonéticiens. Tout se passe, autrement dit, comme si l'on pût directement passer de la nature objectivée des choses à la jouissance qu'on en tire, sans que jamais la nécessité fût conçue d'une science de l'analyse des trajets que leur matérialité nous propose et qui, d'ailleurs, font de leur connaissance moins une curiosité que la satisfaction techniquement acculturée d'un besoin. C'est pourquoi la première démarche d'une ergologie consiste à disjoindre rigoureusement du concept de propriétés physiques, chimiques, ou biologiques des corps, puisque, comme nous le verrons, tous les règnes y participent, celui d'utilité qui en anticipe, en quelque sorte et à notre seul point de vue, l'avantage et nous permet de les classer.

La taxinomie dont il s'agit n'a donc rien à voir avec celles des traités de sciences physiques ou naturelles. Il n'était point si sot, après tout, de prétendre que le melon était fait pour être mangé en famille, si l'auteur remontant de la terre — ou plutôt de la table, au ciel — n'eût pris la botanique pour la gastronomie. Le bœuf, pour le boucher, peut-il être autre chose qu'un composé de filet, de rumsteck, de noix, de tranche et d'entrecôte qui se promène sur le pré ? Son couperet, pour autant, ne fait point la zoologie. Chair n'est pas viande et, si nous-mêmes n'en avons pas, c'est seulement qu'en renonçant à l'anthropophagie, nous avons, du même coup, renoncé à figurer au rang des comestibles. Le regard du sculpteur sur la pierre n'est point celui du minéralogiste et l'on peut seulement regretter que dans l'étude, par exemple, de la conductibilité thermique ou électrique des métaux le point de vue de l'ingénieur l'emporte souvent un peu trop sur le point de vue du savant.

[144]

Il va de soi que l'utilité, au sens où nous l'entendons, ne saurait se réduire, encore qu'elle ne l'exclue pas, à l'estimation, éclairée ou non, de l'expert ou de l'utilisateur. Ce n'est pas de manger le fruit qui lui confère des qualités nutritives, mais bien d'y recourir sans hésitation, comme s'il était seulement fait pour cela. Car si l'instinct évite de chercher, l'art, lui, récuse implicitement l'aléa. L'univers n'est pour lui qu'un immense entrepôt et, quel que soit l'état de civilisation, une disponibilité structurellement différenciée, une réserve d'être-pour, d'emblée fondée sur la négation des disparités naturelles et identifiant, en tant que matériau, à l'encontre d'une opinion moins sensible aux principes de la technique qu'aux procédés industriels, minéral, végétal, animal dans une semblable manufacture ou une égale domestication. Même rapport, en effet, entre le ramassage des météorites et la métallurgie, la chasse et l'élevage, la cueillette et l'agriculture. La mécanologie ne fait pas plus acception de la nature que la phonologie, de la réalisation acoustique ou articulatoire du trait pertinent dont le matériau devient ici pour nous l'exact équivalent.

On comprend que la cuisine n'ait que faire de la division de la chimie minérale et de la chimie organique, qu'un carburant soit indifféremment solide, liquide ou gazeux ; que des boyaux, du chanvre, du cuivre ou du bois puissent être tenus, du point de vue de la qualité vibratoire, pour les variantes d'un même matériau, au même titre que les différences, par exemple, de couleur, de densité ou de format ; que la même matière, au contraire — qu'il s'agisse du cuivre des casseroles ou des cors, du bois de chauffage ou de construction, du papier bible ou d'emballage — se diversifie dans l'outil en autant de matériaux que d'emplois.

On notera que le langage peut, à la fois, nous éclairer et nous égarer sur ce point. S'il se trouve, en effet, qu'au hasard des langues *trae* ne soit point *tömmen*, non plus qu'*aqua*, *unda* ni même *hippique*, *chevalin* et que la distinction, à coup sûr, explique glossoartistiquement maints emprunts, on n'en saurait conclure qu'il suffit, pour dégager les matériaux, d'inventorier les adjectifs en *-able* ou en *-ible* du français. Car qui dit emploi, justement, dit techniquement négligence de propriétés physiquement décelables, mais non effectivement employées. Ce divorce est, au demeurant, instructif. Il montre à quel point l'on se trompe quand on prétend imputer à la connaissance spontanée une antinomie à l'égard de la science qui n'est autre que celle du langage et de l'art. Dire n'est pas faire et l'hypothèse de l'anthropomorphisme a bon dos qui voudrait — faute d'une opposition claire du magique et de l'empirique sur laquelle ultérieurement nous reviendrons — que le désintéressement de l'action fût la condition de l'épanouissement du savoir.

Il est fallacieux de comparer la remarquable simplicité de la théorie moléculaire



[145] à la multiplication phénoménale d'antan des fluides lumineux, calorifique, magnétique, électrique qui relevait moins, si l'on peut dire, de l'anthropologie que de l'anthropotropie. Le géologue entre-t-il en compétition avec le jardinier ? L'analyse n'est pas moindre, mais d'un autre ordre dans les deux cas. En donnant, en bref, au concept d'utilité épistémologiquement un statut, nous n'avons nullement l'intention d'aller à contre courant du progrès mais bien de rendre à l'homme ce qui, implicitement, vient de sa propre intervention dans la conscience qu'il prend de l'univers dont il dispose. Si l'ergologie, en effet, ne peut en aucune façon se réduire aux sciences de la nature, il n'est pas moins vrai que ces dernières n'ont que bénéficié à tirer d'être systématiquement épurées de ce qu'il faut bien appeler une cryptoergologie.

### *Du matériau*

Le fabriquant, en la circonstance, se comporte, autrement dit, très exactement comme le signifiant. Le filament incandescent n'est pas ergologiquement du tungstène mais la possibilité qu'il nous donne de dissocier par lui l'éclairage de la combustion ; le verre, de ce point de vue, n'est pas, d'abord, un composé de silice et de carbonate de sodium, mais celle, par exemple, de disjoindre dans l'habitat le contrôle de la lumière et celui de l'aération ; le feu, de son côté, est moins le résultat d'une oxydation du carbone qu'en matière d'alimentation, l'alternance du cru et du cuit. On multiplierait à l'envi les illustrations d'un principe si négligé et pourtant si constant qu'il suffit de l'avoir invoqué pour que semble infini le champ de ses applications.

Encore doit-on bien préciser que si l'utilité définit effectivement le fabriquant dans sa relation avec le fabriqué, elle intéresse le seul matériau et n'est qu'exceptionnellement exprimable en terme d'analyse des fins. En gros, le matériau n'est différent de la matière que parce qu'il inclut son critère. Or ce dernier, on le sait, ne ressortit pas plus dans l'outil qu'il ne ressortissait dans le signe à l'organisation de la face dont il procède. De même que la pertinence n'est phonologiquement pas en cause de la chuintante et de la voyelle prononcées dans la marque *chat*, mais seulement la dénotation du sème ainsi différencié, et qu'il n'y a, selon nous, que des inconvénients à regrouper l'ensemble, comme on le fait généralement, sous la commune appellation de signifiant, de même serait-il grave de confondre sur notre plan l'utilité du matériau et le dispositif ordonné à l'exécution d'une tâche. Le pinceau seul n'est rien sans la pâte et la toile ; la plume, sans l'encre et le papier ; l'aiguille, sans le fil ou la laine ; le marteau, sans la pointe ou l'enclume ; la scie, sans la planche ou le tronc ; et pourtant rien, c'est évident, ne serait fait sans la contribution de chacun d'eux.

[146]

Je n'ignore pas que la démonstration anticipe ici largement en raisonnant sur des unités dont le principe n'a pas encore été posé. C'est seulement par commodité et parce que le critère de l'opposition ne change pas du fait de sa complexité contrastive. Le registre de ces "charges utiles" que sont les matériaux n'est d'ailleurs, catégorisé ou non et saisi à son authentique niveau d'abstraction, sans doute pas plus étendu que celui des traits pertinents. Il est la grille élémentaire des trajectoires distinctives en lesquelles techniquement se résolvent au second degré les stratégies les plus élaborées. On n'est pas fondé pour autant à évoquer à leur propos l'analogie d'une pseudo "pauvreté" phonologique qui, niant finalement tout progrès, nous ramènerait à peu près au chelléen ou à l'acheuléen. L'erreur serait double, en effet. Assortie, d'une part, d'une injustice qui reviendrait à n'imputer à l'homme, que l'on dit "de pierre", que les seuls vestiges de son art qui lui aient matériellement survécu, elle entérinerait indûment d'autre part l'illusion nourrie par un évolutionnisme naïf d'une continuité de l'organe à l'outil projetant la main dans le cric, l'œil dans la lunette, le pied dans la chaussure, le galbe dans le vêtement. Outre que la chose serait en contradiction avec la définition précédemment énoncée de la conduite appareillée et dont la roue suffit à attester le bien fondé, il est clair que cette hypothèse, reposant en définitive sur la passivité de l'environnement d'un sujet, trace une frontière arbitraire et qui n'est pas de notre plan entre la façon dont nous médiatisons nos forces et celle dont nous tirons partie d'une autre source d'énergie.

C'est tout le problème de l'automation. Or le moteur est d'origine, au même titre que la préhension, la percussion, la traction, le modelage ou le sectionnement. On n'a pu le tenir pour une étape décisive dans la voie de la libération du geste que parce qu'on l'imagine nécessairement compliqué et lié techniquement à une analyse de plus en plus fine des modalités d'énergie. Mais il est dans le propulseur comme il est dans le contrôle de la flamme, du flot ou du vent et le cheval, de trait ou de selle, est un équidé avant d'être un cheval vapeur. Force et nature, au regard de notre industrie, ressortissent à la même inertie et, tout comme le langage est grammaticalement complet dès l'émergence à la binarité, le geste d'emblée par l'art chez l'homme se fait libre quelles qu'en soient les mutations historiques ! C'est par là, fondamentalement, qu'il échappe au "trial" et la sécurité qui l'inspire n'est rien de moins que la forme active de la déductivité.

Nous n'en avons point pour autant terminé avec le fabriquant. Car si le matériau se distingue ergologiquement de la matière en ce sens qu'il en analyse qualitativement les trajets, il faut bien admettre qu'il n'est rien non plus de naturel dans la façon dont il apparaît quantitativement débité.

Nous entendons par là, d'une part, que le bâton de craie n'est pas seulement du calcaire, le chevron, du pin ou du chêne, ni le lingot, du minerai et

[147] que leur illusoire simplicité tient surtout à une vue trop substantialiste des choses qui, reconnaissant au besoin dans le crayon un porte-mine ou dans le marteau la jonction d'une tête de fer et d'un manche de bois, n'a point su déceler, dans les dimensions de la pièce, la voie par où la manutention s'incorpore. D'où nous concluons, d'autre part, qu'il n'est, de ce point de vue, aucune différence entre la planche et le clou, le marbre et le ciseau, la bille et la cognée sinon sans doute le rôle respectivement joué par chacun d'eux dans le dispositif qui, du point de vue du fabriqué, nous conduit à les associer. Nous conviendrons d'appeler engin tout complexe — évidemment abstrait — de matériaux définissant l'unité, techniquement minimale, qui correspond mécanologiquement au phonème. L'analogie est même si étroite que le risque de réduire ergologiquement l'outil aux engins n'est pas moindre actuellement que ne le fut trop longtemps celui de prendre la phonétique et la phonologie pour la totalité de la glossologie. Il semble même, tant l'usage qui les dénomme presque exclusivement est prégnant, qu'il soit encore plus grand.

On croit, en effet, volontiers qu'il suffit pour fonder notre discipline de dresser sans plus l'inventaire de flèches et de haches, de vases ou de fibules, de pelles ou de pioches sans s'apercevoir que cette démarche, qui peut à la rigueur contenter l'ethnographe, reproduit en l'occurrence peu ou prou l'antique confusion de la grammaire et de l'alphabet. Il reste que l'engin, au sens où nous l'entendons, a ceci de fondamental qu'en multipliant ses combinaisons il permet l'économie des dispositifs, tout comme le phonème par sa récursivité permet l'économie des marques. Ainsi le burin sert-il à graver, écrire ou sculpter ; ainsi la même roue se retrouve-t-elle dans le char ou dans l'engrenage, dans la meule ou le tour, le rouet ou la noria ; le couteau, sur la table ou dans l'arsenal des armes offensives ou défensives ; le marteau, sur l'enclume ou sur l'établi, mais aussi dans le piano et dans la machine à écrire.

On m'accusera, bien sûr, de télescoper les époques et de négliger l'évolution. Aussi bien le problème n'est-il pas là puisqu'il s'agit pour l'instant — et toute historicité mise à part — de définir l'art comme technique avant d'en répertorier sociologiquement les états. Il est, d'ailleurs, curieux de remarquer combien ce que nous appelons la socioartistique a pu nuire à l'ergologie en se méprenant justement sur l'outil dont les faces, au lieu d'être tenues pour réciproques, sont chronologiquement ordonnées en fonction de leur relative complexité. L'essentiel n'est pas ici la rémanence du fiacre dans la voiture ni de la coquille à manche dans la cuillère japonaise, mais le principe qui fait qu'à la différence de l'animal, l'homme d'où qu'il soit, n'agit que par intermédiaire et ménage artificiellement l'énergie. C'est pourquoi il nous apparaît plus urgent de poser, en déterminant les rapports du matériau et de l'engin parallèles à ceux du trait et du phonème, les bases d'une véritable

[148] mécanologie que de continuer insidieusement à justifier le droit que nous aurions sur les ressources brutes du monde par notre aptitude particulière à les transformer. Il n'est nulle part, à vrai dire, de "matière première", non plus que de son naturellement intelligible. Le degré de développement ne classe pas plus nos outillages que nos langues. Et le fabriquant, quels que soient l'endroit, l'âge ou le milieu concerné, n'a de raison d'être, en somme, que d'analyser le support même du fabriqué.

### *De l'engin*

Or les processus de l'analyse ne changent pas avec les plans. Il est donc normal que corrélations et concaténations sous un aspect nouveau instaurent là aussi identités et unités partielles par variation interne de l'un et projection du même. Il est clair, en effet, que ressortissent à la même catégorie tous les engins dont l'un au moins des matériaux est identique et que tous ceux qui sont emmanchés, par exemple, ont entre eux une similarité objective. Encore faut-il, au-delà du sensible, tenir pour manche toute disponibilité préhensile. Le stylographe, pour sa part, offre une illustration très nette de l'intégration puisqu'en lui se réalise la complémentarité du porte-plume et de l'encrier.

Telle est, selon nous, la direction à suivre si l'on veut aboutir à une vraie théorie de l'outil par rapport à laquelle le catalogue de Manufrance représente à peu près ce qu'était, par rapport à celle du signe, la grammaire de Port-Royal. Non seulement le fabriquant ne s'y distingue pas du fabriqué, mais surtout la fin comme naguère le sens, s'y mêle inextricablement à la forme, la conjoncture à la structure, le souci du commerce à celui de l'explication. Tel qu'il est, en tout cas, il s'avère pour l'ergologue plus riche d'information qu'un traité de physique dont la curieuse collusion avec l'"histoire de l'art" n'est pas sans évoquer celle de la phonétique expérimentale et de la linguistique comparée. Une organisation s'y révèle qui, pour n'être à proprement parler ni logique ni ethnique, n'en a pas moins sa propre rationalité. C'est elle qu'il s'agit de découvrir, sans se laisser abuser par la grille le plus souvent inadéquate à travers laquelle elle nous apparaît spontanément dans le langage, et la glossoartistique, sur ce point, n'est pas sans multiplier les faux semblants qui fait qu'à travers les cultures, la "charrue" ne reste guère plus qu'un mot dénommant des réalités techniquement hétérogènes dont le seul point commun est de contribuer industriellement au labour.

Or, pour nous la technique a ses lois qui ne sont celles ni de l'usage ni du milieu, ni de l'échange ni de l'adaptation. Le poisson n'explique pas plus le profil du bateau que le sabre n'accomplit un "projet de l'évolution". S'il est vrai que le modèle est ailleurs, ce n'est ni dans un autre monde ni sur un

[149] autre plan, mais dialectiquement, au sein du phénomène dont il est l'instance occultée. A s'en tenir pour l'instant du seul côté du fabricant, il est donc clair qu'il ne suffit pas de poser, comme nous l'avons fait, en termes de structure, les concepts de matériau et d'engin ; qu'il n'importe pas moins d'en fonder les relations autrement qu'à l'estime dans l'économie du système dont les axes à chaque instant, par projection, les déterminent. C'est pourquoi, en la circonstance, la mécanologie passe obligatoirement par la phonologie dont la transposition heuristique affinera seule la clinique en laquelle pratiquement la théorie s'infirmes ou bien se vérifie.

Telle est, en tout cas, la façon dont nous avons ici choisi de procéder. L'innovation consiste, d'ailleurs, davantage dans le déplacement du but poursuivi que dans la plus grande variété des manipulations sollicitées. Outre que dans la recherche en cours, en effet, l'intérêt épistémologique du problème nous semble de loin l'emporter sur l'éventuelle exploitation thérapeutique de ses résultats, il va de soi que — l'observation ne répondant jamais qu'aux questions qui lui sont posées — l'examen d'un dessin, par exemple, ne saurait livrer la même chose à ceux qui dans l'exécution du tracé tentent de déceler la manifestation d'une atechnie ou qui, psychologiquement moins soucieux de graphisme que de "graphologie" et finalement de lignes que de "lignes de la main", cherchent dans le ciel d'une géométrie archétypale la configuration d'un destin. L'essentiel, à nos yeux, était — en créant, à la ligne de partage des tests dits "projectifs" et de l'exploration traditionnelle de l'apraxie, un secteur parallèle à celui de l'aphasiologie — de se donner expérimentalement la possibilité de démontrer que l'art est dans le geste et non point dans les choses et que, par la médiation de l'outil, notre conduite, tant sous l'aspect du fabricant que sous l'aspect du fabriqué, est d'abord un produit.

C'était là, bien sûr, aller à contre courant d'une opinion spontanément instrumentale tendant à introduire entre les faces de l'outil la hiérarchie des moyens et des fins, comme elle le fait symboliquement pour le signe. De là vient que le livre fait oublier l'encre et la plume, que le marbre et le ciseau s'estompent dans le sourire du dieu, que nul dans un triptyque ne s'intéresse à la charnière qui permet d'en ouvrir ou fermer les volets. Tout se passe, autrement dit, comme si l'ouvrage achevé échappait définitivement aux conditions de sa production. Il faut admettre que tout actuellement contribue à nous le laisser croire, dans la mesure où non seulement elles le précèdent le plus souvent dans le temps, mais où surtout la répartition sociale du travail nous réduit très généralement à l'état de consommateurs.

Le fabricant avait d'autant moins de chance d'accéder scientifiquement à l'humain que l'humanisme, en somme, l'excluait idéologiquement de son champ et que la couleur passait tout naturellement pour l'affaire non du

[150] peintre, mais du chimiste, comme le son pour celle de l'acousticien. Et de même qu'en l'absence de théorie du signifié rien n'empêchait, de son côté, l'identification du concept et du sens, de même était-il fatal que le produit réifié, faute de fabriqué, se confondit avec la fin, comme si l'usager, pour n'être point l'auteur, cessait d'être le producteur du livre qu'il lit page à page, de la voiture dont il passe en la conduisant les vitesses, des pièces du costume que dans l'ordre il revêt, de la ville où il se dirige par aménagement de l'espace et du temps. Il suffit de voir un malade tenter d'allumer un crayon ou de tricoter un câble électrique, pour comprendre la différence, en matière d'activité, de la nature et de la culture, et qu'un trajet n'est pas un plan.

Que l'objet manufacturé, comme on dit, soit un bien, nul ne songe à le nier. Encore ne faudrait-il pas oublier que s'il est humain, c'est antérieurement à l'échange auquel il donne lieu et en vertu de la technicité qui proprement le spécifie. C'est dire que la sociologie — fût-ce sous l'angle de l'économie — ne peut en aucun cas tenir lieu de cette part de l'ergologie que nous appelons téléologie et qui — telle la sémiologie symétrique, chez nous, de la phonologie — ne saurait justement, pensons-nous, exister sans qu'une École de Prague eût jeté les bases d'une solide mécanologie. Il n'entraîne pas dans notre propos ici de le tenter, mais seulement d'en montrer la nécessité et de cerner au mieux les exigences d'une démarche à laquelle l'analogie fournit une méthode mais qui, à proprement parler, sur son plan n'a pas de parangon. Mieux vaut, à notre sens, perdre provisoirement du temps que continuer indéfiniment sur des pistes où le "bon sens" trop souvent ne résulte que de la communauté des égarements. Car jamais, de toute façon, la logique interne de la plus belle des démonstrations n'a justifié ses postulats.

## *Fonction et Téléologie*

### *Tâches et fins*

Le fait d'entrer maintenant dans un univers plus familier et, pour cette raison, sans doute plus imaginable ne doit point nous bercer d'illusions. Le concret reste l'ennemi, notamment en ce qui concerne ce qu'à dessein nous désignons du nom dont on a sans doute abusé mais qui nous semble ici approprié de fonction. La tentation est grande, en effet, et plus d'un y a succombé, de le prendre au sens organique et d'identifier les services attendus de l'outil à l'ensemble des besoins qu'industriellement il satisfait. C'est ainsi que l'on fait volontiers l'inventaire, à fin de classement, d'universaux d'activité tels que se nourrir, se mouvoir, s'abriter, se vêtir, se défendre ou communiquer dont les ethnologues en particulier utilisent par commodité les rubriques, sans s'apercevoir qu'elles mettent en cause l'existence même de leur discipline, du fait qu'en positivant les besoins elles inscrivent dans les choses soit le principe de leur analyse, soit le reflet de *nos* métiers. Si, dans

[151] ce dernier cas, on pêche par ethnocentrisme et subreptice collusion de l'art avec la socioartistique, l'erreur, dans le premier, est à nos yeux plus grossière encore puisqu'elle consiste à fonder la fabrication dans la production, comme la grammaire naguère dans le concept, c'est-à-dire le modèle dans la faculté précisément qu'il nous donne, non de nous adapter au monde, mais de le recréer.

Il convient avant tout d'inverser le rapport et, de même que nous récusons les "matières premières", d'admettre qu'humainement il n'est point de "fonctions naturelles" ; que la technique elle-même engendre les problèmes qu'elle nous aide ensuite à résoudre et ne comble jamais — aidée, d'ailleurs, en cela par la publicité — d'espoirs qu'elle n'ait d'abord formellement suscités. J'entends bien que le signe n'est conjoncturellement lisible que par le sens et qu'on ne recourt à l'outil que dans la perspective d'une fin. Mais de même qu'on ne saurait conclure d'une commune évocation du mauvais temps à l'identité de nos hallebardes et des chats et des chiens de l'anglais, de même le coucher ne constitue-t-il nullement la même opération chez l'asiatique qui déploie sa natte, l'europpéen qui, pour se mettre au lit, retire ses vêtements avant de se glisser sous les draps, l'arabe, enfin, qui s'enveloppe de son burnous et s'étend sur un socle solidaire du bâtiment. Nos estomacs sont semblables, mais non pas nos cuisines qui sont autant de façons moins peut-être de nous alimenter que de tromper insidieusement notre faim. Et l'on s'explique que les salles de bains ne soient pas toujours appréciées comme un élément de confort par des peuples dont le hammam rythme la vie de société.

Sans doute comparaison n'est-elle pas raison et n'est-il pas ici question de justifier la structure par la variété de ses états ; du moins un brin de relativité nous garde-t-il de chercher ailleurs qu'en nous-mêmes la source de ce que nous sommes et nous rend du même coup moins étrange l'idée que l'outil, d'où qu'il soit, puisse faire, sur son plan, autre chose que ce qu'explicitement par lui nous croyons faire et qui ne saurait l'épuiser. Car tel est bien finalement l'enjeu de toute théorie du fabriqué, déceler, au-delà des moyens dont il dispose en même temps qu'en deçà des buts qu'il se propose, la tâche ergologiquement incombant à la dextérité de l'ouvrier.

Or il en est de la tâche comme du sème dont elle constitue la réplique, et la téléologie risque de longtemps partager la malchance de la sémiologie. Elle est pourtant la condition d'une science humaine du travail, une fois, bien sûr, le concept épuré de la part qu'il comporte d'organisation, voire d'axiomatisation sociales. Au départ, il importe de respecter scrupuleusement le principe de la réciprocité des faces et de ne point confondre, en chacune d'entre elles, les modalités de l'analyse et le critère qu'à l'autre elle fournit. Pertinence, disions-nous pour le signe, n'est point dénotation. Contribuer,

[152] en d'autres termes, à différencier ou segmenter du signifié, ne permet absolument pas d'en fonder la structure. Il faut pour cela poser le concept de marque, qui ne coïncide en retour que par accident avec identités ou unités du signifiant. Il est bien évident que le spectre de la "morphologie" hante aussi les ateliers des ergologues, et que la distinction faite par nous de la tâche et de l'utilité se ramène le plus souvent à l'évaluation du caractère, plus ou moins complexe ou plus ou moins élémentaire, d'opérations envisagées dans la plus stricte des continuités.

On sent bien, sans même pour l'instant chercher à les définir davantage, que la préhension, la taille ou la percussio n ne sont point de même ordre que la vannerie, la balistique ou l'élevage. Reste à tracer formellement — et non point logiquement — la frontière, nous entendons par là le moyen de garantir, à partir de l'outil lui-même, ce que nous pensons de ses lois. C'est pourquoi il convient, croyons-nous, de donner téléologiquement un statut à ce que nous nommions plus haut le *dispositif* et qui serait l'exact équivalent de la marque. Outre que l'idée n'est pas neuve et rend compte, en somme, de l'intuition qui faisait parler, fût un temps — à ceci près que la tâche s'y confondait avec la fin — de "nécessaire à" couture, chaussures, toilette et autres affectations, elle présente à nos yeux surtout l'incommensurable avantage de lier, enfin, à autre chose qu'à la décomposition plus ou moins taylorisée de la conduite ou à l'histoire des spécialités, parallèlement à la distinction du langage et des sciences celle de l'art lui-même et des arts. Ainsi y-a-t-il plus, selon nous, à tirer de la transposition analogique d'un modèle que d'une remontée toujours aléatoire aux origines, car le principe du feu n'est pas plus dans la première étincelle que celui du verbe n'est à recueillir sur les lèvres du premier d'entre nous qui ait parlé.

Pour reprendre, en les explicitant, les exemples invoqués plus haut, nous dirons qu'un dispositif est généralement un ensemble d'engins groupés en vue d'une tâche que leur combinaison précisément a pour but de déterminer. On comprend qu'ainsi défini, chacun des engins qu'il comporte puisse séparément se retrouver dans beaucoup d'autres, tout comme les mêmes phonèmes, eux aussi, se retrouvent dans un nombre illimité de marques. C'est ainsi que le marteau associé avec le ciseau dans la taille, mais avec la cheville, la pointe ou le rivet dans l'assemblage, l'est dans l'orchestre avec le xylophone et dans le façonnage, avec une enclume ou un coin, tandis qu'il se fait heurtoir au portail et que l'archet rend la scie musicale. Il suffit, en revanche, qu'on use pour l'étoffe de l'aiguille et du fil pour qu'en dépit du rapprochement concevable des produits, tout rapport de la couture et de l'assemblage techniquement soit exclu.

On aurait tort de croire que le critère ainsi fourni résulte seulement d'une commode analogie. La clinique, pour sa part, administre négativement la



[153] preuve de son existence, puisqu'à l'instar de ces aphasiques à qui *cravate*, pourtant prononcé correctement, ne dit rien, il ne manque pas d'atechniques pour ranger côte à côte la vis et le tournevis, le cadenas et la clef qu'ils manipulent individuellement sans pour autant les adapter.

C'est également ce qui fait la différence du bricoleur contraint à l'invention et de l'artisan que sa compétence précisément dispense d'ingéniosité. Le contrôle des dispositifs — et l'on sait que sur ce point, nous sommes tous virtuellement au moins des techniciens — n'a pas moins d'importance que l'équipement dans la constitution d'un savoir faire. Et si la richesse de la bibliothèque ne rend pas automatiquement capable de la consulter, on en peut dire autant de la boîte du menuisier : tout à la fois abécédaire et dictionnaire, elle résume en elle-même, avec évidemment les limitations du métier, les deux "lectures" auxquelles par définition nous confronte la technicité : celle d'une systématisation des moyens, celle d'une systématisation des fins. C'est de cette dernière, bien sûr, que témoigne le dispositif et la tâche qui lui correspond, comme à la marque correspond le sème, ne saurait être décrite mais inférée de la structure par la même attestée et dont les différences permettent seules de l'identifier. Il va de soi qu'en parlant de structure, nous l'entendons comme une grammaire dont la déductivité n'admet pas, en soi, d'exception, et non comme une langue c'est-à-dire, en la circonstance, comme ce brassage de techniques dont l'homogénéité n'est qu'historique et qui nous renseigne moins en définitive sur la téléologie que sur l'art de nos sociétés. Glossologiquement, la structure n'a pas de nom.

Comme telle, et dans l'axe qui présentement nous occupe, elle est essentiellement classement des "opérations" ; et, tout comme il est clair aux yeux de qui ne confond plus le principe lexical et l'état du vocabulaire qu'il n'est pas de "langage enfantin", il n'est pas, en dépit des progrès, de différence entre nous et les premiers hominiens sur ce point. L'homme devient ; on ne devient pas homme. On l'est ou on ne l'est pas. La modestie des réalisations de nos lointains ancêtres qui, d'ailleurs, n'ayant pas notre appareillage n'avaient pas non plus nos besoins, tient surtout à l'anachronisme terminologique des préhistoriens. Comme si les premiers eussent été condamnés à gratter, à polir, à racler, du seul fait que les seconds aient baptisé grattoirs, polissoirs ou raclours les reliefs d'une activité dont on avait même longtemps cru qu'elle se réduisait à la chasse, à n'en juger que par les sempiternelles "haches" ou "pointes de flèches" des musées !

Moins les sèmes sont nombreux, plus grande est pour chacun la variété des effets de sens. Il en va de même de la tâche ou plus exactement de la répartition de la totalité de l'"affaire" entre les tâches. La polytropie fondamentale de l'identité téléologique apparaît justement dans la disparité des fins auxquelles téléotiquement le même dispositif contribue. Marteau et

[154] ciseau indifféremment se retrouvent chez le menuisier, le charbon, le sculpteur, le graveur. On écrit, à l'inverse, soit en gravant, soit en peignant, soit même de nos jours en frappant. Le forgeron, lui-même, était tailleur au temps où les hommes portaient des armures, et le tisserand se fait maçon à l'époque des villages de toile.

En bref, on s'en doutait, la technique n'est pas l'industrie et c'est pour les avoir confondues — et liées, qui plus est, à l'organisation contemporaine du travail, je veux dire à nos corps de métiers — qu'on a tant de mal à abstraire et que l'on décrit à l'envi sans jamais pouvoir expliquer. Il va de soi que la façon d'une cuirasse n'a pas, techniquement, grand chose à voir avec la confection d'un smoking ; ils n'en posent pas moins, industriellement, le même problème du fait que nous ayons une tête et des bras ; et même en supposant que la ou les techniques impliquées dans la construction, de nos parents à nous, n'aient point changé, encore nos architectes ne peuvent-ils, au contraire, ignorer qu'ils n'ont plus le même homme à loger. Ainsi n'est-il plus question d'imputer à la même histoire, dans un développement somme toute linéaire, les mutations de la fabrication et celles, performantielles — telles qu'entre peau, fourrure, plumes, tissu, plastic, par exemple, les diverses façons dont éventuellement l'on se vêt — des conditions de production : le sème n'est pas le vocable, ni la tâche, son rendement.

S'il est vrai qu'on n'émerge scientifiquement à la grammaire qu'à partir du moment où l'on comprend que parler n'est point appeler un chat un chat et que le problème ne se pose que parce qu'on peut toujours l'appeler autrement, on peut dire également que l'accès à la technique exige en somme le dépassement des configurations habituelles dont on souhaiterait démontrer qu'elles ressortissent moins au mode d'organisation du lexique qu'à celui des vocabulaires.

Or la chose n'est pas simple du fait que la multiplication et l'inégale distribution des ordres de contraintes ne facilitent pas le départ entre ce que sont les arts et ce qui les rend comparables. Téléologiquement parlant, en effet, il est indifférent que le marbre devienne cuvette ou statue ; le papier, livre ou emballage ; la cloison, caisse, porte ou paroi. Fil et navette tissent sans que la variation — soit utilitaire, soit esthétique, soit enfin coutumière ou axiomatique des points — change en rien, en dépit des astuces professionnelles, le principe même du nœud. Dessin ou découpage, peinture ou modelage, pour ne pas parler de la photo ou de la cinématographie, produisent artificiellement du spectacle. Il n'est pas moins certain qu'en deçà de la richesse d'une longue tradition figurative aussi bien que de l'ingéniosité plastique des écoles ou des ateliers, ce qui est en jeu n'est rien d'autre que l'aptitude à interpréter graphiquement sa vision en termes de relations linéaires, chromatiques ou volumétriques qui ne sont point essentiellement

[155] distinctes de celles que, musicalement, notre oreille s'est accoutumée à établir entre les sons. Le caractère plus systématique et peut-être plus ludique aussi de ces dernières — encore que l'avertisseur, sur ce plan, ne soit pas si éloigné des grandes orgues ! — tient, à la fois, sans doute à la moindre prégnance de l'image et à la notation, surtout, qui en permet l'encodage, pour ainsi dire, ou le décodage algébrique : on sait à quel point l'absence de "solfège" proscrit chez la plupart toute lecture technique d'un tableau.

Et puisque nous parlons d'écriture, c'est à peine anticiper sur nos développements ultérieurs que d'attirer d'emblée l'attention sur l'erreur consistant à lui imputer ergologiquement la structure du signe que, phonographiquement ou sémiographiquement, elle convoie. Cela reviendrait à mettre au compte de l'instance explicative de l'architecture la répartition sociale du logement ou, plus généralement, dans le cas très fréquent de recoupement des médiations, à doter la structure spécifique des propriétés des structures qui ne sont que par incidence affectées. Le problème de l'orthographe rejoint celui moins connu de l'orthodomie : la source de l'inadéquation n'est point à rechercher dans les seuls échanges de l'histoire, mais bien dans le fonctionnement normal de l'outil qui fait qu'ici du sens ou là de l'habitat sont produits. Les rapports internes des lettres ou des caractères, non plus que l'ordonnement des pièces de la maison, n'ont en soi rien à voir avec la façon dont ils sont techniquement fabriqués. Mais ce serait, en revanche, ergologiquement en appauvrir l'examen que de prétendre les séparer de tous les insignes, consignes, assignats par où se publient les appartenances, les décisions, les valeurs, bref de l'immense classe déictique des signaux, à laquelle ressortit, par ailleurs, l'ensemble des procédés de mesure ou d'enregistrement qui étendent indéfiniment la portée de nos sens et font qu'en matière de regard ou d'écoute il n'existe pas plus d'œil ou d'oreille absolue qu'il n'existe de droit naturel ! Nous nous réservons de tirer plus tard les conséquences, pour une théorie de l'écriture, d'un clivage aussi radical à l'égard de la glossologie, sinon de la théorie du langage. Ces quelques remarques — fondées sur la réalité clinique de la dissociation de troubles affectant soit la capacité d'identifier "phasiquement" les lettres, soit celle, graphique, de les mettre en ordre et le plus souvent de les tracer — suffisent à suggérer, d'une part, en cas d'altération pathologique du dessin, au moins l'éventualité d'une atteinte autre que l'apraxie, fût-elle idéatoire ou constructive, à illustrer le fait, d'autre part, qu'il n'est pas déictiquement seul en cause et que — toute exégèse mise pour l'instant de côté — la totalité d'une téléologie peut très bien implicitement s'y trouver elle-même concernée.

Car c'est à cela que nous sommes, au vrai, finalement renvoyés : la nécessaire déconstruction d'une activité trop complexe pour être non seulement réductible à un seul principe d'explication, mais encore assignable à la structure même d'une technique dont elle n'est jamais que l'exploitation.

[156]

Rien, de ce point de vue, n'apparente, en effet, l'impression du film ou de la plaque du photographe et le coup de crayon du portrait ou du paysage, rien non plus, sinon l'industrie, la page rédigée à la plume ou à la machine. Peut-être aura-t-on mieux saisi, par l'approfondissement de cet exemple, l'aberration consistant à parler de lignes, de couleurs ou de sons en termes de langage. J'entends bien que de nos jours le boxeur s'exprime et la pédale se fait volontiers persuasive. Du moins ne s'agit-il pas là de science, mais on ne sait, en revanche, si l'on doit dénoncer davantage le danger ou le ridicule d'une attitude visant systématiquement — faute d'atteindre à l'art — à traiter d'un art par un autre, c'est-à-dire à placer l'explication dans le transfert. La seule démarche épistémologiquement acceptable reste donc, en définitive, précisément l'ergologie dont le but est de faire apparaître le système sous-jacent des tâches en lesquelles se résout, dans l'outil, l'extraordinaire diversité explicite de nos conduites. Aucune, par définition, n'y saurait correspondre à nos fins qui — fussent-elles par ailleurs instituées ou réglementées — sont toujours sur ce plan d'ordre conjoncturel.

Nous n'avons nullement ici encore l'intention d'entrer dans les détails d'une structure dont l'élaboration serait au demeurant trop précoce, mais seulement d'en poser l'exigence. Il n'est pas dit, en effet, qu'en matière d'assemblage, l'équilibre de forces réalisé dans la croisée d'ogives n'intéresse que la construction ; sans doute conviendra-t-il, à l'inverse, de voir sous peu dans l'écriture l'équivalent d'un glossomètre. De toute manière la catharsis multipliera dans un premier temps les rapports insolites : ce qui ne peut, en l'occurrence, qu'être au bénéfice de la pensée. Sorte de division ou plutôt de spécialisation ergologique du travail, le fabriqué, contrairement à l'idée reçue, n'a sur l'acte que nous posons d'antériorité qu'implicite. La tâche en tout homme — qu'il soit lui-même artisan ou seulement utilisateur — d'une certaine façon, préjuge de l'opération, y dédoublant dialectiquement ce que la technique est capable de faire en nous et ce que nous tentons de faire par elle. C'est pourquoi notre symbole est Prométhée ; pourquoi aussi, industriellement, nos problèmes se ramènent tous à celui de la quadrature du cercle. On retouche constamment ; on ne fait rien sur mesure. Point de veste ou de pantalon qui ne nous gêne aux entournures, point de collant qui ne poche, de ligne qui — figurative ou non — ne stylise, de mélodie qui soit naturelle, d'escalier qui ne robotise la marche et ne mène finalement plus ou moins nulle part !

Plus généralement l'on peut dire du produit ce que nous avons dit du concept. Si tous deux visent à conjurer les tropes, le premier, en tant que réinvestissement de l'outil, ne se confond pas plus avec le trajet que le second, en tant que réinvestissement du signe, ne se confondait avec l'objet. C'est, en revanche, à ce qui reste en elle de fabriqué que la voiture doit de

[157] rouler, pour nous, même à l'arrêt, qu'est encore domicile une maison où l'on ne réside pas et qu'en conserve la récolte ne cesse pas d'être aliment. Nous mêlons volontairement les exemples pour souligner précisément l'indifférence de l'instance aux domaines dont la performance nous conduit à faire acception. Tout comme du point de vue du fabricant, le même cheval est aussi bien de trait, de selle et de boucherie et que le vivant peut, tout en gardant ses projets et ses contraintes, servir de matériau au même titre que le plâtre et le bois, de même n'a-t-on pas raison téléologiquement de poser de clivages entre ce qui ressortit notamment à la cuisine, à l'imprimerie, à la pêche ainsi qu'à la navigation ou au tournage.

Non que tout, au niveau des effets, se trouve, bien sûr, en concurrence, mais, comme dans un lexique, en opposition réciproque ; et puisque la technique elle-même est ici principe de classement, il va de soi qu'on ne saurait — fût-ce au nom de la commodité — en poser un autre qui la classe, comme on le lit couramment sous la plume des enquêteurs, en techniques de l'acquisition, de la consommation, de la protection, du transport. En tant que telle, elle ne se pluralise pas et sa "continuité" n'a rien à voir avec celle du milieu ou de la civilisation. Mieux vaut, certes, dans tous ces cas — et nous le ferons ultérieurement — parler comme certains, d'industries ; à condition, toutefois, de ne point multiplier avec elles, justement, les explications et d'admettre que, si l'on peut toujours esthétiquement créer cet espace tonal qu'on appelle un air, varier les paraphes ou les entrelacs, pratiquement dessiner bonhomme ou maison, rédiger une page d'écriture, d'autres lois sont en cause qui, pour n'être en aucune façon réductibles à celles de l'acoustique ou de la géométrie, n'impliquent pas qu'il y ait, en dépit de certains neurologues, quoi que ce soit dans le cortex d'ordonné à la production de lettres ou de caractères !

Pire encore, si l'on peut dire, s'avère l'erreur de ceux qui évitent, purement et simplement, de poser même la question, en opposant aux techniques qu'ils nomment — parce qu'elles leur semblent plus abstraites — soit pures ou générales, soit de fabrication, plus ou moins rapportées par eux aux sciences naturelles, à l'ensemble des autres techniques ou mieux industries précitées qui seraient, à les en croire, le reflet de la division sociale du travail, c'est-à-dire de l'organisation des métiers. Or la technique, d'une part, n'a pas en elle-même d'autre définition que la fabrication et l'ergologie, d'autre part, n'a pratiquement plus de raison d'être entre une sociologie extraordinairement réductrice et une physique outrageusement surestimée. Traiter, d'un côté, de matière, de l'autre de milieu, c'est, sous un certain angle, entériner la séparation du corps et de l'âme et, du point de vue des sciences humaines, manquer finalement le but.

Cela ne revient nullement, en revanche, à prétendre, sous prétexte de "culture", tout ramener gratuitement à une "fonction signe" : ce qui serait,

[158] pour l'ensemble de la technique, succomber à la mode qui — dans un domaine particulier — s'est fait jour sous le nom de "sémiologie architecturale", c'est-à-dire finalement tomber de Charybde en Scylla ! Le langage ou, comme on dit aussi, le "discours" n'est pour rien dans une structuration qui, pour n'être pas avec lui analogiquement sans rapport, non seulement n'y ressortit pas mais risque d'occulter les éléments fondamentaux d'une industrie dont l'instance, en tout état de cause, est à chercher ailleurs que dans un quelconque système de l'habitat. Le fabriqué, pour nous, et non plus ici — à s'exprimer correctement — le signifié, a son mode d'organisation propre et nous croyons avoir tracé les voies par lesquelles il devient ergologiquement accessible.

Si, en outre, comme on l'a assez peu souvent remarqué, la technique s'avère partout, à l'égard des industries qu'elle suscite, d'une si constante pauvreté qu'elle a pu aux yeux de certains passer pour une sorte d'"*ewig Technisch*" échappant lui-même à l'histoire, c'est qu'elle est justement analysée et transcendue comme telle les spécialités dans la proportion même où, quelle que soit la langue, les sémantiques se trouvent toujours logiquement transcendées par ce que plus haut nous nommons une grammaticalité. On saisit mieux ce qu'à la différence de l'enseignement — fût-il traditionnel — du langage, un enseignement professionnel immédiatement ordonné aux métiers, peut, en l'absence, de "*grammar school*", avoir de profondément aliénant.

### *De la machine*

Or l'on sait que l'analyse, dans chacune des deux faces de l'outil comme du signe, est double et que la structure de notre art, tout comme celle de notre langage, est faite simultanément d'oppositions et de contrastes. Aussi bien convient-il, à présent, de montrer que la tâche qui téléologiquement classe l'opération est à la machine qui l'engendre ce que, sémiologiquement, le sème est au mot. Par machine, en effet, nous entendons un complexe, non pas d'engins, mais de dispositifs constituant techniquement entre eux, quelle que soit éventuellement leur mobilité respective, une authentique unité structurale. Cette définition va évidemment à l'encontre de la plupart de celles qui ont été fournies de la machine et qui — la chose, dans ces conditions, n'a plus rien pour surprendre — sont presque aussi nombreuses que pour le mot. La même erreur sur la dénotation qui fait exclure ce dernier des langues où les sèmes connaissent une certaine autonomie au niveau de la matérialité de leur marque ou le tenir chez nous pour un simple degré intermédiaire d'une combinatoire explicite et quasi indéfinie d'éléments, se retrouve parallèlement, faute de conception correcte du dispositif,

[159] chez ceux qui, ne voyant dans la machine qu'une organisation de plus en plus élaborée de "pièces" et surtout un progrès dans la voie de l'automatisation, ont beaucoup de mal à admettre qu'il n'est âge ni peuple qui en soient, ou en aient jamais été, réellement privés.

A nos yeux, en revanche, entre la machine et l'engin, n'existe, à proprement parler, aucune hiérarchie, mais seulement le dédoublement en systèmes mutuellement articulés d'un seul et même principe d'unité. Nous pensons même, au risque de choquer le plus grand nombre, qu'il en est de la technique comme de la logique et que — si flatteuse peut-être qu'en soit socioartistiquement pour nous l'évolution — elle est d'emblée parfaite ou n'est pas. La machine, autrement dit, ne dépendant plus du coefficient de mécanisation, mais seulement de la coalescence des dispositifs impliqués, on comprend qu'elle puisse être par nous tenue — à travers la variété, voire la disparité, de ses réalisations historiques — pour contemporaine des origines, inhérente qu'elle est à l'analyse envisagée sous l'angle de la générativité. Point de primitifs, de ce point de vue, fussent-ils autrement hommes, et l'outil était dans l'Eden ce qu'il est aujourd'hui dans nos usines et dans nos champs !

Cela ne veut pas dire, bien sûr, qu'une tâche ne puisse incidemment être aussi un segment de l'ouvrage, mais que l'aptitude n'est pas datable qui nous met en mesure, grâce à la solidarité unissant systématiquement certaines d'entre elles, de dénombrer téléologiquement les moments de notre action, comme nous dénombrons les mots dans un texte. Nous prenons ici le moment dans son sens étymologique et, comme le texte n'est pas la proposition, il est évident que le problème sera, encore une fois, de ne pas confondre la technique avec l'industrie, ni — pour poursuivre la comparaison — la machine avec le terme. Car les phases que nous croyons saisir dans les choses ne sont pas plus naturelles que les catégories ne sont universelles ; et l'on ne saurait sans circularité prétendre à nouveau fonder l'art dans la seule projection de nos capacités d'intervention. C'est pourquoi, les transformations qu'il opère — et qui sont si souvent et si volontiers évoquées — ont, d'une part, moins d'importance que celles de la façon dont elles sont opérées.

Il saute, par exemple, aux yeux que la conduite du peintre ou du scribe n'a plus grand chose à voir avec celle du photographe ou de la dactylo. Non seulement la graphie s'est vue, comme nous l'avons noté, supplantée dans un cas par l'impression d'une plaque, de l'autre par la percussion — illustrant le fait que, dans la machine, d'autres tâches sont exploitées en vue du même résultat — mais surtout la synapse des dispositifs modifie considérablement la ventilation de la manœuvre, parfois épargnant l'effort, le plus souvent le répartissant autrement. Le cheminement, si l'on peut dire, n'est pas non

[160] plus le même selon qu'on s'enturbanne ou qu'on met un chapeau, qu'on fibule une toge ou boutonne un complet-veston, qu'on attelle le coche ou qu'on tire le démarreur, qu'on verse l'huile dans la lampe ou qu'en poussant le disjoncteur on branche le chauffage ou l'électricité.

S'il est vrai, d'autre part, qu'avec le temps les effets de l'art — bons ou mauvais selon les opinions parce qu'il n'est avantage qui ne crée d'autres inconvénients — indiscutablement ont changé, il ne l'est pas moins que l'intelligence technique est la même qui nous a fait élaborer astucieusement des pièges et nous fait maintenant envoyer des fusées dans la lune. Le progrès, si progrès il y a, est, nous le verrons, d'un autre plan et l'on ne peut, sous prétexte d'en ordonner chronologiquement les manifestations, négliger d'approfondir ergologiquement la structure de celui sur lequel nous sommes et qui, qu'on le veuille ou non, comporte spécifiquement sa raison. Par raison, évidemment, nous ne nous référons pas ici à un savoir, mais à un "savoir faire" qui, justement, n'a rien d'un empirisme et n'exige pas plus de l'ergologue, pour devenir accessible, la "pratique" des procédés qu'il décrit que ne s'impose au sociologue de vivre éventuellement le totémisme ou au glossologue, de parler tchéchène ou chinois. Tous nous portons en nous logique, technique, ethnique ; et l'exotisme — qu'on pense à l'identification si fréquente de la linguistique et de la "panglossie" — n'est le plus souvent qu'une fuite, l'alibi d'une impuissance à abstraire et, finalement, la persistance d'une érudition déplacée.

Connaître l'homme ne résulte ni d'un inventaire ni d'un sondage d'intentions, mais de l'émergence à sa cause, c'est-à-dire au modèle qui l'explique, à l'agir implicite ici qui sous-tend techniquement son activité et, pour ainsi dire, immobilement la meut. L'outil est le concept clef et l'on s'étonne que des philosophes puissent, faute de le poser, continuer à verbaliser indéfiniment la technique ; que des psychologues surtout, en mettant en compétition des animaux et des enfants, puissent s'imaginer que les uns et les autres manipulent en fait la même chose et que l'outil reste un outil pour d'autres encore que pour l'homme. En bref, l'unité dont il est présentement question n'est décelable qu'à quiconque accepte de placer l'instance en dehors de l'histoire et de ses conditions d'exploitation. Or elle n'est pas moins, en tant qu'elle le mesure, ergologiquement essentielle que la tâche qui l'identifie à la définition de notre action. Car nous recourons en travaillant — ainsi qu'en jouant, d'ailleurs, parce que le jouet est un outil — spontanément et globalement à des machines comme nous parlons avec des mots. Cela est si vrai que les "pièces" n'ont pratiquement de nom que pour les spécialistes appelés à les monter ou à les démonter, rarement pour l'usager ; que le risque même chez ce dernier est grand de "robotisation", c'est-à-dire, d'une part, de créativité proportionnelle à la gamme des initiatives qui du même



[161] coup lui sont simultanément épargnées ; qu'entre l'éveil à l'art et l'éveil au langage il existe, enfin, chez l'enfant, sinon un parfait synchronisme, du moins un parallélisme si flagrant qu'il "casse", même s'il est adroit, tant qu'il ne parle pas.

Encore convient-il, si l'on veut éviter au futur ergologue les mécomptes du grammairien, de veiller à ne point mêler, comme le font naïvement certains, les taches et les fins : que le vêtement, en même temps que protection, soit parure, n'ajoute rien techniquement à sa complexité ; les ciseaux qui faisaient autrefois l'enseigne du tailleur n'étaient point forcément de ce point de vue différents de ceux avec lesquels il coupait ses étoffes et, pour surgir de la colonne, la cariatide n'en est pas moins de la seule compétence du sculpteur ; le portage, enfin, qu'industriellement il permet ne se combine en aucune façon, dans le panier, avec la vannerie qui téléologiquement le constitue. Seules les premières sont en cause dans une distribution dont l'indépendance à l'égard du milieu est égale à la leur et qui n'a, par conséquent, rien à voire avec ce que, dans une perspective normative de rendement, l'on nomme la taylorisation. Il ne s'agit pas non plus de la manière dont, à titre d'exemple, se compose explicitement un parcours où la poste va de pair avec la piste ou le relais, le train avec le rail et la gare, l'automobile avec la route et la station-service ; bien plutôt de celle dont chacun des facteurs implicitement s'articule.

Car l'industrie nous abuse qui nous fait parler de machines à battre, à traire, à coudre, à écrire ou à calculer, ainsi que de rasoirs, d'horloges ou d'aspirateurs, comme si leur définition dépendait davantage du service que nous en attendons que de la répartition des bielles, pignons, cames et roues dentées qui, engrenant ou non leurs mécanismes, les rendent plus ou moins solidairement opératoires. La conversion du mouvement, en dépit de ce qu'on a prétendu, n'est pas en elle-même définitoire, parce que, comme nous l'avons montré, elle est coextensive, en somme, à l'outil. Quant au moteur, il va de soi qu'il bénéficie indûment du fait qu'étant le seul substitut technique de notre énergie ostéomusculaire, il se distingue, le cas échéant, de tous autres dispositifs par une omniprésence à quoi ne correspond aucune réciprocité. Ainsi le cinéma n'est-il qu'une automatisation du stroboscope ; et si la meule à bielle ou le moulin à vent sont des machines, ce n'est pas en raison de l'amélioration de la transmission ni de la domestication d'une force extérieure à nous-mêmes, mais seulement parce qu'un dispositif au moins d'embrayage se conjugue avec un dispositif de broyage pour obtenir une farine que d'autres également se procurent grâce au pilon et au mortier. On en dirait autant du rapport de la navette et du métier à tisser où déjà les fils sont levés duite à duite par le jeu d'un système de cartes perforées. A ce titre, bien entendu — alors que l'arc et la flèche, la pirogue et ses

[162] avirons sont, de notre point de vue, contrairement à l'opinion reçue, simplement des dispositifs — le vêtement, le livre, la voiture, la maison sont, fonction mise à part, effectivement des machines dans la mesure où ils incorporent qui tissage et couture, qui graphisme et reliure, qui, encore, moteur et carrosserie ou charpente et maçonnerie, fussent-ils socioartistiquement, pour leur part, issus de corps de métiers séparés. Les cas sont rares, finalement, de réelle monoplasmie et la simplicité n'est le plus souvent que la résultante d'une complexité artificiellement surmontée.

Ainsi, quand nous agissons, ne saurions-nous nous égarer. Comme pour le chirurgien, nos gestes sont prévus, le déroulement de l'opération programmé. L'erreur même se calcule et peut éventuellement se corriger. Autant dire que produire n'est jamais "inventer" et que la technique, répondant d'avance à toute situation susceptible de se présenter, bannit par définition l'aventure et ne nous laisse jamais désarmé. Si cela, comme nous le verrons, n'exclut absolument pas industriellement la recherche dans un cadre qui, lui, techniquement reste imposé, il apparaît, en revanche parfaitement contradictoire de prétendre, pour l'art tout autant que pour le langage, chercher dans la "logique" de la structure le ressort de ses mutations. Car, en soi, la technique est close, comme est close aussi la grammaire. Le dynamisme de la création n'est point celui de la genèse. Et l'on ne s'étonnera pas qu'en toute occasion la pharmacopée soit complète, puisqu'il n'est de maladie que celle qu'elle nous permet très précisément de soigner.

L'optimisme, en un mot, est de règle chez le technicien et l'on sait que tout artiste — se déclarât-il maudit — en est un. Ce n'est pas d'un pari sur l'avenir qu'il s'agit mais sur la puissance du modèle, car l'arrivée est inscrite dans le départ et la seule surprise que l'on puisse en attendre est, à proprement parler, l'accident ! D'où, sans doute, l'importance des faits divers dans nos journaux. Peut-être est-ce moins de sadisme ou de morbidité qu'ils témoignent que d'un goût renaissant pour le seul roman d'aventures accessible en un temps où l'outil en quelque sorte prédomine, au point même de l'emporter sur le signe éclipsé par sa transcription.

Ajoutons, pour conclure, qu'à cet optimisme tous ne participent pas et que s'il est vrai que, de son côté, la maîtrise du langage et de l'art nous fait homme, il ne l'est pas moins que la société peut toujours à son gré tenir pour *"infans"* ou *"iners"* celui dont elle aliène ou la pensée ou le travail, le rendant culturellement ainsi plus *"nudus"* et plus *"inermis"* que la nature elle-même ne l'a fait. Il reste que la capacité préexiste et survit au droit de l'exercer et qu'il n'est pratiquement aucune commune mesure, n'en déplaise aux écologistes, entre l'espoir même déçu de l'homme et l'étonnement heureux du chimpanzé.

*La raison de la main*

L'idée même de les comparer ne pouvait venir qu'aux esprits enclins, c'est le mot, à croire aux "*Sachbezüg*" dont la découverte constituerait un "*Aha-Erlebnis*", voire un éclair de génie. Or il n'y a, paraît-il, pas de grand homme pour son valet ; disons qu'il n'est de génie que pour les imbéciles. Les prétendus rapports objectifs ne sont autres que ceux qu'une intelligence reconnaît pour les avoir elle-même instaurés. Pour ce qui est de l'art, il va de soi que le monde n'est technique qu'aux techniciens.

Du moins fallait-il, pour dégager des similarités et des complémentarités que n'inspirassent plus le simple bon sens des auteurs, qu'une ergologie fût au préalable ébauchée et qu'on eût d'abord repéré les unités et les identités sur la base desquelles on pût déterminer l'équivalent de paradigmes et de syntagmes. Catégorisation et ordination, en effet, ne sont point le propre du langage mais de toute rationalité. Et il serait pour le moins curieux qu'on ne retrouvât pas analogiquement dans la technique quelque chose des types et des schèmes de la grammaire. C'est, d'ailleurs, tout naturellement par là que, dans les deux cas, il semble qu'on ait commencé. Lhomond, déjà, avait une morphologie et une syntaxe qui n'avait point de théorie du sème ni du mot. Il en allait ainsi de la grande Encyclopédie qui, sans définir, au sens où nous l'entendons — et les choses n'ont pas changé — la tâche ni la machine, appuyait ses rubriques et développements sur des ressemblances et des connexions par malheur plus factuelles que véritablement formelles et ressortissant, en conséquence, moins à l'outil lui-même qu'au produit.

Rapprocher la vannerie du tissage au nom d'un commun entrelacs, ranger parmi les armes l'épée, la balle et le poison, voire au nombre des récipients de fluides, le sac, l'amphore et le silo, grouper schématiquement l'habit et l'habitat ou déictiquement peinture, mosaïque et gravure relève, comme nous le verrons, industriellement du champ, non techniquement du paradigme. On voit bien ce qu'une telle organisation a de manifestement explicite et combien — compte tenu des règles du métier — elle reste plus ou moins à la diligence de l'usager. Il ne saurait être question non plus de confondre forme et matière ni de s'imaginer qu'il suffise, pour fonder une "morphologie", d'établir physiquement le rapport des meubles de cuisine, des bombes et de nos sous-vêtements.

La seule admissible consiste en l'inventaire des relations nouées entre les machines par l'identité partielle de l'un au moins de leurs dispositifs. C'est le cas, notamment, du moteur électrique qui fait de l'appareil, par modification des accessoires, tantôt une perceuse et tantôt une scie ; celui aussi de la carte perforée qui fait des comptes dans l'ordinateur, des nœuds dans le

[164] métier Jacquard et de la musique, enfin, dans l'orgue de Barbarie. Ceux qui sont concernés multiplieront sans peine les exemples ; aux autres il suffira de saisir le principe de l'économie ainsi réalisée. L'inclusion fait qu'il y a, quel que soit l'outillage, toujours infiniment moins de types que d'objets manufacturés et le souci qu'ont les ethnographes de description aussi minutieuse qu'exhaustive va indiscutablement à l'encontre des préoccupations de l'ergologue.

Il est notoire, au demeurant, que leur typologie n'a rien à voir avec la nôtre et s'apparente en revanche — ce qui, bien sûr, n'est pas fortuit — aux classifications des philologues plus curieux, on le sait, de langues que de langage. Tout se passe comme si l'on s'intéressait moins à la fabrication qu'à l'appartenance ou à la circulation des produits, voire des modes de production et qu'il fût plus important que de connaître la balistique de savoir attribuer un arc aux Lapons ou aux Fuégiens. Or tout, en l'occurrence, est indice de tout et celui-là serait bien naïf qui prétendrait faire par là coïncider structure de l'art et structure de la société. Sans doute, en tant que témoin de civilisation, l'art est-il bien formalisé ; mais il l'est d'une autre manière et non point spécifiquement. Car il n'est pas plus en soi d'histoire de l'art que d'histoire du langage, seulement contribution à l'histoire de faits de culture définis eux-mêmes sur un autre plan. Et si un secteur comme celui de l'architecture s'avère, d'après ce que nous avons dit, actuellement si propice au transfert, c'est justement parce que la sociologisation le guette, lui, de deux façons et que ses théoriciens les plus récents — dans le but louable en soi d'en éviter la réduction aux éléments de construction — sont subrepticement passés de la socioartistique à l'ergocénotique, plus simplement de l'histoire de l'art à l'art de l'histoire, c'est-à-dire à l'interprétation spatiale de ce qu'ils nomment les rapports sociaux. Or parler de palais princier, d'hôtel bourgeois, de villa palladienne ou de pavillon de banlieue ergologiquement ne nous avance à rien, s'il est vrai que le cadre bâti ne trouve pas son modèle en lui-même, mais dans la seule technique qui, sans l'avoir prévu, nous met, en toutes circonstances, en mesure de l'adapter.

En bref, il ne saurait exister de science qui ne construise, d'abord, et n'homogénéise son objet. C'est pourquoi le fabriqué doit être, d'une part, nécessairement, du même ordre que le fabriquant et ne s'identifier structuralement, d'autre part, à aucun de ses investissements. Aussi bien les types que nous proposons s'apparentent-ils, eux, à la flexion. Ils sont pour la machine ce que sont, par exemple, dans l'orchestre, les "instruments à corde" ou "à vent" pour l'engin. C'est à eux plutôt qu'au déterminisme ou à une éventuelle "logique" de l'évolution qu'il convient d'imputer, avec la relative cohésion des outillages, ce qu'on pourrait appeler, au lieu d'une amélioration ou d'un progrès, une authentique productivité des formes. Car la

[165] forme, précisément, est d'emblée lourde de toutes ses virtualités, quels qu'en soient historiquement les avatars, et nous permet, en la circonstance, d'invoquer de plein droit l'analogie, comme en grammaire, et non plus je ne sais quelle tendance du milieu qu'il faudrait elle-même justifier. Du métamorphisme, autrement dit, nous passons techniquement au modèle de transformation et l'ergologue verra le plus souvent, dans les concordances de l'ethnographe, moins des étapes que des cas.

S'il est patent, enfin, que la moindre de nos conduites se résout culturellement en un nombre d'actes fini dont la distribution correspond strictement à celle des machines par lesquelles on les effectue, il ne l'est pas moins que leur succession est rarement aléatoire et qu'un ordre généralement préside à la combinaison, en vertu d'une intégration qui peut tenir, bien sur, à la nature du trajet, voire aux habitudes de l'artisan, mais aussi et surtout à la complémentarité formelle des machines en cause qui techniquement ne saurait se définir d'après ce qu'industriellement l'on en fait. Il en est, autrement dit, des séquences finalisées du travail comme des "chaînes de raisons" de la pensée. Et de même que la syntaxe n'est pas ce que nous avons nommé l'expansion et qu'il faut, selon nous, pour émerger à la grammaire dépasser, puisqu'elle en est issue, la logique explicite des propositions, de même, s'il va de soi qu'on ait, par exemple, en élevage ou en agriculture, à tenir compte pour agir du temps et des conditions de la croissance des plantes ou des animaux, est-il exclu de prendre ce genre de connexion pour des schèmes. Cela reviendrait exactement à traiter de subordination en termes de causales et de consécutives. Or si la grammaire n'a cure du bon sens, la technique, elle, n'a cure de la bonne fin.

On pourrait, en pastichant un mot célèbre, dire que les machines ont des raisons que la raison de l'utilisateur ne connaît point. Non qu'il les ignore, bien sûr, s'il veut du moins maintenir son matériel en état ; mais l'on ne saurait nier que le tracteur tire à hue quand le paysan tire à dia, ni que le film, dans l'optique de la caméra, soit moins une anecdote qu'un jeu d'angles et de plans, ni que le voyage apprécié par le conducteur au nombre d'endroits visités ne se réduise pour sa voiture à un certain nombre de pleins. C'est, de ce point de vue, la façon même dont les appareils sont conçus qui régit les opérations, non l'intention de l'opérateur. J'entends bien, d'ailleurs, que tels, chez qui la technique prévaut sur l'industrie, peut trouver le même plaisir à jouer de sa moto que tel autre, plus sensible au signe qu'à l'outil, à jouer, comme on dit, sur les mots. L'essentiel est de ne point confondre deux enchaînements dont l'un réinvestit dialectiquement l'autre, en ce sens qu'il en réaménage le principe au gré des conjonctures et hiérarchise nos activités sur le modèle même de la hiérarchie régnant entre les unités dont elles sont implicitement composées. Il devient alors possible d'y démarquer

[166] le principal de l'accessoire, voire du superflu ; de dégager, autrement dit, des sous-ensembles où les contraintes sont le fruit du programme et non de l'occasion et confèrent à l'exécution une périodicité qui échappe au contrôle de l'exécutant.

Nous ne saurions donc souscrire à l'opinion de ceux qui, sur ce plan, illustreraient volontiers la "syntaxe" par l'ordonnance de ces "phrases" que sont, par exemple, les protocoles de l'habillement ou des repas. Outre le poids des conventions, ils portent en eux la trace moins de la structure qui les sous-tend que du corps qu'ils revêtent ou bien qu'ils alimentent. Les relations dont techniquement il s'agit sont — à l'instar de la "fonction" grammaticale — non certes plus profondes, mais plus difficilement imaginables, vu que la performance, là aussi, trahit l'instance qui les pose. On a malheureusement d'autant plus de peine à les saisir que la situation est infiniment plus mauvaise en ergologie qu'en grammaire. L'une, si naïve qu'elle soit, a derrière elle une tradition qui, s'appuyant sur l'écriture et de quelque façon qu'elle les nomme, lui a toujours au moins permis de distinguer le phonème du "monème", éventuellement du mot. L'autre en est encore à mêler inextricablement ce que nous avons appelé l'engin, le dispositif et la machine, pis encore à douter que le travail — et non point seulement l'étude qu'on en fait — soit au même titre que la pensée fondamentalement analyse, à osciller enfin, dans la mesure où elle lâche l'histoire, entre une philosophie et, pour ce qui est de la recherche opérationnelle, une théorie de l'action visant moins — telle la vieille Rhétorique — à la connaître qu'à l'optimiser. On comprend, dans ces conditions, l'intérêt de la transposition analogique d'un modèle qui a pour lui de suggérer des pistes et de combler, fût-ce hypothétiquement, un vide. C'est, en tout cas, le seul moyen de guider l'attention de l'observateur, et notamment du clinicien qui ne peut confirmer ou infirmer que des conjectures clairement et préalablement formulées.

Or si l'on sait parler — sans tenir compte du fait que la blancheur affecte l'ours ou la neige, ou le désir d'un époux la venue ou le départ de son partenaire — d'accord de l'adjectif ou d'attraction des temps, il s'en faut que le neurologue spécialiste de l'atechnie soit pour l'instant si bien armé. Le manque quasi intégral d'appareil conceptuel fait qu'il peut indéfiniment regarder son patient manier l'aiguille ou la casserole, planter des clous, ouvrir ou fermer un cadenas, sans pousser jamais le constat au-delà d'enchaînements erronés de gestes de tricot, de cuisine ou de menuiserie. S'étonnera-t-on qu'il ait, par formation, plutôt tendance à s'exprimer dès lors en termes d'acinésie ou, dans les meilleurs cas, d'apraxie ? Il semble finalement que ce jeu de construction métallique qui, sous le nom de meccano, est connu de bien des enfants, où la même pièce, selon les circonstances, devient roue, volant, embase, éventuellement visage, s'avèrerait plus riche d'information

[167] que la boîte à outils dont l'emploi rappelle, en somme, davantage ce que serait la répétition ou plus encore la récitation, dans une consultation d'aphasie.

Peut-être nous reprochera-t-on, qu'il s'agisse des tâches ou des machines, des types ou des schèmes, de ne nous engager point, pour l'instant, plus avant. Les raisons sont multiples et l'examen, qui n'est pas inutile, des principales nous servira de conclusion. Maintes fois nous avons dit que nous n'aimions pas les prophètes et qu'il n'est science humaine, à nos yeux, qui ne se vérifie. Or l'inévitable circularité qui vient d'être évoquée ne nous simplifie certainement pas les choses, puisque, si l'élaboration d'une clinique de l'atechnie nous semble exiger celle de l'ergologie, nous croyons aussi qu'il ne saurait bien évidemment y avoir d'ergologie sans clinique de l'atechnie. On nous accordera que les heurs et malheurs de l'aphasiologie, pourtant tellement plus développée, n'autorisent guère ici les présomptions.

Mais il y a plus. La liaison familière des concepts de science et technique fait que la spécificité de cette dernière a rarement été perçue, alors que le faire, en vérité, n'est pas moins savant que le dire et que l'artisan, pour "raisonner", n'a pas besoin d'être éclairé. Les maîtres, malheureusement, ne se trouvent point au même endroit et, si l'on veut bien, du moins, nous passer l'expression, plus à la tâche qu'à la chaire. Ils montreraient, pour peu qu'on les regardât. Mais ils n'ont pas écrit et Nathanaël, de son côté, n'est pas prêt à l'autodafé. Il est peu de livres, pourtant, qui nous aident en l'occurrence et vaillent d'être conservés. Aux traités de "technologie" qui entérinent purement et simplement le positivisme des "sciences" et dont les auteurs n'ont pas encore compris que le parapluie fait la pluie se juxtaposent, sans profit, des traités d'anthropologie, dont les descriptions l'emportent sur les analyses et nous laissent "scientifiquement" sur notre faim. C'est, d'un côté, l'annexion quasi totalitaire — qu'on pense à mécanique et tant de termes du même genre — d'un immense vocabulaire qui nous ôte l'espoir de nommer ainsi notre objet avec quelque chance de succès ; de l'autre, une hypertrophie, finalement toute littéraire, de mots en quête désespérée d'un objet. Dans les deux cas et dans la perspective où nous sommes, pas la moindre amorce d'un embryon de scientificité. Si l'on ajoute, enfin, aux obstacles précédemment cités l'énorme résistance idéologique, actuellement opposée tant par ceux qui, l'avouant ou non, méprisent le travail que par ceux qui prétendent le réhabiliter, à toute tentative visant épistémologiquement à le dégager de sa connotation sociale, on ne sera pas surpris que l'intérêt de nos contemporains ne se soit que très épisodiquement porté vers un champ qui s'ouvre du même coup quasi vierge aux chercheurs et dont nous n'avons fait, bien modestement, que tracer le premier sillon.

Il faut partir à neuf et en prendre surtout son parti. On ne sera pas moins,

[168] sous peu, sensible à l'erreur de manœuvre qu'on ne l'est depuis des lustres à l'erreur de langage. L'outil doit obtenir la même audience que le signe, puisqu'ils nous définissent à égalité. Sa prétendue extériorité n'est que l'expression chosifiée du loisir qu'il nous donne, disons de sa disponibilité. Il ne saurait comme tel entrer en conflit avec l'homme dès lors qu'à sa manière, au contraire, il est l'homme. C'est pourquoi l'on a tort, à propos, notamment, de nœud au mouchoir, d'écriture ou d'ordinateur, de parler de mnémotechnie ; car loin qu'il s'approprie la nôtre, il n'y a plus, grâce à lui, nulle part de mémoire et le "cerveau" — fût-il électronique — ne constitue pas à tout prendre un rival bien dangereux, puisqu'il n'est rien d'autre pour l'homme qu'un moyen plus subtil en somme de se passer du sien.

Ce que nous avons dit, en bref, jusqu'ici de la technique n'avait nullement l'ambition d'épuiser le sujet, bien plutôt de le poser et d'élaborer la méthode qui permet au moins d'en traiter. Il fallait pour cela démontrer la nécessité de substituer à une conception plate et manifestement descriptive de l'art celle d'une dialectique autonome de la fabrication et de la production, respectivement analogues à la signification ainsi qu'à la désignation, l'une créant des artifices, l'autre rendant notre impuissance efficace. La question du rapport actif de l'homme à l'univers se trouve en quelque sorte déplacée. Ce n'est plus avec ce dernier que sa performance le met aux prises, mais avec lui-même, c'est-à-dire avec l'instance antérieurement présentée qui, mécanologiquement et téléologiquement, pose de l'intérieur les problèmes dont il cherche explicitement les solutions.

L'industrie, dont nous allons parler et qui sera notre second volet, n'apparaît plus ipso facto sous le même éclairage, puisqu'au lieu d'être désormais un en-soi, elle s'enracine dans un ailleurs dont il convenait comme tel de bien préciser d'abord les contours. C'est dire que la rhétorique, et non plus la grammaire, nous tiendra lieu cette fois de garde-fou. Encore devra-t-on remarquer qu'en dépit peut-être des apparences, la difficulté, là encore, se trouve élevée au carré. S'il est possible d'envisager, à partir d'une phonologie constituée, une ou des phonétique(s) échappant au carcan purement articulatoire ou acoustique dans la mesure même où, sur la base d'une sémiologie on peut imaginer sans fin des sémantiques, il va de soi que la mécanique ne peut, sans courir le risque de rester à jamais dépendante de la physique, anticiper sur le développement d'une mécanologie qui la fonde. Comme, d'autre part, le nombre et la variété des éléments du fabriquant sont, à l'instar des éléments du signifiant, sans proportion dans le système, non seulement avec ceux du fabriqué qu'ils construisent, mais plus encore, bien sûr, avec les configurations du produit ; que notre propos, vu l'urgence, est avant tout apodictique et nous autorise par conséquent à choisir le meilleur argument, on ne nous en voudra pas — et peut-être même nous



[169] saura-t-on gré — d'aborder l'investissement sous l'angle le plus clair, et partant le plus convaincant, de la ou des téléotique(s).

Le pluriel, en tout cas, s'impose désormais, non que l'art change sous les arts ni qu'on puisse émerger, nous l'avons dit, à la technique autrement qu'en mettant à jour la "syntaxe" commune à la cuisine ou au tricot, mais parce que le *tropós* ne s'explique jamais conjoncturellement qu'en *tropáí* et que l'opération n'apparaît justement machinale qu'eu égard à la variété et à la complexité de nos buts. S'il faut bien admettre, en effet, que la bicyclette, par exemple, n'est pas techniquement réductible à l'application conjuguée des lois de l'inertie et de la gravitation, de la résistance de l'air et du frottement, de la rigidité des solides et de l'élasticité du gaz, il est clair que l'outil ne s'identifie pas non plus seulement à l'ensemble des conduites dont il nous dispense, mais que son articulation dans l'ouvrage — parallèle en tous points à celle du signe dans le message — est industriellement aussi fonction des conditions de son exploitation. Ce qui revient à dire qu'il n'est pas question de reconduire en ergologie le formalisme dont témoignent, linguistiquement, la plupart des travaux de nos contemporains qui rejettent du signe, ou prétendent réduire à sa forme, un contenu de sens et de son dont la référence, à nos yeux, s'avère aussi définitoire que l'est dialectiquement pour l'outil celle du matériel et du produit.



## ARTS ET MÉTIERS

Sans doute le titre choisi n'est-il pas le plus objectivement adéquat, mais pratiquement, certes, le plus commode pour répondre, en même temps qu'à notre propos sur l'industrie, à la variété des questions dont l'imbrication nous paraît justement avoir empêché jusqu'ici d'en traiter. Entendons bien que sous le nom de technique c'est, à coup sûr, le plus souvent d'elle qu'on a parlé mais dans une telle confusion du produire et du fabriquer qu'il est vain d'espérer avancer, en ce qui la concerne, sur un terrain mieux défriché.

Faute de principe, en effet, qui spécifiquement les regroupe et les organise, les arts ne se systématisent qu'au gré de rationalités étrangères et le clivage n'est pas sans intérêt de ceux dont le schéma, en fonction des services qu'ils nous rendent, reproduit peu ou prou celui des professions et de ceux qui — soit qu'ils passent pour activités de luxe, soit qu'en tant qu'affectant plus particulièrement l'ostension, ils se rapprochent du langage, soit, comme il est probable, pour les deux motifs à la fois — sont par nos facultés tenus pour de "beaux-arts". On voit, sans peine, d'où sont issues les sémiotiques ou sémiologies incongrues. Elles sont, de la façon la plus conservatrice, le reflet dans l'art de l'état d'une société. A une époque où le chirurgien se prend pour un intellectuel, il y a plus que des mots dans la prétention de l'architecte à passer pour un "concepteur", ou encore du coiffeur à devenir un "capilliculteur" !

Les avatars de l'industrie rappellent, en somme, étrangement ceux de la rhétorique qui doit être pour elle exemplaire. Même amalgame originel de ce qui respectivement ressortit à l'instance ou à la performance. Même destin, surtout, puisqu'à l'instar de celle de la production, l'étude de la désignation moins préoccupée de message que de style ou de registre de langage, d'une part, change volontiers de plan et que tout texte, d'autre part, n'accède pas à la dignité littéraire. Epistémologiquement les difficultés rencontrées sont, par conséquent, du même ordre. Elles ont trait à l'appréhension de l'investissement autonome, quoique diversifié, d'une structure qui n'est point, on le sait, à confondre elle-même avec l'état d'un outillage, encore que bien évidemment elle ne se manifeste, au même titre que la langue, que dans la perspective d'une histoire.

Peu importe, finalement, qu'un peuple dispose de la houe, du fuseau et de l'herminette, plutôt que de la charrue, du rouet ou du ciseau à bois. Outre l'improbabilité d'une telle homogénéité socioartistique, sur laquelle nous reviendrons, cela ne change rien pour lui à la nécessité d'adapter cas par cas

[172] le stock fini de ses ressources à l'infinité des situations. Non que les problèmes considérés soient à tenir positivement pour des en-soi. Je suis persuadé, au contraire, non seulement que l'homme, comme on dit, ne se pose que ceux qu'il peut résoudre, mais qu'il en résout techniquement plus encore qu'il ne s'en serait jamais naturellement posés. Le progrès, non plus, n'est pas en cause, mais seulement le rendement d'un outil qui lui-même fait problème et ne s'accomplit qu'en s'occultant dans ce qu'on pourrait appeler son résultat.

C'est pourquoi, en dépit des sempiternelles processions d'imbéciles recueillis qui les fréquentent, les musées sont si mortellement ennuyeux. Les bibliothèques sont des ateliers ou, si l'on veut, des entrepôts où vient s'approvisionner le lecteur. Les musées, eux, n'ont que des visiteurs. Et comme les œuvres qui s'y exposent — et qui, d'ailleurs, n'en sont probablement pas toutes — en perdent souvent le caractère faute d'être intelligemment regroupées, qu'il n'y manque pas non plus d'ouvrages, si l'on peut dire, en suspens puisqu'en principe la main n'y touche pas, il faut bien reconnaître que, sous prétexte de contribuer à l'histoire ou à la science du travail, ils transforment, tout compte fait, des oisifs en voyeurs et que la culture n'habite pas plus leurs vitrines que la vie, les herbiers ou les planches d'anatomie. Car il n'est outil qui ne s'offre et, dans le même temps, ne se manipule. Entendons bien, au demeurant, que la contemplation relève authentiquement, selon nous, non point du voyeurisme, nous en reparlerons, mais de la manipulation.

Nous ne distinguerons pas, quant à nous, dans le cadre de l'industrie, des arts beaux ou communs, majeurs ou mineurs, d'avant-garde ou bien décadents, ou encore le fait d'amateurs ou de professionnels. Non qu'il soit dans nos intentions de prétendre par là abolir toute hiérarchie, mais c'est une autre affaire dont nous traiterons en son temps et l'ergologue, lui, n'en a cure. Son seul souci doit être, en l'occurrence, de dégager avec précision la façon dont, quelles que soient les modalités de son action, l'homme tire parti de l'appareillage qu'il se donne et transforme par lui son environnement. L'efficacité, désormais, sera le maître mot, en quoi se convertit le loisir de l'outil, tout comme l'impropriété du signe dans la propriété du concept.

Pour n'être plus formelles, mais factuelles — on pourrait même dire si le mot n'était pas si gâché fonctionnelles — les configurations afférentes n'en portent pas moins la marque du système implicite qu'elles contestent. Et l'industrie, cela va de soi, n'écologise pas plus notre geste que la rhétorique, pour sa part, ne positive notre verbe. L'une et l'autre restent des compromis et, comme tels, ressortissent à leurs propres lois. Faut-il ajouter que ces dernières, pour conclure notre avant-propos, n'ont en définitive rien à voir avec

[173] celles du métier dont le statut, nous le verrons, dépend d'un autre plan. Non seulement, en effet, le bricolage individuel est florissant et ne répugne pas toujours à s'exercer dans ce qu'on nomme le travail au noir, mais encore il appert que notre société, en développant utilement ou non, comme on sait, le secteur tertiaire, a plus qu'une autre contribué — sauf à jouer politiquement sur les mots — à dégager l'idée d'emploi de celle de prestation d'un travail !

### *L'activité de production*

#### *Les paramètres de l'ouvrage*

Or c'est bien de travail qu'il s'agit, c'est-à-dire de la conversion industrielle de l'outil, et la production dont nous allons tenter maintenant d'éclairer les cheminements n'est en aucune manière à confondre avec l'usage que sociologiquement on en fait. Tout se passe malheureusement comme si, ayant pris aisément son parti de l'abstraction du signe dont il semble normal d'espérer que le message en quelque sorte le matérialise, on avait du mal à penser que l'outil ne fût pas lui-même concret et dû, pour exister, s'investir dans ce que nous avons appelé une conduite appareillée, autrement dit dans un ouvrage qui doit seul à nos yeux être tenu pour un produit.

De là vient que le producteur a très régulièrement le pas sur le consommateur comme si, une fois sortie des mains du constructeur, la voiture pouvait se passer du savoir faire du conducteur ou que, plus simplement, celui qui boit dans une tasse, plutôt que de laper le thé, ne participât point à sa façon à la manœuvre du potier. Et comme il est évident que l'organisation contemporaine du travail tend "industriellement", au prix d'un raffinement constant de l'équipement, à séparer de plus en plus l'exécutant de l'exploitant, on comprend que l'intérêt ait pu échapper d'un domaine dont tout conspirait à réduire indûment les paramètres.

En fait, il en est quatre qui, tenant à l'investissement, non au plan, ne changeront ici que de nom : tout ouvrage est le fruit, en même temps que du trajet particulier, au sens où nous l'entendons, qu'impose la conjoncture et du vecteur qui spatialement, temporellement, financièrement le mesure, de celui bien sur qui l'exécute, mais non moins de celui qui en profite et qui — en raison de la connotation sociale des termes usage et usager — reçoit chez nous le nom d'exploitant.

Il faut voir certainement dans l'identification dénoncée de la tâche ou de la machine à la fin la cause principale du privilège du trajet ; privilège redoutable, d'ailleurs, puisqu'en le promouvant, du même coup on l'oblitére et qu'il risque, en la circonstance, de n'être plus vraiment expliqué ni décrit. Cela ne serait peut-être pas très grave si toutes les classifications n'étaient fonction de lui et ne revenaient en somme à ranger, selon une échelle de plus ou

[174] moins grande généralité, des activités dont la dialectique, qui est pourtant le lot de notre vie la plus quotidienne, précisément n'est pas saisie.

Et pourtant le tissu, comme jeu de la navette et de la trame, n'est pas le vêtement dont on habille un corps et le tricot, en dépit du nom qu'ils partagent, à la fois le lainage et le point. Le bâtiment, comme tel, n'est pas non plus la construction dans laquelle on réside. Le "programme", en un mot, inhérent implicitement à l'outil, n'est pas explicitement du même ordre que le patron ou que le plan. J'entends bien qu'une spécialisation de plus en plus poussée du premier tend à réduire la différence, mais c'est en asymptote et le hiatus — sauf pathologie — irrémédiablement persiste entre le caractère fondamentalement polytropique et polyarthrique du fabriqué et celui, toujours synergique et éventuellement auturgique, du produit.

Envisagé, en effet, sous l'angle du mécanisme et de la stratégie, ce dernier — à l'instar du vocable et du terme de proposition — résulte de la double collusion à la fois des tâches aptes, le cas échéant, à rendre le même service, ainsi que des machines concourant en situation, complémentaires ou non, à une seule fin. Il va de soi, par exemple, que l'avion, d'une part, l'automobile, la bicyclette, le fiacre, le train, le pousse-pousse constituent autant de voitures, c'est-à-dire, si différent qu'en soit techniquement le principe, de modes équivalents de transport ou de locomotion ; et qu'entre labour, hersage, amendement du sol, semailles, moisson, battage, ensilage et même meunerie, la culture du blé, d'autre part, articule industriellement les saisons, reliant à chaque instant — tout comme le thème au propos, ou la fleur au bouton — à l'*opus* effectué l'*opera* qui l'achève, tant il est vrai qu'il n'est promesse qu'à qui s'en tient à ce qu'il peut attendre, ni geste qui n'engendre en somme un gérondif.

On pourrait à première vue penser que, glossoartistiquement, le langage ne laisse pas d'être pour quelque chose dans une confusion qui veut que très généralement l'outil porte le nom du plus fréquent de ses trajets. Ce serait, toutefois, une illusion ; car, outre que la publicité de nos jours multiplie volontiers les recours à l'onomastique, on ne saurait tenir que la langue spontanément tranchât entre la forme et le contenu ; qu'en dépit de la permanence du mot un même trou résultât de la pelle et de l'excavateur, une même information, du livre ou de l'ordinateur ; que la réalité désignée, enfin, le fût jamais autrement que d'après la façon que nous avons — fût-ce anachroniquement — de la traiter. La langue n'est, en fait, sur ce point que le reflet idéologique de notre impuissance. Il importe épistémologiquement de la créer.

L'ergologie est à ce prix qui paraîtra toujours, quoique variant les points de vue, parler des mêmes choses, tant qu'une rhétorique adaptée ne lui permettra pas de les dire et de substituer aux intuitions des concepts. L'appréhension

[175] correcte de la distinction de l'instance et de la performance passe, ici comme ailleurs, sans s'y réduire bien sûr, par le dédoublement systématique du vocabulaire. Faute de quoi — l'introduction contemporaine de certaines méthodes en archéologie l'ont montré — risque de longtemps et pitoyablement persister, même modernisée, avec le globalisme, une descriptivité excipant du seul alibi d'une scientificité déplacée. Il reste que, la conscience se situant moins, normalement, du côté de la structure que du côté de l'investissement, on sera plus tenté d'imaginer dans la première une sorte de réplique abstraite du second que dans ce dernier, dialectiquement, ce qu'il est, à savoir un produit, c'est-à-dire une contrefaçon.

Car jamais l'adéquation n'est totale, et le trajet, s'il le conditionne au même titre, n'est pas plus, de ce point de vue, déterminant pour l'ensemble de l'ouvrage que le reste des paramètres. Par trajet, d'ailleurs, il convient de bien préciser que nous entendons toute chose en tant qu'elle est considérée sous l'angle de l'activité et qu'en vertu du principe déjà bien des fois mentionné de l'intersection concrète des plans, l'objet, le sujet, le projet, acculturés ou non, y ressortissent et peuvent, par ce biais, être eux-mêmes produits.

Nous parlons de déictique dans le cas d'ostension, c'est-à-dire de production de représentation ; de schématique, pour désigner cette production d'être — car l'être une fois décentré est aussi une activité qu'on nomme ailleurs l'habit ou l'habitat — ; de cybernétique pour couvrir, enfin, ce par quoi l'art industriellement gère notre destin. La perspective, on le voit, n'a d'autre limite que nous-mêmes et, quel que soit socialement l'état des professions, inclut toutes les occasions que nous offre la conjoncture de faire de notre labeur un travail.

Mais il y a plus. Lorsque le trajet concerné est lui-même trajet de culture, il va de soi qu'il ne se réduit pas — sauf à en moduler considérablement le sens — à la seule "fonctionnalité". Pour emprunter l'exemple de la schématique, nous dirons que vêtir et loger la personne n'est point vêtir et loger un sujet. On comprend, dans ces conditions, la crise des habitations à loyer modéré, tout comme la résignation qu'inspire le prêt-à-porter. S'il suffit de protéger le corps que la nature nous a donné et de lui bâtir un cadre dans lequel il puisse manger, dormir et respirer, ce qui est biologiquement superflu peut sociologiquement s'avérer nécessaire à l'épanouissement d'un corps de culture dont l'espace et le temps englobent la propriété. L'édifice n'est point la cage, ni la housse, le vêtement. La mode y est incluse qui n'est pas d'abord l'affaire des snobs ni du seul caprice des temps. Le baroque partout s'insinue — et non plus seulement dans les coiffes bretonnes, les églises tridentines ou les châteaux de Louis II — dès lors qu'on ne tient plus pour "ornement", où le beau serait concerné, ce qui ne doit sans doute d'exister

[176] qu'à une conception trop besogneuse et finalement trop animale de l'abri. On en déduira aisément ce qui manque à l'actuelle formation de l'architecte ou du couturier à quoi aucun génie ne saurait remédier ; mais également l'erreur fondamentale des traités imputant systématiquement à l'esthétique tout ce qui, à l'emploi, n'a pu être naturellement justifié. Or l'industrie, nous le verrons, récuse la décoration tout autant que la rhétorique conjure les figures. Encore convient-il, pour s'en apercevoir, non seulement d'affiner, comme nous l'avons fait, la notion de trajet, mais plus généralement la notion même d'efficacité. Envisagée ici comme transformation globale de la conjoncture et dégagée par nous de toute connotation d'intérêt, elle n'est pas plus à confondre avec la perfection, c'est-à-dire le fini du travail, que la propriété ne l'est avec la vérité.

La qualité de l'ouvrage, en effet, peut tout aussi bien s'apprécier d'après, nous l'avons dit, la façon dont la production tire plus ou moins heureusement parti des conditions que son vecteur lui fait. C'est être efficace aussi que de savoir industriellement tenir compte, pour ce qui concerne les tâches ou les matériaux, tant de son budget que — dussent les facilités de transport éventuellement en modifier le coût — des ressources de la région. Un même homme d'affaires, pour un même parcours, aura le choix du rail, de l'air ou de la route, selon le temps dont il dispose. Et l'on songe trop peu généralement, quand on parle d'églises ou de cathédrales, voire de pavillons ou de tours de nos jours, que le passage du roman au gothique, tout comme celui du logement individuel à l'habitation collective est, moins affaire de "style" après tout que de concentration urbaine, autrement dit d'aménagement du territoire. C'est à peine si l'on commence à soupçonner que le format du livre dans les pages duquel il s'écrit est pour beaucoup, nous le verrons, dans la teneur elle-même du message, que le film dépend en grande partie de l'écran et que — toute publicité mise à part — l'emballage ou, comme on dit aujourd'hui, le conditionnement fait également partie du produit. Il va de soi que les contraintes économiques, notamment en matière de consomptibilité, pèsent sur le vecteur comme elles pèsent sur le producteur et le consommateur ; elles ne le constituent pas pour autant.

Le rapport dont, en fait, il s'agit n'a rien à voir de soi avec le rendement ; bien plutôt avec le souci qui guide le paysagiste ou ce qu'on nomme l'ensemblier d'adapter, par exemple, à l'environnement qui l'implantation du jardin, qui encore l'ameublement. Peut-être actuellement est-on devenu d'autant plus sensible à cet aspect des choses que précisément la place et la durée sont en crise. Et l'occupation des sols prend, à juste titre, une particulière importance dans une géographie humaine dont l'ambition est manifestement d'échapper à la climatologie. Mais si la politique ici se trouve en cause, c'est seulement en tant qu'elle se greffe sur une industrie dont l'éclairage,



[177] certes, peut varier mais dont les paramètres sont constants. Vignette, en un mot, n'est point fresque, quels qu'en soient la date ou l'endroit, ni musique de chambre ou de piano, musique d'orgue ou de concert.

Jamais l'investissement n'est indépendant des circonstances dans lesquelles il s'opère et, s'il est vrai que l'historien de l'art n'aurait, selon nous, qu'avantage à mieux cerner ce qui dans les "formes" qu'il pose tient moins au thème ou à l'inspiration du peintre ou du sculpteur qu'à la surface à recouvrir et au vide à combler, on doit s'attendre aussi que le livre de poche interroge le littéraire, en même temps que sur le texte, sur le sort fait à la lecture et que généralement le matériel agricole réponde plus aux dimensions de la ferme qu'aux ambitions, voire à la compétence du fermier. L'effet, en somme, tout comme le sens, est infiniment plus compréhensif que le résultat auquel une conception étroitement mécaniste la plupart du temps le réduit. Pour quiconque ne confond pas *causa in dicendo* et *causa in essendo* il est en acte ce qu'est l'outil pour nous techniquement en puissance, non point chose, mais processus, et comme tel, l'itinéraire n'importe pas moins que le but.

#### *Producteur ou consommateur*

Il est clair, par ailleurs, que la réification ci-dessus incriminée de l'effet, en détachant de l'acte l'agent et le destinataire, compromettrait gravement l'espoir d'une quelconque théorisation de la performance sur ce plan. Le premier, seul tenu pour actif et purement et simplement identique au sujet, joue d'autant plus volontiers les démiurges qu'il n'est plus — s'il l'a jamais été — dans l'ouvrage et se repose, en bref, après l'avoir créé. Le second passivement en bénéficie, comme s'il s'agissait pour lui uniquement de consommer un bien dont la production ne saurait en aucun cas le concerner. On reconnaît ici la vieille tentation, d'ores et déjà dénoncée pour ce qui est de la glossologie, et consistant finalement à confondre avec l'univers positif de la *Gestalt* l'univers structurellement investi. Les "facteurs" de la situation ne sont tels qu'en vertu du mouvement de référence ou d'adaptation qui dialectiquement les instaure sans préjuger, au demeurant, des façons dont la production, comme la désignation, s'efforcent de réduire explicitement l'écart et que nous nommons des visées, d'autres aussi des fonctions. L'émetteur, précisions-nous, n'implique ni la personne, ni le style ; il n'est que l'origine du message dont le récepteur — qu'il soit ou non capable d'y répondre — est la cible. Il en va de même de l'exécutant et de l'exploitant qui ne sont respectivement ni si actif ni si passif qu'on les dit.

Il n'est pour nous d'agent que naturel. A l'antécédence rationnelle du dire sur lui-même qu'illustre le langage, parce qu'il est signification, fait écho

[178] sur le plan de l'art celle de l'agir en tant qu'il est fabrication. Et l'atechnique dont le trouble affecte justement la capacité de recourir à l'outil montre à l'évidence ce que doit l'exécutant que nous sommes au morceau qui se joue ailleurs et qu'en situation nous ne faisons au mieux qu'interpréter. Nous disons bien ailleurs, non avant ; car la structure qui, en cette qualité aussi, nous investit nous dépasse et, si elle n'exclut pas socioartistiquement l'invention dans le temps, nous dispense ergologiquement en tout cas de créativité : effectuer un ouvrage, en un mot, ne revient pas à le signer. J'entends bien qu'en la parcellarisant, voire en la taylorisant à l'excès, l'époque tend de plus en plus à sous-estimer de son côté la prestation de l'ouvrier dans son ouvrage. L'aliénation, toutefois, dont en l'occurrence il s'agit — n'étant point politique, mais technique, en ce sens qu'elle ressortit moins aux Temps Modernes qu'à l'outil — survit à toutes les révolutions et, tel l'aigle rongeur le foie de Prométhée, se nourrit constamment et sous tous ses aspects de la contradiction qu'elle suscite et qui ne pourrait elle-même industriellement aboutir qu'en périssant de son succès.

On comprend, dans ces conditions, qu'à lui seul, le rôle de simple initiateur de la conduite ainsi tracée ne puisse à l'exécutant conférer aucun privilège, non plus, d'ailleurs, que l'empêcher d'être, du point de vue de l'efficacité, occasionnellement promu. Le nier serait du même coup refuser le statut du travail tant à l'exercice de l'écolier qu'à l'expérimentation du savant. Or qui dit *lūdus* ou *schola* ne dit pas nécessairement *ōtium* et, pour n'avoir rien d'une usine, le laboratoire de recherche fondamentale n'est point flânerie pour autant. De même qu'en certains messages, le souci de l'objet le cède à la sincérité de l'émetteur, de même ne manque-t-il pas de cas où le service attendu du travail compte moins que la qualification du travailleur. Il semblerait, au surplus, que la prise en considération de ce fait fût d'ores et déjà — sans même anticiper sur le problème social de répartition de l'emploi et par conséquent du chômage — de nature à nuancer le concept de "droit au travail".

Quoi qu'il en soit, et si dépersonnalisé que nous imaginions son geste, nous dirons qu'à l'instar de l'émetteur qui pour nous procède du sens, l'exécutant fait, à nos yeux, intégralement partie du produit ; que le cuisinier est dans sa sauce, comme l'architecte, dans la maison qu'il construit, le tailleur, dans le vêtement, et le jardinier, dans le fruit. Ce n'est pas d'originalité, mais de *terminus a quō* qu'il s'agit. L'une se discute, se revendique, se fait éventuellement breveter ; l'autre est là, impliquée dans sa conséquence, produit au sens propre du mot, en tant qu'il est ainsi authentiquement révélé. Il est notable que l'hémiplégie droite du musicien transparait dans le concerto pour la main gauche, que sa surdité s'entend, pour risquer l'expression, dans les outrances de la symphonie, que l'astigmatisme du peintre s'imprime également sur sa toile, et peut-être est-ce alors seulement — si

[179] ambigu que soit le mot—qu'on devrait parler d'écriture car l'auteur n'est pas plus en cause que ses raisons de composer ; quant à l'esthétique, nous le verrons, encore moins. Qu'on ait, naguère, en matière d'art abusé de ce type d'explication, j'en conviens. Il reste que l'exclure au profit d'une plus moderne exégèse n'est point, comme on l'a cru, se garder du naturalisme, mais confondre idéologiquement avec lui l'attitude inverse de ceux qui, loin de rattacher le travail à la tare, observent comment chez certains — et toute sublimation mise à part — la tare elle-même s'acculture, en s'incorporant au travail.

S'il est, dès lors, à peine paradoxal d'affirmer que l'ouvrage fait l'ouvrier et que le pays vient du fromage plutôt que le fromage — en dépit de la ronde enfantine — "du pays de celui qui l'a fait", on doit immédiatement ajouter que, si talentueux que soit le cuisinier, les escargots — faute de gastronomes — resteront des gastéropodes et les grenouilles, des batraciens. Le vieil adage avait raison, dont l'évangile se fait l'écho, qui refuse les perles aux pourceaux. Autrement dit, le *terminus ad quem* n'est pas pour rien non plus dans la confection du produit. Non seulement, à l'exemple de l'adresse du sens, il en assure l'opportunité, mais encore — et surtout, bien sûr, dans la mesure où il coopère — il dédouble industriellement la conduite sans en changer techniquement le caractère, exploitant ce qu'un autre ou lui-même exécute et contribuant ainsi, pour sa part, à l'achèvement de la *tropē*.

Il ne s'agit point, en l'occurrence, de la réhabilitation conjuguée de partenaires économiques dont l'un peut être éventuellement payé pour consommer, comme l'autre pour recréer sa force de travail, mais d'une réalité ergologique que l'aphasiologie nous faisait pressentir et que l'atechnie d'ores et déjà nous a pleinement confirmée ; de même qu'il n'est pas d'aphasie réceptrice ou motrice, de même un trouble de l'outil loge-t-il à la même enseigne — car ils sont tous deux, qu'on le veuille ou non, techniciens — et l'ingénieur de l'EDF et l'utilisateur de l'électricité.

Et puisque, de ce point de vue, tricoter ou passer un chandail, construire ou habiter la maison, assembler ou conduire la voiture finalement ne font qu'un, on voit mal comment se plaindre socialement d'une passivité dont on se fait, en l'acceptant, soi-même l'artisan. Car lire le livre, c'est l'écrire ; contempler le tableau, c'est être peintre aussi ; regarder la télévision, c'est produire l'image à son tour, tout comme acquérir les drogues de la pharmacie, c'est s'ôter du même coup le droit d'incriminer le laboratoire qui les fournit. Cela, dans son ordre, n'est pas sans ressembler à la vieille complicité sur laquelle reviendra le chapitre suivant, de l'administrateur et de l'administré, du juge et du prévenu, du gendarme et du prisonnier.

Aussi bien l'aliénation résulte-t-elle ici d'une interférence de plans facilitée par l'actuelle tendance non seulement à n'exécuter, mais même à n'exploiter,

[180] que par personne interposée. La vraie défense du consommateur gagnerait à s'inspirer — tout en la généralisant — la pratique ancienne de l'école qui n'en est au fond qu'un aspect : alphabétiser n'était point à tout coup faire des écrivains ; affranchir l'exploitant n'est pas lui conférer la faculté d'exécuter, mais lui rendre la compétence qui lui permettra au moins d'en juger. En revanche, il va de soi que cette dernière est le minimum exigé pour que le "critique d'art", à défaut de génie, puisse légitimement s'exprimer. Pour ne point tenir le pinceau, l'archet ou le ciseau, il doit — ou devrait plutôt — avoir moins de langue que de main !

Cette technicité, à laquelle plus ou moins nous participons tous et qui peut éventuellement disparaître réduisant le malade à quia dans un univers qu'il ne sait plus par quel bout prendre sans que son rapport à l'espace ou à son propre corps, si souvent invoqué dans ce cas, soit le moins du monde altéré, est donc inscrite en nous et non dans les "robots" censés nous remplacer. Le procès qu'on leur fait, en réalité, c'est le nôtre ; car, quel que soit l'état de notre développement, et dût-on n'appuyer que sur des boutons, nous sommes en tant qu'exploitants nécessairement impliqués dans l'ouvrage.

On peut bien sûr rêver de s'en passer. C'est une vieille et périodique nostalgie qui n'est point celle du Paradis, mais celle bel et bien de l'animalité. Et quiconque, vitupérant les voitures, fait sans pudeur de l'auto-stop a seulement tout d'un chien qui retourne à la niche. La société industrielle — nous maintenons ici volontairement l'ambiguïté — plonge en l'homme si profondément ses racines qu'elle ne saurait dépendre du caprice des farfelus ni des avatars de l'histoire. Nous ne découvrons pas, nous prenons. Et c'est travailler justement que de prendre le soleil ou le thé, comme l'on prend le train plutôt que ses jambes à son cou. Le ferait-on, d'ailleurs, à titre de récréation qu'on profiterait encore, fût-ce indirectement, du loisir que l'outil nous donne et qui nous autorise à flâner.

S'il n'est, en bref, chez nous que bien peu de conscience sans langage, il n'est guère non plus de conduite qui soit pure gestualité. En même temps qu'il transforme le monde, l'art transfigure notre activité. La chose est aujourd'hui devenue si patente qu'on saisit mieux combien, en négligeant le monde du travail, l'humanisme non seulement contrevenait à la justice sociale, mais se nuisait en fait plus encore à lui-même, hâtant ainsi sa propre fin. L'éducation ne saurait sans risque désormais reposer sur l'acquisition du contrôle unique du verbe. Il y faut de toute évidence adjoindre la maîtrise — virtuelle, au moins — des procédés par lesquels grâce à nous, en nous, pour nous, le monde s'élabore, recevant, partant, de l'homme à la fois le baptême et l'empreinte et devenant du même coup pareillement inaccessible à quiconque en ignore le sens ou le mode d'emploi. Car, dès lors que tout

[181] acte est manœuvre et vivre, si l'on peut dire, de ce point de vue, fonctionner, il n'est — que l'on ait ou non bricolé la serrure — d'autre pouvoir, en somme, que le pouvoir des clés.

### *La notion d'ornement*

En restituant aux quatre paramètres de l'ouvrage leur authentique connexion et, qui plus est, leur égale importance, nous pensons avoir démontré que, bien loin d'ajouter aux choses, l'art, entre elles et nous, établit un autre rapport qui fait qu'elles sont en nous comme nous sommes en elles et que le produit, en principe, ne nous est pas plus étranger que le sens. Ce n'est pas que l'homme porte, comme on l'a dit, sa maison seulement dans sa tête, n'en déplaie aux sémioticiens, mais d'abord et surtout dans la totalité de son agir, disons mieux encore dans sa main.

Produire est, en effet, notre façon de faire. Et la demeure, puisque c'est l'exemple cité, est moins dans notre cas ce bâtiment construit et conçu que l'ensemble des procédés par lesquels quotidiennement notre industrie nous donne l'être, c'est-à-dire la stabilité. Au lieu, comme l'animal, en émigrant, en hibernant, de nous faire aux saisons, au climat, nous faisons, nous, le temps qu'il est (*the time one makes*) au même titre que le temps qu'il fait et c'est pourquoi précisément nous vivons l'attente dans l'angoisse et percevons, météorologiquement, l'intempérie comme un échec. De même le froc fait-il le moine, comme le frac fait le gentilhomme, et le tatouage autant que le nom nous identifie-t-il au rôle que la société nous assigne.

Il est donc désormais tout à fait évident que l'habituelle réduction de l'outil au trajet l'appauvrit doublement : d'une part, elle oblitère la fabrication imputable à l'instance dans laquelle il se fonde ; tandis qu'elle dénature, au point d'en reporter l'examen, d'autre part, une production dont le dynamisme ne peut en aucun cas s'avérer conciliable avec une quelconque transcendance du produit. Sans doute, en traitant plus loin de ce que nous nommons les secteurs ou domaines industriels, n'avons-nous pas nous-même envisagé de les classer autrement que sur la base des trajets concernés. Mais outre que cela n'implique de notre part aucune hiérarchie, ce que nous en avons dit jusqu'ici montre assez que notre intention, ce faisant, est seulement d'illustrer avec plus de clarté et de simplicité un procès d'analyse explicite dont nous avons d'abord reconnu la complexité. Aussi bien est-ce par elle justement que nous souhaitons clore ce point.

Tout se passe, en pratique, comme si l'effet de "suggestion", dont nous avons dit — à propos de l'énonciation — qu'il résultait d'une sorte de condensation objectale dans le cadre du champ ou bien de l'expansion, trouvait exactement et fort communément son pendant dans une surdétermination

[182] du trajet, elle-même issue de la redistribution conjoncturelle des cristallisations qu'il engendre et dont seule la prégnance induite fait penser qu'elles sont alors "déplacées". Il en va, autrement dit, de la métoplasie comme de la métaphore et de la métonymie qui ne sont point figures ni altération, mais alternance de la propriété. Il n'en reste pas moins qu'elle existe et fait ressortir l'artifice d'une répartition si souvent controuvée par la malléabilité d'inclusion ou d'intégration du produit.

Ainsi, à première vue, ne peut-on décider s'il convient de ranger la fresque au chapitre des murs ou au chapitre des tableaux, le vitrail, dans la peinture ou dans la vitrerie, la mosaïque, dans le pavement ou la tapisserie, le vêtement, dans la parure ou dans l'occultation, l'écu ou l'épée, enfin, dans l'héraldique ou dans les armes. On ne dira pas que le tympan de la cathédrale se fait livre, non plus que le livre tympan, mais que la pierre illustre et enclot le sacré, tout comme la colonnade historiait et guidait à la fois la théorie des canéphores. Aucune raison *a priori* de subordonner l'une à l'autre deux fonctions qui en fait ici coïncident. Remarquons qu'en parlant de fonctions, nous entendons précisément exclure tout ce qui dans l'ouvrage s'investit indirectement de style ou d'intention et qui fait que l'aspect du temple témoigne socioartistiquement de la foi du bâtisseur, la richesse de l'ostensoir ou la hauteur des tours de beurre, axioartistiquement, du potlatch de ferveur ou de mortification des croyants.

Nous ne posons pas non plus pour l'instant la question, que nous reprendrons à loisir, de l'articulation magique ou empirique, mais toujours historique, de ces fonctions. Il importe, en l'occurrence, assez peu de savoir si dans le chapiteau la feuille d'acanthe a plus ou moins de titre à figurer que le saint ou si le contenu du roman policier justifie actuellement ou non l'obscénité fréquente de sa couverture. Il suffit que la bibliothèque s'armorie ou que le livre, dans l'édition d'art, à sa manière aussi édifie la bibliothèque, pour que l'évidence s'impose du fait qu'un trajet comme un train peut toujours en cacher un autre, sans que revienne à aucun d'eux l'avantage de la rencontre. C'est là, on s'en aperçoit, retrouver sous un éclairage différent le problème aussi faux que fameux de l'image dont le caractère en quelque sorte adventice tient seulement dans l'ouvrage, aussi bien que dans le message, à la possibilité que l'on a, ici de remplacer par une comparaison la métaphore, là de produire l'équivalent d'une fresque ou d'une mosaïque en suspendant au mur un tableau, en plaçant un tapis sur le sol.

Or le rapport peut tout aussi bien s'inverser et le musulman dont on sait qu'il croit à l'Écriture et non point au Verbe incarné n'est pas plus iconoclaste que le chrétien puisqu'il ignore, après tout, s'il prie à Edirne dans un Coran de pierre ou une mosquée enluminée. De même est-ce à Potsdam, Linderhof ou Tsarskoïe-Selo que Versailles fait métaphore, car il va de soi que chez nous Versailles est le palais du roi et que le palais du roi, c'est Versailles.

[183]

Le passage, en un mot, de l'immeuble au meuble, du relief à la ronde bosse, tout en dissociant éventuellement les fonctions, n'en change pas plus ergologiquement le statut que l'assimilation, du point de vue de l'exécutant, de la maquette et du produit fini n'identifie sociologiquement le maître d'œuvre et l'apprenti.

Si l'on ajoute, enfin, qu'introduire actuellement dans l'unique "séjour" le salon, la cuisine et la salle à manger ne remet pas plus en cause la destination des pièces ou des coins que de parler, pour faire bref, de Gruyère ou de Saint-Paulin ne confond en réalité la table et la géographie, on conviendra que rien n'est primaire ou secondaire en tout cela, que tout est affaire d'occasion et que l'austère ou le superflu, comme la litote ou l'hyperbole, ne sont gratuits qu'aux yeux de qui n'a pas saisi les multiples aspects de l'efficacité.

Car il faut, industriellement du moins, tuer sans regret l'ornement. D'une part, nous l'avons dit, l'incidence d'autres modalités de la culture contraint déjà dans notre cas à affiner le concept de fonctionnalité dont nous venons, d'autre part, de montrer qu'il n'est en aucune façon réductible à une pure trajectivité. Mais il peut, bien sûr, advenir que tel élément de l'ouvrage, par suite de rémanence ou d'emprunt, soit détourné de sa fonction ; que la cravate survive au bouton, le bijou, au marquage du bétail ou des femmes ; que le portique ou la basilique émigre de temple en église et que la Madeleine, en somme, ait l'air d'un Parthénon. C'est que nous vivons dans l'histoire et que nous ne commençons jamais à zéro.

Nul ne s'étonne — encore que rien synchroniquement ne le justifie — qu'on parle encore de mauvaise humeur ou de mélancolie dont paradoxalement les noirs seraient exempts, de Dieu comme s'il était aux cieux, d'atome lorsqu'on sait qu'il se fend ; qu'on s'exprime éventuellement en proverbe, c'est-à-dire par ces mots de l'autre qui nous précède et dont l'expérience nous enrichit. De même est-il normal que le fiacre persiste dans l'automobile, la tenture murale ou le lambris, dans le moderne papier peint ; que dans les monuments s'inscrivent, enfin, la tradition et le rayonnement des hommes et de la cité.

Qu'on incrimine, à ce propos, le postiche, le somptuaire ou le suranné n'y change rien. C'est une politique, certes, que de préférer systématiquement l'ancien, c'est-à-dire ce qui porte la trace d'autres mains. Il en est, toutefois, du goût qu'on lui refuse ou qu'on lui porte comme de la foi dont chacun sait qu'elle n'est qu'opinion quand on ne partage pas la croyance. L'inutile n'est souvent que ce dont on a perdu ou jamais eu l'usage. Et plus d'un prône le neuf ou le dépouillé moins sans doute par conviction que parce qu'à l'instar du renard de la fable, il n'a, pour des raisons variées, jamais eu, semble-t-il, accès au patrimoine. Car la crasse aussi, c'est l'histoire, mais — et c'est là que nous voulons en venir — l'histoire, précisément, n'est pas l'art.

[184]

La structure, disions-nous, dans le chapitre consacré au langage, ne se fonde pas dans ses avatars. Cela vaut également pour l'ergologie qui ne saurait tirer de la socioartistique ses concepts. Or, sans être illusoire, il est clair que le plus souvent celui d'ornement ressortit moins à l'ouvrage qu'à l'usage et que, rien ne le différenciant au plan du travail où nous sommes, il ne saurait nous concerner.

Le souci que nous avons d'homogénéiser les dialectiques et de séparer notamment de manière aussi radicale l'industrie de la socioartistique n'est pas sans rappeler, par ailleurs, le problème en tous points similaire des relations de notre rhétorique avec la sociolinguistique, dont la confusion, au contraire, nous vaut actuellement la "pragmatique". Issue d'un repentir et d'une interférence, cette pseudo-discipline ne recueille tant de suffrages que parce qu'elle groupe les mécontents. Il est parfaitement vrai que la structure logique ou technique n'est rien sans la conjoncture où notre performance l'investit, mais il ne l'est pas moins qu'elles sont l'une et l'autre spécifiquement à dissocier tant de l'ontologie que du devenir de culture qui, les débordant même sur leur propre plan les font sociologiquement identifier et dénombrer. Tout comme le message qui, en tant que performance n'a rien à voir avec les doctrines ou les "textes", l'ouvrage, tel que nous l'avons défini, est donc bel et bien, comme nous l'annoncions, parfaitement indépendant et du chef d'œuvre et du métier. Non seulement on connaît des métiers sans ouvrage — et, hormis le tableau et la craie qui lui servent de contrepoint, l'enseignement oral en est un — mais il s'en faut de beaucoup, que les domaines de production par nous ultérieurement présentés puissent, même centrés par commodité sur le trajet, jamais coïncider avec quelque systématisation que ce soit des services ici et maintenant répertoriés.

Pour en parler, on devait, certes, les nommer. Mais, on remarquera que la terminologie employée évite autant qu'il se peut la confusion des genres et ne préjuge en rien des variations de la combinatoire présidant à l'organisation des professions. Ainsi, pour ne point évoquer ces "thérapies" contemporaines qui, ressortissant à l'hygiène, prennent seulement la relève des colloques pluriels ou singuliers, la thérapeutique proprement médicale, d'ores et déjà devenue pharmaceutique et de plus en plus chirurgicale, appuie-t-elle de nos jours beaucoup moins ses diagnostics sur la palpation ou sur l'auscultation du corps que sur l'informatique, étape actuelle de la déictique. Que dire encore de l'architecte qui — passé progressivement du rôle de premier maçon à celui d'ingénieur du cadre bâti ou, si l'on veut, de producteur patenté d'ambiance et ne faisant plus guère lui-même que des plans — coordonne aujourd'hui un nombre croissant de corps de métiers dans les limites lâches et circonstanciées d'une schématique incluant ou non, selon les temps, aussi bien le peintre ou le sculpteur que le spécialiste du fond



[185] sonore ou de la réduction des nuisances ! On multiplierait à l'envi les exemples tant sont mouvantes, sociologiquement, les frontières des secteurs industriellement définis. Ressortissant, en effet, au factuel comme les sphères notionnelles ressortissent, elles, au conceptuel, ils ne représentent jamais qu'une des polarisations éventuelles d'une activité qui pourrait aussi bien s'ordonner autour de la journée de travail, du devoir accompli, voire de la saturation du vecteur. Nous dirons même que — tout rapport au métier mis à part — leur homogénéité dans chaque cas dépend, moins concrètement, de la prégnance effective de l'un ou l'autre des paramètres que du niveau auquel l'ouvrage, tout comme le message, est saisi.

Quotidiennement, l'industrie ainsi que la rhétorique s'avèrent à multiples facettes et la seule exigence pour qu'elles soient reconnues comme telles reste, en définitive, si réussi que soit l'investissement, que la conscience toujours et malgré tout soit verbale, la conduite, elle-même, factice. Ce dernier caractère fait toute la différence, on le sait, de l'opération et de la production. A supposer, en effet, que l'outil n'intervienne pas, la conduite fût-elle la plus subtile ou la plus ingénieuse qu'il ne saurait être question d'industrie. De là vient justement l'extrême ambiguïté du terme de fonction qui, se trouvant en somme, un peu comme celui de sens, aux deux bouts de la dialectique, est envisagé par les uns sous l'angle de la fin, par les autres, dont je suis, sous l'angle exclusif du produit. En parlant de déictique, par exemple, ce n'est pas à quelque besoin vital ou quelque faculté présumée que nous nous référons, mais seulement à la signalisation, c'est-à-dire à cet appareillage explicite de l'ostension dont, sous l'aspect de l'écriture, le langage aussi participe et qui, de multiples façons, ne cesse d'accroître de nos jours notre capacité d'information. La lunette fait l'optique, et non pas la vision ; la pharmacie fait la thérapeutique, non la miséricorde ; l'aliment, sain ou non, la biotique, et non point le simple appétit.

Non que, sur notre effort d'adaptation, la conjoncture naturellement, voire culturellement, ne pèse pas, bien sûr, d'un grand poids. Mais elle n'est que l'occasion, non la cause, d'un réaménagement dont le principe est à chercher ailleurs, je veux dire dans la technique qui formellement l'organise et y suscite une rationalité. C'est pourquoi les rubriques utilisées tant par les ethnologues que par les proto-ergologues, dont en tout état de cause nous avons, dès le commencement, dit qu'elles ne sauraient être explicatives, entre elles ne présentent jamais la moindre cohérence et varient selon les auteurs. Ni la nature, ni l'histoire, en effet, ne les fondent ; la logique, elle-même, non seulement n'est pour rien dans l'affaire, mais, confondant encore le savoir et le savoir-faire, risque ici d'occulter par sa propre rigueur celle, toute factuelle, de systèmes issus, même en l'inversant, d'une autre modalité d'analyse et qui, sauf axiomatisation, n'ont finalement qu'un rapport épisodique au trajet.

[186]

Il est parfaitement vain de chercher — comme c'est souvent le cas — dans la paléontologie l'amorce de ce que notre industrie nous a faits. Car si parler n'est point démarquer, mais causer l'univers, en contrôler les "trucs" et les "machins" revient à s'en faire, au contraire, soi-même l'horloger. A la différence de l'animal, nous le mouvons dans le même temps qu'il nous meut, et agir en l'occurrence est moins faire que disposer de ce qui fait, c'est-à-dire jouir authentiquement d'un pouvoir toujours renouvelé de créer.

### *La sectorisation de l'industrie*

Il peut, à première vue, sembler paradoxal d'insister maintenant sur une répartition qui n'est, à proprement parler, contestée par personne et dont notre première partie a montré combien le souci exclusif et indûment anticipé compromettait en fait l'émergence d'une théorie de l'outil. C'est que nous estimons en avoir assez dit pour que soient désormais écartées les erreurs d'interprétation concernant des domaines qui, pour n'être plus tenus pour des en-soi, n'en représentent pas moins l'indispensable contrepartie dialectique. Leur rapport est exactement le même aux métiers que celui des aires sémantiques à ce qu'on nomme les langues de spécialités. Mais si la différence a toujours été — fût-elle mal définie — reconnue en matière de langage, il s'en faut qu'il en soit de même pour l'art.

De là vient qu'il nous a paru nécessaire, en explorant certains secteurs, d'ouvrir à une description nouvelle quelques pistes, sans lâcher — comme c'est devenu la mode de nos jours — la proie des processus qui spécifiquement les instaurent pour l'ombre d'une économie de l'outil ou du signe ! Il n'est bien sûr pas question, puisque la chose est exclue par principe, d'en tenter l'inventaire exhaustif. Ceux que nous avons retenus offrent, de notre point de vue, l'avantage d'illustrer à la fois les modalités d'ordre et de catégorisation résultant industriellement des équivalents de l'expansion et du champ et, de manière concrète, le phénomène bien des fois évoqué de l'interférence des plans.

Ainsi la déictique nous introduira-t-elle tout naturellement à l'ergolinguistique qui, sous l'angle où professionnellement nous nous plaçons, fera ultérieurement l'objet d'un développement séparé, tout comme la schématique ou la cybernétique, à l'ergocénétique et à l'ergodicée dont nous n'aurions pas, autrement, plus ample occasion de traiter. Il se trouve que ce faisant, d'ailleurs, et ce n'est pas un accident, nous rencontrerons quelques-uns des principaux problèmes posés à notre temps, aussi bien par l'essor fantastique et mal contrôlé de l'audio-visuel que par les convulsions actuelles d'une architecture en mal de "sémiotique" où se traduit la crise d'une société et cette terreur, enfin, de l'an deux mille inspirée — non sans dramatisation équivoque — par un ordinateur en passe d'arbitrer peu ou prou notre destin.

[187]

Et nous verrons que, dans chacun des cas, l'angoisse naît bien moins justement de la précarité des solutions que de l'absence de problématique ou plutôt de l'oblitération de celle qui est ici par nous présentée. On manque autant la forme, en effet, en transférant sans précaution le bâtiment de la physique à la politique qu'en s'imaginant que dans le journal l'opinion, de plein droit, l'emporte sur la rotative ou bien, dans le calculateur, la décision sur les circuits. Or l'outil, fût-ce en s'investissant, transcende, à sa manière, les ouvrages, comme le signe, les messages. Encore faut-il, pour s'en apercevoir, accepter, au lieu de l'ordinaire recours aux idées générales, cette purification du regard qui libère épistémologiquement, sur ce plan comme sur les autres, de l'obsession des contenus.

### *Déictique*

De même que pour nous la biotique couvre l'ensemble des aliments sans faire nécessairement acception des façons que nous avons de les préparer ni des procédés plus ou moins raffinés qui nous permettent de les saisir et de les consommer, disons sans plus tarder que notre déictique s'applique, elle, à toute production de représentation, indépendamment des conditions dans lesquelles nous augmentons artificiellement ou non la portée de nos différents sens. C'est en bref, purement et simplement, d'une théorie des signaux qu'il s'agit.

Par signal, bien évidemment, j'entends ce que cet investissement particulier de l'outil, qui, d'ailleurs, n'en exclut pas d'autres — l'uniforme, après tout, n'est-il pas à la fois insigne et vêtement ? — comporte de forgé, non de conventionnel. Si, comme tout le monde, nous le distinguons de l'indice, nous ne croyons pas moins nécessaire de le soustraire, pour le définir, à l'emprise extraordinairement réductrice de cette sémiotique qui, venue d'outre mer et nous revenant actuellement d'outre mont, n'est pas sans renouveler à son propos la vaine et fameuse querelle de l'impropriété et de l'arbitraire du signe. Là encore le mythe de la "communication", auquel les pseudo "sciences sociales" contemporaines multiplient les recours sauvages, contribue à brouiller les cartes.

Ce qui fait du signal ce qu'il est, ce n'est point le consensus, mais le rapport qu'en tant que reproduction il entretient à l'objet, le symbole ou le signe indiqués et qui est ergologiquement du même ordre que celui des chaussures aux pieds ou de la fourchette à la main. En parlant de reproduction, nous n'avons nullement dans l'esprit une quelconque conformité de l'art à la nature, dont nous avons dit qu'elle était en contradiction avec son principe, mais bien cette sorte de dédoublement, par graphie par exemple

[188] interposée, d'une présence sensible devenant du même coup effectivement représentée.

Cette relation, au demeurant, du signal à son contenu n'est pas plus à confondre avec celle, bien entendu, du signe total et de la chose désignée. Le sens, remarquons-nous, n'est point le signifié. Il est moins encore dans le signal qui le prend pour trajet. Et c'est précisément là que réside la nouveauté. Signe et signal, bien qu'indirectement analogues, ne sont plus vraiment comparables. La conséquence, nous l'avons noté et le redirons mieux encore, est d'importance pour l'écriture et la lecture dont il était d'usage de surestimer la correspondance au langage. Mais elle est valable aussi bien, *mutatis mutandis*, pour icône, insigne, consigne ou assignat qui ont en commun — quel que soit le caractère lui-même médiat ou immédiat de l'objet signalé — de produire une représentation immédiate, en d'autres termes, non verbale.

On oublie trop souvent que le peintre, le musicien, le sculpteur, avant même de servir, aux confins de l'esthétique et de la critique, ce qu'on nomme confusément la beauté, sont surtout, par la variété d'impressions qu'ils ajoutent à celles que nous livrent nos sens, de riches producteurs d'icônes. Plus récemment la phonographie, la photographie, le cinéma, la télévision, bref l'ensemble des procédés qu'on nomme abusivement "graphiques" ont accru à ce point notre "musée imaginaire" qu'on lit moins désormais qu'on n'écoute et regarde, que les bibliothèques le cèdent aux discothèques, voire aux cinémathèques, que l'enluminure médiévale renaît après le deuil prolongé de la page sous les espèces d'une illustration qui semble, ou peu s'en faut, sonner le glas du texte. La publicité s'en empare qui recouvre nos murs d'affiches ; l'enseignement, lui, voit fleurir les laboratoires, la cassette ou la diapositive, supplanter, en attendant la bande dessinée, progressivement l'imprimé. Mieux eût valu, peut-être, nous apprendre à les "lire". Car l'alphabétisation reste un leurre quand l'information passe par d'autres voies.

Le problème, de nos jours, est sans doute moins de lettrier que d'initier vraiment au déchiffrement des icônes. Combien, sans parler des snobs, savent écouter un récital, regarder un tableau ? Il ne suffit pas de déplorer ni d'expliquer doctement par une psychologie de bazar l'impact énorme de l'image, tant dans la rue que dans les salles ou sur les écrans domestiques, sur de jeunes intoxiqués. Il y a, d'ailleurs, tout lieu de croire qu'à tout prendre ils le sont moins que nous, tant il est vrai qu'au point d'inculture où nous sommes, voir un film est moins affaire de don que de génération. Et que l'on nous entende bien ; ce n'est en aucune façon de jugement de valeur qu'il est question ici. De ce point de vue, nous en reparlerons, la psychocritique — qu'elle soit projective ou analytique — n'a fait que chausser les

[189] bottes d'une critique "littéraire" qui frisait le délire au nom d'une science qui, en plus prétentieux, n'est guère qu'une résurgence de la bonne vieille graphologie ! Le projet prime le trajet ou plutôt le suffrage, l'ouvrage ; le vocabulaire seul a changé. Or icône n'est pas programme et, avant de chercher l'intention du démonstrateur, encore faudrait-il savoir d'abord de quoi l'on parle et s'interroger bien plutôt sur la ou les façons dont il parvient à démontrer.

Un autre risque, alors, est encouru par ceux qui, confondant la négation dialectique du contenu et son exclusion de l'ouvrage, tendent à prendre pour autant de choses la variété des tâches ou des matériaux par où le même tout représenté, du fait qu'il s'analyse, se trouve en l'occurrence industriellement suggéré. Théâtre d'ombre ou de lumière, on ne choisit pas délibérément et, si j'ose dire, formellement, de produire des lignes, des couleurs ou des sons. Outre que l'imagination sans cesse reconstruit l'ensemble au-delà des parties, l'admettre obligatoirement aboutit soit à privilégier sans raison la figure dont nous verrons plus loin qu'elle-même ne s'y réduit pas, soit à passer de la musique à l'acoustique, de la peinture à la chromatique ou du dessin à la géométrie par détournement insidieux de scientificité. Il faut dire que les spécialistes à cette dernière tentation sont induits à la fois par l'inimaginable aventure qu'offre actuellement l'électronique aux producteurs d'icônes et par le refus du plus grand nombre de tenir pour formé ce qui ne nous est plus naturellement accessible. Si paradoxal que cela puisse paraître, on voit mal au terme comment renâcler devant la transparence du tableau, voire l'inaudibilité du morceau, lorsqu'on sait que nos machines lèvent des poids qui nous écrasent et nous font vivre aussi où nous ne pouvons respirer.

Au moins par là percevra-t-on le caractère provocant et restreint du secteur dans lequel nos "arts" se sont historiquement trouvés confinés : provocant parce que source inépuisable de facéties ; restreint parce qu'en altérant l'objet, il compromet irrémédiablement la théorie dont l'impuissance ne s'explique ni ne s'excuse, quoi qu'on ait, par le commerce du "génie" ! Non seulement les traités s'avèrent sans méthode ; mais continuer, comme ils le font toujours, à parler de musique, de peinture, sculpture, gravure et autres rubriques familières, c'est, à l'époque de l'ordinateur, compter encore sur ses doigts ou tout au plus sur un boulier. Si, pour ne prendre ici que l'exemple de la première, on tient pour acquis son refus aussi bien de séparer de la production la plus utilitaire du son les conditions de son esthétisation que de s'en tenir aux limites de notre audiogramme et moins encore à celles de nos coutumes et de nos goûts ; si, en un mot, nous acceptons qu'à titre au moins d'essai, elle se fasse concrète, synthétique, sérielle ou dodécaphonique, on mesure, toute appréciation mise à part, depuis le clavecin bien tempéré le chemin ergologiquement parcouru, non moins que la difficulté de le chemin ergologiquement parcouru, non moins que la difficulté de donner

[190] jamais un contenu au concept de son musical dont la définition, en même temps qu'à la physique et la physiologie, ressortit également à l'art, au droit et à la société. Et puisqu'il n'est plus question qu'il plaise, ni même bientôt qu'on l'entende, en faut-il davantage pour conclure que si l'on ne naît pas lecteur, on ne naît pas non plus musicien et que — vînt-il à représenter, l'art lui-même n'ayant rien de représentatif — il ne suffit pas, pour l'entendre, de savoir avec plus ou moins de grâce en parler.

Si l'icône prospère, il semble, en revanche, que l'écriture fasse partout reculer l'emblème et que l'héraldique ne survive pas plus à l'archive ou à l'état civil que l'idole, ailleurs, au Coran. On sait pourtant que le premier a connu, notamment dans l'Occident chrétien, il fut un temps, un riche épanouissement ; que sa systématisation n'avait rien à envier à celle dont témoigne le tatouage en d'autres sociétés ; que sa "science", enfin, constituait un brevet de chevalerie, nous dirions de mondanité. Naguère encore, nos rues fourmillaient d'échoppes dont chacune avait son enseigne ; de la même façon que le sceau s'est fait signature, nos magasins portent désormais le nom du commerçant. Tout se passe en fait comme si l'école patentait des iconoclastes. Il n'est guère que l'armée à conserver partout, avec ses uniformes, ses galons, ses drapeaux. Généralement la tenue d'apparat tourne au badge, et on peut prévoir le moment où les juges, comme les maitres ou les clercs, jetteront gaillardement la cornette ou le froc aux orties. Ce n'est pas tant qu'on renonce à signaler l'appartenance. Disons sans plus qu'à l'image de notre monde elle se dichotomise et il est sur ce point assez piquant de constater non seulement que les cheveux longs s'opposent aux cheveux courts comme ces derniers s'opposaient jadis aux perruques, mais surtout comment l'humanisme a décidément chez nous la tendance à se revendiquer ou à se contester par le bas : on a commencé avec les sans culottes ; on finit aujourd'hui par les jeans !

La raison, cette fois, n'en est plus dans l'expansion de l'écriture, mais dans la crise actuelle de la société. L'insigne, comme tel, n'a plus cours dans un régime où la distinction, avec le privilège, s'avère évidemment périmée. De cette classe particulière de signaux, une troisième raison contribue à réduire, en apparence au moins, l'importance lorsqu'à l'instar des mots, l'histoire, par exemple, les a détournés de leur fin. On connaît le cas de la croix rouge qui reste traditionnellement attachée à des organismes dont la mission humanitaire a pris de nos jours le relais d'œuvres caritatives dues d'abord à l'initiative de chrétiens. Mais le processus alors n'est guère différent de celui qui, sous forme de cravates ou de jupes, fait aussi le succès d'un tartan sans rapport aujourd'hui avec les clubs ou les clans. A coup sûr, d'ailleurs, on en dirait autant de la plupart des éléments de notre cosmétique et peut-être nos femmes, si elles en connaissaient l'origine, porteraient

[191] elles moins de bagues, colliers, bracelets et autres colifichets qui furent, il y a bien longtemps, autant de marques de propriété !

Il reste que par ses insignes, codifiés ou non, une société se déchiffre, tout comme un langage se lit par la médiation des lettres ou des caractères. Si, pour circuler dans la médina, nous exigeons les noms des rues, ne tirons point de leur absence la conclusion sommaire d'un goût pervers du labyrinthe ou d'une indifférence au chaos. L'arabe a, lui, d'autres repères et n'est pas bien loin de penser — dût en souffrir notre complexe de supériorité — quand il nous voit nous égarer, ce que nous pensons, nous, de l'illettré. Sa compétence n'est point celle du chasseur qui, reconnaissant les vestiges, finit par traquer son gibier. Elle est lecture aussi ; mais d'une autre manière, parce que, toute institution mise à part, l'artifice également est présent. On s'en fera une idée, mais extrêmement simplifiée, en songeant aux modalités d'incorporation des conscrits tenus ou presque pour formés lorsqu'ils savent, en vue de graduer au mieux leurs témoignages de respect, reconnaître sans faille le rang des officiers. Qu'il y ait là, sans doute, une rémanence n'enlève rien au fait qu'elle soit instructive car si, officiellement, nous n'avons plus guère l'occasion d'interpréter d'autres insignes, il s'en faut qu'officieusement nous en ayons perdu autant qu'on l'a cru la pratique. Le recours, simplement, est sauvage et — l'indice l'emportât-il encore sur le signal — il n'est pas niable qu'actuellement la chaîne, le poste de télévision, le réfrigérateur, la voiture, sinon la maison, la parure, ont moins pour but de satisfaire des besoins que d'attester prestigieusement des statuts par une sorte de potlatch crépusculaire des nantis.

Le contraste est d'autant plus frappant avec la rigueur ambiante des consignes qu'illustre, au profit quasi exclusif des seules auto-écoles, l'incroyable imbroglio des panneaux du code de la route. On comprend qu'ayant détaché l'écriture, elle-même, du langage, nous ne soyons nullement tenté et que tout nous retienne, au contraire, d'en comparer la systématisation avec celle, purement glossologique, du signe sur la base du nombre de leurs articulations. Encore que le code, pour sa part, si répandu qu'il soit, ressortisse à la sémiotique, la façon dont les signaux entre eux s'opposent et s'organisent n'a de commun avec le signifiant que celle dont les phonèmes graphiquement se transcrivent et qui, nous l'avons dit, n'est qu'une application parallèle d'une unique et même industrie.

Il n'empêche qu'apprendre à conduire c'est par eux s'initier, en même temps qu'au maniement du frein, de l'accélérateur ou du volant, à l'observance de la loi. Si leur répartition procède d'un binarisme assez pauvre du permis et de l'interdit, leur implantation, qui croît avec les routes et tend dorénavant à déborder sur la chaussée, est fonction à la fois d'une vitesse dont l'excès n'admet plus les complaisances littéraires et de ce nomadisme

[192] saisonnier qui voit les touristes affluer dans des pays dont ils ignorent le parler. Et parce que le signal dispense du geste, que leurs modes de saisie très précisément sont distincts, on s'explique le désarroi des conducteurs lorsqu'entre agents et feux ils se trouvent aux heures de pointe en butte à un conflit cornélien d'injonctions. Car les "lire" n'est point réfléchir, mais effectivement réagir et l'instruction ici vise au conditionnement.

En dépit, cependant, de la prégnance de plus en plus forte de ce mode bien connu de signalisation dans un univers où le piéton lui-même devra sous peu apprendre à circuler, on ne saurait oublier, dans le même ordre d'idées et parce qu'ils participent d'une égale fiduciaire, cette autre classe de signaux de la valeur que nous nommons globalement des assignats. J'entends bien que le mot n'agréera pas aux numismates, aussi bien n'est-il pas fait pour eux. Car il couvre dans notre esprit non seulement les monnaies, les timbres, les billets ou les chèques, mais les diplômes, les brevets, médailles et décorations et jusqu'aux bons points des enfants. Je ne sais trop pourquoi le singe est si souvent mêlé à leur échange. Il est clair, en tout cas, qu'ils enflent économiquement et désenflent ensemble et que l'ampleur de leur développement s'avère en proportion directe de leur discrédit. On comprend que, signés ou non, ils soient frappés au coin soit du bien auquel ils équivalent, soit de l'autorité qui les garantit. On ne comprend pas moins qu'ils suscitent invariablement l'infraction. C'est qu'à l'égard de ce qu'ils représentent, ils constituent des faux dès le départ, fausse monnaie ou faux papier, car toc de troc en tous les cas et fétiche au sens propre, à coup sûr, qui n'a cours que chez les croyants. Au terme l'on ne peut douter que leur seul mode de réalité soit, ergologiquement, le système interne des relations d'inclusion et d'intégration de ce que l'on appelle leurs types ou mieux leurs effigies.

Le signal, pour nous résumer, tant sous l'angle de l'icône que de l'insigne, de la consigne que de l'assignat, n'est en rien différent de l'ustensile, mais il l'est, par fonction, autrement. On ne fume pas la carotte du buraliste, on ne coupe pas avec les ciseaux qui servent d'enseigne au tailleur ; de même qu'on ne clôt rien avec le barbelé que portaient à la boutonnière, il y a peu, les anciens prisonniers. On ne s'assied pas sur le dessin d'une chaise, non plus qu'on ne se baigne dans la mer du tableau. Ce qui se trouve appareillé, dans ce cas, c'est l'indication, non, en un mot, l'exploitation. On saisit mieux par où la déictique, en même temps qu'aux "stylisations", ouvre la voie à l'écriture qui ne saurait, elle, au contraire, bien évidemment l'expliquer. Et puisque, dans le monde qui vient, il semble que l'on voie cette dernière régresser, on est moins surpris de l'échec d'une insurrection dont les fauteurs n'avaient très universitairement pour ambition, en prenant la parole au lieu de l'écouter, en écrivant sur les murs plutôt que sur le papier,



[193] que de substituer à des cours des manifestations où l'idéalisme des slogans le dispute à celui des décrets qu'ils contestent, sans que le "système" conspué soit le moins du monde ébranlé. Pensait-on réellement qu'un changement de société pût jamais résulter d'une colique de "lettrés" ?

### *Schématique*

Si le signal, en tant qu'investissement industriel de l'outil, doit donc être nettement dissocié d'un signe dont à l'occasion il peut se trouver porteur, à combien plus forte raison le schéma qui, désignant conjointement pour nous l'habit et l'habitat, s'est trouvé par la tradition réduit, ou peu s'en faut, au dessin de mode ou au plan ! Il va de soi, par conséquent, que notre schématique récuse d'emblée toutes les sémiologies du costume ou les sémiotiques du bâtiment. Que les *topoi*, tels les nœuds au mouchoir, aient pu, antérieurement à l'écriture, assimiler imaginativement l'oraison au parcours des pièces d'une maison n'autorise pas non plus le rapprochement. Le langage ni la signification ne sont pour rien, mais seulement la fabrication, dans cet appareillage du corps tant de nature que de culture, cet art, en somme, de l'histoire qui n'est point histoire de l'art mais source même de la production à la fois tectonique et vestimentaire par où nous aménageons l'espace et le temps de notre être, en tant qu'il ressortit à notre activité.

Nos "êtres", comme on dit, sont des "êtres" d'emprunt. Toute parure est travesti, tout logement, d'une certaine manière, utopie ; et cela, indépendamment du caractère médiatisé ou non de l'existence enclose qui n'en est que le contenu. C'est justement pourquoi nous rejetons comme sans intérêt pour une théorie des arts toute innovation n'affectant, en vérité, que ce dernier. Sans doute est-il bien vrai que couvrir l'ange en nous n'est point couvrir la bête et que la sociologie, en couture comme en architecture, n'est pas moins concernée que la biologie. Mais outre qu'il faut craindre les simplifications excessives et rappeler, entre autres, à nos contemporains qu'en revêtant le singe pour la foire on devra, bon gré mal gré, laisser passer la queue, il est clair qu'une mutation de cet ordre, du point de vue de l'accès à la forme, ne représente aucun progrès. Car le schéma n'est pas plus l'usage que la graphie n'est le message et l'erreur ne s'atténue pas de se voir ainsi répétée. Est-ce un hasard, d'ailleurs, si coutume et costume se sont, déjà chez nos voisins, trouvés originellement rapprochés ? Cela, bien sûr, n'entame en rien le droit qu'on a d'en étudier socioartistiquement les variations ; mais histoire, en l'occurrence, n'est pas non plus explication et l'on s'en tient ici, quant au vêtement ou la maison, exclusivement à la fonction.

Contrairement à l'opinion reçue, il est faux tout d'abord que l'animal soit nu. Le mot n'a de sens que pour nous qui pouvons nous vêtir, c'est-à-dire

[194] acculturer ergologiquement, non seulement notre fourrure ou notre peau, mais l'ensemble de notre *soma*. On discute à l'envi de ce qui dans l'habillement est imputable à la protection ou à l'embellissement du porteur. Nous avons dit déjà ce que l'on devait selon nous en penser. Mais il est à se demander si, en n'évoquant que si rarement la pudeur, on n'a pas omis l'essentiel, j'entends l'opposition tout artificielle—quel qu'en soit par ailleurs l'arbitraire—de l'intime et du révélé qui, ressortissant à la personne— *compos sui*—et non plus au sujet est, en dépit des connotations ordinaires, moins affaire de morale que de propriété. On est bien loin de l'épiderme, du climat, voire de la génitalité. Les *aidoia*, les *pudenda* ont été par trop liés au sexe. Il ne manque pas de civilisation, on le sait, où le dévoilement du visage prend en fait des allures de striptease. Il n'est pas, en revanche, jusqu'à la pornographie qui, par suite d'une intense banalisation, ne perde, ou peu s'en faut, son caractère d'infraction. Tout se passe, en bref, comme si le vêtement produisait la structure elle-même de nos sociétés. Et si la "débauche" apparaît de nos jours plus typiquement occidentale, peut-être est-ce tout simplement que, dans l'ambiance actuelle de mise en commun, le partage des corps, il faut croire, est chez nous plus aisé que le partage des biens.

L'habit, on le voit, très authentiquement fait le moine et l'on comprend mieux, bien que — nous l'avons dit — l'industrie techniquement ne fasse pas acception de son contenu, qu'un changement de mœurs la plupart du temps s'assortisse d'un changement vestimentaire. Aussi bien est-ce à notre avis en restreindre abusivement le concept que de le réserver par principe aux cuirs, fibres, tissus, dont ordinairement nous nous couvrons, en en excluant les fards, peintures, parfums de notre corps qui, pour impliquer des tâches et des matériaux différents, n'en concourent pas moins explicitement à la même fin. Ce n'est pas pour rien, après tout, que la coiffure désigne à la fois couvre-chef et arrangement des cheveux. Il en allait de même autrefois du corsage, du jabot, de la tournure et du vertugadin. Par tout cela, bien sûr, on peut séduire ou dissuader. Encore faut-il que soit délimité ce qu'on peut ou non prostituer.

Il semble, dans ces conditions, non certes qu'il faille renoncer à tenir compte des parties du corps dans ce qu'on pourrait appeler l'organigramme du vêtement, mais qu'on doive en tout cas en relativiser considérablement l'importance, du point de vue non seulement des surfaces couvertes, mais aussi des zones d'appui. A trop surestimer la tête, les épaules, les coudes, les genoux ou les hanches, on s'expose à minimiser la Belle Poule qui fit hausser les fiacres ou le poids de la traine portée par un cortège de pages ! C'est aussi risquer d'oublier que d'autres répartitions sont possibles, que l'habit de travail n'est pas l'habit de fête, par exemple, et que, si l'opposition de

[195] la semaine et du dimanche en la matière aujourd'hui fait sourire, elle trouve son pendant, voire sa justification, dans le dédoublement onomastique, toujours bien vivant celui-là, selon l'adresse intime ou officielle, de l'hypocoristique et du nom. De même peuvent-ils varier selon les saisons et même, liturgiquement, se mettre tous les quatre temps ; dépendre, ailleurs, de la situation respective des parties en présence, pour ne point parler de l'âge encore ou du statut.

On n'en finirait pas d'énumérer les bases de distribution du secteur dont nous ne sommes évidemment pas le premier à souligner la réelle complexité. Il reste que la plupart croient résoudre l'ambiguïté par une sorte de hiérarchie des fonctions qui, s'enracinant dans l'ergot ou la crête, culminerait dans la "symbolique" du sabre ou du plumet. Nous pensons, quant à nous, que l'ambiguïté chez l'homme est d'origine et qu'elle n'altère en rien l'identité d'une fonction qui, en soi inaccessible à l'animal, s'avère industriellement inchangée. Le corps lui-même du sujet ou de la personne n'est pas présent dans l'investissement d'une forme dont il réaménage en tant que trajet la structure, sans en gommer jamais la spécificité. Insister sur ce point n'est, en dépit peut-être des apparences, nullement prôner un retour à la pure technique dont nous-même avons dit qu'il n'était pas question mais auquel, par commodité, certains seraient enclins. C'est, entre forme et contenu, défendre justement l'originalité dialectique de l'industrie.

Une comparaison fera mieux comprendre les choses et saisir plus généralement ce qu'est pour nous la performance. En parlant rhétoriquement, par exemple, de champs ou d'expansions conceptuels, c'est toujours de sèmes ou de mots, non d'objets, que l'on traite ; mais l'on entend par là, cependant, que le principe sémantique de leur mise en rapport est à chercher dans le référent et non dans la grammaire où se fonde la signification. Ainsi est-ce toujours en termes de technique qu'il convient, si l'on veut, de parler d'industrie, mais de telle façon qu'aucun doute ne pèse sur l'impossibilité d'y trouver la source de ses déterminations propres, de sa prévisibilité particulière. J'entends bien que la qualité du matériau conditionne le traitement, tout comme la gamme des tâches disponibles et la plus ou moins grande complexité des machines, le choix des mécanismes ou le nombre des phases ; que le bouton n'est pas la fibule, le bijou, la broderie ni l'incrustation, la barboteuse, le complet-veston. Il reste qu'à défaut de robe, la jupe appelle le corsage, la jaquette, le pantalon ; comme la sandale requiert, faute d'empeigne, le laçage ou la coiffe, le chapeau rond. Et cela, non pour des "raisons techniques" — car il ne va pas de soi que la technique vête — mais de conformation anatomique, encore qu'il ne soit pas certain, nous l'avons dit, que mantille et bonnet couvrent la même tête ni qu'un même sexe non plus se dissimule dans la culotte ou dans l'étui pénien.

[196]

Cela sauve à la fois l'homogénéité ergologique du langage et l'effective singularité de produits dont l'organisation, toujours marquée bien sûr par les temps et les lieux, est moins fonction finalement de ce qui les rend anthropologiquement comparables que de ce qui, dans une société donnée, les nécessite et construit notre mannequin. C'est de lui qu'en dernière analyse dépendent les similarités et complémentarités industrielles, c'est-à-dire non seulement les affinités internes du vestiaire ou de la garde-robe, mais l'ordre aussi — haut, bas, dessus, dessous — selon lequel, toute technique mise à part, nous en combinons ou, au contraire, en excluons les unités.

C'est lire, en somme, que se vêtir ou se dévêtir et, s'il est à peu près de même gravité de prendre un p pour un q ou, comme autrefois Dagobert, d'enfiler ses chausses à l'envers, l'"effeuilleuse", après tout, n'est pas si mal nommée qui tourne, métaphoriquement, les pages de son livre, et joue en quelque sorte les conteuses pour vieillards insomniaques et volontiers analphabètes ! Il n'est pas jusqu'à l'élégante qui, en se maquillant, n'écrive, pour ainsi dire, jour après jour son ouvrage et — dût-on socialement lui reprocher le temps qu'elle y consacre — du point de vue qui est le nôtre ici, n'accomplisse authentiquement un travail. Haïk ou tchador, au demeurant, ne l'occulteraient pas mieux que le masque qu'en l'occurrence elle se crée et dont la facture, on le sait, obéit à la mode, au même titre que le vêtement.

Il n'entre absolument pas dans notre intention d'identifier par ces exemples, même sous cet aspect restreint, la schématique avec la déictique ; seulement d'y noter l'intérêt d'une dissociation, en tous points analogue à celle antérieurement tracée de l'icône et de l'écriture, sans que la spécificité, d'ailleurs du schéma, plus que du signal, selon ce que nous avons dit, soit en cause, mais avec la conviction néanmoins qu'à travers les solutions qu'industriellement ils reçoivent se trahit immanquablement la façon dont les problèmes se posent et qu'il en va, autrement dit, d'une science de l'art comme il en va aussi de celle du langage qui ne saurait ignorer, d'un côté, ni, de l'autre, postuler le sens.

Même remarque, bien évidemment, pour le cadre bâti tant de fois déjà évoqué et qui, d'emblée distinct du terrier ou du nid, n'est que très partiellement réductible à la simple notion d'abri. Le confort n'est pas, en effet, pour grand chose dans une maison dont la précarité des matériaux qui la construisent ou l'ingéniosité d'occupants encore plus ou moins troglodytes ont fait abusivement conclure à l'inexistence, quand le maçon n'était pas là. Or c'était, sans la définir, donner à mon sens, beaucoup trop d'importance à la toile, au pisé, au bois ou à la pierre, au dur ou au préfabriqué dont la synergie la produit, voire à l'auturgie d'équipements émanant des métiers qui de nos jours y collaborent. Outre que la liste de ces derniers n'est pas close et que l'architecte ne saurait désormais se désintéresser des questions

[197] d'ambiance musicale et notamment d'insonorisation, il va de soi — si l'on veut échapper enfin tant à la physique qu'à l'histoire ou à la géographie humaine — que l'on doit d'abord démêler ce qui dans la *domus* ressortit au fait qu'on y réside ou qu'on ne saurait bâtir sur le sable, c'est-à-dire mesurer ce qui sur les "techniques" retentit, somme toute, du fait de civilisation.

Loin de nous, bien entendu, l'idée qu'elle soit ergologiquement, si rien ne la matérialise ; mais il convient de souligner qu'avant d'être tente, palais ou gourbi, elle est essentiellement clôture d'un espace et fixation d'un point de sédentarité. Habiter, avant tout, est acte de civilisé. C'est si vrai que l'enceinte peut loger l'absence et que le temple dont c'est, en réalité, l'origine, le panthéon, le cimetière font socialement partie de la cité.

Par la détermination d'une *chora*, en français, un emplacement, les pénates structurellement s'opposent à l'environnement, comme le privé s'oppose au public ou les dieux lares aux dieux, précisément, de la cité. Quiconque, c'est évident, clôt par un mur sa chambre, son jardin ou la Chine ou Berlin — à seule fin d'enfermer sa personne, ses gens, ses activités ou ses biens — fait, qu'il le veuille ou non, acte implicite de propriété. Sol, toit, parois, muraille ou cloison de papier, si variés qu'en soient indubitablement les procédés, contribuent industriellement à une même fin. On se gardera d'invoquer l'image d'un univers carcéral, car belette et lapin chez nous peuvent toujours transiger sur le terrier. S'il n'est, sauf pathologie, en effet, d'ethnique sans politique ni de propriété sans communication, il n'est, architecturalement non plus, d'intérieur qui ne ménage ses accès. Et nous n'entendons pas seulement par là les portes et fenêtres dont il n'est pas plus "technique" après tout — mais certainement industriel — de parler que de salle à manger, de cabinet de toilette ou de chambre à coucher, mais également l'entrée, le salon — ailleurs la salle — où sont reçus les hôtes qui sont, on le sait, des étrangers.

Pour ne point ressortir, en bref, à l'instance qui la produit, la dichotomie du clos et de l'ouvert n'en est pas moins la traduction artistique, si l'on peut dire, de notre dialectique existentielle. C'est pourquoi, s'il est indéniable que la rationalité présidant au rapport des tuiles et de la volige, du colombage et du torchis, du pêne et de la clef n'est point de soi imputable à l'histoire, il ne l'est pas moins que cette dernière, toute variation de type mise à part, s'inscrit à sa façon dans la brique ou le béton et que, dussent les remparts se survivre dans les boulevards, on peut synchroniquement lire une société dans l'implantation qu'elle se donne, la manière dont son habitat l'agglomère, la plus ou moins grande perméabilité des frontières qu'elle s'est concrètement assignées.

Car c'est à tort, enfin, qu'on a cru pouvoir légitimement séparer, comme si l'une n'était qu'un multiple de l'autre, la maison dite individuelle de la

[198] ville. De la maison-ville, ou villa, qu'ont connue les gallo-romains est-il plus parfait symétrique que les villes-maisons constituées par nos H.L.M. ? La cage d'ascenseur qui dessert leurs nombreux étages en fait-elle, d'autre part, autre chose qu'une version moderne de l'*oppidum* qui n'était, en définitive, accessible que d'un côté ? Entre les deux extrêmes, tous les degrés, en fait, sont possibles, attendu qu'un seul et même processus les distribue qui n'a rien à voir avec l'art, encore que, sous forme de cellules, pavillons, appartements ou grands ensembles, il en découpe industriellement les unités. Comme la ferme a sa cour, voire la résidence, ses parties communes, le village a sa place accueillant au besoin les forains. Au-delà, ce sont les champs, la région, bref le non-habité parce que le non-construit. Mais l'au-delà, parfois, commence dès sa porte et si la décharge des ordures ménagères est par nous reportée aux "faubourgs", il n'est nullement exclu qu'elle se fasse ailleurs dans la "rue" dont le respect ou l'irrespect témoigne moins finalement de l'hygiène des occupants que d'un mode fondamentalement différent d'occupation des mêmes lieux. C'est que la viabilité fait partie intégrante de l'aménagement du territoire. Les romains l'avaient bien compris dont le forum s'ornait d'un milliaire d'or d'où partaient les voies de l'empire ; les arabes, au long de leurs pistes, marquaient les portes du désert. Il n'est pas jusqu'à nos écologistes qui, en croyant les protéger, ne poussent en vérité le paradoxe jusqu'à urbaniser les sites.

En opposant, par ailleurs, le *nomós* comme zone de parcours, à la *polis* "où tout se tient", pour parler comme les Bédouins du psaume 122, les anciens grecs formulaient avec beaucoup de pertinence la distinction ergologique du nomadisme et de la sédentarité. Il s'en faut qu'on les ait dépassés, voire égalés, dans l'analyse d'une réalité là encore éminemment structurale où le mouvoir ne peut se dissocier du manoir, ni l'instabilité de la stabilité. Car cela vaut, assurément, bien au-delà de la stabulation du bétail ou de la domiciliation des citadins, pour l'ensemble de ce qu'on loge, à commencer par la lumière ou la température dont l'exposition, l'éclairage, le chauffage maintiennent artificiellement la constance, tout comme l'horloge de son côté, dont la montre ou l'oignon sont les équivalents vestimentaires, contribue à fixer le temps. Fixation toujours provisoire, cependant, puisque s'il n'est errant qui périodiquement au moins ne s'établisse, il n'est manant qui ne se promène. La différence est que les vacances de Gengis Khan passaient par le Palais d'été, tandis que celles du touriste contemporain se passent au Club Méditerranée.

Rien n'est plus faux, autrement dit, que de faire des étapes de l'homme de ce qui n'est, à tout prendre, que d'autres façons d'exister. Et comme les grandes causes ont parfois de petits effets, cela conduit les descripteurs très généralement à ne savoir où ranger les transports dont la rubrique industriellement

[199] complémentaire de celle de l'habitation ne saurait s'en voir amputer sans perdre ipso facto sa propre systématique. Il suffit de les rapprocher, au contraire, pour qu'apparaisse en toute clarté l'évidente symétrie — qu'il s'agisse du char yakoute, de la péniche ou de l'avion — de l'habitable du véhicule et du mobilier contribuant, sans y être attaché, à l'installation autrefois saisonnière de la demeure dont il atteste, en somme, la précarité. Voiture et toiture ont des liens plus profonds que l'homéophonie des noms qui les désignent et ce n'est pas un hasard si le développement des grandes surfaces est contemporain de celui des transports en commun ni si la vogue des auto-stoppeurs coïncide avec celle des squatters et des sous-locataires, voire le succès des fripiers.

Nous n'avons, en tout état de cause, ni le loisir ni l'intention de poursuivre nous-mêmes les pistes que nous suggérons. En nous contentant de les ébaucher, nous souhaitons, sans plus, faire entrevoir les stimulantes perspectives offertes par une industrie scientifiquement dégagée du handicap trop souvent inconscient de l'incidence des métiers. Opposer tailleur et maçon est affaire d'histoire, non d'art ; et le mètre de chacun d'eux ne saurait, d'ailleurs, estimer la dimension proprement humaine d'une schématique dont l'histoire, vestimentaire ou tectonique, prouve aussi pour sa part — les ethnologues, sans l'expliquer, l'ont montré — l'étroite solidarité. Les aires de répartition, ainsi que les avatars, sont les mêmes et l'on notera sans surprise comme l'un des effets, par exemple, de la crise actuelle de l'éducation, en même temps que l'assouplissement du régime des écoles, des hôpitaux, des prisons, doublé d'un relâchement certain de la tenue, la disparition officielle et de la camisole de force et de la maison de correction. Le temple n'est point épargné par la désaffection dont souffrent, de leur côté, la chasuble ou la dalmatique. L'habit suscite, enfin, épisodiquement, on le sait, les mêmes contestations que l'habitat, et l'on trouvera toujours des naïfs pour vanter les bienfaits du plein air et les joies de l'innocence retrouvée. Mais parce que c'est en se dévêtant que l'homme apprend seulement qu'il est nu ou en déménageant qu'il se trouve occasionnellement à la rue, la nudité, jansénisme ou non, ne nous apparaîtra jamais "naturelle", non plus que la clochardisation !

Nous portons avec nous notre schéma ou, si l'on veut encore, notre bulle. C'est pourquoi, en changeant d'univers, le cosmonaute n'est, tout compte fait, pas tellement désorienté : il pensait aller dans la lune ; il n'a fait que troquer sa capsule. Tant il est vrai qu'il n'est pour nous voyage, même intersidéral, qu'autour de notre chambre et, si nous reconnaissons en principe n'être plus le centre du monde, tout démontre dans notre conduite, et surtout ses victoires, qu'en vérité nous ne le croyons pas. Nous sommes le cosmos que nous habitons, tout comme le rat, cher aux psychologues expérimentaux

[200] et du même coup incomparable, est le labyrinthe qu'il parcourt, à ceci près, toutefois, que s'il n'est pour rien dans le sien, nous nous sommes dans le nôtre nous-mêmes artificiellement enfermés. Car l'orbite où nous nous plaçons relève moins du tropisme que de la balistique et, puisque nous n'avons de cieux que ceux que nous pouvons atteindre, nous donne à grands frais l'illusion d'être, en tout cas, des démiurges.

### *Cybernétique*

Et cela, tout naturellement, nous introduit à l'examen du secteur dans lequel nos chercheurs semblent fonder le plus d'espoir et qui, sophistiqués ou non, à travers lieux et temps, regroupe la totalité des appareils auxquels, pour notre heur ou malheur, nous nous en remettons du soin de décider de notre sort et de remplacer, autant qu'il se peut, les prophètes. Le gestionnaire consultait jadis la Pythie ; il consulte aujourd'hui le computer. D'énigmatique l'oracle s'est fait informatique. C'est toujours de "bonne aventure" qu'il s'agit. Il est, d'ailleurs, piquant que la divination, traditionnellement renvoyée par les ethnologues au chapitre de la religion, mette encore en concurrence aujourd'hui, au sentiment du moins des esprits les plus élémentaires, la Providence et la cybernétique, comme si Dieu devait se résoudre en même temps que nos incertitudes et que notre succès mesurât son déclin.

Il est bien vrai que la mantique est depuis des siècles essentiellement magique, mais la magie elle-même n'est en aucune manière à confondre avec une quelconque option transcendantale. Sa visée, sur laquelle nous reviendrons, n'est pas moins pragmatique que celle qui sous-tend de nos jours une attitude plus expérimentale. Comme le mythe fait partie de la rhétorique, elle fait authentiquement partie de l'industrie. L'un et l'autre, au demeurant, souffrent, lorsqu'ils persistent, du même discrédit : jeu de mots, d'un côté ; de l'autre, jeu de dés mais qui, certain jour, fut calcul, c'est-à-dire escompte des chances et probabilisation du contingent. L'avenir se lisait autrefois dans les astres, les entrailles ou le vol des oiseaux. Il se lit désormais dans des cartes perforées. L'occulte avec le temps s'est vu, sans disparaître, préférer peu à peu l'évidence. Il n'en est pas devenu plus immédiatement disponible.

Et l'on entraîne les mécanographes, comme l'on entraînait les diseurs d'horoscopes. Car il convient toujours de passer, quel qu'en soit le nom, par une herméneutique où le décryptage est fonction moins de nos capacités que des propriétés de l'équipement dont on dispose, ce qui exclut, bien entendu, dans la mesure où l'information a recours au langage, de prétendre jamais s'inspirer, pour en faire la théorie, de la façon dont l'ordinateur,



[201] avant même de le traiter, le saisit, ainsi que d'attendre une amélioration de nos méthodes de lecture des travaux menés par les ingénieurs aux fins de reconnaissance automatique de la parole.

Le plus gros risque, pourtant, n'est pas là. Il consiste plutôt à prendre l'ukase électronique d'un robot pour direction, en quelque sorte, de conscience, voire acte légitime de gouvernement. Non qu'il soit absolument inconcevable de parvenir, au prix d'affinements successifs et capitalisés du feedback, à lui conférer, fût-ce aux termes de Buridan, un semblant même de liberté. Mais on en fait, d'ores et déjà, si peu d'usage qu'il y a tout à parier que beaucoup s'en contentent et qu'un peuple d'esclaves heureux brûle plutôt ses Spartacus.

Sans doute est-ce pour s'en dissimuler le danger qu'on insiste plus volontiers sur la documentation que sur la décision et que la mémoire dont on suit de siècle en siècle l'expansion est seule mise en cause, en aucun cas le jugement. Comme si d'un savoir, fût-il artificiel, dût automatiquement résulter le comportement qui s'impose et qu'il suffit d'être éclairé pour que la délibération débouchât sur un agir conforme aux valeurs ou aux normes qui les médiatisent. Mieux vaudrait, semble-t-il, s'interroger sur le hasard qu'il s'agit magiquement ou empiriquement de réduire, de prévoir, de tourner à notre avantage ; car si l'on cherche à connaître, ce n'est point ici par souci de spéculation, mais bien pour en tirer profit. Il s'agit moins, autrement dit, passivement d'y déceler qu'activement d'en faire un destin.

L'observation des premiers astrologues n'avait pas d'autre but que les sondages spatiaux ou sociaux, ni l'inspection, la palpation, l'auscultation des médecins de naguère que le scanner dont, pour l'instant, s'entichent nos contemporains. Tout diagnostic est pronostic. Indices, matrices ou symptômes ne sont rien de plus que les "signes" ou les "intersignes", même s'ils se fondent autrement. Ce sont présages, dans tous les cas, et qui n'ont rien de naturel puisqu'à l'instar des signaux ou schémas, ils répondent seulement aux questions que l'on s'est ergologiquement donné le moyen de poser. Météorologie, sémiologie et maintenant "futurologie" sont également art de la conjecture et, qu'on opère à l'aide de la boule de cristal ou de l'intégrateur, des directives ou estimations industrielles. Peu importe qu'on y recoure pour le succès des semailles, d'une guerre, d'un voyage, d'un pari, voire à des fins religieuses, politiques ou financières ; l'essentiel est d'inscrire à chaque fois notre vœu dans le dessein du monde, d'autres diraient le sens de l'histoire, par le truchement d'un appareil qui, d'une certaine façon, le modélise et en corrige les aléas. Le guidage, à tous les niveaux, ne se fait plus — pour autant qu'il se soit jamais fait — au jugé, mais, si j'ose dire, au préjugé ; jamais au coup par coup, n'en déplaise au libéralisme.

Et puisque boussole ou radar sont désormais au service d'un pilote lui-même

[202]

automatique, est-il si surprenant, après tout, que des élections si généralement conformes aux prédictions des informaticiens ne puissent plus guère passer pour manifester l'opinion d'un peuple illusoirement souverain ; que la valeur ou la médiocrité des dirigeants ait finalement si peu d'importance, dans des régimes où la présidence n'est plus que l'enjeu d'ambitions purement artisanales, entre bricoleurs d'un pouvoir dont la réalité ainsi que le contrôle sont ailleurs et qui devrait, s'ils étaient sages, leur paraître d'autant plus dérisoire qu'il est à chacun de nos jours devenu si facilement accessible ! L'eût-il été moins, d'ailleurs, autrefois qu'il est à se demander s'il valait bien la peine de couper la tête à Louis XVI ?

Loin de nous l'idée, bien sûr, de le confier à des technocrates, mais nous voulons dire seulement qu'il s'apprend comme un art, que l'intrigue, en un mot, n'y saurait tenir lieu de métier et que l'autorité, en matière de programme, y résulte à la fois industriellement de la compétence et moralement de la liberté du programmeur. Car si tout, en dernier ressort, dépend de l'homme et non pas des machines, il n'est pas moins vrai que l'avenir appartient à ceux seulement qui les maîtrisent en les dotant du même coup de leurs vertus ou de leurs vices. Aussi bien n'est-ce point à elles qu'il faut s'en prendre de nos erreurs dont elles ne sont pas plus responsables que de nos réussites. Elles les amplifient simplement et tel par elles devient un bienfaiteur de l'humanité qui n'était au fond qu'un brave homme, tel, un grand scélérat qui n'était qu'un petit truand.

Encore que de passer — grâce à la recherche opérationnelle où culmine actuellement la théorie des jeux — de la magie à l'empirie ne fasse pas pour autant de la cybernétique la découverte que l'on dit, on ne peut, en tout cas, nier qu'en notre temps elle connaisse, depuis l'invention notamment du tube à vide et de la cellule photo-électrique, un regain de vitalité. A défaut, pour l'instant, de la machine à gouverner, on voit au sein des entreprises se multiplier les applications des automates et des simulateurs, les générations succéder comme les grandes familles aux générations d'ordinateurs, les satellites se numéroter comme les papes et les rois. La crainte, avec la crédulité, se trouve du même coup déplacée. L'"ascendant" reporté du chef à la planète est devenu celui de la fusée qui l'explore. Mais parce qu'il est fruit, en somme, à chaque fois de notre démission, c'est-à-dire politiquement ou industriellement d'un transfert de notre vouloir, on voit mal ce qu'en l'occurrence on aurait d'autre à redouter que soi-même : le suicide, en un mot, nous guette et non l'apocalypse !

C'est bien pourquoi il n'effraie justement personne d'entendre périodiquement crier à l'apprenti sorcier. Car chacun, étant homme, préfère malgré tout le jeu à la chandelle et sait qu'entre sorciers le seul problème est, à péril égal, d'être l'ensorceleur et non l'ensorcelé. Aussi le prestige est-il grand de

[203] ces analyseurs dont l'emploi va bon train et qui, coordonnant dans leur "cerveau" des organes sensitifs, proprioceptifs et moteurs, sont — comme jadis le moulin à eau ou à vent ou le collier d'attelage — en voie de modifier plus radicalement que jamais, à l'ère dite "industrielle", les conditions sociales du travail. S'il est normal, en effet, et conforme à la définition de l'outil que le chômage croisse avec la productivité, il est fatalement vécu comme une crise dans un système précisément fondé sur le principe de ne rétribuer du service que ce qu'il comporte encore de labeur. Or la main-d'œuvre ne peut être éternellement la main sale et l'on peut toujours soupçonner une politique de vouloir — fût-ce en la réhabilitant — la conserver, qui choisit d'affoler, à grand renfort de comparaisons cosmiques, philosophiquement l'opinion par l'évocation d'une robotisation progressive de l'Homme pour mieux refuser à certains l'accès à un égal repos, une égale sécurité.

La question n'est pas d'apprécier l'historicité d'événements auxquels on pourrait ou non commander, mais historiquement de savoir qui commande, dirait Humpty-Dumpty. Tables d'orientation, autrement dit, ne sont point tables de la loi et ce qui est en cause est la classe ouvrière, non le statut de l'ouvrier que nous sommes tous, en définitive, et jusque dans notre façon d'exister. Il est, d'ailleurs, symptomatique qu'en matière de conduite notre seule défaillance soit qualifiée d'humaine, comme si l'homme précisément n'était justiciable de ses imprudences qu'à l'égard du pouvoir d'intervention qu'il se donne et qu'il fût lui-même, c'est le cas, un produit de son art. On comprend l'human engineer et que l'amélioration de la qualité du travail soit tenue, qu'on le veuille ou non, pour un facteur de rendement. Il n'y a pas là plus de matérialisme grossier qu'il n'y a de spiritualisme dans un psychologisme désincarné. Opposer l'homme au machinisme n'est qu'un rêve d'écologistes nostalgiques du singe et sans doute d'un temps où l'on se dirigeait moins au nez qu'à la truffe ! Comment protégerions-nous la nature quand, à la différence des espèces dont l'activité consiste à y survivre ou, comme on dit, à s'adapter, elle implique chez nous dialectiquement la culture, entendons ici la capacité de la produire, c'est-à-dire de la transformer et, partant, de nous recréer ?

L'Ersatz, en somme, est notre partage, jusques et y compris dans la régulation, puisqu'en l'acculturant l'anthropien fabrique en quelque sorte son instinct et, seul entre les animaux, se met — au double sens d'épreuve et de danger — industriellement en péril. On voit du même coup qu'il en est de l'efficacité comme nous avons vu qu'il en était de la propriété, qu'on ne saurait confondre avec la vérité. En chacun de nous, pour tenter le sort, sommeille un Frankenstein ; et c'est ce qui fait à la fois notre puissance et notre fragilité. Nous pratiquons désormais la fission de l'atome et nous acheminons vers la synthèse de la vie. On va bientôt naître en cornue comme on meurt en laboratoire et la frontière devient floue, aux yeux de ses enfants,

[204] de la présence ou de l'absence d'un laboureur entubé et branché dont le "dernier" soupir dépend de quelque interrupteur. Anticipation, dira-t-on ? Disons plutôt investigation progressive des virtualités de l'outil puisqu'il est au commencement et que rien ne peut advenir qui n'y soit en principe formellement inclus.

Mais, tout comme un phoniatre ou un orthophoniste ont peu de chose à tirer de la synthèse faite de la parole par l'électronicien, il va de soi que sociologue, juriste, moraliste ou théologien ont infiniment plus à nous apprendre sur la vie qu'un médecin converti, bon gré mal gré, en biotechnicien. La remarque, précisément, n'est pas sans intérêt si l'on songe qu'on atteint ici la limite de l'expérimentation, eu égard aux sciences de l'homme.

Non qu'on puisse, bien entendu, raisonner scientifiquement sur autre chose que des simulacres, mais ils sont en notre domaine — et sans doute n'en peut-il aller autrement — fruits de la clinique et non de l'art, plutôt sollicités qu'effectivement provoqués et garants finalement d'une analyse dont ils sont pathologiquement eux-mêmes le "produit". Le plagiaire, en effet, que nous nous flattons d'être ne peut en venir à se duper lui-même ni se prendre à ses métaphores : Pinocchio n'est pas un enfant ; la manette n'est pas la main, ni la "logique" de nos calculateurs, autre chose après tout qu'une technique au mieux de la pensée en tant qu'elle vise à l'optimalité. Il est, à cela près, certain que l'industrie s'avère la plupart du temps une meilleure auxiliaire de nos intentions que nos propres efforts et nous permet notamment désormais l'intervention à des distances et dans des conditions qui nous demeurent naturellement inaccessibles. La télécommande est partout ; mais la commande, notons-le, elle, n'a pas changé et, sans ordre, l'ordinateur n'eût jamais réduit l'entropie.

Il reste, pour conclure ce survol de quelques secteurs d'industrie, à serrer de plus près les façons dont, parallèlement à la référence rhétorique du concept, s'assume à ce niveau la fonctionnalité du produit.

### *Rendement et fonctionnalité*

Si par le concept le signe cause l'univers, on peut dire que l'outil le motive ou mieux encore le déploie ce qui est, physiquement parlant, une manière d'expliquer. C'est pourquoi rien n'est jamais véritablement gratuit dans l'ouvrage. L'impression que souvent on en peut avoir résulte d'autres habitudes ou d'un autre projet sur l'emploi. C'est chose bien connue et sans nul doute un trait de notre époque que la promotion quasi systématique des appareils hors d'usage au rang des œuvres d'art. On sait aussi, la mode aidant, combien les masques nègres ou les chinoiseries doivent de passer pour telles à la simple ignorance où nous sommes ergologiquement de leur fin. Le dieu n'a pas même fonction dans le musée, soit réel, soit imaginaire,

[205] et dans l'enceinte de son culte. De ce point de vue, notre ethnocentrisme nous a joué plus d'un tour et notre appréciation du luxe ou du gâchis dépend moins, en définitive, d'un souci — fût-il généreux — d'économie mondiale que de notre échelle de valeurs et de nos propres intérêts.

Le travail, quant à lui, n'est en aucune façon réductible au profit qu'on en tire et Sisyphe, après tout, n'est pas si loin du jacquemart du beffroi, du poids de la pendule ou de l'âne du moulin. Fonctionnel, à nos yeux, n'est pas, contrairement à ce que d'ordinaire on entend, nécessairement utilitaire. Le thaumaturge est *artifex* au même titre que le chrématurge : l'un produit des fétiches, l'autre des ustensiles, tous deux des artifices. Le nom que, par une légère extension conforme à l'étymologie, nous réservons ici aux premiers témoigne justement de ce qu'ils ont en commun, dussent-ils être tenus pour rarement contemporains. C'est d'ailleurs, une grave erreur d'appréciation et retrouver dans l'art l'illusion dénoncée à propos du langage. Si l'on n'avait pas actuellement la fâcheuse tendance à invoquer régulièrement le signe lorsque le besoin n'est plus en cause, il y a beau temps que l'on se serait aperçu que toute potion est poison, toute drogue, remède ou philtre, bref que magie et empirie ont synchroniquement dans l'ouvrage un rapport en tous points analogue, dans le message, à celui du mythe et de la science.

Je dis bien analogue, et non point convergent, car l'on n'a pas moins tort de lier la magie aux croyances, taxées pour l'heure de superstitions, que d'asservir, en notre domaine, la science à l'empirie et de juger de nous par nos fantoches. Les *Zaubermittel*, en effet, pour être *Zauber*, n'en sont pas moins *Mittel*, c'est-à-dire non seulement qu'ils relèvent de l'industrie, mais que, par une voie qu'ultérieurement il nous appartiendra d'éclairer, la seule efficience — et non la surprise — est leur loi. Quant à les imputer, avec les rites dont nous reparlerons, à ce qu'il est convenu d'appeler le phénomène religieux, c'est confondre indûment et sans bénéfice pour la clarté, la liturgie avec le sortilège, l'artifice et le sacrifice, tout comme on confond, disions-nous, le charme et la prière, le mystère et le mythe. Si la théologie ne sort pas grandie d'une entreprise où le simplisme le dispute à la mauvaise foi, l'ergologie, elle, en sort indiscutablement appauvrie ; car, de même que la science apparaît volontiers comme l'investissement privilégié du *logos*, le nom de l'industrie pratiquement s'identifie à notre exclusive empirie.

On a même quelque peine à imaginer comment tant d'artistes ont surgi en des temps où les artisans étaient si pitoyablement démunis. Qu'à cela ne tienne ! Il suffit d'attribuer au génie ce que l'on refuse au travail et la figure, esthétiquement détachée du fétiche et de l'ustensile, se pose en absolu et s'arroe la majuscule. Les dieux non plus, sans doute, ne sont pas absents, mais plutôt sous l'aspect de mécènes et de muses. Nos ancêtres voyaient plus juste qui rattachaient l'activité des créateurs au *tropos* jusques et y

[206] compris celle du modeste musicien qui brodait des mots sur des airs et n'était jamais qu'un trouvère.

En étudiant successivement les trois visées empirique, magique et plastique de l'industrie, nous avons conscience de choquer, mais aussi espoir de convaincre, ceux qui éprouvent la nausée des sempiternelles méditations sur les rapports de la science, par exemple, de l'art et de la religion à quoi s'exercent les philosophes sans risque aucun, faute de faits et parce qu'ils comparent l'incomparable, d'être jamais contredits.

### *Empirique*

De même que le scientisme n'est pas la science, l'empirisme n'est pas, il s'en faut, l'empirie. Le mot couvre, dans notre esprit, l'ensemble des procédés par lesquels l'homme expérimentalement agit sur son outil en vue, non d'un dépassement, mais d'une meilleure réponse aux exigences de l'univers auquel il se trouve affronté. On parlait de métalangage. C'est, parallèlement, d'une démarche, si l'on peut dire, méta-artistique qu'il s'agit. Telle est bien, croyons-nous, la définition de ce qu'on nomme généralement industrie. Et puisque les développements précédents, par la force des choses, en ont d'ores et déjà largement illustré la visée, peut-être nous permettra-t-on d'être plus bref sur ce point. Encore convient-il d'ajouter que le sens que nous lui donnons inclut, bien entendu, mais dépasse de beaucoup, cet état de nos sociétés habituellement appelées industrielles. Tout comme l'extension du concept de métalangage ne saurait sans abus se restreindre au cas privilégié où, le langage se prenant lui-même glossologiquement pour objet, le signe dans sa totalité, y compris le phonème, se trouve à son tour signifié, on comprend qu'il n'est pas question de ne reconnaître le caractère méta-artistique qu'au seul cas où, l'art se prenant également pour trajet, l'outil, y compris l'engin, se trouve lui-même fabriqué, je veux dire à l'ergotropie.

En fait l'idée que nous nous faisons de l'empirie correspond très exactement à celle que l'opinion, de nos jours, se fait bien souvent de la science et qui ressortit plus à la virtuosité qu'à la réflexion du savant et moins à la pensée justement qu'au travail. On a tant insisté, notamment depuis le siècle dernier, sur la nécessité de la vérification et les applications expérimentales qu'on a presque oublié, nous le verrons plus loin, que la science elle-même ne se dit pas seulement, mais se fait aussi par l'écriture. Il reste que ce qu'elle démontre est empiriquement construit et que, pour connaître, elle mesure comme, pour agir, elle monte ou démonte, c'est-à-dire, en dernière analyse, effectue. La représentation sur laquelle elle opère n'est point, faut-il le rappeler, celle de nos sens ; elle est créée, et donc quantifiée, par nos

[207] thermomètre, manomètre, chronomètre et tous nos appareils de plus en plus raffinés en *-mètre*, au même titre que n'importe quel produit. C'est pourquoi, à la réserve près évoquée plus haut et de nouveau suggérée par les sciences humaines, il est évident que le savoir moderne n'a fait que gagner à cette association du raisonnement et de la manipulation où sans cesse la pratique met en cause une théorie dont l'élaboration en retour la féconde.

Toute empirie, bien sûr, — toute science, d'ailleurs, non plus — n'atteint pas ce degré. Le moindre ustensile en relève, si du moins l'on entend par là l'ouvrage en tant qu'analogiquement à la prose — et sans doute est-ce le trait le plus constant — il s'épuise dans sa fonction ; et cela, naturellement, n'a pas d'âge. Le talent de nos architectes qui jouant des possibilités du verre et du chauffage, nous font sous certains climats des maisons où l'intimité du confort s'allie à l'impression de vivre à ciel ouvert n'est en aucune manière supérieur à celui de ces tisserands du Nord dont la légende dit que l'étoffe était si fine et si transparente qu'ils firent involontairement calomnier plus d'une Lady Godiva. Rien dans les manches, rien dans les poches, tel a toujours été l'honneur du prestidigitateur.

C'est donc bien aujourd'hui d'empirie que l'on traite quand, sous le nom d'esprit scientifique, on se réfère à cette pensée ouvrière qui convertit en antécédence logique l'antériorité chronologique d'un savoir faire et s'efforce d'escamoter ses trucs. Car il semble bien, finalement, que l'essentiel soit là. *Actum et non factum est*, je le crois, l'idéal du parfait ustensile. Si cela explique, toutefois, qu'il ne survive guère au service qu'il nous rend, ce n'est point, à première vue, sans paraître en contradiction tant avec le faible rendement de l'équipement de nos ancêtres qu'avec la tendance régnante à présenter le nôtre comme issu d'une série de prouesses. C'est qu'en matière d'art, plus encore qu'en matière de langage, nous ne jugeons pas de la performance, mais seulement de ses mutations. En un mot, nous changeons de plan. Or parier de progrès technique comporte, outre une antinomie de principe, le risque pur et simple d'oblitérer tout bonnement l'industrie. Tout se passe comme si, dans l'ouvrage, l'outil eût de lui-même le pouvoir de nous satisfaire et que l'emploi comptât pour rien.

En fait ce que nous avons dit rhétoriquement de la science vaut aussi bien pour l'empirie dont l'étude ne peut se fonder dans une comparaison d'avatars mais seulement, au contraire, dans une concurrence des visées. C'est sur la base des champs et expansions qu'elle détermine en opposition avec ceux de la magie ou de la plastique qu'on peut et doit considérer ce réaménagement particulier et maintes fois exemplifié de la technique à des fins que l'on dit appliquées — dût la conception en varier selon les auteurs — et dont, nous l'avons dit, la scissiparité ne recoupe pas plus l'organisation des métiers que celle des sciences ne recoupe les disciplines, encore que bien

[208] des ethnologues, à mi-chemin d'une ergologie mal perçue et d'une sociologie plus ou moins arbitraire, fassent de leur confusion le plan même de leurs traités. Du même coup magie et plastique apparaissent respectivement comme étape ou comme sublimation d'un utilitarisme foncier et quasi viscéral, dont l'exposé ne les admet qu'à titre de préambule ou d'annexe, alors qu'il s'agit de possibilités radicalement co-extensives d'assembler autrement les mêmes éléments.

Tout est relatif ici, puisque chaque investissement *ab ovo* crée son monde et qu'on ne voit pas, au delà des rapports de structure, ce qui permettrait de ranger la palette du peintre de natures mortes et l'étal du boucher ou le présentoir de l'épicier sous la rubrique unique de l'alimentation. Du point de vue de l'industrie, en effet, cette dernière fonction n'a rien de primordial, fût-elle la plus pressante du fait de notre physiologie. Les autres ont aussi leurs raisons qui peuvent interférer, sans jamais véritablement coïncider avec les siennes, ni s'identifier davantage au trajet. C'est un choix, tout compte fait, que de privilégier l'empirie dont pour l'ergologue, en tout cas, l'obligation ne s'impose pas. On n'en conclura pas qu'elle soit dépourvue d'intérêt mais que sa mise en perspective est la condition nécessaire à l'abord général d'une phase de l'art dont les modalités, nées de la contestation d'une seule et même instance, participent ensemble, quoique diversement, d'un égal accomplissement. A partir du moment, d'ailleurs, où l'attention se porte moins sur le succès que sur la façon de l'obtenir, on saisit mieux combien, dans la mesure où l'art se fait discret, l'élégance de l'outil l'emporte sur ce qu'on pourrait, pour rappeler le sort du concept, tenir pour la positivation du produit. Appeler un chat, un chat n'est pas à la portée de tous et Monsieur Jourdain n'avait pas tort de s'étonner de son aptitude à la prose.

De là, sans nul doute, provient l'erreur de ceux qui, faute d'une conception correcte de l'esthétique — nous dirons, nous, ici de la plastique — parlent à ce propos de "beauté fonctionnelle", quand il s'agit seulement d'une recherche d'exactitude par réduction opiniâtre de l'approximation et, corrélativement à la simplification de la théorie, miniaturisation tendancielle de l'appareillage. Et puisque le résultat est moins, en somme, de libérer la main que de s'y fondre, que le presse-bouton, qui n'est point un stade, mais bien un mirage de l'homme, n'est point pour autant sinécure, on voit mal comment justifier, même au prix d'une identification fallacieuse et politiquement orientée de la technique et de l'économie, l'inertie d'une société par la mutation tardive d'un art dont le principe lui-même n'a jamais changé.

Pour demeurer sur notre plan, non seulement il n'est pas question de mêler, quelles qu'en soient les interférences, les moyens et les modes de production, mais il ne l'est pas davantage d'imputer à l'évolution ce qui, à travers



[209] d'inévitables variations, du siège fait toujours un siège et du yacht, un bateau. Ce qu'on nomme, en revanche, la standardisation — à ne point confondre, c'est évident, avec la banalisation qui dépersonnalise — soit des pièces, soit, le cas échéant, de la totalité des appareils — nous semble ressortir à la même attitude et contribuer, en même temps qu'à l'aisance, à l'infailibilité du geste. Car il n'est pas alors de mauvais ouvrier, puisqu'au lieu d'avoir l'occasion de se plaindre de son outil il l'oublie, qu'aucun apprentissage n'est plus nécessaire et que, telle l'idée dans le mot, le but seul est directement envisagé. Il n'est pas vrai que la production en série soit seulement une affaire de marché. Le phénomène est lié à la définition de l'ustensile, tout comme celui de suffisance ou d'élimination, si l'on préfère, harmonieuse du superflu, qui proscrit le gadget et n'a rien, à mes yeux, à voir avec le coût.

A ces traits tout à fait caractéristiques de l'empirie, nous nous garderons d'ajouter celui auquel plus d'un, en nous lisant, aura songé et dont nous-même avons parlé à propos de l'adéquation au trajet sous le nom de spécialisation. Ce n'est pas qu'il en soit absent mais qu'étant lié plus largement à l'efficacité il ne concerne pas moins les fétiches et les figures que les ustensiles et qu'il n'est de ce point de vue aucune différence entre une batterie de clés ou de casseroles et les kermesses flamandes ou les apôtres du Greco !

On aura compris, j'imagine, que notre ustensilité — à condition, bien sûr, qu'on accepte de la rapporter, en même temps qu'au trajet, à l'ensemble des paramètres — n'est pas bien loin de la "valeur d'usage" dont il est depuis quelque temps bien porté de médire, en feignant d'y trouver je ne sais quel relent de métaphysique, alors qu'elle représentait, selon nous, en face de la "valeur d'échange", comme une aperception de la distinction de nos plans. Il suffit de ne plus confondre, d'une part, ce que nous nommons fin et bien, la production, en bref, avec la quête et la consommation et d'en étendre, de l'autre, le concept à chacune des trois visées du produit, pour qu'elle retrouve, avec l'authenticité de sa forme, sa pleine légitimité.

Nous ne voulons pas dire par là qu'elle échappe à l'économie, mais que, la rationalité de l'outil n'étant point celle de la norme ni de la personne, l'ouvrage — bien qu'inscrit, très évidemment, dans l'histoire — obéit ergologiquement à sa propre nécessité. Besogne, en vérité, n'est pas besoin. Le fait que ce dernier soit naturel ou acculturé n'y change rien. Sans doute en prendra-t-on plus clairement conscience en portant désormais l'attention sur les deux autres modes d'investissement qui, pour n'être pas moins, selon nous, fonctionnels, pondèrent, justement, le rapport du travail et de nos appétits, puisque le fétiche leurre ce que la figure travestit et que, tel le signe dans le mythe ou le poème, l'outil y paraît, en quelque sorte, dans sa gloire, alors qu'ailleurs il s'amuit.

[210]

*Magique*

Si l'on nous a suivi jusqu'ici, on aura de maintes allusions inféré déjà que pour nous la magie, loin d'être à considérer comme le stade antérieur d'une démarche ultérieurement évoluée, appartient comme visée permanente de l'industrie également à l'actualité. Non que nous entendions, envers et contre tout, défendre ici les guérisseurs qu'on ne brûle plus sans doute, mais auxquels on fait épisodiquement des procès et dont les pratiques sont effectivement des survivances. Nous voulons seulement suggérer qu'il convient peut-être de voir dans l'actuel prestige du gadget — si contraire, nous l'avons dit, à l'empirie et si courant, pourtant, en notre temps — tout autre chose que la fameuse réduction, tour à tour panacée ou bien bouc émissaire, qu'on dit trop volontiers "sémiologique" et dont l'idée, d'ailleurs, ne date pas d'aujourd'hui, si l'on tient compte du fait qu'une conception moderne du christianisme, par exemple, a depuis longtemps présenté ses sacrements comme des "signes".

Or la fétichisation qui, de notre point de vue, on le sait, n'a point d'âge non seulement ne ressortit point à l'ordre spécifique du savoir, mais encore témoigne, en référence à l'ustensilité, et, bien sûr, à égalité d'outillage, d'une attitude inverse à l'égard de l'ouvrage : à la différence de l'ingénieur agissant sur l'outil, le mage — et nous le sommes tous peu ou prou — met en quelque façon l'univers à la portée des appareils dont il dispose. Il est indéniable que le suppôt a, dans ces conditions, en raison de l'analogie du processus, quelque chose de l'hypostase du mythe. La relation, toutefois, s'arrête là. Car la magie n'a pas plus en soi d'affinité pour l'"animisme" que l'empirie, de son côté, n'en a pour le cartésianisme.

L'une et l'autre sont opératoires, quel que soit historiquement le système de représentation qui les sous-tend. Manipulatrices au premier chef, on peut dire qu'elles ont également en commun de promouvoir industriellement l'écriture, si du moins l'on admet avec nous d'y inclure à la fois le rite et l'algèbre dont nous dirons plus loin tout à fait indépendamment les rapports. On parle trop de la magie du verbe puisqu'il n'est tel que s'il s'inscrit et, partant, plus ou moins s'accomplit. La lecture, j'en veux pour preuve étymologiquement le sortilège, est même, au fond, l'acte par excellence du sorcier qui, jetant un sort, exorcise comme on rédige de nos jours une prescription médicale et dont l'autorité tient surtout à ce qu'il a seul accès, en même temps qu'au chiffre des cieux ou de la main, au grimoire qui fut sans doute l'ancêtre de nos manuscrits. Le formulaire existe, dût-il rester secret et l'initié parler seulement comme un livre.

Qu'un même respect, au demeurant, entoure dans tous les cas l'"orthographe"

[211] n'identifie en aucune façon la magie au tabou, encore moins, nous l'avons dit parce que l'on s'obstine à les confondre, à la religion qui — outre qu'elle n'est point elle-même réductible au sacré et n'eût-elle pas toujours dépouillé ses dogmes et sa liturgie des caractères respectivement mythique et magique dont la tradition les marquait — a partout survécu, sauf aux yeux d'un comtisme un peu niais, à la destruction des idoles. C'est même, à notre avis, un contre-sens historique que de réconcilier, en somme, à l'âge "scientifique" des sœurs si ennemies qu'il semble que leurs liens — comme l'attestent les messes noires, les sabbats ou les diables boiteux — aient été faits déjà le plus souvent d'antycléricalisme et de blasphème. On comprend, pour conclure cette rapide introduction, qu'il faille, avant de l'étudier, purifier d'abord la magie de cet excès d'implications.

On se méprend sur le miracle, tout aux yeux du profane étant également merveilleux, du cabinet de l'alchimiste à l'officine du pharmacien. La fascination qu'il exerce tient à la rareté relative des cas où la nature, au lieu de céder comme à regret aux multiples essais de l'expérimentateur, s'avère ipso facto docile aux injonctions de l'homme et comble d'emblée son désir. *Mirari* n'est point *temptare* ; mais la différence consiste dans le procédé, non dans la qualité du résultat : ou l'on attire Hécate dans le puits, ou l'on va marcher sur la lune. Il va de soi que le montage n'est pas le même ici et là, mais qu'il est toujours efficace, puisque s'il vise, dans un cas, à s'adapter du mieux possible aux circonstances, il est, dans l'autre, l'expédient destiné très précisément à se les rendre favorables.

Que l'erreur, en effet, soit d'observance ou de calcul, elle n'est jamais d'elle-même imputable à l'outil qui, pour ainsi dire, agit en l'occurrence, non plus *ex opere operantis*, mais bien *ex opere operato*. On s'interdit de comprendre quoi que ce soit à la magie lorsque, par une description ponctuelle de ses usages, on omet de souligner le caractère à la fois très antinomique et parfaitement similaire de la baguette et du levier, du mana et des forces qu'exploitent les physiciens, des vertus des simples et des propriétés chimiques des corps. La globalité ainsi que l'instantanéité de l'opération mirifique sont le fruit d'une technique suscitant elle-même ses propres opportunités. Le nouveau détenteur d'une voiture, d'un lave-vaisselle ou d'une caméra pourrait-il être actuellement déçu par les performances d'une acquisition dont la disponibilité plus que le besoin crée l'emploi, et qui, de nos jours, n'est pas loin de leur conférer la puissance et l'invulnérabilité comme autrefois le talisman. L'excès tient à l'autorité du sorcier comme du savant, et l'on doit, bien sûr, tenir compte aussi d'une magie-fiction. Il est, d'ailleurs, frappant que le nom du premier ait été dans sa forme plus spécialement lié à la divination, annonçant du même coup l'identification, dans l'imagination de nos contemporains, du second avec celui de cybernéticien.

[212]

Ainsi les "rites" agraires ou de fondation des cités ont-ils été à tort pris pour des liturgies, les poses de première pierre aussi bien que les rogations témoignant, mais d'une autre façon, des soucis de l'architecte ou de l'ingénieur agronome. Quant aux thérapies, il est clair que, si divers qu'en soient les moyens, extase et électrochoc tendent au fond à même fin. Toute lanterne, en bref, est magique, pour peu que la vue l'emporte sur le site ; toute panoplie, de son côté, dans la mesure où la terreur inspirée vient à en dépasser la portée. Il arrive toujours un moment où la chaussure, chinoise ou non, fait le pied ; où le parapluie, du moins s'il faut en croire le dicton populaire, déclenche la pluie dont il est censé nous abriter. Il n'est pas jusqu'à ces habitudes entretenues par les "superstitieux" qui ne trouveraient, à y regarder de plus près, leur justification antérieure dans le respect des règles d'un art, plutôt que dans la conjuration de maléfices encourus par la violation d'un interdit. Y a-t-il tant de distance, après tout, entre jeûner à titre propitiatoire et s'abstenir d'alcool au volant, toucher du bois et brancher un circuit électrique, revêtir une tenue ou construire un abri à des fins apotropaïques et, maintenant, anti-nucléaires ?

On ne saurait douter qu'à chaque fois notre conduite fût modelée par notre industrie ni que fussent, par conséquent, ethnographiquement dissemblables les activités d'un peuple à prédominance magique ou d'un peuple privilégiant l'empirie. Cela ne nous autorise pas pour autant à créer entre eux, sur notre plan, la moindre hiérarchie, attendu que la technique nous l'avons dit, n'est pas en cause, non plus que la contribution au "progrès" ! Tout comme il peut être sage de conformer ses vœux au droit qu'on a d'être exaucé, il est toujours loisible, en effet, faute d'engendrer l'univers, d'en faire la projection de nos capacités d'intervention.

Car c'est bien de faire, et non point de dire, qu'il s'agit. C'est pourquoi précisément il convient, non seulement de distinguer systématiquement dans la magie ce qui tient à l'investissement ergologique de la forme de ce qui relève d'une quelconque "irrationalité" spécifique du contenu, mais encore et surtout de renoncer à l'expliquer par le principe essentiellement notionnel de "correspondances" qui en sont elles-mêmes, à strictement parler, le produit. Inutile d'invoquer une éventuelle mentalité prélogique, pour tenter de motiver ce qui, de toute façon, qu'elle soit imitative ou contagieuse, défie la simple association d'idées. La relation, en effet, n'est pas de l'ordre du concept, mais très exactement de l'artefact, en ce sens qu'elle procède de l'identification dans la tâche de l'ensemble des fins auxquelles, d'ordinaire, l'empirie nous fait tendre sélectivement. La magie réifie, en somme, la polytropie, comme le mythe, fût-ce sous la forme banalisée de l'équivoque ou du calembour, réifie la polysémie.

Sans doute n'est-il pas toujours, dans la pratique, commode de déterminer

[213] si les choses sont appelées du même nom parce que ressortissant ensemble à un même traitement ou si la communauté de traitement, au contraire, est consécutive à l'interne complexité du concept ; si *zākar*, autrement dit, en hébreu désigne scientifiquement un procédé magique d'anamnèse ou si l'encensement n'est qu'un rite, c'est-à-dire la transcription de soi empirique d'un mythe ; si une égale façon de les "moucher" fait de la vie une chandelle ou si c'est en revanche, parce qu'elle est chandelle, qu'*occidere* chez nous le cède à *tutāre*. Cela ne change rien, du moins au niveau théorique, à la complète autonomie des processus. Nous avons vu déjà comment l'histoire, en l'occurrence — ainsi qu'il appert, par exemple, du "premier vol de l'aigle" qui peut selon le cas être essor ou larcin, ou de la *Zurücklegung*, au gré recul ou partie de jambes en l'air — est là pour étayer l'équiprobabilité des sens. Il en va tout à fait de même pour le "tour" qui n'est illusion qu'au regard d'une opinion étroitement chrematurgique de l'ouvrage. L'enchantement, c'est, en réalité, tout en un. Et c'est même une contradiction dans les termes que d'y prétendre imputer à une mutuelle "attraction" ou, comme on dit aussi, à une "sympathie", la simultanéité d'opérations qui précisément ont pour loi de manifester indivisiblement dans les choses l'harmonie d'un retentissement absolument irréductible à l'articulation de mouvements élémentaires. Est-il plus surprenant, après tout, d'espérer la même lumière de la clémence du ciel ou des bougies de l'arbre de Noël, de voir le sang versé de l'ennemi dans le carmin dont est enduite son image, que de reconnaître l'eau sous ses divers états ? Peut-on, si l'on a constaté que la pluie faisait jucher les poules, douter qu'il suffît en retour de les percher pour arroser ses champs ?

On comprend que la transmutation soit au centre des préoccupations des alchimistes, au même titre que de nos modernes atomistes. Il va de soi pour les deux parties que le monde n'est pas ce qu'il nous apparaît et, comme il est techniquement indifférent qu'il soit comme nous le produisons ou que nous le produisons comme il est, on voit mal pourquoi, au nom d'un préjugé, on parlerait dans un cas seulement d'ineptie. La substituabilité caractéristique des fins est l'exact correspondant de l'équiprobabilité des sens et s'oppose à ce qu'on pourrait appeler la réaction en chaîne. Si l'un dans le *qui pro quo* peut si facilement prendre la place de l'autre, c'est que téléologiquement l'un est l'autre et non point, en dépit de la tradition, simplement son re-présentant.

La réduction déictique du fétiche au signal est un écho des temps et résulte d'une évolution qui le fait aujourd'hui confiner, ou peu s'en faut, à la figure. Tout semble prouver, au contraire, qu'il était dans la visée magique un composant indispensable de l'ouvrage et n'avait de soi rien d'esthétique. S'est-on jamais interrogé sur la luxuriance de la statuaire dont témoignent

[214] apparemment les "arts" anciens ou exotiques et sa relative pauvreté dans les nôtres ? J'entends bien que le signal ne manque pas actuellement de bien d'autres moyens d'expression, mais il y a plus que cela et le risque est grand — si l'on peut encore parler de risque quand la plupart ont succombé — d'attribuer abusivement au goût des producteurs, voire à leur primitivité, certaines conformations ou attitudes imputables industriellement à l'emploi.

Que de sottises n'a-t-on pas dites sur l'inaptitude à la perspective, la spiritualité gothique, l'érotisme hindou ou maya, l'attrait pervers des noirs pour la difformité ! Et que de fois la religion n'est-elle pas appelée en renfort, quand la beauté n'y suffit plus ! Certes, il eût mieux valu se méfier des universaux et, rattachant plutôt, en regard des lieux et des temps, les procédés aux divers états d'outillage, tenter de saisir la fonction d'altérations dont l'origine est à chercher moins dans la maladresse du ciseau que dans le grossissement opportun de la loupe ou du microscope. Nous parlions plus avant de l'imagination volontiers prêtée à Homère. Il est aisé d'inférer d'un tel bouleversement de leur champ la résistance des plasticiens qui voient leur échapper, avec le sorcier de la grotte des Trois Frères, les licornes, chimères ou dragons, les figures androgynes ou les Vénus stéatopyges !

Et qu'on n'invoque pas non plus le "symbolisme". Par sa présence le fétiche est averruncateur et son meurtre n'est point allégorique. Les saints sont dans le temple où sont exposées leurs images. Isaac meurt dans le bélier du sacrifice. C'est tuer le bison que d'en percer le dessin sur le mur, exterminer vraiment les reptiles que de crucifier le serpent d'airain. Supprimer ou entretenir le suppôt, c'est entretenir ou supprimer en vérité l'être duquel magiquement il "participe". Tel est le principe même de l'envoûtement et la difficulté qu'éprouvent les touristes que nous sommes à photographier dans certains pays l'indigène tient moins à je ne sais quelle sacralisation du visage qu'à la crainte d'être par l'entremise de la photographie — qu'on pense, ici, à nos radiesthésistes — à la merci du détenteur.

Tant il est vrai que tout, en matière de produit, peut être à l'occasion fétiche ou ustensile. Du fait qu'elle appartienne en propre à l'outil, la rationalité, dans les deux cas, reste entière et ne dépend ergologiquement ni de l'histoire ni — dût l'une ou l'autre des visées, en raison de la plus ou moins grande concentration des réseaux, se faire à tel ou tel moment plus prégnante — des aléas de la performance. Elle est, bien sûr, la même dans la fronde et dans le bêtatron ; mais non moins dans le grigri, le sceptre ou le drapeau ou encore l'argent, voire la marchandise. Point de phallus en tout cela, mais ouvrage authentique. Simulacre, si l'on veut, mais au sens, empirique ou magique, d'artifice car techniquement l'univers ne peut être qu'anthropomorphe, soit que l'on s'y fabrique de vraies apparitions, soit qu'on feigne aussi bien d'en être l'artisan.

[215]

Il convient de nuancer, en bref, le concept aussi peu défini que trop souvent sollicité de participation. Outre qu'il n'a rien ici de social, il n'a rien non plus de je ne sais quelle mystérieuse intégration cosmique culminant finalement dans une sorte de panurgie. Il signifie seulement, au contraire, que, le tout étant dans la partie, le suppôt est présent dans le moindre de ses fragments, comme le fer dans la limaille, le tissu dans l'échantillon, le soufre dans la coupelle du laboratoire. On ne doit pas se méprendre, en effet, sur la globalité dont nous avons plus haut doté l'effet magique. En tant qu'investissant la polytropie de l'outil, il va de soi que la visée reste ici encore une analyse et que c'est là l'explication de cette parcellarisation bien connue, mais fort mal interprétée, de la magie dont, sous le nom de "contact", elle ne constituerait qu'un aspect et qui va, en passant par les reliques et les amulettes, des rognures d'ongles, de vêtement, de cheveux aux têtes réduites des Jivaros, pour se retrouver, qu'on le veuille ou non, dans la thérapeutique homéopathique des allergies. S'il suffit d'un peu de poudre pour faire sauter la montagne, n'est-il pas normal au demeurant qu'une dose infinitésimale vous guérisse et qu'en faisant déborder le vase, une goutte d'eau, de son côté, fasse pleuvoir ?

Tout cela fait partie d'un problème plus vaste et qui ne laisse pas d'être plus familier au constructeur. Voilà beau temps qu'on sait que l'espace social n'obéit pas, lorsqu'il se schématise, aux seules exigences de l'architecte ou plutôt que, si ingénieur qu'il puisse être, il reste toujours en lui un peu de magicien. Qu'il s'agisse du *forum*, centré sur le *mundus*, ou bien des camps romains, des cités grecques ou aztèques, des pyramides ou des temples mayas, des cabanes paléolithiques ou des cases africaines, il semble qu'un ordre y règne qui n'est pas inspiré de l'unique besoin d'abri, ni des seules considérations d'orientation. Et l'on sait que la crise actuelle de notre société n'est pas sans incidence sur notre habitat. Non qu'en substituant à l'anarchie, l'incurie, l'individualisation villageoises, l'uniformité, l'anonymat, les règlements d'une ville où le flux des piétons lui-même va bientôt se trouver dûment canalisé, l'urbanisation, comme on dit, ait déshumanisé la vie de nos contemporains. Je croirais plutôt, paradoxalement, qu'on en a trop restreint la fonctionnalité. Le nombre d'or ou ses équivalents ne sont point disparus avec le système métrique. Chaque cité a ses portes d'hiver et ses palais d'été. Chaque maison — outre ses réduits, ses caves et ses greniers, bref la place perdue dont nous avons parlé, et qui constitue ses lointains — est par ses tableaux, ses souvenirs, pour celui qui l'habite, un condensé du monde, encore accru par la télévision.

Parce que chacun de nous est à l'origine des lieux et des temps, tout schéma est un microcosme, comme ont dû l'être aussi, avant d'être ustensiles et peut être encore depuis, maints de nos maquettes ou de nos jardins japonais. Et il en va de même, bien évidemment, pour la schématique vestimentaire

[216] où non seulement, avons nous dit, l'habit socialement n'est pas housse, ni les phases, toujours météorologiquement saisonnières, mais où le tatouage aussi, par exemple, remplit magiquement la fonction d'un véritable état civil. On comprend qu'il y ait tant au monde de Bantous et de Bituriges. Copernic a perdu son temps. L'univers tourne autour de nous et nous commandons au soleil.

C'est à dessein que nous ne parlons pas ici de la mantique, et cela pour trois raisons. D'une part, parce que la tardive introduction de l'empirie dans le domaine de la cybernétique nous a, sous cette rubrique, déjà largement contraint d'en traiter ; d'autre part, parce que les procédés de la magie qui seuls ici nous intéressent ne varient pas avec les secteurs concernés ; d'autre part, enfin, parce que les manuels en sont pleins et contribuent, du même coup, auprès de lecteurs plus enclins sans doute à l'érudition qu'à l'épistémologie, c'est-à-dire à la réflexion, à fausser gravement l'éclairage sur un phénomène d'importance en tous points comparable à celle de son antagoniste, mais qui pâtit surtout désormais du fait qu'aucun conseil de l'ordre ne protège officiellement ses chamans. Ils n'ont point, on le sait, cessé d'exercer pour autant. Ce que nous avons voulu montrer c'est précisément qu'en tant que modalité d'industrie, leur activité n'est point liée à la reconnaissance sociale d'un métier. Peu importe, au fond, que l'on soit aujourd'hui plus volontiers réanimateur que nécromancien. Tous deux défient le ciel et tout homme de l'art est toujours plus ou moins faustien.

De mystique, en tout cas, et ce sera notre conclusion, il n'est et ne saurait être question, car pour le technicien, justement, quel que soit le regard qu'il porte sur les choses, il n'est point, potentiellement du moins, d'au-delà. Aucun — si haute que soit son ambition — ne doute du succès, qu'il soit le fruit de la chance (thauma) ou de la besogne (chrema). L'une soigneusement se prépare ; l'autre a toujours quelque chose de fortuit. Ce qui, ici et là, compte, c'est le travail ; et le joueur, de ce point de vue, lui-même est ouvrier. On voit ce que l'industrie et plus généralement l'ergologie gagnent à cette réhabilitation de la magie. Rappelons qu'il ne s'agissait pas d'en juger la valeur, mais d'en déterminer la place dans l'ensemble de la performance artistique, afin de mieux saisir le caractère éminemment structural et non point successif d'une antinomie, qui n'est pas pour autant dialectiquement contradictoire, entre modalités d'une même efficience comme telle irréductible aux termes cinétiques de l'attraction et de la propulsion.

Il n'était pas plus indiqué, selon nous, de parler, dans un cas, de parenté, dans l'autre, de connexion, la première suggérant quasi fatalement le mythe d'une affectivité préalable à l'«âge de raison». Or ce qui n'est pas vrai de la psychogenèse, l'est moins encore d'une phylogenèse établie pour la circonstance et où notre seul avantage est d'avoir finalement — et très provisoirement —



[217] subsisté. C'est pourquoi, sans doute, l'on dénomme volontiers superstitions des agissements qui ne sont plus les nôtres, mais dont à notre insu nous retrouvons sans cesse les équivalents. Il y a toujours, et pas seulement dans l'expression, de la fée dans la dentellière, du dragon et du feu d'artifice dans le nuage ou dans l'explosion atomique, du cabaliste dans le praticien.

Eloge dyonisiaque de la folie, dira-t-on ? Non point, mais dichotomisation apollinienne de la sagesse, ou plutôt ici de l'industrie dont les avatars historiques ont seuls dû donner l'illusion que l'ombre ait jamais pu précéder la lumière. L'une et l'autre contribuent — l'homme qui la vendit l'apprit à ses dépens — à la définition de la même silhouette. Il en va de même de l'art où les choses encore se compliquent du fait qu'au fétiche et à l'ustensile s'ajoute ce dont, sous le nom de figure, nous allons maintenant traiter sans que l'ouvrage essentiellement par là se multiplie ni qu'en dépit de fâcheuses habitudes, on puisse en répertorier séparément les produits.

### *Plastique*

En baptisant du nom disponible pour nous de figure le produit d'une conduite ergologiquement esthétisée, nous entendons précisément l'articuler, dans ce qu'elle a de spécifique, à la technique dont sont issus ceux des visées que nous venons respectivement d'examiner. Quel que soit, en effet, son talent, l'artiste est à nos yeux d'abord un artisan dont l'ouvrage trouvant en soi sa propre fin devient œuvre, sans que le goût soit concerné. Ce n'est point du même coup nier le style ou la sublimation, mais reconnaître dans la plastique effectivement une fonction. Le rythme est sens, disions-nous. En se prenant de son côté pour modèle, le geste, dans la figure, se motive. De serve, la main se fait libre ou plutôt esclave d'elle-même.

Si le *chrēma* se jette après avoir servi, l'œuvre s'exhibe et n'a pas d'autre emploi. Encore en est-ce bien authentiquement un. Et la variété des dons prouve assez que, si l'on ne saurait produire de figure qui ne jaillisse de la glaise, il faut pour la saisir le regard du potier. Contempler, en un mot, n'est pas écouter la musique ni palper un relief, ni marcher en cadence, ni tâter le vin. C'est pour avoir oublié que l'art ne se représente pas, de soi, mais se fait que, fondée sur une pure sensibilité jugée de ce point de vue naturelle, la critique a, non moins naturellement, enrichi la seule littérature. Et, comme on croit la plupart du temps aux universaux, la classification la plus courante des "arts" repose non sur les types historiques de récurrence ergologiquement : maîtrisés, mais sur celle, psycho-physiologique, des organes des sens. Ce qui est une erreur profonde, car non seulement les rythmes sont légion et, variant notamment selon qu'ils s'apprécient dans l'espace ou le

[218] temps, peuvent être sans cesse industriellement recréés, mais encore il convient de n'imputer à l'art que ceux qui, par médiation, émergent à la culture et dont la définition, du fait même, ne peut être que structurale. N'a-t-il pas fallu le mobile pour que le stable existât ? Encore est-ce alors de sociologie, en même temps que d'ergologie, qu'il s'agit.

Pour nous en tenir rigoureusement à ce plan, il va de soi que la beauté, comme motif et au même titre que le fétichisme et l'ustensilité, ne fait pas acception de la nature des moyens ou des fins. Elle est, pour nous, un mode d'efficacité. Plastiquement, la récurrence fait la figure comme, rhétoriquement, elle fait aussi le poème. On l'a, certes, bien pressenti, mais, plutôt que de se contenter de parler de musique en terme de sculpture, de peinture ou d'architecture en vertu d'une sorte de translation réciproque mariant allègrement les gammes de couleurs aux palettes instrumentales, on eût incontestablement mieux fait d'approfondir le concept si malmené de forme dont nous-même, on en conviendra, ne pouvions faire usage en raison de ses connotations épistémologiques.

Je sais bien que parler, pour y référer, de plastique, de figure et de main peut aisément sembler privilégier le tact. L'image, toutefois, étant coextensive à la totalité du plan, présente finalement moins de danger qu'un vocable dont l'ambiguïté laisserait aisément supposer que l'"art" fût, en quelque façon, transcendantal, alors qu'il est, sans plus, autarciquement investi. La figure ne dépend comme telle, en effet, ni des matériaux, ni des tâches, ni des engins, ni des machines, mais d'une conversion industrielle de l'outil qui se moque des téléotiques, à l'instar du poème indifférent aux sémantiques, et produit indéfiniment des rapports qui, pour n'être réductibles aux lois ni de la chromatique, ni de l'acoustique, ni de la géométrie, ne le sont pas plus aux états d'âme qu'aux résistances du bois ou du marbre, aux positions des doigts ou de l'archet. Tout "art", dans ces conditions — jusques et y compris le plus surréaliste — ne saurait être que figuratif, puisqu'il n'est "art" que s'il figure et dans la mesure même où le contenu, si contenu il y a, se compose. Car ce que nous avons dit du fétiche ou de l'ustensile reste vrai. Il n'est point en soi d'"œuvre d'art" qu'on puisse cataloguer, à partir du moment où l'art est tenu seulement pour un processus, un principe autonome d'organisation, une, entre autres, des voies par lesquelles dialectiquement se résout le conflit toujours réurgent de la matière et de la forme.

Il est, en somme, tout à fait fâcheux qu'outre l'habituelle confusion de l'œuvre et du chef-d'œuvre, c'est-à-dire, par exemple, de la poétique et de la littérature, ou plus généralement de l'esthétique et de l'axiomatisation, une perspective trop exclusivement historique ait favorisé en plastique le maintien d'un ontologisme excessif. L'histoire de l'art — comme s'il allait de soi que l'art eût une histoire ainsi que le langage — impose ses catégories, alors

[219] que primitifs, classiques ou décadents n'ont ergologiquement aucun sens qu'il n'y a d'autre système des arts que celui résultant des vicissitudes de la spécialisation des artistes ; qu'aucun "instrument" ni aucune harmonie ne saurait s'en arroger le privilège ; que rien techniquement ne distingue le maçon du sculpteur, le mosaïste du carreleur, ou le Vinci du peintre en bâtiment.

On comprend que chaque regain d'académisme suscite des révolutions, que les âges s'inversent ou s'anticipent, que les "genres" périodiquement s'entremêlent, que la musique se fasse concrète, la sculpture à la presse, ou la peinture au pistolet. C'est qu'il n'est en art ni substance, ni accidents. Le problème de la figure est ailleurs et consiste, à l'inverse de la réduction empirique des potentialités magiques de l'outil, essentiellement en la réalisation d'une abstraction. Tous les degrés, d'ailleurs, sont possibles, car il est presque exceptionnel qu'œuvre et ouvrage coïncident. Parfois l'œuvre n'affecte qu'un aspect — façade, par exemple, ou toit — de l'ouvrage, parfois aussi elle en déborde les contours et tel ustensile prend valeur de motif dans l'ensemble plus vaste auquel il appartient. De toute façon, le beau fauteuil n'est pas fait pour s'asseoir ni le beau fruit pour être consommé ; on ne baise pas les lèvres que l'on peint.

C'est pourquoi la place ou les proportions ne sont — sauf parti pris de réalisme — qu'assez rarement respectées ; pourquoi, à peine née, la perspective fait "bourgeois". Les rapports de lignes, de volumes, de couleurs ou de sons, mais aussi de tempo, voire de parfums ou de saveurs n'ont rien, quoiqu'on l'ait dit, d'une épuration de la vision, de l'oreille, des papilles ou du tact, mais tout, bien au contraire, d'une sorte d'antipraxis où l'élégance nie le confort et la gastronomie, l'appétit comme la peinture, la ressemblance ou la musique, le tambour ou l'avertisseur. On conçoit sans peine que le faible usage ordinaire du bruit ait pu contribuer, pour sa part, à l'idéalisation si fréquente de la dernière. Il reste que la katharsis, si même katharsis il y a, ne saurait être envisagée, pour chaque mode de figure, qu'en relation d'antinomie à la fois avec l'ustensile et le fétiche qui lui correspondent.

Rien n'est donné, tout est acquis par le travail, aussi bien l'effet produit que le parti qu'on tire de l'ouvrage. A telle enseigne que tout s'apprend et que dans la fresque ou dans la sonate, la recette est comme en cuisine plus importante que le compte rendu, même brillant, du résultat. Et c'est là, justement la contrepartie de l'idéalisation signalée. Il est musicalement plus aisé de parler de morceaux en ut majeur ou pour piano que d'éviter picturalement la référence — fût-elle chez certains néantisante — aux portraits ou aux natures mortes, aux marines ou aux paysages, en un mot aux "chromos"

En évoquant, ci-dessus, morceaux ou tableaux, nous venons de mettre

[220] l'accent sur une autre difficulté d'ores et déjà soulevée à propos du poème et consistant à faire admettre par des esprits trop substantialistes la nécessité de distinguer dans l'œuvre ce qui concrètement l'identifie du principe même de sa production. Si, du premier point de vue, il n'est qu'une Joconde, il va de soi que, du second, elle reste la même, en effet, à travers la multitude de ses reproductions et qu'il ne saurait y avoir de faux. Le problème de la signature, ergologiquement, ne se pose pas, mais celui seulement du procédé systématiquement exploité. C'est en ce sens que la musique ne se réduit, en aucune façon, à la somme de ses morceaux, non plus, d'ailleurs, qu'à l'histoire de ses styles et qu'elle constitue authentiquement, non point certes — en dépit d'amébees de salon aussi vaines qu'interminables — un langage dont elle ne porte absolument pas les caractères, mais une métrique, c'est-à-dire justement une plastique du son, qui, par la gamme et la mélodie, le font œuvre sans que rien préexiste à la construction qu'elle en fait. Que, dans la systématisation des rapports, le raffinement ici soit extrême et confine analogiquement à la prosodie n'autorise pas pour autant à parler, comme on le fait volontiers dans ce cas, de signifiant sans signifié. Le signe, on le sait, n'est pas en cause ; et l'analyse, conventionnelle aussi, de l'espace tonal n'est jamais qu'un investissement — fût-il seulement figuratif — de la technique qui permet de le fabriquer. Eupalinos avait raison : il n'y a pas d'arts libéraux. On compose des airs, comme on scande des vers ; l'inspiration nous est donnée ou non par surcroît.

J'entends bien que le concept a normalement une compréhension beaucoup plus large et ressortit le plus souvent à la fois très peu à notre ergologie, beaucoup à nos socio-et axio-artistiques. Mais est-ce bien encore un concept ? Nous ne nions rien, quant à nous, mais nous déconstruisons, persuadé qu'en tous domaines, et plus encore peut-être dans le nôtre, la science est au prix d'une rupture avec une tradition globalisante, et que l'homme, pas plus que le magnésium ou le phosphore, ne saurait être affaire d'opinion. Et s'il est toujours loisible, bien entendu, de faire entre autres l'exégèse de l'ouvrage comme du message, on devra reconnaître que rien dans cette "graphologie" n'est jamais spécifique de la figure ni du poème ; qu'il reste toujours, phallus ou non, à traiter de mots ou de notes ; nous dirions bien à lire, si le concept de lecture, lui-même trop inféodé au langage, ne faisait dans le cas de la figure ressentir l'absence du signifié comme un manque, alors que la dualité simultanément mécanique et téléotique de ses faces se situe d'emblée sur un plan qui, pour n'avoir que faire de la sémantique, n'en est pas moins pleinement rationnel.

Il faut dire que le fait — pour l'œuvre sonore, autrement fugace — de s'écrire, au même titre que la parole est sans doute pour, beaucoup dans la prépondérance de la gamme sur la palette et plus généralement sur l'ensemble des "arts". Et sans doute aussi le solfège a-t-il plus infléchi la formation

[221] des musiciens que celle des peintres et des sculpteurs dans le sens d'une sorte d'alphabétisation. Mais il n'est nullement exclu, en revanche, de trouver l'analogue des écarts notés dans ceux de couleur, de ligne ou de masse constituant peinture et sculpture et, par exemple, la statuaire, dont la "lecture" gagnerait à s'inspirer moins des qualités ou propriétés plus ou moins symboliquement illustrées que de l'analyse, nous l'avons déjà indiqué, des postures et mouvements de la danse, éventuellement du yoga. On s'épargnerait ainsi la permanente contradiction d'une figure tour à tour confondue avec ce qu'elle implique ou bien ce qu'elle suggère et nombre de divagations, physico-psycho-sociologiques sur les rapports de force dans un monument, voire la rime issue, comme avec chat et rat, de ce qu'on pourrait appeler la crase dans la pierre d'une double fonction d'histoire et d'édification. Une fois de plus nous constatons que l'esthétique n'est pas un jeu ; que la plastique, en l'occurrence, obéit dans l'ouvrage à sa propre nécessité ; qu'elle se donne industriellement ses identités et ses unités particulières ; qu'elle assume ainsi par contraste, en vérité, sa fonction d'œuvre indépendamment des circonstances présidant existentiellement à ses classements, à ses distributions.

Si l'idée peut surprendre, en effet, du poème ou de la figure respectivement dissociés d'une littérature par elle-même scabreuse et de beaux-arts toujours provocants, tout laisse croire qu'on aura plus de mai encore à passer — tant sont fortes les habitudes — du clivage du langage et de la langue à celui de l'art et du style. Nous proposerons plus loin d'appeler de ce nom, sous l'angle d'une dialectique de la personne, esthétique ou non, l'état d'art où se définissent, à mi-chemin du singulier et de l'universel et parallèlement aux genres littéraires, en chaque temps ou lieu, les diverses activités plastiques dont les encyclopédies font autant d'en soi sans, manifestement, douter le moins du monde que leur nombre soit invariable et leurs rapports indépendants du cadre dont la répartition, selon nous, les instaure. Français, russes ou chinois n'ont point même structure. Pourquoi voudrait-on que gothique et baroque, inca ou minoén comportassent les mêmes chapitres que l'attique ou le Tang ? La peinture peut, ici, tenir lieu de musique comme ailleurs le roman, la place de la tragédie ; auquel cas ce n'est plus sociologiquement de peinture qu'il s'agit. On n'entend point par là minimiser les influences, au contraire, mais l'éternité seulement aussi bien que l'unicité de l'œuvre d'art et, avec elles, la valeur d'un enseignement dont l'idéologie, vulgarisée par les livres d'étrennes, est le premier obstacle à la saine compréhension du phénomène. Le fait, d'ailleurs, que la critique utilise un même langage pour traiter de réalités des deux plans — outre qu'il trouverait aisément dans l'association du style et de l'écriture un semblant de justification — risque moins de conduire à une trompeuse identification

[222] de la poétique et de la plastique qu'il ne témoigne de leur commune indépendance à l'égard de l'"époque", tout autant que de ce qu'il est convenu d'appeler l'expression.

Non que tout cela, bien entendu, soit à nos yeux sans importance, mais prétendre, nous l'avons dit, en rendre compte ensemble tient actuellement de l'impuissance et de la mauvaise foi. C'est même ne rien dire du tout de l'artiste que de le rattacher sans plus à une école ou, comme on le fait si souvent de nos jours, d'en traquer bon gré mal gré l'inconscient. Car il est d'abord fils de son œuvre et, comme tel, ressortit ergologiquement au second plan. Il reste que l'esthétique, en tant que processus, le déborde et qu'on peut également dans d'autres conditions — mais l'art, nous le verrons, n'est plus seul alors concerné — entendre fort légitimement sous ce nom ou le conformisme ou l'exploit ! Changer de point de vue, cependant, ne nous dispense en aucune façon de préciser le nôtre ni de rendre par là plus ample justice au travail. Nous sommes, en résumé, bien loin du romantisme et de sa quête de l'absolu. Le graal — fût-il en vitrine — n'est pour nous que de la vaisselle, tout con-une la tente à piques des mandchous, prétexte à variations dans la pagode. Faire de la plastique un cas particulier de l'esthétique et de cette dernière, en l'occurrence, l'investissement endocentrique d'une structure d'outil nous semble être, à tout prendre, le seul moyen de sortir de l'impasse et de poser le problème de l'"art" en termes qui ne le rendent pas dès l'abord insoluble. Puisqu'il ne crée pas de forme, mais la rend seulement réflexive, nous dirons qu'il n'est accessible que dans son ordre propre qui est fondamentalement technique. C'est, en réalité, une simple affaire d'option — et non, comme on le croit trop souvent, de qualité — de toute performance industrielle.

D'où l'on peut tirer immédiatement deux conséquences. La première est évidemment qu'il n'est point d'harmonie céleste ni de beautés naturelles : la carte postale fait le site et non point la géographie ; la jolie femme ressemble à son portrait. La seconde concerne l'absurdité d'une nomenclature à la fois socialement limitée et ergologiquement ambiguë. Limitée, d'une part, parce que les "sept" arts patentés font difficilement une place non seulement à l'opéra ou au corroboree, mais aux productions, par exemple, de l'enfant, du rustre ou du fou. Ambiguë, d'autre part, du fait que, mêlant inconsidérément les références tant à une fabrication mal conçue qu'à une sectorisation dont la négation eût dû la constituer, elle pérennise de pseudo-concepts, comme ceux d'arts graphiques ou d'art de la demeure, voire du vêtement. Certes, il faut bien parler. Encore ne doit-on point se laisser abuser par les mots qu'on emploie.

Nous rêvons, quant à nous d'un traité de la figure où les termes même de musique, de peinture, de sculpture — si coutumiers pourtant — n'apparaissent plus ; où la totalité de la plastique fasse, autrement dit, le pendant de la

[223] totalité poétique ; où les divers moyens — cuivre, cordes ou peau, notamment, pâte, tesselle ou fil ainsi que pierre, bois ou métal — par lesquels les effets de sonorisation, de dessin et coloration, de modelage ou de taille sont produits, s'effacent finalement, au même titre que le contenu, dans la perspective unitaire d'un réaménagement qui les transcende et, dût-elle renoncer enfin à l'histoire, exclut, la possibilité, par exemple, d'une musicologie comme il exclut du cadre de la prosodie une "science" éventuelle du vers lyrique ou dramatique, de l'épigramme ou du sonnet. Que penser de l'ethnomusicologie qui, non sans naïveté, pour ainsi dire exotise et nos valeurs et nos répartitions ! On n'en conclura pas, dès lors, qu'il faille, bien entendu, supprimer le conservatoire. Encore devra-t-on reconnaître que ce n'est pas un hasard s'il tente de s'intégrer de nos jours à une université préoccupée de débouchés. Comme tous les établissements professionnels, il ne saurait fauter de ce que nous appelions plus haut "*grammar school*", c'est-à-dire d'une formation techniquement plus large que les secteurs et modalités de son application — faire plus que des exécutants, au mieux des virtuoses, plus ou moins imperméables au sophisme et au dilettantisme de la véritable culture. Et si l'on conçoit mal, en notre société, que l'école accouche de poètes, on est d'autant moins surpris que l'artiste — dont l'oeuvre, au demeurant, s'exhibe et en qui l'artisan déjà brigue la clientèle — soit enclin à chercher la sanction du vedettariat.

Il n'est pas interdit pourtant — et cela vaut autant pour l'artiste que pour l'artisan — d'espérer quelque jour l'éclosion d'une véritable éducation artistique. Peut-être même à la base a-t-elle déjà commencé, non certes en vertu d'un projet, mais par suite plutôt du laxisme psychodémagogique d'une institution soucieuse de légaliser, du moins à ce niveau, les mutations qu'elle ne peut empêcher, sous le couvert d'une pédagogie visant à développer, chez le tout jeune enfant, la libre créativité. Ce n'est point ici le moment de discuter les rapports de la liberté et de la non-directivité — nous y reviendrons à loisir — non plus que de souligner l'utopie d'un humanisme relativisant, nostalgique du bon sauvage. Il reste qu'à titre expérimental il n'est pas sans intérêt qu'il existe un milieu où l'opérateur manipule avant de vouloir faire ; où le complexe surtout bon gré mal gré se désarticule ; où la moindre pression des habitudes et des canons fait que la hauteur n'est plus le seul paramètre musical, que le sériel fait spontanément bon ménage avec le tonal, que le trait, le galbe, le coloris par leur fantaisie déconcertent ; où l'anarchie des réalisations fait précisément ressortir la systématisation spécifique de la performance ; où l'ergologie peut naître et se cultiver, en un mot, avec le minimum d'interférences et contribuer éventuellement, du même coup, à changer les mentalités.

Ces méthodes, au surplus, qu'elles soient ou non bien fondées, présentent

[224] l'énorme avantage d'amener progressivement l'enfant à l'écriture par l'intermédiaire d'exercices manuels, notamment le dessin, voire une sorte de calligraphie. Outre que ce renversement ne laisse pas de s'accorder avec certaines traditions, il est en pleine conformité avec ce que semble bien suggérer l'expérience clinique des troubles auxquels par commodité nous réserverons le nom d'alexie. Lorsque le signe, lui-même, n'est pas concerné, le signal ne saurait être atteint, mais l'outil. C'est pourquoi nous ne croyons guère, n'en déplaise aux médecins cultivés, aux amusie, agraphie et j'en passe, où le processus se confond avec le symptôme : a-t-on jamais vu de syndrome de l'épicerie ? On devine l'enjeu, celui d'une naturalisation de la culture qui n'est, en dépit de certains, nullement définitoire, mais témoigne seulement d'une des façons anachronique de la penser et de la vivre, risquons le mot, d'une idéologie. On cessera donc de dissenter sur l'esthétisme ou l'anesthésisme des sens, voire de délirer — fût-ce avec talent — sur la trace, les différences et la différence.

Pour ce qui est de l'écriture, à l'examen de laquelle nous allons maintenant procéder, disons que, désormais détachée du langage et incluse dans une artistique dont l'ensemble des réflexions qui précèdent ont ergologiquement dressé le cadre auquel les chapitres ultérieurs apporteront le complément, elle ne s'identifie pourtant que par rapport à lui. Ressortissant, en effet, à la seule industrie et prenant comme signal le signe lui-même pour trajet elle ne doit l'existence qu'à l'interférence des plans dont elle fournit, d'ailleurs, un excellent exemple et ne saurait, comme telle, être sélectivement affectée. Ses désordres — dans la mesure où nous négligeons l'atteinte gnoséo-praxique et ne prenons pas en compte, pour l'instant, la pathologie dont nous parlerons en son temps de la personne et de la norme — se présentent nécessairement soit comme retombées d'aphasie ou de schizophasie, soit comme incidence particulière d'une plus générale atechnie. Quant à la dyslexie, dont le nom couvre les carences les plus hétérogènes révélées par l'apprentissage de la lecture et de l'écriture, elle est, à une époque où la faute le cède au traumatisme, le maître au rééducateur maladie finalement moins de l'enfant que de l'instituteur. On comprend qu'il soit plus facile de l'imputer à une quelconque altération de la relation du moi à l'univers qu'à une modification corticale ! Il m'apparaît exclu, en tout cas, que l'on puisse nous opposer la pseudo-objectivité d'une clinique résultant elle-même de l'inconsciente projection d'un savoir que la nôtre nous permet de juger dépassé. La circularité, épistémologiquement, n'est un vice que chez ceux qui, positivant la théorie ou la pratique, sont dupes des conditions dans lesquelles nos connaissances dialectiquement s'élaborent, fondant et construisant simultanément les données mêmes de l'analyse.



## PAROLE ET ÉCRITURE

Les considérations, auxquelles nous sommes jusqu'ici parvenu, n'avaient autre but que de justifier par avance la place que, dans notre système, nous assignons à l'écriture. Il ne suffisait pas, en effet de l'exclure — c'est, depuis un certain temps, chose acquise — de la glossologie, quitte à maintenir, au prix d'une erreur historique et d'un ethnocentrisme arbitraire, le parallélisme fallacieux issu d'un apparent dédoublement phonique et graphique du signifiant ; il convenait de la situer dans l'art avant de la restituer, par le biais d'une ergolinguistique, dans une linguistique authentique. Car pour être spécifiquement médiation de la représentation, le langage ne laisse pas d'être un acte, un savoir-faire, un pouvoir, comme le suggère si éloquemment l'allemand *Ich kann Deutsch*. Rien n'empêche, par conséquent, et même tout commande qu'en tant qu'activité, à son tour, il se médiatise, que le message se fasse ouvrage, que le sens lui-même, en un mot, soit produit.

Telle sera justement la définition que nous proposerons de l'écriture, à savoir l'aménagement particulier, tant mécanique que téléotique, des tâches et des machines à l'aide desquelles le langage artificiellement est produit. Et parce que l'outil est essentiellement loisir, on nous accordera qu'en mettant les mots en conserve, le rédacteur fabrique en somme du silence auquel le lecteur, pour sa part, rend la voix. La parole n'est donc pas pour nous le concept fourre-tout qu'elle était pour le maître de Genève, mais la totalité du langage, au contraire, saisi sous l'un seulement de ses aspects : celui d'une conduite oralement spontanée mais graphiquement acculturée et comme telle doublement humaine.

Signal de signe, disions-nous. Il nous reste à déduire de cette proposition tout ce qu'elle implique concernant ce type original d'industrie qui, pour n'être pas — il s'en faut — réductible au visage que nous lui connaissons, n'en est pas moins tenu pour avoir provoqué le clivage historique des civilisations, celles du Verbe et celles du Livre, du *Fatum* et du *Mektoub*, du serment ou de la signature, du récital et de la bibliothèque, des sociétés, précisément, avec ou sans histoire. On comprend l'enthousiasme républicain traquant naguère les illettrés du régiment. On ne comprend pas moins la résistance des mollah d'aujourd'hui, ou druides d'autrefois, à une alphabétisation qui ruinait, avec leur raison d'être, leur prestige. L'opposition, chez nous, du prêtre et du pasteur n'a-t-elle pas longtemps reposé sur l'accès des fidèles à la lecture de la Bible ? On parle beaucoup du feu et de la roue.

[226]

L'impact de l'écriture n'a pas été moins grand. Encore conviendrait-il de rendre à ce concept, finalement si méconnu, sa pleine et entière extension.

### *Signal de signe*

#### *La voix du silence*

Nous ne reviendrons pas en détail sur les rapports de l'écriture et de la déictique où nous avons dit qu'elle constituait une sous-classe de signaux. Aussi bien ne sommes-nous pas le seul, évidemment, à les poser, mais le premier peut-être à le faire sur la base exclusive du signal et non de la systématisme, elle-même généralement sémiotique, des êtres et des choses éventuellement signalés. C'est ainsi qu'en dépit du caractère conventionnel des réalités référencées, les insignes, consignes, assignats rejoignent les icônes pour ce qui est de l'immédiateté de la représentation qu'elles acculturent ; que la phonographie, du même coup, enregistrant indifféremment la parole et le bruit, n'a rien d'une écriture, mais le code de la route, à vrai dire, non plus, malgré l'intérêt que de part et d'autre il suscite et des légendes qu'occasionnellement il permet.

Car, pas plus qu'il ne fait glossologiquement la grammaire, le code ne fait l'écriture dont il peut, en revanche, arriver qu'on trouve les linéaments dans certains dessins des enfants. La communication n'est pas d'abord en cause ni le nombre croissant des articulations, mais bien la collusion, de soi non hiérarchisable, des médiations de l'art et du langage dont le résultat témoigne indéniablement de la complexité du second, sans que le principe d'explication lui-même du premier s'en trouve le moins du monde affecté. Nous ne nions pas, bien évidemment, pour autant l'orthographe, mais pensons qu'il n'y a que des inconvénients à confondre scientifiquement — fussent-elles, concrètement, toujours imbriquées — conduite et règle de comportement. On comprendra que, dans ces conditions, l'intérêt se trouve reporté, de la "typologie des écritures" où le signe fait prime au même titre que la loi, à l'industrie même d'écrire, c'est-à-dire d'émettre et saisir du langage par signalement interposé.

Ce qui apparaissait, au demeurant, comme une imperfection, voire un accident de l'histoire devient ipso facto quasi définitoire. Tout comme la vrille, en effet, s'enfonce en tournant dans la planche, il est normal que le signal soit structurellement inadéquat à la structure du signe qu'il convoie et que, non seulement la lettre ne corresponde pas au phonème ni le caractère au mot ou au sème, mais que les identités et unités graphiques dans leur ensemble obéissent à leur systématisation propre, contraignant toujours plus ou moins le lecteur, en dépit de toutes les réformes, à un effort de déchiffrage qu'on tendra, empiriquement ou magiquement, à réduire de deux façons : ou par la transcription dont l'alphabet phonétique international est un exemple, ou par une sorte de figement "cabalistique" dont

[227] l'empreinte, aujourd'hui encore, se retrouve dans les graphies par trop conservatrices. C'est essentiellement cet écart que couvre le silence auquel nous faisons plus haut allusion.

Du fait qu'il se substitue, en principe, au message, tout manuscrit est un grimoire et résiste à la vocalisation. Ce qui ne laisse point de rappeler, pour le paysage, le côté un peu lanterne magique de tout tableau. L'écriture illustre infiniment plus qu'elle ne dit. Elle est authentiquement parente de l'enluminure dont la complémentarité sauterait plus aisément aux yeux, n'eût été le cloisonnement, tout compte fait paradoxal, pratiqué dans les livres d'art et les musées. Bref, la façon de faire ou de prendre n'est jamais la façon de comprendre, ni le *tropos* identique au *logos*, dût-il, comme c'est le cas, se le donner pour fin.

A telle enseigne qu'on ne compte plus, quelle qu'en soit l'origine, les "trahisons" de la graphie. Nous n'avons pas ici l'intention, vu la variété des systèmes ou des correspondances de faire même une sorte de synthèse — tant le détail est rebutant — des inventaires où se complaisent pédagogues et descripteurs. Qu'il suffise de rappeler qu'aucune, tout en y tendant, ne rend la totalité des oppositions et contrastes instantiels ou performantiels du signe qui reste toujours tacite en partie ; que toutes, en revanche, plus ou moins multiplient les assortiments syndictiques ou les complexes autodictiques, doubles lettres, par exemple, ou doubles caractères qui ne sont, d'ailleurs, tenus pour des pièges qu'en raison de leur manque de conformité au postulat sur lequel on a cru devoir trop restrictivement les fonder. Il est bien vrai que l'écriture est analyse du langage et que l'initiation scolaire à la lecture est, d'une certaine façon — et seulement au sens conscient et didactique du mot — initiation à la grammaire. Mais le principe de cette analyse est ailleurs ; les classement et segmentations, comme le prouve la graphie des cancrs ou des ignorants, n'ont pas le même fondement. Encore, pour le saisir, ne faut-il plus confondre la règle méconnue avec un aléa.

Le signe, au surplus, même s'il en constitue naturellement le trajet, n'est pas le seul paramètre de cette industrie : rédacteur, lecteur et vecteur, s'ils ne sont pas toujours négligés, n'occupent bien souvent qu'une place accessoire dans une théorie du signal linguistiquement trop encline à les sous-estimer. Les deux premiers, par exemple, ne sont généralement dissociés que sur la base mécaniste d'une neuropsychologie, nécessaire à la mise en œuvre des activités respectivement concernées, mais fonctionnellement médiatisée, en vérité, dans ce que nous appellerons indistinctement, sous ses deux aspects, le scribe, différencié par nous, à des fins de commodité, de l'écrivain, du porte-plume ou du notaire, comme le locuteur l'est de l'orateur, du porte-parole ou du rhéteur.

C'est, structurellement, une même aptitude, en effet, que d'exploiter ou

[228] d'exécuter la lisibilité. Les deux s'acquièrent et se perdent ensemble, dut le point de vue sur le système varier du tout au tout selon la voie par laquelle on l'aborde. J'entends par là que la méthode n'est pas une ; que, s'il est souvent efficace de procéder de la lecture à l'écriture, il peut être parfois plus économique — l'arabe en est témoin — d'adapter l'ordre inverse en vertu d'un autre équilibre des valeurs et des temps. Si l'on ajoute, enfin, que l'accès à la même écriture n'est pas le même encore selon la langue convoyée, on conviendra que, toute herméneutique mise à part, ce n'est pas de lecture au singulier, mais bien de lectures au pluriel que déjà il faudrait parler, tant les processus sont divers, les niveaux et les plans imbriqués. On m'objectera que les psychologues, depuis quelques années, s'en sont préoccupés. Mais la psychologie n'est pour rien dans l'affaire. Du moins a-t-elle servi, par l'ensemble de ses observations, à pondérer les excès d'une impossible grammatologie, dont l'actuelle renaissance démontre par l'absurde la prégnance abusive du logos qu'elle blasphème, en attendant qu'une ergologie soit créée.

Le rédacteur, quant à lui, dont on sait qu'il n'est point forcément l'émetteur du message, avec tout ce que cela comporte de mutuelle incompréhension, n'est à l'ordinaire évoqué que pour ce qu'il introduit de personnalisation dans le graphisme. Il va de soi que ce que nous avons dit de l'un vaut pour l'autre et qu'il n'est pas, dans les deux cas, concept plus dangereux que celui de variante individuelle. L'empreinte de l'ouvrier dans l'ouvrage n'a rien à voir avec le style, encore qu'elle fasse à coup sûr partie intégrante du produit. L'y renvoyer, par conséquent, c'est positiver le tracé dont s'oblitére du même coup le statut semblablement performantiel.

Le lecteur n'intéresse guère que dans la mesure où il alimente, de son côté, le marché et, plus récemment, contribue, par une accélération des procédures, à une élévation du taux de rendement social du travail. On comprend l'embarras d'universitaires qui, dans leur pratique, n'ont, d'une part, jamais eu à épargner le temps qu'à lire ils consacrent et dont aucun savoir, d'autre part, n'était précisément la compétence — puisqu'il n'est pas question de tenir pour tels les brillants commentaires sur ce complice du narrateur qui n'est finalement rien de plus que le récepteur virtuel ou réel du message — face à la demande des entreprises, à l'occasion des recyclages.

Peut-être, cependant, le vecteur est-il encore plus mal traité, encore qu'il ne laisse pas de conditionner largement le gramme. Il n'est que d'observer le graphisme (écriture ou dessin) des enfants, voire des malades souffrant de ce que les neurologues appellent le *closing-in*, pour constater que la mise en page, en rouleau, en dazibao ne va pas de soi ; que l'alignement soit vertical soit horizontal, de gauche à droite, de droite à gauche ou boustrophédon peut donner lieu à des problèmes tout comme, dans le verset ou dans le calligramme, à des variations esthétiques. L'alinéa de la dactylo n'est point

[229] fonction du sens, non plus que celui du relieur ou du lapidaire. On n'en finirait pas d'épiloguer sur la variété des contraintes pesant de son fait sur le scribe. Mais nous estimons en avoir assez dit, pour que les champ et expansion factuels que représente industriellement l'écriture ne passent plus désormais, par suite de l'isolement d'un facteur, pour l'écho privilégié d'une instance à laquelle, glossologiquement, ils ne ressortissent pas.

L'exposé qui précède, en tout cas, aura, je pense, convaincu ceux qui, pédagogiquement, s'interrogent sur l'opportunité de l'antécédence respective de la parole ou de l'écriture de la vanité de leur tourment. En tant que manipulation, cette dernière est en germe dans toutes sortes d'exercices manuels et sa progression, comme telle, n'est point liée à celle du langage. Mais en tant, en revanche, qu'elle le médiatise, il est évident que sans lui rien n'en corrigerait l'artifice, que le gramme resterait lettre morte et qu'on ne lirait pas ce qu'on ne comprend pas. Il peut même arriver que l'intelligence du texte, comme il est courant notamment dans la correspondance entre amis, pallie les déficiences du graphisme et que l'on comprenne, en somme, ce que l'on ne lit pas. C'est que nous sommes, en réalité, à l'intersection de deux plans dont l'un techniquement ne sert l'autre, si j'ose dire, qu'en l'effaçant. La rature est ici l'essentiel et, loin que le mutisme de la chose écrite nuise ergologiquement à son crédit, on dirait plutôt qu'il la valorise expliquant ainsi le respect du lettré, des ordonnances médicales, des papiers administratifs, voir l'intangibilité de la Parole déposée dans ce que le clerc, selon qu'il est ou non croyant, appelle l'Écriture ou la Littérature. C'est une chose bien connue, en effet, "*ex silentio noctis uerbum Dei apparuit*"

Outillée, en effet, l'opération ne s'invente pas, la parole enregistrée non plus. C'est par là qu'elle persiste — encore qu'il soit d'autres façons — dispensant à la fois du culte et individuellement de la "culture" ; par là aussi qu'elle se range non du côté des langues, mais du côté des monuments dont on a trop peu remarqué qu'elle partage socioartistiquement l'expansion. Il est rare, en effet, que le type d'écriture corresponde historiquement à celui du parler. Les exemples sont innombrables de graphies ainsi déplacées. L'écriture syllabique du chypriote ou du crétois ne convenait pas plus au grec que le consonantisme du sémitique à la structure de l'indo-européen, le cunéiforme du sumérien, aux flexions de l'akkadien, les caractères isolants du chinois, au syllabisme du japonais ou du coréen. Toutes sont adaptées, parce qu'imposées du dehors, comme l'alphabet latin avec les voies romaines ou cyrillique avec les églises à bulbes ; et leurs avatars — toujours fonction des circonstances et non, comme on l'a cru, d'un progrès logique d'abstraction — ne sauraient mettre en cause l'univocité du principe

[230] de la lettre ou du caractère qui reste identique à lui-même, quel qu'en soit éventuellement le contenu.

On se fait, à ce propos, beaucoup d'illusions sur les bienfaits d'une romanisation due moins à la qualité supérieure de notre analyse qu'aux commodités d'accès qu'elle nous offre aux civilisations étrangères. Les idiomes ne sont pas en cause ; la preuve en est qu'ils lui survivent. Si toutefois l'on admet, comme nous le suggérons, que la caroline ou la fractura ont plus à voir avec la voûte romane ou l'ogive qu'avec le latin qu'elles transcrivent, la nagari avec le gopuran ou le stupa, les hiéroglyphes avec les reliefs des portiques, on s'apercevra que l'obstacle n'est pas d'ordre linguistique, mais technique ou plus exactement artistique, et qu'un chinois ne saurait renoncer à ses "idéogrammes", ni l'arabe à ses entrelacs, sans renoncer en même temps qu'à ses dragons ou ses laques, qui aux azulejos ou aux stucs de ses medersas. De là vient que la philologie, spécialement sous la forme de la paléographie, soit si proche de l'archéologie. Il y a vestige dans les deux cas et le document ne devient vulgate que lorsque le monument se banalise : le livre de poche est contemporain du métro et des banlieues pavillonnaires !

C'est même cette banalité qui rend, pour ainsi dire, l'écriture si parlante en matière d'atechnie. Tout le monde ne peut pas être architecte, électricien ou serrurier, tout le monde — ou presque — dans nos sociétés lit et écrit de telle sorte que les difficultés ne peuvent être imputées à quelque incompétence professionnelle. Du même coup le clinicien devra systématiquement s'entraîner à diagnostiquer, dans l'altération du signal, ce qui tient neurologiquement à celle de l'outil ou du signe. L'hétérogénéité des corpus d'erreurs actuellement recueillis les rend "positivement" impraticables. Confondre écriture et langage, en effet, c'est confondre les panneaux et le code de la route, le nombre avec le chiffre, la musique avec la notation musicale. Chacun sait bien les méfaits d'un excès de solfège quand l'oreille, d'abord, n'a pas été formée ; il n'en va pas autrement du lettré inapte de nos jours à parler sans livre et sans notes. On se gardera donc désormais de voir dans l'ouvrage une sorte d'image spatialisante du message ou plutôt d'oublier que l'image elle-même est créée.

L'indépendance, en l'occurrence, du signal et du signe est à situer au niveau de la mutuelle autonomie des dialectiques dont l'interférence le constitue. Et pour peu qu'on les considère l'un et l'autre sous l'aspect également présent — encore qu'il existe, bien sûr, une sémiotique sans signes ni signaux et une déictique quasi universelle — de leur conventionalité, c'est-à-dire de la langue et du style, on s'émerveille qu'un enfant apprenne en fin de compte si aisément à lire, à compter, à écrire. Les méthodes, à coup sûr, n'y sont pour rien ; seulement la chance et le temps ! Aussi nos gouvernants seraient-ils bien inspirés, faute pour l'instant de savoir ce qu'ils font, au lieu

[231] de toujours en changer, de laisser les choses se faire. Non, certes, que l'intervention en principe soit exclue, mais parce que bon sens n'est point science et qu'il ne suffit pas d'être homme pour que rien humainement ne me soit étranger. Le fait—ici ergologique—résistera sans trêve à ceux qui le méconnaissant prétendent à le régenter. L'infraction, en revanche, a ses raisons et s'avère, nous l'avons constaté, infiniment plus riche d'enseignement que la loi.

On voit d'ici l'ambiguïté d'une formule comme celle qu'on répète à l'envi, *nec rebus, nec uocibus, sed signis*, pour situer en somme l'écriture entre une pictographie, supposée l'avoir précédée, et ce qu'en dépit du barbarisme il vaudrait mieux appeler la sonographie, dont le disque ou le ruban magnétique, par exemple, nous offrent actuellement la possibilité. Car que sont, en fait, les *signa* ? S'il s'agit de signaux, on a peine — tant leur fonctionnement est finalement identique — à les répartir bien souvent selon qu'ils ont trait ou non au langage ; s'il s'agit du signe, au contraire, le risque est grand d'y privilégier l'instance grammaticale qui le définit au détriment de la performance dans laquelle conceptuellement il s'investit. La théorie, dans les deux cas, en sort considérablement appauvrie. Ni dessin, ni reflet, l'écriture tire son originalité à la fois de son rapport à l'un et à l'autre. Il est certain qu'en envoyant aux Perses, un oiseau, un rat, une grenouille et cinq flèches, les Scythes, qui communiquaient, n'écrivaient pas. Il ne l'est pas moins qu'en branchant son magnétophone, l'étudiant moderne n'écrit plus. Entre les deux s'intercale, précisément, notre objet dont l'étude, nous l'avons dit, ne saurait consister ni comme autrefois, dans la recherche, parallèle à celle trop connue des étymologies, de l'origine des lettres et des caractères ni, comme la plupart du temps aujourd'hui, dans l'évaluation comparée de l'économie respective de leurs métamorphoses.

Tel qu'il est — ou qu'il fut — le système, en tout état de cause, doit, pour être efficace, posséder certains caractères inhérents à la fin poursuivie en même temps que fonction, techniquement parlant, de la procédure employée. Ce sont eux qu'il faut découvrir et classer, afin de mieux délimiter le domaine auquel industriellement ils s'étendent et d'en tirer les conséquences à l'égard de ce qui n'est point épisode, mais authentiquement mutation du langage ; car l'art transforme ce qu'il traite et c'est raisonner en glossologue, non certes en linguiste, que d'arguer de la spécificité du signe pour dissocier le primaire du secondaire dans la globalité de l'acte "sémique". Si l'on entend par là qu'on peut parler sans écrire et non point écrire sans parler, la chose va de soi ; mais il n'en est pas de même, en revanche, si l'on prétend, sans beaucoup d'esprit historique, faire de ce qui nous paraît une succession logique, une mythique chronologie.

L'écriture, en effet, n'a rien de cet auxiliaire d'une parole plus consciente

[232] que l'on refuse au "primitif" pour ne nous l'attribuer finalement qu'à nous-mêmes. Elle est essentiellement par l'art autre langage. Et sans doute choquerons-nous le plus grand nombre en refusant de croire qu'un peuple au monde ait jamais pu véritablement l'ignorer. Non seulement parce que, comme on le sait, le support a pu au cours des âges disparaître ou l'impression d'absence résulter tout à fait fortuitement de notre impuissance à l'interpréter, ni même parce que plus d'un se trouve actuellement persuadé qu'il faut chercher, bien au-delà de Byblos et Mohendjo Daro, autre chose qu'un dessin dans les grottes d'Altamira, de Lascau ou du Sahara, mais encore et surtout parce qu'il est parfaitement arbitraire de ne tenir pour tel que ce que l'habitude nous a rendu familier et de traiter — sinon, certes, littéralement — d'analphabète quiconque signe d'une croix.

Il ne manque pas, nous le verrons, d'autres façons d'écrire ; mais pour qu'elles eussent chance de paraître ce qu'elles étaient, il fallait d'abord assouplir la conception que traditionnellement l'on se fait de la vieille liaison du signal au langage. On mesurera d'autant mieux l'importance de la démarche qu'il est convenu ethnographiquement de dater de son accès à l'écriture l'émergence d'un peuple à l'histoire. Reconnaître que tous, d'une manière ou de l'autre, ont écrit, c'est donc infirmer le principe même d'une sélection créant, de notre point de vue du moins, le mirage de "sociétés sans histoire" ou, pour peu qu'on leur fasse l'aumône des miettes de la nôtre, dotées au mieux d'une protohistoire dont épistémologiquement les contours sont aussi fumeux que l'impérialisme, indécent. Mieux vaudrait battre notre coulpe et avouer simplement que nous avons méconnu leurs archives.

### *Système graphique*

Si donc, par souci de simplification, nous privilégions momentanément le tracé — et du seul point de vue, j'allais dire "abstrait", du trajet — c'est pour sa valeur exemplaire et nullement en vertu d'une quelconque adhésion à toute "graphématique" tendant à pourvoir ergologiquement l'écriture de je ne sais quel statut instantiel. J'entends bien que l'image est tentante qui consiste — l'initiative vient de haut — à assimiler le rapport du phonème et de ses variantes à celui de la lettre et de ses modes de réalisation. Comparaison, toutefois, n'est pas raison. Et parler, comme on le fait à tort, de graphème, c'est oublier que le tracé lui-même ne devient lettre, éventuellement caractère, que dans la mesure où il prend industriellement le signe pour trajet. Or ce dernier, nous l'avons dit, n'est qu'un des paramètres du produit, au même titre que l'objet l'est rhétoriquement du concept. Seule la performance est en cause et, avec elle, la mécanique tout autant que la téléotique, par où l'ouvrage se fait à la fois lisible et comptable parce qu'effectivement



[233] comptable, où la main parle, en somme, et si complètement que l'outil, tant comme fabriquant que comme fabriqué, oblitère le signe dont son investissement porte pourtant systématiquement l'estampille.

On omet trop souvent, quand on traite de l'écriture, de prendre en compte sa mécanique, c'est-à-dire l'ensemble des matériaux et engins grâce auxquels on la rend sensible et qui changent, bien sûr, selon les dispositifs concourant aux tâches graphiques et intégrés ou non à des machines utilisées à cette fin. Du moins lorsqu'on en parle, est-ce au mieux par prétérition. Il est clair, cependant, que cet aspect des choses n'est pas sans conséquence sur la détermination, la perdurance, les conditions d'interprétabilité du ductus. L'identité téléotique, en effet, n'est pas niable, mais ne rend pas compte des variations, du Braille, du morse et du sémaphore, non plus que de la hiératique et de la démotique, de la coufique et de la naskhi, de la typographie et de l'épigraphe, voire — du moins quant à leur origine et nonobstant leur redistribution éventuelle dans la cursive — de nos majuscules et de nos minuscules. Il n'est pas jusqu'à la fameuse linéarité, liée de fait quelle qu'en soit la coordonnée à l'écriture, qui sans doute ne tienne, plus qu'à la successivité linguistique du message qu'elle transmet, à la façon dont l'œil regarde ou dont la main explore un espace où l'oreille admet, elle, le contrepoint. On m'objectera que l'habitude semble s'être perdue de prêter familièrement attention à l'angle, au module ou au poids ; que le "script" a forclos les dames du Sacré-Cœur ; que la rubrique dans l'oubli a suivi le cartouche ; que l'italique de plus en plus le cède au soulignement, aux guillemets, aux parenthèses ; bref, que la standardisation actuelle du produit fini ne tend guère à mettre en lumière le procès même de sa production.

Aussi bien est-ce moins chez les éditeurs, désormais, que dans les agences publicitaires ou dans les télécommunications que l'on se préoccupe de ce genre de problèmes, aux relents certains d'intendance, sur lesquels on consultait jadis le chartiste et dont on aperçoit, enfin, ce qu'ils doivent à la compétence de l'ingénieur. Car s'il est vrai que le tableau est d'abord de la toile enduite, la statue, de la pierre taillée, ce serait une erreur de penser que la "littérature" pût être aussi indifférente à son conditionnement que la drogue à son emballage et sa teneur n'être point affectée selon que l'on tourne les pages ou qu'on déroule le makémono. Techniquement le principe de l'affiche n'est pas celui du livre, ni ce dernier, celui du *uolumen*. L'alinéa, dans la bande dessinée, a moins d'intérêt que la bulle. Eût-on, d'ailleurs, moins insisté sur l'intellectualité de la lettre ou du caractère et davantage sur leur matérialité qu'on aurait sûrement mieux compris comment l'art, plus que le langage, est démarcateur en histoire et inversé depuis longtemps, pour l'importance des vestiges, le rapport de l'archéologue et du philologue, de la

[234] fouille et de Pausanias. Ainsi la légende monétaire revêt-elle moins de prix aux yeux du numismate contemporain que la caractérescopie.

On se prend à songer à une théorie de la littérature qui ne serait ni "poétique", ni, dans un sens qu'il faudra préciser, politique, mais proprement ergolinguistique, et qui ne ferait rien d'autre après tout que lui rendre étymologiquement sa fonction. Quant au concept de "littérature orale" — si tant est que la chose existe puisque, nous le verrons, ce qui ne s'"écrit" pas se joue — outre la contradiction qu'il contient et qui, au demeurant, ne laisse pas d'emblée de lui nuire, il entretient sans profit pour personne l'illusoire comparaison des mérites respectifs du maxillaire et du dentier. Le prothésiste, en l'occurrence, est l'écrivain qui, comme tel, n'est point locuteur, mais bien artisan du langage et plus ou moins expert en porte-voix. Il a, bon gré mal gré, des taches d'encre sur les doigts. C'est pourquoi les virgules et les points dont il parsème en le rédigeant son message et dont le système, on le sait, n'a rien d'universel ont plus à voir avec les aiguillages ou les gares, segmentant le parcours des rapides, express ou omnibus, qu'avec la pause, en soi, ou du son ou du sens. Le train respecte son horaire ; le lecteur, lui, apprend à ménager son souffle. Confectionnant en un mot du parler, comme le couturier de l'habit ou l'architecte de l'habitat, il travaille infiniment plus qu'il ne pense et jouit seulement pour un temps des retombées du prestige humaniste du verbe. Les bureaux contribuent à la production au même titre que l'atelier et l'on ne saurait rougir démagogiquement d'être un manœuvre de l'intellect plus que s'enorgueillir d'être le culottier du roi !

Ces remarques, à nos yeux, s'avéraient nécessaires pour en finir avec le préjugé d'un signal sans épaisseur et sans autonomie jouant, à l'égard du signe glossologiquement analysé, artificiellement l'auxiliaire et, tout au plus, les secondes articulations. La face précédemment évoquée, quoique souvent cachée, rend à celle dont nous allons parler, et à laquelle, de fait, on restreint la plupart du temps l'écriture, épistémologiquement sa vraie place : celle d'un skopos irréductible au système qu'il prend ici pour cible et homologue, enfin, du poros auquel il est ergologiquement ordonné.

C'est dire que notre téléotique ne peut en aucun cas refléter l'organisation du langage qu'elle a pour vocation précisément de convoyer. Tout comme la sémantique se définit, non par la transparence du message aux choses, mais par l'occasion qu'elles nous donnent de remanier synonymiquement ou autonymiquement une sémiologie, elle réside avant tout dans les synergies et les auturgies que, pour la produire, elle impose à une téléologie qui techniquement la transcende et, comme telle, ne s'y borne pas. Si l'ablation de la tumeur, en effet, est visée également par l'une et l'autre voie, l'acte du chirurgien n'est nullement identique, selon qu'il l'excise ou qu'il l'irradie. Ainsi en va-t-il, à l'égard du tracé de la lettre et du caractère, de l'équivalence

[235 ] toute conjoncturelle des tâches du dessinateur, du peintre, du sculpteur, voire de la brodeuse ou du radioélectricien.

Point de doute, d'autre part, que le copiste et la dactylo — en dépit, bien évidemment, de la coextensivité du résultat — n'écrivent pas la même séquence, puisque le type intègre à la machine un nombre notablement plus grand de gestes de la main. Aussi bien, en raison de la disparité des contraintes — et toute tradition mise à part — la disposition du clavier n'est-elle point celle de l'abécédaire. Ce sont là vérités communes et l'on a peine à croire qu'aucun théoricien n'ait encore songé à en tirer parti pour déjouer le mirage de la substance et dépasser la pure descriptivité.

On doit pourtant se résigner : les unités et les identités constitutives de cet ensemble écrit que nous nommons le gramme sont, quel que soit le genre d'écriture, l'analogue de nos termes et de nos vocables, non de nos mots et de nos sèmes. S'il convient, dans les premières, de reconnaître à bon droit ce qui, comme minimum inscriptible, correspond très précisément à la lettre ou au caractère, il s'en faut que l'on ait abouti à une théorie cohérente des graphes. Nous entendons par là ces traits élémentaires dont la combinatoire engendre simultanément l'une et l'autre, catégorisant industriellement leurs rapports, tout comme leur permanence éventuelle dans l'unité, de son côté, les ordonne.

Il est regrettable que nos alphabets, sans doute du fait qu'ils sont quantitativement limités, se contentent d'énumérer les lettres sans le moindre souci des relations qu'elles entretiennent et qui déterminent ce que rhétoriquement nous appellerions volontiers leur champ. Il suffirait, pourtant, d'observer la page imprimée d'un regard plus sensible à l'espace occupé qu'à ce qu'elles sont censées représenter pour qu'on vît dans un *u* ce qu'il est graphiquement, à savoir un *n* renversé, dans un *l*, un *h* sans jambage, dans un *e* ou un *o*, un cercle plus ou moins fermé, dans un *c*, un *d* privé de sa haste, dans un *q*, l'image d'un *p* inversé. Bref, le système qui permet de les construire diminue d'autant l'effort fait pour les mémoriser. C'est un hommage à rendre aux orthophonistes ou aux psychologues spécialisés dans l'apprentissage de la lecture, notamment aux rééducateurs de "dyslexie", que de leur accorder un net avantage sur ce point. Il va de soi que parmi les graphes nous rangeons, bien sûr, les accents, tildes et autres ajouts diacritiques qui, du même coup, sortent de leur isolement historique et retrouvent leur pleine rationalité.

Peu importe, en effet, la manière dont on parvient avec le temps à lever l'ambiguïté des homographes. L'arbitraire, en la matière, est total et ne fait acception des lignes ni des points : l'aleph était une façon d'intonner, il est devenu une voyelle, et l'on sait que la ponctuation des Massorètes n'a rien à voir avec la nôtre. Les grammairiens arabes l'avaient bien compris qui classaient

[236] leurs lettres selon qu'elles étaient, par exemple, cunéiformes ou lunaires, sans préjudice d'autres paramètres comme le nombre de points et la position sur la ligne.

C'est bien parce qu'on a cru à tort qu'il en allait différemment des écritures à caractères et qu'on pensait, cette fois, en termes d'idéographie qu'on se sent *a fortiori* vivement impressionné par les vingt mille ou cinquante mille "signes" du sumérien ou du chinois. Si l'on tient compte, en vérité, que ce chiffre inclut ce que nous appellerons plus loin des complexes et si l'on s'en réfère, surtout, à la classification du Chouo-wen, on admettra qu'on touche de plus près à la réalité avec les deux cent quatorze que proposent les dictionnaires. Nous n'avons pas assez le goût de l'exotisme pour tenter la démonstration ; mais il y a tout à parier qu'il faut restreindre encore et qu'aucun pékinois n'eût jamais appris à écrire, s'il n'avait pratiquement une matrice explicite de graphes pour traiter l'abondance de ses notations. De là vient justement — et non point de leur conventionalité, encore moins des reliquats d'une pictographie qui s'estompe — leur évidente stylisation. Le goût des mandarins pour la calligraphie tenait vraisemblablement plus à la commodité qu'à l'esthétique, à la conscience aiguë de ce qu'en d'autres lieux on eût appelé *matres lectionis* qu'au goût pervers ou délicat des fioritures.

En résumé, nous constatons que rien, n'était leur contenu, ne distingue dans leur principe les lettres et les caractères qui peuvent — l'histoire l'a montré et nous n'en sommes pas surpris — être utilisées les unes et les autres éventuellement aux mêmes fins.

Encore faut-il en justifier analytiquement l'existence et ne les point prendre pour des en-soi. Or s'il est manifeste que le problème des graphes est resté la plupart du temps inaperçu, il semble bien que celui de la segmentation du gramme, en réalité, ne se soit jamais posé ; ou plutôt, presque accessoirement, sous la forme exclusive des ligatures d'atomes indiscutés dont on aurait seulement à évaluer les capacités ou incapacités synaptiques. Tout se passe comme si l'attention du scribe était plus sollicitée par l'enchaînement que par le repérage des frontières, alors qu'en dépit de ce qu'on tendrait à inférer de l'imprimerie, l'un cursivement ne va pas sans l'autre et que savoir écrire ou lire, c'est pouvoir avant tout résoudre effectivement la continuité d'un tracé.

On sait la résistance des lettrés arabes à une mécanisation de leur écriture qui gomme, pour ainsi dire, avec les modifications initiale, médiale ou finale de la lettre ce qui porte indication de son rang. Et là encore, la lettre n'est pas seule concernée, car l'usager des caractères, en même temps qu'il en apprend la table, apprend aussi comment leur combinaison éventuellement les altère ; tant il est vrai que le fonctionnement du signal ne dépend pas de ce qu'il représente, à savoir des phonèmes, des syllabes ou des marques

[237] de sèmes, mais de son mode propre d'organisation et qu'ergolinguistiquement la complexité ou la simplicité ne sont en rien fonction de la concordance holographique ou autodictique de la notation.

Découper la séquence, en somme, c'est d'abord la tenir pour telle et la chose ne va pas de soi. Disons plutôt qu'elle se décompose ; car si déjà l'enfant, quand il peint, graphiquement, du moins, manipule des identités et des unités factuelles qui, pour n'avoir point, c'est certain, la conventionalité évoquée de nos lettres et de nos caractères, ne témoignent peut-être pas non plus de la créativité que l'on dit, il lui reste, puisqu'il est exclu d'espérer faire coïncider fractions du gramme et du message, à interpréter dans l'ouvrage ce qu'il nous livre indirectement de langage, faute de quoi la "légende", nous l'avons dit, ne sera pour lui qu'un dessin.

C'est par là que, d'une certaine façon, l'on peut dire qu'il faut être linguiste pour prétendre lire ou écrire. Non qu'il soit, pour le faire, nécessaire de parler la langue ainsi articulée, car chacun sait que, si déchiffrer le chinois, c'est l'entendre, fût-on même incapable de le prononcer, nombreux sont les gens de notre âge qui "lisent" au besoin le grec sans en comprendre le plus élémentaire énoncé ; que c'est historiquement affaire de systèmes où, de notre point de vue, le système n'est absolument pas concerné. Mais il n'est pas moins vrai que l'image produite, étant en l'occurrence l'image d'une autre analyse, postule au cœur du gramme une grammaticalité.

C'est précisément ce postulat qui peut, en certains cas, faire accessoirement d'une conduite qui, nous l'avons dit, ne nous apprend rien sur son trouble une réelle procédure de facilitation dans la rééducation de l'aphasique. On conçoit que la clinique n'a pas moins à gagner que la pédagogie à l'approfondissement d'une théorie qui l'éclaire en s'y vérifiant.

Or le moindre de ses enseignements quant au plan qui nous occupe ici n'est pas, certes, d'avoir montré que, tout de même qu'il n'est pas de "graphématique", il n'est pas non plus, au fond, d'alexie. Il ne viendrait à l'idée de personne de parler d'aphasie — fût-elle dite amnésique — des noms de fruits ou de saisons. Il serait aussi ridicule d'affirmer l'existence d'une atechnie des graphes ou bien des lettres et des caractères. C'est même le manque, si l'on peut dire, de spécificité de ces derniers qui devrait à nos yeux, rendre l'examen de leurs accidents plus fécond. Plutôt que de mesurer indéfiniment leur écarts à l'endroit d'une verbalité dont, en la circonstance, la parfaite conservation prouve qu'elle n'est plus en cause, il serait beaucoup plus intéressant d'y chercher seulement l'illustration particulière — et pour l'instant d'accès plus commode — du modèle à construire pour l'ensemble des phénomènes ressortissant à ce que nous appelons l'ergologie et qui sont vraisemblablement sous le contrôle de l'hémisphère droit.

En posant, en effet, l'hypothèse, au-delà des difficultés mécaniques ou

[238] téléotiques du tracé et nonobstant les troubles de la mise en œuvre, d'un trouble mécanologique ou téléologique des aptitudes respectivement taxinomique et générative propres à la manipulation de l'outil, nous avons sans doute bien conscience de solliciter dans un sens qui n'a rien d'innocent l'observation du neurologue, mais aussi de lui ouvrir, par la transposition analogique du modèle antérieurement établi pour le signe, heuristiquement des perspectives que jamais ne lui eussent révélés la chair ni le sang !

Le problème, là encore, n'est donc pas, à grand renfort de statistiques, voire l'aide de l'ordinateur, de comptabiliser les erreurs ou les manques, mais, sachant que les données ne sont fruit que de nos conjectures, d'inventer des tests incluant, sans s'y réduire, l'écriture et couvrant, en elle, aussi bien la pâtisserie, la planche à voile ou la couture — pour ne point parler, chez l'enfant, du jouet qui trop souvent n'est pas son outil, mais le nôtre — en un mot l'attitude générale du patient rappelant volontiers celle de la poule et du couteau à l'égard d'un appareillage qui, parole ou non, médiatise son activité par le truchement de matériaux et d'engins, de tâches et de machines, dont très exactement aucun ne correspond à ses moyens ou à ses fins.

Quant au pédagogue, s'il semble avoir admis que la meilleure façon d'apprendre à lire et à écrire n'était peut-être pas d'ânonner ni de faire des pages de bâtons, que les rudiments s'acquerraient moins par enseignement que par "activités d'éveil", il est clair qu'il n'a pas compris que la variété des capacités impliquées de par la nature ou par l'art dans leur maniement, sans compter même pour l'instant l'incidence des autres plans, proscrivait d'emblée cette réplique médicale ou paramédicale de lui-même que serait un "spécialiste" de la dyslexie. Déplacer la question n'équivaut pas à la résoudre et l'efficacité, à coup sûr, passe par la déconstruction. Non seulement imprimer ou relever des empreintes n'est point écrire ou lire, mais on sait désormais que ce n'est pas non plus la même chose de tenir un crayon et de passer ou non à la ligne, ni de différencier des graphes et de dénombrer des lettres ou des caractères.

L'actuelle prolifération des méthodes ressortit à la faite en avant ou à l'émulation des éditeurs, tandis que l'absence, au contraire, de recherche fondamentale fait primer les faux inventeurs. Il n'est pas jusqu'à la politisation, d'ailleurs fondée, de la critique qui ne rappelle ici ce que nous disions plus généralement du travail et ne contribue peu ou prou à détourner de l'essentiel l'attention des éducateurs. Si le "livre de lecture" est mauvais, ce n'est pas seulement en raison de l'idéologie qu'inévitablement, sans doute il promeut et du fait qu'un traîne-ruisseau entend parler de salle de bain ; c'est, d'abord et surtout, parce qu'il n'apprend pas à lire et que, faute de procédés véritablement adéquats, l'ampleur de l'effort à fournir n'est en rien compensé pour beaucoup par l'intérêt du résultat.

[239]

Lorsqu'on songe au temps qu'il faudra pour qu'une ergolinguistique expérimentalement s'élabore, on ne peut qu'admirer, enfin, nos modernes poéticiens d'avoir, à fins d'explication, aussi gaillardement extrapolé un concept à bases en réalité si fragiles. La métaphore n'ajoute rien à la connaissance du processus et scientifiquement leurs "lectures" ne sont ni plus subtiles ni moins sottes que les "leçons" à partir desquelles, autrefois, l'on tentait d'établir un texte. Car ce n'est pas justement du texte, mais du rapport — quel qu'en soit le niveau — du gramme au texte qu'il s'agit : rapport dynamique, bien sûr, parce qu'authentiquement travail, de la signifiante qui nous arrache à la contemplation.

Or le travail commence, anticipé qu'il est par le jeu, dès la première rencontre de l'enfant et de l'abécédaire. On en mesure l'importance, en même temps que l'exemplarité, pour une étude qui, refusant la double évasion tant des coprogrammes des analystes que des pétroglyphes de l'île de Pâques, cherche dans l'émergence à l'outil le principe de l'anagnose et nous remet l'écriture en main. On était, me semble-t-il — mais, hélas, inconsciemment — plus près de la solution à l'époque des pleins et des déliés qu'à la nôtre, où l'abus des mots tient lieu de pensée à de nouveaux gnostiques. Le souci même, naguère prégnant, de l'orthographe—dont la prescriptivité nous oblige à disjoindre, nous l'avons dit, l'examen—avait au moins ceci de bon qu'il concentrait longtemps et sélectivement la réflexion moins sur le sens du gramme que sur sa confection.

L'avenir, en bref, n'est point au génie, mais au cuistre qui sait que, graphiquement, l'on accommode le langage un peu comme on le fait d'un plat. Non qu'à l'encontre des écrivains, je veuille m'ériger en paraclét des secrétaires, mais rappeler seulement qu'on ne peut aimer les œufs durs et ignorer le sablier. Les lois du signe, autrement dit, n'étant point celles de sa production, il convient de ne formuler ces dernières que dans les termes de leur ordre propre et de ne point tirer, en tout cas, prétexte de leur rapport aux premières pour revenir à la confusion antérieure par le biais d'une introduction "symbolique" du palimpseste dans le sens !

De même que le sol ne manque qu'à l'ivrogne, culturellement la profondeur n'est guère qu'un fantasme né de l'indifférenciation des plans. En parlant de signal de signe, nous ne pensons pas sortir des limites du nôtre, mais en respecter très précisément ici la dialectique, puisqu'en l'occurrence le signe est industriellement dans l'outil comme le sens, rhétoriquement, dans le signe ou le ver dans le fruit. Et cela relativise du même coup la portée du développement qui va suivre et qui fait généralement l'essentiel, sous la plume du moins des linguistes, des exposés sur l'écriture. La place que nous lui donnons montre assez que, sans être accessoire, il ne présente pour nous d'intérêt que dans la mesure où sa contribution témoigne, à sa façon, du bien fondé de la dissociation.

[240]

*Les types d'écriture*

Si nous avons dit, en effet, pourquoi nous récusions, d'un type à l'autre d'écriture, l'hypothèse d'un quelconque progrès de l'analyse démentie par la démonstration d'un lien de réciprocité et non de hiérarchie entre les constituants du signe, il reste qu'ils sont deux, et seulement deux, pour la raison bien simple qu'il importait au fond assez peu de prendre ce dernier par un bout ou par l'autre, puisqu'il est à chaque fois visé dans sa totalité. Il était à prévoir, en somme, que l'écriture, selon les lieux et les aléas de l'histoire, serait ou bien phono- ou bien sémiographique, du seul fait qu'il faut bien qu'une porte soit ouverte ou fermée. L'indifférence aux faces est patente et, si j'ose dire, ergologiquement de fondation. De là vient — le principe étant le même dans les deux cas — qu'on puisse éventuellement passer de l'une à l'autre et la situation actuelle nous trompe qui fait du fruit de notre politique celui de notre supériorité.

Car c'est, ici et là, d'analyse au même titre qu'il s'agit. La phonographie, on l'admet plus ou moins, ne renvoie pas au son, mais au phonème et à sa pertinence. Quant à la sémiographie, on ne pouvait, sans théorie du sème et de sa dénotation, comprendre qu'elle pût n'avoir point de rapport au sens. Il est vrai que l'inadéquation du signal, dont nous avons parlé, à l'égard aussi bien du signifiant que du signifié, n'aidait point à le percevoir, d'autant plus qu'on l'interprétait jusqu'ici comme un accident. Le fait que technique et logique, en bref, ne se recourent pas n'implique en aucune façon que l'homme en écrivant produise autre chose qu'une réalité formalisée, sinon toujours formelle. Jamais il n'a par là tenté d'enregistrer des bruits ni de "figurer" seulement l'objet d'une pensée qu'il ne parlerait pas. Il est donc parfaitement vain d'y chercher tant la peinture de sa voix que l'écho de son expérience immédiate. Le logos est toujours concerné, soit en lui-même, soit, nous le verrons plus loin, dans ses retombées, lorsqu'il est question du tropos par lequel industriellement nous essayons de le fixer.

Parler, comme on le fait, de pictogrammes et de rébus pour expliquer les hiéroglyphes, c'est mêler subrepticement l'origine probable et l'axiome et fonder dans la tradition la cause même de sa rupture. Or, en dépit de l'autonomie qu'ergologiquement ils partagent, les caractères ne sont pas plus indépendants de la grammaire que les lettres. Les systèmes chinois ou égyptien, hittite ou sumérien n'ont entre eux rien de commun, fussent les déplacements, voire les mutations, rendre à peu près indiscernable leur rapport respectif aux langues que d'abord ils transcrivent. Le terme, volontiers utilisé à leur propos, d'"idéogramme", que nous retrouverons par la suite, ne



[241] convient absolument pas à ces signaux de mots, non de choses, qu'identifie seulement leur principe et l'on ne saurait tirer argument du fait que la même écriture soit lisible autrement à Canton qu'à Pékin pour conclure davantage à son "insignifiance" qu'on ne se le permettrait de la nôtre dont l'usage, après tout, est paneuropéen. On peut donc sans risque affirmer que toutes celles dont le nom vient d'être, quelques lignes plus haut, évoqué sont, quels qu'en soient les aménagements de détail, également sémiographiques.

Nous ne reviendrons pas ici sur la disparité — déjà mentionnée pour l'ensemble — de l'inventaire et du dénombrement réciproques des caractères et des sèmes, mais constaterons néanmoins qu'il est partout possible de déceler prioritairement la tendance à une homographie, non point des synonymes, mais des effets de sens, fussent les marques allophones. Le problème, dans ces conditions, résidait, on s'en doute — et l'événement l'a montré — dans l'adaptation de ce type d'écriture à la notation rigoureuse des langues à flexions : de là vient, par exemple, en dehors de toute genèse, la différence des cunéiformes de Sumer ou des Akkadiens. Inversement, bien entendu, la tendance a pour corollaire l'allographie des homophones allosèmes, ce qui n'en facilite évidemment pas la lecture à quiconque en ignore la prononciation.

Nous n'avons point la prétention de faire en un paragraphe la synthèse des exposés que tant d'autres leur ont consacrés et qui sont, d'ailleurs, presque identiquement illustrés, à croire qu'ils se sont tous à tour de rôle recopiés. Ce que nous retiendrons de ces systèmes, au contraire, c'est moins peut-être ce qui flatte en eux notre curiosité que ce qui risque de l'y décevoir, lorsqu'on cesse de les traiter, du seul fait qu'ils les ont souvent précédés, comme les ancêtres, mais bien comme les symétriques des nôtres. Oserai-je pousser l'immodestie jusqu'à affirmer que la chose est de plus de poids quant à l'homme que toutes les pierres de Rosette et l'ingéniosité des Champollion ?

Pour passer, en effet, non du plus complexe au plus simple — car son maniement par nos écoliers ne s'avère pas toujours des plus aisés — mais du moins au plus familier, nous définirons la phonographie comme l'exacte antithèse de l'autre. Nul, en revanche, n'a jamais douté — j'allais même dire pas assez, puisqu'il a fallu la phonologie pour qu'on renonce à les confondre — du rapport de la lettre au phonème expliquant la négligence éventuelle, notamment, des variantes combinatoires. Il n'est pas jusqu'à la distinction faite habituellement des écritures syllabique, consonantique, alphabétique qui ne soit à la pratique plus commode que théoriquement fondée ; car elle témoigne là encore davantage de la plus ou moins grande adaptation du procédé de transcription à la variété des structures à transcrire que d'une différence de fonctionnement. Le passage du syllabaire à l'alphabet, autrement dit, tient moins du miracle ou de l'astuce de Cadmus qu'au rôle respectif du

[242] vocalisme et du consonantisme entre le sémitique, d'une part, et le grec, de l'autre, d'où sont ultérieurement issus le cyrillique et le latin. Arrangements de famille, en somme, et qui n'affectent pas l'orientation générale des systèmes visant à l'allographie des homosèmes lorsqu'ils sont allophones, en même temps qu'à l'homographie des homophones allosèmes.

J'entends bien que, selon l'apparence, il peut sembler attentatoire au plus élémentaire bon sens de faire aussi bon marché de la chronologie en comparant les tablettes des mycéniens, par exemple, et la dictée dite de Mérimée. C'est que l'énigme est, à notre insu, de même ordre qu'elles offrent à la sagacité de leur lecteur et que, dans un cas comme dans l'autre, la distance du gramme est immense au phonétisme qu'il produit. On n'en finirait pas d'énumérer les diverses manières qu'ont les peuples, ici et là, d'équilibrer plus ou moins heureusement leur choix entre ce qu'ils notent de ce qu'ils prononcent et ce qu'ils en négligent, bref de résoudre phonographiquement leurs apories. Cela fait, bien évidemment, partie de l'histoire, non de la théorie de l'écriture. L'alphabet dont nous sommes si fiers ne donne, en d'autres termes, pas lieu à pavoiser. Il n'est qu'une configuration, entre autres, fût-elle la plus répandue, du type qui nous est commun et sa perfection n'est point telle qu'on ne puisse concevoir logiquement plus simple et sans doute plus efficace, comme le système digital qui met écriture et calcul ensemble à la portée de nos tabulatrices.

On aura compris, j'imagine, que, sous les noms de phono- et de sémiographie, nous désignons en résumé deux classes de systèmes de signaux renvoyant tendanciellement, d'une part, et sans prétendre les représenter, à des structures définissables respectivement soit en termes de signifiant, soit en termes de signifié et dont, comme nous l'allons voir, les principes, d'autre part, sont si peu exclusifs que toute écriture est hybride et ne se nomme, en fait, qu'en raison du plus ou du moins.

Si, pour prendre le cas de la nôtre, le principe phonographique était si prégnant que l'on dit, on s'attendrait que tout homophone fût strictement homographe et l'allophone, évidemment, allographe. Or on connaît et ne se fait pas faute de citer, d'un côté, l'ambiguïté graphique *des poules du couvent qui couvent*, *des portions que nous portions*, *des fils ou des fils de la vierge*, de l'autre, la troublante coexistence *de cent, sang, sans*, voire *sain saint, sein, seing, ceint* ou plus simplement *pin* et *pain*, pour ne point évoquer la *paire* du *père* ni la mère du *maire*. Ce sont là, dira-t-on, bizarreries de notre orthographe, multipliant comme à plaisir les lettres muettes ou factices et tenues par les uns pour témoins vénérables de nos traditions, par les autres, notamment depuis la naissance du structuralisme, pour un archaïsme coûteux destiné à tomber sous les coups d'un réformisme iconoclaste.

[243]

Leur résistance, pourtant, ne saurait s'expliquer par le seul conservatisme propre aux langues de vieille culture. Elles ont synchroniquement une fonction : celle de signaler, jusques et y compris dans sa marque, l'identité — réelle ou parfois supposée — du sème sous l'excessive dispersion phonique de ses allomorphes. *Seing* reste ainsi lié — fût-ce vaguement — à la signature, comme *sain* à la santé ; ce qu'est le *pin* à la pinède, le *pain* l'est au panier. Telle est la source des consonnes et voyelles latentes ; telle aussi, dans les langues à liaison comme le français par exemple, celle des blancs séparant les mots, voire certains de leurs constituants. Si bien qu'on peut au gré considérer comme une gêne ou comme un avantage que soient en breton notées ou non les mutations ; que l'anglais différencie *boys*, *boy's* et *boys'*, ou que nous maintenions la règle d'accord des participes. On pourrait même dire que, non moins que par son principe, la phonographie se caractérise par la façon dont elle résout le problème des homosèmes.

Et l'inverse n'est pas moins vrai, on le sait, de la sémiographie qu'embarrasse précisément le cas des vrais ou des faux homophones. Si le principe est clair, en effet, qui veut que, quel qu'en soit le son, l'homosème y soit homographe, il apparaît que tous les systèmes ont dû, à un moment ou l'autre de leur histoire et parfois dès le commencement, prendre en compte à la fois le sème et sa prononciation par une agrégation des caractères en relation de détermination réciproque où le "phonétique" joue, par rapport à la "clé", symétriquement le même rôle que l'arrangement plus ou moins étymologique de nos phonogrammes. Ainsi le caractère, exactement comme la lettre, est-il régulièrement utilisé à une double fin, tantôt spécifique, pourrait-on dire, et tantôt discritique, selon qu'ils renvoient à la face du signe où se situent le sème ou le phonème ou à celle, corrélative, où se fonde nécessairement leur analyse. Cela résulte, en somme, de ce que nous avons en son temps nommé, après certains, glossologiquement l'immanence.

En tant que tel, le signal n'est donc pas concerné ; mais cela explique, à tout prendre, qu'en dépit des assertions des pédagogues, du moins de certains d'entre eux qui prétendaient méthodologiquement trancher, il n'est point, quel que soit le système ou le type d'écriture, de lecture qui puisse être dite purement analytique ou globale, mais les deux toujours à la fois. Ou plutôt devrait-on penser que toute lecture est globale en ce sens que l'un et l'autre des registres sur lesquels elle opère sont indiscutablement solidaires et qu'il est exclu, même si l'artifice le permet et dût la pédagogie le rendre ici ou là peut-être souhaitable, de transposer normalement dans le contrôle actif ou passif du signal la structuration propre au signe qu'il a industriellement pour fonction non point de dire, mais de montrer. C'est, en vérité, l'une des preuves les plus manifestes de l'indépendance de l'écriture à l'égard du message convoyé que de n'en pas plus respecter l'analyse

[244] que l'interne complexité. On voit donc à quel point la question est ordinairement mal posée et pourquoi les échecs, plus fréquents qu'on ne pense, en matière d'alphabétisation sont moins imputables, en somme, à une quelconque incompétence de l'élève ou du maître qu'à l'indigence d'une théorie ignorant délibérément la pratique réelle, mais rarement étudiée, des lecteurs.

La pathologie, d'ailleurs, nous confirme dans l'idée de la parfaite interchangeabilité des types, du point de vue ergologique. Si l'aphasique, en effet, commet selon les cas des erreurs manifestement interprétables en termes de phono- ou de sémiographie, celles de l'atechnique — qui peut, en revanche et à la réflexion, y trouver bien évidemment un moyen de facilitation — montrent clairement que le tracé est absolument seul et identiquement concerné, quelle que soit la nature de son rapport au signe. Il convient même de souligner le caractère particulièrement convaincant d'un examen des troubles graphiques, pour ce qui est de la nécessaire déconstruction de la matérialité des symptômes et l'élaboration d'une clinique véritablement expérimentale des modalités rationnelles ; car l'abstraction, lorsqu'il s'agit de l'homme, est, on le sait, dans l'objet et non point seulement dans l'esprit de l'observateur. Le concret à tort sécurise, alors que le discernement scientifique des multiples processus structurellement en cause fait douter, au contraire, de la réalité du gramme.

C'est pure naïveté de penser qu'il représente la même chose pour la totalité des lecteurs. Outre qu'il n'est pas, d'une part, sans existence pour l'enfant non encore scolarisé, pour l'illettré, voire l'immigrant analphabète réagissant correctement, quand il conduit, aux panneaux qu'il ne sait pas lire, il va de soi, de l'autre, que l'accent mis, en tant que phono-sémiogramme, sur l'un ou l'autre de ses aspects ne dépend pas que du type d'écriture, mais aussi du genre plus ou moins continu ou discontinu de l'écrit et surtout du mode particulier d'appréhension du décrypteur. Que ce dernier vienne, au demeurant, à pâtir d'un trouble du signe, le même gramme qui sera pour l'un réputé sono-sémiogramme sera pour l'autre idéo-phonogramme et — dut l'atteinte être simultanée — n'en restera pas moins le signal d'un symbole, nous parlons, nous, d'idéo-sonogramme. Et, comme l'on ne saurait s'arrêter en si bon chemin, on peut, d'ores et déjà, affirmer sans crainte d'être démenti par les faits ou les recherches ultérieures que ni le Broca, ni le Wernicke, à dire vrai, ne le maltraitent, mais plutôt que graphiquement ils n'ont pas semblable matière à traiter.

En bref, la légendaire précarité des *verba* pourrait-elle bien, dans les *scripta*, n'avoir trouvé qu'une consistance illusoire. L'écriture, contrairement à l'opinion du plus grand nombre, n'est pas fixation, mais fiction, ou mieux simulation du langage. Loin de le conserver, comme on dit, elle le

[245] transforme et, sans laisser, bien sûr, sauf à se nier, d'y être explicitement ordonnée, le soumet, en revanche, à ses lois augmentant, nous le verrons plus loin, du même coup son efficacité.

On comprend, pour finir, en même temps que la naïveté clinique très behaviouriste des logatomes, la raison des échecs répétés des réformes de l'orthographe. C'est que le problème a toujours été épouvantablement mal posé. D'un côté, l'on impute à l'autorité une situation complexe, en vérité, mais qui n'est nullement de son fait. De l'autre, au nom d'un principe plus glossologique qu'à proprement parler déictique, on condamne graphiquement des redondances et des tautologies qui non seulement ne sont point absentes, mais constitutives au contraire, nous l'avons antérieurement montré, à propos de la morphologie aussi bien que de la syntaxe, de toute verbalité. Non que l'outil, comme on dit, ne puisse être, bien sûr, amélioré. Encore faut-il le tenir pour tel. C'est ce que nous croyons avoir fait.

### *Écriture et concept*

#### *De l'algèbre*

Beaucoup, me semble-t-il, nous suivront au moins jusque là. Nul doute, pourtant, si l'on nous a compris, qu'on n'accepte aussi de tirer des conséquences encore plus radicales de l'autonomie respective du signal et du signe. J'entends bien qu'il n'est écriture qui ne passe par le langage ; mais — puisqu'il apparaît, au terme de l'exposé précédent, qu'elle ne saurait, tout en s'y référant, se définir sur la base proprement phonologique ou sémiologique de son organisation — on conviendra qu'il n'y avait pas *a priori* de raison pour que l'incidence, c'est-à-dire la forme, primât graphiquement la référence dans le signe et qu'il n'est donc pas question d'exclure, quel qu'en soit le mode, de ce qu'on appelle la "logographie" — sous le nom de sonogrammes ou de pictogrammes — la transcription de sons qui phonétiquement ne sont point images acoustiques, mais investissement de phonèmes, ou de sens qui sémantiquement sont *idées* parce qu'ils ne sont pas perçus, mais conçus.

Et si, pour ne parler ici que de ces derniers, l'on ajoute que rien, d'une part, industriellement ne privilégie, nous l'avons déjà suggéré, le tracé et que, d'autre part, ainsi que nous l'avons rhétoriquement montré, *epos*, *logos*, *muthos* du point de vue de la conceptualisation s'équivalent, on devine l'immensité du champ qui se découvre et, sur le plan de la théorie, la profonde mutation des perspectives. Non que l'idée l'emportât — ce n'est point ici notre problème et, d'ailleurs, nous ne le croyons pas — en universalité sur le mot, mais, du seul fait qu'elle en procède et que, systématiquement ou non, il arrive au même titre qu'on la signale, elle oblige à reconsidérer, pour ainsi dire, *da capo* une activité trop souvent réduite au souvenir du temps où l'encre nous tachait les doigts.

[246]

Ce n'est pas qu'on en soit resté à l'âge des bâtons et il y a belle lurette qu'on apprend les chiffres, en même temps que les lettres ou les caractères. Même là où l'aspect n'en est pas différent, ils ont avec les nôtres ceci de commun qu'ils sont graphie du nombre, indépendante de la façon dont ce dernier se verbalise. C'est là chose bien connue sur laquelle il n'y aurait pas lieu d'insister, si elle n'illustrait au mieux justement, d'une part, ce que nous entendons par l'écriture du concept, d'autre part, la complémentarité — essentiellement variable selon les individus et cliniquement observable — de l'art et de la verbalisation dans le calcul. Nul doute que le chiffre fait apparaître des rapports que les mots eussent occultés, mais que — doigts, encoches ou bouliers fussent-ils pris en compte — il n'est pas non plus, c'est certain, de nombre sans langage.

Et c'est précisément l'habituelle confusion du chiffre et du nombre qui fait actuellement parler volontiers du langage ou plutôt, tant les générations en l'occurrence sont rapides, des langages des informaticiens. Nous ne les détaillerons pas ; disons seulement qu'il ne s'agit pas de langues, mais de systèmes d'écriture plus adaptés à leurs ordinateurs. Il est d'autant plus scandaleux que les traités d'écriture fassent au chiffre, quand ils y songent, une place aussi marginale. La même ambiguïté pèse, d'ailleurs, de nos jours sur le terme si galvaudé de formalisation, qui désigne en même temps, on le sait, le métalangage par lequel, au moyen des mots, le rhétoricien dit les relations qu'il saisit dans les choses et la façon dont il les transcrit. On comprend que cette dernière varie avec les spécialités ; qu'elle puisse être linéaire ou, comme on dit, matricielle selon les cas ; que le diagramme, voire la carte ou le plan coté, qui n'ont rien d'un dessin, soient à l'occasion plus parlants, que la notation, en bref, ne soit pas la même chez le géographe, l'architecte, le chimiste ou le phonéticien.

Il reste qu'elle est de même ordre et que le nom d'idéogramme convient, cette fois, parfaitement à ce type particulier de rapport de la graphie au signe, où le sens l'emporte sur le signifié, sans qu'elle cesse d'être authentiquement écriture du fait que la structure propre du signal n'en est pas le moins du monde altérée. On saisit la complète identité du procédé avec celui de la notation musicale ou métrique. Les traités de solfège ou de versification font eux aussi, très largement, partie d'un traité d'écriture et l'on sait même qu'ici et là ce sont, sans doute, moins les intervalles que l'on nomme que les notes sur la portée ou la disposition des brèves et des longues dans le pied. Invoquer, pour les comparer, leur égale conventionalité sémiotique ne change rien à la nécessité d'en définir clairement le statut déictique, ni la règle, de plus en plus souvent enfreinte de nos jours, interdisant graphiquement de les mêler, à l'obligation impérieuse où l'on est de déterminer, désormais, le rapport de la lettre et de l'algorithme.

[247]

Nous proposerions volontiers d'étendre le terme d'algèbre — bien au-delà de son ou plutôt de ses emplois contemporains — à l'ensemble des graphies de tout métalangage, quel qu'en soit axiomatiquement le degré de scientificité. Car c'est tout un, finalement, d'écrire  $E = 1/2 mv^2$ , comme on le faisait avant la relativité, que l'énergie cinétique d'un corps est égale à la moitié du produit de sa masse par le carré de sa vitesse ;  $SO^4H^2$  ou encore  $SO^2$ , ce qu'un chimiste nomme acide sulfurique ou anhydride sulfureux ; 35, enfin, pour l'Ille-et-Vilaine ou SNCF, pour la Société Nationale des Chemins de Fer Français. Nous irons même jusqu'à dire qu'il n'est de ce point de vue — et si le premier, comme le second, l'eût transcrit — aucune différence entre le système d'Aristote faisant de l'eau la combinaison de l'"humide" et du "froid" et celui de Lavoisier aboutissant à  $H^2O$ . Il fallait pour les départager que l'analyse se fit électrolyse, mais il n'empêche que les ions étaient dans la pensée — et, par conséquent, l'écriture — bien avant d'apparaître dans le voltamètre.

Et c'est pourquoi, précisément, rien, actuellement, hormis l'expérimentation clinique, ne saurait dissiper chez les tenants des "sciences humaines", et en particulier les linguistes, le mirage de réécritures qui, loin d'être elles-mêmes garantes d'une vérité, reflètent des formulations qu'il s'agit, au contraire, d'éprouver. Nous entendons par là non seulement ces diagrammes que sont les arbres ou les stemmata, non plus que les règles de transformation, mais également le provignement indéfini des figures ou des traits, des sèmes ou des virtuèmes plus ou moins formalisés par lesquels nos sémanticiens jouent, en somme, les botanistes ou les zoologistes sans objet. Le linguiste antérieur — et non point le langage — devient du même coup celui du successeur. Pour qu'ils deviennent authentiquement des "savants", il s'agirait que chez eux la critique des données précédât le goût quasi masturbatoire des idéogrammes.

Il appert en tout cas — et c'est ici la seule chose qui nous intéresse — qu'ils en sont, pour l'instant (mais pour combien de temps ?), parmi les plus gros producteurs : ce qui fait, à la fois, leur succès et souvent leur faillite en milieu "littéraire" dont ils ont considérablement transformé le mode habituel de lecture, sans leur rendre, faute d'apprentissage, le nouveau vraiment familier ni faire de ses fanatiques autre chose que des grands commençants. Quoi qu'il en soit, les périodiques réformateurs de l'orthographe dont nous parlions plus haut auraient profit peut-être à prendre, avant qu'il ne soit trop tard, conscience, sinon du caractère quelque peu suranné de leur combat, du moins du déplacement de son champ. Partout le chiffre est maître, et pas seulement en informatique. Et cela change ou devrait changer tout, la calligraphie, certainement, mais aussi la dissertation.

L'écriture, pourtant, si j'ose dire, reste essentiellement ce qu'elle est ;

[248] et l'on ne saurait souscrire à l'opinion de ceux qui seraient enclins à faire scientifiquement de l'algèbre généralisée l'étoffe même du langage, en raison de sa transparence au concept. Ce qui n'est, selon nous, qu'une conséquence de son autonomie ne saurait contradictoirement l'asservir et les caractères du signal, on l'a dit, ne dépendent pas de la façon dont s'établit son rapport au signe. De l'un à l'autre, il ne manque pas d'appoggiatures et le gramme, là encore, ne parle pas de soi.

Le problème des relations du langage et de l'art — ou plus précisément du message à l'ouvrage — se pose absolument dans les mêmes termes, tant dans l'alphabétisation des enfants que dans leur initiation au calcul. Ecrire avant de parler, parler avant d'écrire, c'est toujours la question et je suis persuadé, pour ma part, que nombre de difficultés auxquelles donne lieu chez les néophytes l'enseignement de l'arithmétique ou de la géométrie ne sont pas, au fond, d'un autre ordre que celles qu'ils rencontrent dès les rudiments de la lecture et de l'écriture. Le scandale est seulement — dans son sens le plus étymologique — que toute une population scolaire se trouve définitivement classée en fonction d'une impéritie fortuite et sélective, j'allais dire un péché d'origine, et distribuée au terme entre des facultés qui se partagent, en dépit sans doute des apparences, moins un savoir en somme — dont on sait qu'il n'est que langage — que des modes contraires d'écriture.

Il n'est que "lettres" hélas, et désespoir aussi pour ceux qui, sans travailler autrement de leurs mains, ont lu pratiquement tous les livres ! Car la lettre tue, c'est connu, quiconque entretient avec elle un commerce qui tend à devenir exclusif. Le solfège, disions-nous, détourne souvent de la musique. Combien de littéraires émergent à l'éloquence, combien de mathématiciens dépassent la formalisation ?

Si donc l'algèbre est par nous tenue pour écriture de la science, c'est au sens et dans la mesure où nous avons pu ramener cette dernière à l'explicabilité synonymique et autonymique, qu'elle soit valide ou non, de ce qui est plus haut défini comme un métalangage. Pas de formalisation, autrement dit, sans reformulation, ou d'idéogramme sans concept. Pas d'écriture pure, dut le contenu, comme nous le verrons plus loin, n'en être qu'indirectement accessible, voire, spontanément, impossible ou presque, à penser.

Par rapport à la *langue bien faite*, l'*énoncé bien formé* n'est qu'un aspect nouveau de l'orthographe. Le prestige actuel de l'informaticien équivaut à celui que détenaient jadis le scribe ou le notaire : il va de soi qu'à se diffuser « sa compétence est vouée à n'avoir pas de lendemain. On l'exigera bientôt du documentaliste, ainsi que de la secrétaire on exige, au moins, la dactylographie. L'expansion contemporaine des sigles, nous l'avons suggéré, relève de ce processus, mais comme en relevaient déjà les notes tironiennes et la



[249] multitude des abréviations dont fourmillent nos manuscrits médiévaux où un même représentant, par exemple, vaut à la fois pour *et* et la syllabe correspondante de *habet* et qui — à ceci près qu'il s'y agit moins d'idéogramme que de sonogramme — ne serait pas sans analogie avec notre sténographie.

On est d'autant plus incité, dans l'histoire des écritures, à rechercher systématiquement, selon les civilisations, la part respective, pour ce qui est de la signalisation du signe, de la transcription de la forme et de la transcription du concept. C'est une idée fautive, d'ailleurs, encore que très généralement reçue, que l'une soit plus que l'autre spatialement et surtout chronologiquement sujette aux métamorphoses. Les mutations de l'écriture mathématique, notamment de Leibniz à nos jours, sont là pour témoigner du contraire. Si nous nous permettons, au demeurant, cette anticipation, c'est seulement pour récuser d'emblée les arguments qu'on pourrait tirer d'une disparité de leurs devenir, en faveur d'une éventuelle opposition de leur principe. Écrire est toujours écrire, voire — puisque paradoxalement le concept, non la forme grammaticale, est en cause dans la formalisation — ce qu'on nomme aujourd'hui réécrire ; et l'on n'est point surpris que l'on parle de *style scientifique*, comme on parle d'*écriture* chez les littéraires : si l'identification des termes est bien évidemment fautive, elle l'est à égalité dans les deux cas.

Nous n'avons pas plus de raisons d'entrer ici dans les détails que nous ne l'avons fait lorsqu'il était question des types communs nommés plus haut phono- ou bien sémiographie. Notre propos, n'est point, en effet, de décrire, mais de baliser une piste et de soumettre, ce faisant, une nouvelle problématique aux descripteurs. Qu'il nous soit, toutefois, permis de déplorer à cette occasion les malheurs du verbe qui ressemblent à ceux de Sophie : à peine dégagé, par les soins du père de la linguistique moderne, de son long flirt avec le b-a-ba, le voilà derechef sous l'emprise des stemmata ! Tout se passe comme si l'on n'avait pas compris que la condition sine qua non de la glossologie était, d'abord et avant tout, de dissocier épistémologiquement le langage d'un art qui, de quelque angle et sous quelque prétexte que ce soit, ne le sert qu'en le travestissant. J'ignore si la *différence* précède ou suit la *différence*. Je tiens qu'on ne saurait les étudier ensemble, encore moins les expliquer l'une par l'autre, sans gommer du même coup ce que la clinique nous apprend quant à leur spécificité respective.

Or l'écriture, parce qu'elle reste un simulateur, nous enferme artificiellement dans la grotte : philologues ou logiciens, jusque dans leurs conflits, seront toujours platoniciens. On n'en conclura pas qu'il faille, dans un traité du langage, réduire l'ergolinguistique au chapitre croupion que d'ordinaire on lui consacre. Il convient de l'élargir, au contraire, mais dans les limites de son plan, en y incluant, d'une part, comme nous l'allons faire, l'ensemble

[250] des rapports — fut-ce les plus inédits — du signal et du signe, en cessant, d'autre part, de prendre la graphie pour une sorte de prothèse destinée simplement à pallier nos défaillances de mémoire ou à faciliter nos communications. C'est un autre langage qu'on trouve dans le gramme et ses succédanés, à commencer par le programme. Mes jambes ne sont pas des roues ni, nous le montrerons plus loin et contre l'avis du psalmiste, ma langue, le roseau du scribe. Ce dernier, comme tous les clercs, fût-il moi-même, me trahit. Cela, certes, n'est pas nouveau, ni néfaste nécessairement. Il reste que, de son fait, le risque était moins grand à l'âge des plumes sergent-major que celui des ordinateurs.

### *Du rite*

Nous serons, en revanche, amené à nous étendre davantage sur un aspect des choses qui, pour être à première vue surprenant, apparaît à la réflexion parfaitement conséquent avec la théorie jusqu'ici proposée. Précisons qu'il ne s'agit pas d'une de ces innombrables comparaisons par nous maintes fois récusées et aboutissant, par exemple, génétiquement aux engrammes. Aussi bien ne parlerons-nous plus de gramme, encore que la fin, industriellement, soit la même et le principe de l'écriture, inchangé. Si, en effet, l'on tient que la technique n'est point ergologiquement ordonnée à l'utilisation qu'on en fait ; si, d'autre part, l'on admet d'appeler écriture la relation au signe d'un signal, quelle que soit la façon dont il est constitué ; si, enfin, l'on n'a pas oublié notre discussion sur l'équivalence rhétorique des trois modes de conceptualisation, on ne sera pas choqué — peut-être même s'attendra-t-on — que la question désormais soit posée, face et symétriquement à l'écriture de la science, d'une écriture authentique du mythe. Or les mêmes qui nous accordent le droit de chercher dans l'algèbre l'inscription d'un métalangage répugnant à envisager celle d'une "métaphysique" dans le rite.

Je vois à cela au moins trois raisons. La première, qui n'est pas la plus importante mais qui ne laisse pas d'avoir égaré les esprits, est que l'on croyait tout bonnement le problème résolu du seul fait que les auteurs ne manquent pas qui — afin de désigner toute relation déictique tenue par eux évidemment pour "symbolique" et étrangère à ce qu'ils pensent être la verbalisation — ont parlé, quelle que soit la matière du signal, d'une égale mythographie. L'abus de mot est évident et ne serait pas bien grave, s'il n'avait pratiquement conduit à une occultation de la notion.

La seconde, à l'inverse, me paraît essentielle. Faute de saisir — par suite des déplacements évoqués en glossologie et de son ordinaire confusion avec ce qu'en sociologie nous nommerons l'idéologie — l'exacte articulation du mythe, donc du rite, au langage, il semble qu'on l'ait toujours renvoyé à

[251]

autre chose qu'à lui-même, je veux dire à des domaines ou des plans qui indéniablement le recoupent mais, à notre avis en tout cas, sans aucunement l'expliquer. Que de sottises n'a-t-on pas dites sur le caractère sacré des mythes et des rites dont l'ensemble est censé — pensons à la mythologie — s'identifier à la religion ! Comment, d'ailleurs, s'étonner que cette dernière fasse chez beaucoup l'objet d'un refus si catégorique si le terme n'est plus employé que pour désigner pêle-mêle tout ce qui, dans l'idée que depuis Comte l'on s'en fait, précède l'âge de raison d'une humanité évoluée. Lorsqu'on veut tuer son chien, ne l'accuse-t-on pas de la rage ? Le relais plus récemment — pour ne point parler des ethnologues qui croient éviter par ce biais toute référence à l'histoire — s'est trouvé pris par la psychanalyse dont on sait le goût pour la fable, et qui n'a pas encore compris que d'être mythe ou science n'empêche pas le message d'être discours, mais ne dispense pas non plus par conséquent de justifier, en deçà de ce qu'allégoriquement il annonce, ce que rhétoriquement il énonce par hypostase du signifié.

Quant à la troisième raison invoquée, elle a trait plus particulièrement aux rites que leur efficacité mal comprise fait d'auteur en auteur imputer régulièrement à la magie et dont on ne retient — mais il en va de même, on l'a vu, des lettres et des caractères — que l'évidente, mais insuffisante, conventionalité.

Or le rite est chiffre à sa manière et la parenté n'est nullement gratuite du latin *ritus* et du grec *arithmós*. La conduite qu'il suppose est, d'abord et surtout, fonction des signaux qu'il se donne et qui, comme tels, n'ont d'autre finalité que l'ostension. A la différence, toutefois, de l'icône, ce qu'il montre n'est point chose, mais cause, perçu seulement, mais conçu, autrement dit fruit du langage, dût le rapport friser, pour nous, le calembour, à tout le moins le jeu de mots.

Rite, l'encensement dont nous avons antérieurement parlé, accompagnant selon le Lévitique la prière d'anamnèse dont le nom en hébreu couvre à la fois rappel et olfaction. Rite, l'"ondolement" du baptême qui de lui-même, en français, ne saurait évoquer le bain. Rite intégralement, la célébration chrétienne de la Pâque dont les lectures et la liturgie illustrent les trois sens du "passage" de l'ange épargnant les fils d'Israël, du peuple qui franchit la mer, de l'agneau partagé entre les commensaux. Rites, sans doute, plus qu'insignes, les tatouages et masques de cérémonie (dé)montrant en quelque façon l'identification mythique au totem ; le voile mis en pièces de la mariée de village dans la pure tradition de l'antique *conūbium*, voire les "libations" par lesquelles nos contemporains arrosent encore les contrats. Mais rite, aussi, car ni la coutume, en soi, ni le cérémonial ne sont en cause, la fleur elle-même dont s'ornait, à sa parution, la jaquette de "la Pensée sauvage".

[252]

Nous ne prétendons pas que le lien soit toujours, bien évidemment, facile à découvrir. Il l'est, d'ailleurs, d'autant moins que, l'habitude s'étant prise de ne l'envisager qu'au passé et l'espace et le temps travaillant contre nous, on néglige à peu près toutes les occasions d'en saisir de nos jours la permanente actualité. Quant aux exemples que l'histoire ou la mythologie en fournit, il semble qu'on ait tout fait pour les obscurcir, moins préoccupé qu'on était, partout où c'est possible, de les rapporter sociolinguistiquement à leur source que d'interpréter circulairement le mythe par le rite ou le rite par le mythe, le tout, nous l'avons dit, en termes parfaitement idéalistes, de croyances ou de tendances posées, d'emblée, dans l'absolu et réputées universelles. Reste à les expliquer. Qu'à cela ne tienne ! Le tabou, jadis, eut bon dos ; le sexe, aujourd'hui, après la hiérogamie, fait l'affaire, et l'on ne compte plus, dans cette coupable et apparemment superfétatoire industrie où pullulent les vases, sacrés ou non, les bâtons, les bougies, les représentations phalliques ou vaginales ! L'aisance que l'on a à ramener pratiquement n'importe quoi à ce binarisme simpliste où communient — à ceci près, du moins, que dans l'une on en rit — la faculté et la caserne eût dû, depuis longtemps, conduire les sceptiques à s'interroger sur la validité du procédé.

Faute de quoi, les plus sages, renonçant à choisir leur parti et prenant, du même coup, les rites pour argent comptable et comptant, se résignent ethnologiquement à les classer selon qu'y domine le verbal ou bien la manipulation, qu'ils sont obligatoires ou font l'objet d'un interdit, qu'ils célèbrent, au gré des circonstances ou des saisons, la vie, le rêve ou la mort, ainsi qu'il apparaît d'ailleurs, sans chercher bien plus loin, dans le sacramentaire classique des chrétiens.

Nous croyons, cependant, qu'il existe un moyen de sortir de l'impasse. Sans nier, au sens où nous l'avons nous-même défini, le caractère historiquement — mais aussi fortuitement — magique de la plupart de ces opérations fétichisant le rite au même titre, après tout, que les quatre Évangiles « placés par nos ancêtres sur le ventre des accouchées ; non plus que les restrictions pesant éventuellement sur leur usage et en réservant souvent l'exercice à une classe particulière d'officiants, il est clair, qu'en dépit de ses indéniables difficultés, la voie que nous inaugurons, nous gardant à la fois du symbolisme et de l'évhémérisme, est la plus apte à rendre compte de la systématité, par beaucoup d'autres constatée, de rites qui, par eux-mêmes, ne sont pas langage, mais en portent l'empreinte du fait que, par le mythe, ils sont faits pour le signaler.

On n'insistera jamais assez sur le suffixe affectant le terme employé plus haut de liturgie. Non que la lecture à laquelle nous l'avons associée soit, dans notre perspective, à tenir bien sûr pour moins industrielle ; mais il saute aux yeux que ce que l'une seulement proclame, l'autre, en somme,

[253] plus ostensiblement le fait. Il est même piquant d'avoir à constater que la brouille des protestants et des catholiques sur ce point n'était guère, en son fond, qu'une querelle d'écriture, les uns jouant ce que les autres disent, chacun, qu'il l'explique ou l'exhibe, produisant la même parole et souhaitant en effet l'incarner. Et ce n'est pas sans signification non plus que nos crèches, depuis le dernier concile, tendent à substituer les graphiques et les stemmata à nos vieux arbres de Noël, voire le pupitre à l'emporter tant sur les ornements que sur le mobilier d'église ! Cela dit, il ne nous appartient pas de trancher, mais plutôt de souligner, en l'occurrence, l'étroite complémentarité déictique de la *Vorlesung* et de la *Vorstellung*, de la leçon et de la mise en scène, en un mot du gramme et du drame.

Encore faut-il s'entendre sur le sens dans lequel nous prenons ici ce dernier. Tout comme nous distinguons dans le gramme ce qui tient au dessin de sa référence au langage, nous ne confondrons pas dans le drame le mime proprement dit et le jeu effectivement rituel d'un acteur par lequel un mythe est transcrit. Nous proposons, dans ce cas, le nom d'idéodrame évoquant à la fois, par là, le sens dont il est conceptuellement investi et l'appareillage employé — qui n'est plus livre, mais théâtre — afin de le représenter.

On comprend qu'à ses origines il ait pu, conformément à ce que nous avons dit plus haut, passer à tort pour religieux. En fait, si les tragédiens de Dionysos, aussi bien que les figurants dans le nô, ne sont pas libres ou, comme on dirait aujourd'hui, naturels, ce n'est pas que leur message ait quoi que ce soit de prétention surnaturelle, mais qu'il faut, en revanche, savoir "lire" pour le comprendre, c'est-à-dire non point seulement le voir, mais bien le déchiffrer. La différence avec le "happening", c'est qu'il se donne pour tel, qu'il n'y a pas à le décrypter et que la fin de la pièce, voire de la partie — puisque sportivement l'*agōn*, de son côté, a connu parallèle aventure — est d'avance connue du spectateur et ne surprend que l'"incroyant". S'il y a passage à l'acte, disons qu'il est illustré, non vécu. Parade ou mascarade où l'ouvrage se fait personnage, comme l'acteur, porte-voix. Les actes — et plus récemment, les séquences---- sont les chapitres ou les pages de cette bande, en quelque sorte, animée qui, à l'inverse du tam-tam ou du sémaphore, renseigne moins qu'elle n'émeut, prévient moins qu'elle ne conjure.

Car si écrire, dans le cas de la science, c'est noter, dans le cas du mythe, c'est, en somme, faire exister. Aussi bien les premiers *muthopoioi* que sont les dramaturges de la Grèce sont-ils contemporains non des aèdes, mais des logographes, c'est-à-dire de l'époque où la vénérable épopée ne se chante plus, mais s'écrit. Avènement plus qu'événement, le théâtre s'oppose aux annales, comme à l'horloge qui inscrit le temps, les fêtes du calendrier. En bref, ils sont ensemble la mémoire d'un peuple qui n'est point recueillie seulement

[254] dans les bibliothèques, non plus, d'ailleurs, que dans les *churinga*. Peut-être nous pardonnera-t-on d'anticiper quelque peu sur des développements ressortissant plus spécifiquement à nos deuxième et troisième volumes et d'aborder à ce propos, puisqu'après tout son nom est lié chez nous et depuis fort longtemps précisément à l'écriture, cet aspect de la "littérature" par où — tout "genre" sociolinguistiquement mis à part — notre type de civilisation semble avoir résolu, pour leur profit mutuel, la contradiction déictique du gramme et du drame. Ce n'est pas, bien sûr, qu'avec le temps, et vu la variété des moyens employés, ils n'aient pris leur autonomie, c'est-à-dire n'aient vu progressivement s'altérer les raisons qui nous les ont fait initialement rapprocher. Mais il n'est pas moins certain que les avatars de leur compénétration réciproque ne s'élucident que dans l'hypothèse d'une antinomie privilégiée au départ et mesurent du même coup, au niveau de l'applicabilité, l'intérêt de la théorie par la problématique, au moins, qu'elle suggère.

Il est clair, dès l'abord, que le rapport s'inverse de l'importance respective du langage et du jeu, présents, pourtant, dans les deux cas, selon que la relation s'y trouve être narrative ou scénique. Dans le récit, d'une part, le "texte" est libre, le jeu, qui généralement n'est pas conservé, dépendant, en revanche, du caprice du récitant. C'était exactement le contraire au théâtre, du moins en ses commencements, où le hiératisme parfaitement réglé d'un chœur qui donnait, d'ailleurs, son nom à la pièce compensait l'absence d'un livret, réduit, ou presque, à son seul argument. Si la description, d'autre part, a toujours fait difficulté pour le drame qui doit l'évoquer, nonobstant, par le décor ou par les mots, c'est le délocutif, ou mieux la parole citée, qui pose à son partenaire la question, finalement plus ergolinguistique que glossologique, encore que sa solution soit à chaque fois fonction des moyens grammaticaux ou rhétoriques dont dispose la langue parlée, du fameux "discours indirect". La distance, enfin, de la relation aux faits déictiquement relatés se marque, d'un côté, et symétriquement, par le caractère "aoristique" de la rédaction, quelles que soient sémiologiquement les ressources de la langue — toujours homogène — dans laquelle elle est formulée, de l'autre, le caractère fondamentalement "parodique" d'un spectacle admettant même, comme en Inde ou en Grèce, l'hétérogénéité dialectale.

L'essentiel, pourtant, n'est pas là, mais plutôt dans ce chassé-croisé qui, oblitérant de plus en plus la part des tréteaux et du chœur, voit le drame gagner en "littérarité" et le livret s'y tailler une place à la mesure de celle, conquise par le "personnage", dans la psychologie moderne du roman. Il n'est pas jusqu'au devenir le plus récent de ces deux modes d'ostension qui n'accuse la communauté de leur destin : si l'audio-visuel sonne, dans le reportage, le glas "littéraire" de l'ouvrage, il était fatal que le cinéma, tôt ou

[255] tard, tuât le personnage et que le scénario vînt à s'improviser sur le tas. On en conclura que littérairement la critique — dont il est, bien sûr, exclu qu'elle décrive comme naguère l'univers représenté et qu'elle extrapole, en les codifiant, arbitrairement nos habitudes — ne saurait, dans sa diligence à se faire psycho-, voire socio-critique, négliger aussi allègrement la façon dont, en l'occurrence, il s'avère ergolinguistiquement construit. Indiscutablement — mais, cette fois, sans métaphore — l'écriture est en cause et, comme telle, devrait préalablement s'expliquer en termes afférents à la médiation concernée.

On voit ce qu'il faut penser, en tout cas, du fameux cliché des lois écrites ou non-écrites. L'objection de conscience d'Antigone n'avait rien de transcendantal et ne faisait jamais qu'opposer, touchant la sépulture de son frère, le rite du droit coutumier aux prescriptions légales, autrement dit, dans notre perspective, deux sortes égales d'écriture. Elle n'était que l'écho de la vieille querelle divisant les juristes, tant en Grèce que chez les druides, en Chine ou en Islam, entre ceux qui, disant le droit, le fixaient dans un code, un décalogue ou un coran au risque d'en scléroser et surtout d'en vulgariser, au sens de démocratiser, l'exercice et ceux qui, traditionnellement, se refusaient de cette manière à l'écrire, non point seulement, comme on l'a dit, parce qu'ils vivaient de procédure, mais parce que — fidèles au tissu, à l'époque des fibres synthétiques — ils pensaient l'écrire autrement.

Car c'est bien, d'un point de vue général, aux peuples plus nombreux du rite que les peuples du livre sont à comparer, non à ceux de l'oralité ; à telle enseigne, disions-nous, qu'il n'est point de sociétés sans histoire, d'une part, en raison des échanges dont elles sont, même isolées, nécessairement et toujours provisoirement le résultat, de l'autre, parce que, contrairement à l'opinion reçue, elles ont en se commémorant, si l'on peut dire, d'autres façons de se conter. La pureté rituelle, en un mot, n'a rien de spécifiquement religieux. Ce n'est, ou peu s'en faut, qu'un autre nom de l'orthographe, et l'on ne saurait être surpris que chaque type de culture engendrât dans une même proportion qui ses livresques, qui ses "formalistes", selon que la lettre ou le rite prennent ou non le pas sur le sens.

Entendons bien qu'il ne s'agit point ici de restituer archéologiquement un passé à travers les vestiges d'un langage ou d'un outillage, mais de savoir, selon les cas, lire correctement un message dont Pythagore inscrivait le nombre dans le monde, d'autres plutôt sa liturgie. On comprend que les deux catégories de "signes" n'aient point les mêmes catégories d'interprètes, mais qu'aucune, en revanche, n'a le monopole de ceux qui, mystiquement, passent du "signe" au sacrement. S'il est patent, par conséquent, que, l'espace ou le temps des Africains ou des Australiens n'étant point les nôtres, ethnologues et chroniqueurs ne peuvent travailler sur mêmes documents,

[256] cela n'autorise pas pour autant les seconds à s'arroger — sur la base, au moins, du critère ordinairement admis — le titre à sens unique d'historiens.

Quoi qu'il en soit et compte tenu de tout ce qui précède, il ne devrait plus être admis de parler de littérature orale. Et cela, non seulement parce que la chose est contradictoire dans les termes et qu'on n'écrit pas forcément la classe, instituée ou non, de messages ainsi désignés, mais surtout parce que les lettres — ou les chiffres — ne sont pas la seule façon de l'écrire et qu'occupassent-ils, par le biais de la télévision, le devant de la scène au point d'être actuellement le loisir des populations, on ne saurait tenir leur succès pour la preuve qu'ils épuisent la totalité des rapports possibles du signal au langage, mais pour un fait, sans plus, finalement très particulier, de civilisation. L'idéodrame n'est pas mort pour la simple raison qu'on l'occulte et la vie quotidienne en fourmille, notamment dans le cas — comme les analystes, à la suite de leur fondateur, à l'envi l'ont montré — des phobies ou des obsessions des névroses. J'entends bien que, pour en identifier correctement les exemples, il fallait, comme nous l'avons fait, trancher, d'abord, dans l'écriture le nœud ergolinguistique de l'outil qui l'explique et du signe qu'elle produit.

On n'a plus d'excuse, désormais, pour refuser de rendre au phénomène sa véritable ampleur ; et l'on dispenserait, partant, les neurologues de gaspiller périodiquement leur imagination en théories, aussi réductrices que globalisantes, du conditionnement neuro-cortical de processus non-déconstruits. Que l'écriture ne fasse pas acception de l'organisation du langage, tout en lui étant essentiellement ordonnée, voilà qui nous semble, en tout cas, parfaitement définitoire de la pluralité rationnelle constitutive, selon nous, de l'objet d'une science humaine appliquée. Si l'idéalisme, en effet, est flagrant de ceux qui, phono- ou sémiographiquement, la décrivent comme reflet plus ou moins déviant du message, il reste que produire, comme nous le disions, du signe, ce n'est point produire du blé ou du café, mais, techniquement, de la logique formelle ou conceptuelle, c'est-à-dire appliquer, ici par une sorte d'anthropotropie, l'analyse à une autre analyse et faire, en somme, entre les plans ce que spontanément tout homme fait entre les faces, les axes ou les phases, je veux dire exploiter indéfiniment la récurrence d'un principe unique à lui-même.

C'est pourquoi, très précisément, et parce qu'il s'agit surtout de méthode, nous avons — sans attendre les développements convergents traitant dans le volume suivant tant de socio que d'axiolinguistique — tenu à insister, dès ce plan, sur le réaménagement des données qui nous a permis de l'y faire apparaître et dont l'idéodrame, à coup sûr, est la clef. Outre que par lui le rite, enfin, trouve un sens, l'algèbre, ou mieux l'idéogramme, sort ipso facto de sa dépendance à l'égard d'une "graphie" où la forme seule du signe passait



[257] jusqu'ici pour faire "grammaticalement" la loi. Et sans doute les résistances n'ont-elles rien de surprenant, puisqu'elles sont le fruit de l'inconscient enfoui dans une longue tradition issue des Grecs et des Latins qui identifiaient pratiquement les deux mots et à laquelle, il faut croire, adhéraient encore naguère nos ancêtres qui glorifiaient les écrivains et condamnaient les histrions. Il est temps de les dépasser et, pour contracter épistémologiquement de justes noces, de briser idéologiquement les vieilles liaisons.

Celle de l'écriture et de la grammaire indiscutablement en était une. Encore fallait-il, pour qu'on en prît clairement conscience, que le concept, à son tour, entrât dialectiquement dans la définition du signe et que le langage lui-même ne se réduisît plus à sa structure. Et puisque concept il y a et que science, mythe, poème sont pour nous les mode exo- ou endocentriques d'une égale causalité, on voit aussi mal ce qui nous interdirait qu'on voit bien ce qui nous impose de postuler — avant même qu'une recherche spécifique ne s'engage sur un point difficile, certes, parce que neuf, mais combien stimulant — la présence, aux côtés de l'idéogramme et de l'idéodrame, de ce qu'on pourrait appeler, après tout, un idéomètre grâce auquel le motif s'inscrit — qui est concept aussi — et non plus seulement la notion ou bien l'hypostase et dont nous aimerions, pour en terminer avec un chapitre précisément intitulé "Écriture et concept", dessiner au moins à grands traits les contours dans le but, bien évidemment, de pousser la démarche à son terme et d'en démontrer peut-être encore mieux la valeur indéniablement heuristique.

### *Du nombre*

Ainsi, tel un portrait-robot, l'idéomètre précède-t-il le constat de son existence, déduit qu'il est d'un système attentif à ne chercher que ce qu'il a d'abord inféré. Il va de soi, par conséquent, que sa reconnaissance dépend de l'accueil réservé à nos propositions concernant, rhétoriquement, les visées. Si, du moins, à titre d'hypothèse de travail, on les admet, on ne saurait dès lors éluder la question.

Encore faut-il, d'emblée, se garder d'une méprise que l'esthétique en cause pourrait avoir indûment suggéré. Ce n'est pas ici de calligraphie qu'il s'agit. Non que cet aspect de l'écriture soit pour nous — nous l'avons, d'ailleurs, antérieurement évoqué — dépourvu d'intérêt, mais il ressortit essentiellement à sa plastique, alors que l'on pourrait, en revanche, définir en la circonstance notre approche comme empirie de la poétique, c'est-à-dire inscription du rythme du langage ou déictique, si l'on préfère, de la prosodie. Un autre piège, à ce propos, vaut d'être signalé : celui qui consisterait à la confondre avec la notation musicale ou métrique imputée par nous plus

[258] haut à l'algèbre et qui — pour ce qui est du moins, de la seconde — n'est jamais qu'une "métaprosodie".

Ce que nous entendons, à strictement parler, par idéomètre, c'est l'ensemble des voies par lesquelles industriellement s'effectue le vers, cette cadence du message, et dont la musique elle-même, éventuellement la danse, font partie. Ainsi en va-t-il du récitatif, de l'accompagnement, du ballet, de l'opéra, de la "chorégraphie". Sans doute, dans ce dernier cas, est-il abusif d'utiliser, si l'on veut être cohérent avec l'exposé qui précède, un terme qui convient, d'ailleurs, aussi mal à ce que d'autres ont appelé la "prosopographie". Du moins son extension indique-t-elle clairement, cette fois, la conscience qu'on avait de la commune finalité de procédés dont l'écho, très curieusement, se retrouve jusque dans le langage. L'exemple du grec est parlant. *Stichos*, est la ligne, *hémistiche*, la demi-ligne, en même temps que la marche en file ; *periodos*, la période oratoire et le circuit ; strophe, antistrophe, une certaine disposition des vers coextensive au temps mis par le chœur à faire le tour de la thymélé. Le *dactyle* même est-il autre chose que la mesure de nos doigts ?

En bref, il semblerait que l'idéomètre se manifestât moins par un mode particulier de signalisation que par un aménagement original d'abord indifférencié du gramme et du drame, où le gramme progressivement l'eût emporté. Même s'il y a là, bien sûr, une part non négligeable d'illusion due au fait qu'il n'est venu pratiquement à l'idée de personne d'évaluer, de ce point de vue, le rôle joué par les lunettes ou la craie dans l'action oratoire du conférencier, on ne saurait nier qu'actuellement, au moins dans l'univers qui nous est familier, l'écriture du poème se fait normalement, quelles que soient les modulations propres de son espace, par gramme interposé.

La chose, toutefois, n'apparaît pas toujours avec évidence et l'on y prête d'autant moins attention qu'on démêle généralement assez mal ce qui dans la versification tient au rythme lui-même, à sa notation prosodique, à l'étendue concrètement mesurable du vers. C'est à peine si, à titre de curiosité, on fait à cette occasion allusion aux rimes visuelles où l'œil prend le pas sur l'oreille ou à telle fantaisie orthographique traduisant, par exemple, l'enjambement de "ces p... Oules". Pourrait-on faire meilleur marché d'un phénomène paradoxalement trop connu peut-être pour qu'on l'ait explicitement remarqué, mais qui dépasse, à notre avis, certainement en importance les rares commentaires qu'on lui a consacrés ? En fait, chacun le sait — et sans même invoquer les "djins" — le rapport n'est pas fortuit des lignes poétiques aux marges dans la page, en tous cas différent de celui des lignes de prose. L'acrostiche, outre sa valeur volontiers cryptique, a pour fin de marquer le début de la ligne, et l'anagramme n'est pas toujours un jeu.

Mais il y a plus. Si comme nous l'avons dit, au delà des "genres" fixes, la

[259] poétique, finalement, s'identifie à la composition, il n'est pas douteux non plus qu'il faille joindre aux traits précédents la longue liste de ceux par lesquels, plus ou moins capricieusement, beaucoup d'entre nous — et personnellement nous en sommes — signalisent moins la teneur, en soi, que le phrasé, en quelque sorte, de leur texte. Je veux parler du format des lettres, par exemple, ou d'un certain emploi de la ponctuation dont le rôle, chez nous, déjà plus conceptuel que formel, concerne la mesure autant que la prédication. On recourait autrefois aux rubriques, voire aux miniatures dont nous avons plus haut souligné, à l'égard de l'écriture, une complémentarité qui, pour s'inverser parfois dans le tableau, ne se justifie que mieux de ce qu'elle contribue ici moins à l'ornementation de la page que, sous l'un de ses angles, à l'élucidation du message, un peu comme le font encore nos vignettes ou nos culs-de-lampe. Au terme, moins réglementé, sans doute, que ses partenaires, l'idéomètre partout s'insinue et l'on ne peut que regretter qu'aucune étude d'ensemble ne l'ait pris jusqu'ici pour objet. Il n'est pas question, bien sûr, de préjuger de ses conclusions, mais seulement d'insister, au-delà des possibilités qu'elle offre de comparer d'une façon nouvelle les cultures, sur sa nécessité et sur son poids dans l'élaboration d'une ergolinguistique.

Faire des vers, autrement dit, est profondément ambigu et l'on peut toujours hésiter entre la transcription d'une "architecture" de langage et la disposition purement calligraphique d'un message où le parallélisme se fait symétrie au seul profit des rimailleurs. L'incipit n'est pas toujours chapitre, ni le paraphe, paragraphe ; et le verset dit claudélien est peut-être rythmiquement plus exact, de ce point de vue, que l'alexandrin. Le problème, en effet, est qu'il y ait, dès l'abord, quelque chose à transcrire et qu'avant d'être ouvrage, le message soit œuvre, c'est-à-dire que le sens l'habite à la manière d'une loi. De là les empiètements réciproques, voire les contradictions, du mètre et de la ligne dont s'alimentent, sans les expliquer, les traités. De là surtout, l'embarras de plus d'un récitant partagé, comme les formalistes russes l'ont montré, entre le mouvement du poème et le proverbe ou la stichomythie. S'en tenir, toutefois, à ce constat, c'est un peu faire pour l'idéomètre ce qu'on fait généralement pour le gramme, à savoir l'inventaire, à nos yeux non point accidentel, mais foncier, des discordances du signal et du signe.

Il faut aller plus loin et construire une vraie théorie de l'écriture prosodique qui, transcendant décisivement les références coutumières à la phonologie ainsi qu'à la sémiologie, soit à la notation métrique ce que notre orthographe est à sa transcription phonétique : ce qui importe, ce n'est pas son adéquation, compromise dès le principe, mais sa fin. Par elle, nous ne sommes pas, comme l'ont cru certains, dispensés de mémoriser, mais de

[260] battre seulement la mesure, puisqu'elle épouse, en somme, les contours de la ligne et nous suggère sa déclamation. Et cela, bien entendu, qui vaut pour les poètes, vaut aussi bien pour les confectionneurs d'affiches dont l'impression scande souvent, pour ainsi dire, les slogans, mieux que les A.O.I. ou les E.U.O.U.A.E des manuscrits ne le font pour les laisses de la Chanson de Roland ou les psaumes du grégorien. Est-ce un hasard si les recherches actuelles des publicitaires sur ce point dépassent en pertinence — et de loin — les ronronnements des métriciens ?

On conviendra que l'industrie du livre contemporain, par sa monochromie, le corps régulier de ses "types", sa rigoureuse isométrie, se prête généralement assez peu à cette modalité de la signalisation graphique. C'est pourquoi, très probablement, l'idéomètre est à chercher plutôt dans ce qu'on nomme les livres d'art dont le succès de nos jours est l'exacte contrepartie de celui que connaît la bande dessinée. Entendons bien qu'il n'est pas question de ces recueils de plus en plus somptueux — et somptuaires — d'icônes, qui sont musées imaginaires et mettent en pages le Prado, le Louvre et la Pinacothèque comme on met, paraît-il, en cassettes la pornographie. Nous ne parlons pas non plus de ces éditions pour snobs qui sont, ou presque, exposition de blanc et ne valent, en la quasi absence et d'images et de texte, que par la qualité du grain ou le poids du papier gâché. Ce sur quoi, en revanche, je souhaiterais attirer l'attention, c'est la renaissance de l'illustration qui pose le problème inverse de celui de la bulle.

C'est une chose, en effet, que de rendre, comme diraient les Italiens, le *stemma parlante*, au risque d'en compromettre, d'ailleurs, internationalement le marché ; autre chose, d'historier un message — les traducteurs d'Alice l'ont bien compris — par une gravure qui, selon qu'elle est figure d'un *pragma* ou ustensile d'un *poiēma*, tend à l'estampe ou à l'enluminure. Deux écoles, on le sait, s'affrontent à ce dernier propos. Mais le débat serait plus clair, pour peu que l'on eût aperçu qu'il concernait dans le second cas seulement l'écriture et qu'en tout état de cause, l'artiste devait alors rendre hommage au poète. Et s'il est vrai que, dans le métier essentiellement polymorphe du scribe, les Persans étaient passés maîtres, il ne l'est pas moins qu'on les trahit, nous l'avons dit, en faisant systématiquement œuvre d'art d'une œuvre de langage dont nous avons perdu la clef. Où l'on voit, entre parenthèses, que la pseudo-culture générale n'est jamais qu'une façon, du moment qu'il est homme, de soumettre l'autre à soi-même : ce qui n'est pas une raison, d'ailleurs, après s'être tenu pour l'ombilic, de le prendre aujourd'hui pour une galaxie.

Il ne laisse pas, au demeurant, d'être curieux que ceux qui ont le mieux parlé de poésie aient si peu tenu compte du fait que le poème s'écrit. "*Ut pictura poesis erit*", disait pourtant le vieil adage, repris dans le "Rêve de

[261] d'Alembert" qui parle, lui, d'emblématique. Mais c'est de description ou de métaphore qu'il s'agit et les "hiéroglyphes" ont ici peu de rapport avec la glaise. C'est, au contraire, au sens le plus concret du terme qu'en l'occurrence nous l'utilisons ; non point même pour signifier seulement que le verbe par là s'y fait chair, en ce sens que les mots qui l'articulent se font voir, mais encore et surtout que l'antienne y devient frontispice, la clausule, miséricorde et qu'en bref, la récurrence mute en entrant dans l'espace, après être née dans le temps.

Ce sont précisément les traces de cette mutation que nous appelons idéomètres et qu'il faut, selon nous, définir et répertorier d'un point de vue qui leur soit spécifique. Les exemples ne manquent pas ; mais les observations sont dispersées et la pratique, fût-ce chez les surréalistes, finalement peu théorisée. De même conviendrait-il également — car après tout ni le graphisme ni le mètre, nous l'avons dit, ne sont exclusivité littéraire — d'examiner plus méthodiquement, dans cette perspective, les productions des malades ou d'enfants.

On aurait ainsi le moyen d'expliquer comment, en la notant, l'équilibre du *monumentum* s'est chez nous substitué à la cadence du *carmen*, en un mot, pourquoi nous ne dansons pas. Harmonie faite nombre d'or, par quoi nous rejoignons l'algèbre et le rite et, sans doute aussi, Pythagore dont les sphères, manifestement, se conforment à nos tracés. Parler de mutation, c'est, d'ailleurs, anticiper sur les considérations qui vont suivre et que nous n'avons ici commencé d'évoquer qu'en raison de l'argument fourni à notre démonstration par un phénomène affectant, bien sûr, la totalité de l'écriture, mais, paradoxalement, peut-être plus encore son aspect le plus négligé, puisque l'identification du langage et de l'art y atteint son point culminant et qu'il y a beau temps que le temps se confond avec sa visualisation.

Nous rappellerons, pour conclure, que si le programmeur, le dramaturge, le versificateur, au même titre que l'écrivain, sont des scribes, c'est, d'une part, qu'il faut bien pour qu'il y ait écriture que l'information concernée passe par la médiation du langage, mais que, d'autre part, ergologiquement le signal ne fait absolument point acception de la double articulation du signe. Quand il semble la respecter, c'est fortuit et l'histoire le justifie, mais non point la glossologie. Le sens globalement est visé quelle que soit la façon dont logiquement il se définit et s'engendre et qui lui confère du même coup un mode de réalité irréductible aussi bien à la politique dont il tient l'existence qu'à l'industrie qui le produit.

Il reste que cette dernière, en l'appareillant, l'introduit dans un autre univers qui n'est pas moins humain, mais d'une autre manière, puisqu'il ressortit à l'outil et qu'il n'y a pas lieu d'espérer qu'il reste, plus que la vision télescopique

[262] à portée naturelle de nos yeux, sous le contrôle immédiat et spontané de la pensée. Les conséquences sont à long terme incalculables, mais, dussent-elles actuellement s'amplifier, n'ont rien, en fait, pour nous surprendre, s'il est vrai, comme nous le prétendons, que l'homme, en quelque sorte, écrit de fondation et que *quippus*, *wampuns*, *runes* ou *observances* sont déjà, qu'on le veuille ou non, plus qu'une "mémoire en expansion", les prodromes d'une véritable machine à penser.

C'est pourquoi il nous est apparu impossible de clore l'exposé des rapports déjà bien complexes de la parole et de l'écriture sans dédier au moins quelques lignes — pour parler leibnizien — à ces "pensées aveugles" qui défient l'imagination et s'avèrent, pourtant, intellectuellement efficaces. Nous disons bien intellectuellement, et non scientifiquement ; car, contrairement à l'idée que s'en font ceux — d'ailleurs peu nombreux — par qui le problème s'est trouvé pour lui-même abordé, et comme nous espérons le montrer, la mathématique n'est pas seule en cause ni le calcul infinitésimal. Tout comme l'urbanisation de nos jours a modifié, sans la supprimer, les conditions de la flânerie et que c'en est fait, ou peu s'en faut, des rêveries d'un promeneur solitaire, il apparaît que nos échanges les plus quotidiens sont marqués par la lettre ou le chiffre au coin d'une technicité semblable à celle dont l'ensemble de nos conduites porte d'une autre façon l'estampille et qui en "dénature" le développement. Non seulement parce que les dossiers et les formulaires privent des agréments de la conversation ou que le recueillement des lecteurs fait taire aux veillées les conteurs, mais parce que, tel le cosmonaute dont la main gantée touche la pierre de lune, quiconque lit ou écrit connaît l'inconnaissable et franchit par l'art les limites de son esprit.

### *Le sens produit*

#### *Lecture de sigles*

Nous ne sacrifierons point à la mode qui voudrait que l'on comparât, après tant d'autres les mérites et défauts respectifs de la langue orale et de la langue écrite ; et cela, pour la raison bien simple que la langue n'est pas en cause, mais seulement l'attitude à l'égard du langage. Par l'écriture, en effet, on ne prend plus les mots, si j'ose dire, à la main, mais en somme avec des pincettes : ce qui, bien évidemment, change tout. De là vient, nous l'avons déjà signalé, qu'on saisit notamment à l'œil des langues qu'on ne parle pas et l'on sait comment le projet de l'audiovisuel, de nos jours, consiste justement dans les classes à réhabiliter l'oralité.

Il est, toutefois, bien naïf de croire qu'il suffit, pour la retrouver, de transcrire phonétiquement le message, comme si de pouvoir s'inscrire n'en avait point marqué intrinsèquement le libellé. Le langage de celui qui dispose de l'écriture — et l'*orātio ornāta* en fait, pour nous, y ressortit — n'est pas, dût-il n'y point avoir toujours recours, le langage de celui qui l'ignore et dont,

[263] bien sûr, il est exclu qu'il parle jamais comme un livre. Le lettré, lui, tend spontanément au lettrisme, c'est-à-dire à prendre le verbe à la lettre. L'artifice, autrement dit, n'est point superstructure. Il compénètre à ce point la réalité qu'il transforme qu'il est vain de prétendre matériellement les dissocier.

Ainsi l'épel des sigles remplace-t-il, par commodité, de plus en plus souvent, l'énoncé des mots qu'ils abrègent et qui, du même coup, en constituent la périphrase. L'anglais, surtout américain, a développé considérablement cette pratique et l'on ne compte plus les *G.I.*, *O.K.*, *A.M.*, *P.M.*, ou *Ph.D.*, pour ne point citer les créations ludiques du type *U tote'm* ou *Bar B.Q.* Le français, quant à lui, n'en manque pas non plus qui oppose l'*O.T.A.N.* au *N.A.T.O.* et parle, machin ou pas, de l'*O.N.U.* ainsi que de la *R.A.T.P.*, comme si la lecture du chiffre s'était désormais substituée à la lecture du concept. L'important est de constater que de nouveaux items émergent ainsi quotidiennement au langage dont la formation est, certes, loin d'être sans intérêt et qui témoignent à l'endroit de ce qu'ils représentent d'une autonomie suffisante pour avoir contraint notre administration à revenir par un subterfuge des impossibles *P. et T.* aux plus familiers *P. T. T.*

On aurait tort de ne voir là que faits de marginalité. Le sigle a, par rapport au monogramme ou à la signature, ceci de particulier qu'il se dit. Et comme il s'en dit de plus en plus, on mesure la source inépuisable d'innovations qu'offre le procédé dont il serait, d'ailleurs, illusoire de penser qu'il est seulement d'actualité. Il y a beau temps aussi que le mythe porte le nom du rite ; que le serment, en grec, par exemple, a pris celui de la démarche (*oitos*) ou du pas dont il s'accompagne ; que, chez nous, l'église ou l'armée s'inscrivent dans le sabre ou bien le goupillon. Mais on parle de métonymie et la perspective est faussée permettant d'apprécier l'énorme productivité, au cours des âges, d'un phénomène en tous points comparable à celui auquel nous devons aujourd'hui les sigles.

Il convient même d'aller beaucoup plus loin et de tenir pour tels ces graphies réputées tératologiques où foisonnent —qu'elle soient ou non réellement étymologiques— ce qu'on nomme les lettres postiches qui font le désespoir, sinon du peintre, du moins du pur phonéticien dont les lois sont remises en cause par l'effet conjugué de leur prononciation. Ainsi de l'espagnol *signo* pour *sino*, *captar* ou *respecto* ; de l'anglais *realm*, *soldier*, *theatre*, *throne*, *catholic* ou *nephew* ; du français *mœurs*, *ours*, *règne*, ou *signe*, *chirurgie*, *obscur*, *adversaire* pour *aversaire*, *oscur* et *cirurgie*, et surtout *legs*, *gageure*, *cheptel* ou *yaghourt*, pour s'en tenir aux exemples les plus connus mais qu'on multiplierait à loisir. Il n'est pas jusqu'aux noms de villes étrangères, et plus généralement aux emprunts, qui ne mériteraient, de ce point de vue, une étude spéciale selon qu'ils varient ou non dans leur tradition

[264] orale ou graphique. On peut toujours, bien sûr, au nom du beau langage, condamner *août* et *coût* et, à négliger même le *deusse* de l'adjudant, l'habitude qui, de plus en plus, se répand de faire, en toute occasion, entendre la consonne terminale de *cing*, de *dix* ou de *plus*. Il n'empêche que la chose est devenue si courante que le descripteur ne saurait désormais la méconnaître qu'à ses dépens.

C'en est fait, non pas de la régularité, mais du modèle unique — et par trop mécaniste — auquel la soumettaient les *Jung Grammatiker*. Tout comme la main n'est point patte, le langage spontané, chez l'homme, est bien près lui-même d'être un mythe. Et c'est une raison de plus pour nous de douter qu'il soit possible de trancher s'il faut parler avant d'écrire ou écrire avant de parler. Car écrire, finalement, c'est parler aussi, mais par le truchement de l'art et, si la lettre crée son monde exactement comme le crée l'acteur, c'est que le scribe est producteur au même titre que le cinéaste. Il s'en faut que l'on ait de ce fait tiré encore toutes les conséquences. Remarquons, pourtant, qu'elles sont et ont probablement toujours été d'un grand poids dans ce que, fort improprement d'ailleurs, autrefois l'on appelait "la vie des mots". Il est clair, en effet, que le train dont vont les langues s'altère quand se diffuse l'écriture et que la fameuse loi, par exemple, dite de réduction des couples d'homophones ne s'applique plus justement lorsqu'ils sont allographes, et peut-être, après tout, la sémiographie n'est-elle pas pour rien dans la constance des mentalités. C'est dire, en tout cas, que l'ergolinguistique fait, en même temps que la glossologie, partie d'une linguistique authentique.

On voit à tout le moins combien c'est faire tort au gramme de ne l'évaluer qu'en proportion de sa fidélité, puisqu'aussi bien le rapport peut éventuellement s'inverser et la lettre ou le caractère devenir eux-mêmes langage, au point d'en infléchir industriellement le destin. C'est le triomphe de ce que nous dénommons la prothèse et, du même coup, dans un sens étroitement saussurien, de la motivation. Quand le sigle se fait mot, en effet, chaque élément, par référence interne, se justifie. L'explication, d'une certaine façon, se réalise et c'est pourquoi il n'est pas si faux, après tout, de parler de "grammaires formelles" ; à condition, toutefois, de s'en tenir au cadre des spécialités et de n'y point chercher, comme on le fait trop volontiers de nos jours, le modèle d'une verbalité qui est elle-même, fût-ce artificiellement, leur principe et n'en constitue pas le seul objet.

C'est ainsi, et ainsi seulement, qu'on peut à la rigueur admettre l'expression de langage de la science : non parce que la formulation par l'algèbre s'y formalise, mais parce qu'en s'épelant, le chiffre en retour s'intègre à la grammaire dont il simule les paradigmes et la syntaxe. Car le nombre, n'en déplaise à certain psychologue, ne précède pas le sens : il en résulte. Opérer



[265] sur lui n'est point opérer sur les choses, mais sur les noms des choses ; et l'on sait qu'aujourd'hui la contribution spécifique d'un savoir qui s'écrit à la dynamique, notamment, de l'appellation est en voie d'égaliser, voire de surpasser, celle de la publicité ou de ce qu'il est convenu de classer comme onomastique.

Des esprits trop concrets penseront peut-être qu'en soulignant, comme nous venons de le faire, la profonde transformation du message dans l'ouvrage, nous nous mettons nous-même en contradiction avec ce qu'antérieurement nous disions sur la nécessité épistémologique d'un clivage entre ordres de contraintes imputables respectivement soit au langage, soit à l'art. C'est le lieu de leur rappeler que l'objet scientifique n'est pas l'objet réel, mais construit ou plutôt, comme nous disons, déconstruit et que l'impuissance où l'on est de séparer les propriétés physiques et chimiques d'un corps, non seulement n'exclut pas, mais suggère, la mutuelle démarcation de la physique et de la chimie. Il va de soi que l'ergolinguistique ne devient pas plus glossologique du fait des contrefaçons qu'elle produit que la mécanique, gymnastique, du fait que la jambe de l'automobiliste ne soit plus celle du coureur à pied.

Mais il n'est pas moins vrai — comme nous le reverrons plus longuement dans le volume suivant, à propos de sociolinguistique — que ce que nous appelons l'intersection des plans ne ressortit point au mélange, mais bien à la synthèse, en ce sens que la combinaison n'est pas la somme de ses facteurs et que — telle l'eau qui n'est ni l'oxygène, ni l'hydrogène — l'écriture n'est, finalement, ni l'art ni le langage en lesquels l'analyse la décompose. Ni art, puisqu'il advient qu'elle soit aussi langage, ni langage puisque lois du signal ne sont pas lois du signe et qu'on sait qu'elles peuvent, en clinique, être atteintes sélectivement.

Le "visible speech", en bref, qui n'est point, il s'en faut, exclusivité d'ingénieur à ses caractéristiques propres, sa fortune, voire sa fécondité, particulière. On sait depuis longtemps qu'on n'écrit pas ce que l'on dit et que la difficulté éprouvée, notamment, par les jeunes élèves à s'abstraire d'une situation de parole est l'obstacle majeur au progrès de la rédaction. Il était, pour ainsi dire, fatal que la littérature tôt ou tard aboutît à l'écriture automatique. Non qu'elle fût, comme on l'a prétendu, le lieu privilégié de l'onirisme ; mais parce que la plume n'a pas plus que le pinceau besoin de Muse pour chanter la colère d'Achille, à la limite pas même de genre fixe. Il lui suffit, pour créer, de suivre en somme son mouvement et le surréalisme est inscrit dans la lettre, avant de l'être dans l'inconscient.

On ne sera pas surpris que la vieille confusion scolaire de l'écriture et de l'orthographe qui tend à faire du gramme — qu'elle soit, d'ailleurs, traditionnelle ou réformiste — un pur reflet normalisé d'oralité n'ait, en aucune

[266] façon, préparé l'opinion à l'idée d'un quelconque affranchissement de ce qu'elle tient classiquement pour l'esclave de la pensée. Les craintes actuellement suscitées par l'informatique n'ont point d'autre origine, comme s'il n'était point de tout temps avéré que l'écrivain fait moins le livre que le livre ne fait l'écrivain. Mais on nous a tant dit que le langage était l'apanage de l'homme qu'on s'en remet bien moins volontiers à l'outil de ses lobes qu'on ne s'en remet apparemment de sa main !

Et pourtant l'on n'insistera jamais assez, pour ce qui est de la littérature, sur le rôle joué d'emblée par sa technicité dans l'éclatement de ses "formes". C'est qu'en dépit, peut-être, qu'on en ait, elle ressortit moins à la signification qu'à la fabrication même du sens et qu'on ne saurait, par conséquent, pour la comprendre, l'isoler davantage, ergolinguistiquement, de ses conduites que, sociolinguistiquement, de ses conditions de production.

A supposer donc — ce qui, nous l'avons dit, n'est plus aussi certain — qu'il fût un temps où l'on n'eût point écrit, qu'on devrait en considérer l'accès, non comme une étape, mais comme une mutation. Ce n'est plus tout à fait, dans la lettre ou le caractère, du même cerveau qu'il s'agit. Tout se passe comme si les critères de l'évidence eussent eux-mêmes changé. Et sans doute est-ce pourquoi la nouvelle parue dans son journal a, sur le lecteur moyen, tant de poids. Non que l'erreur produite devienne, pour autant, systématiquement vérité ; mais nul doute que l'efficacité propre du gramme ne l'accrédite et, du même coup, ne lui confère une sorte d'authenticité. Paraître, au demeurant, n'est-il pas le mode d'être des intellectuels et pouvait-on trouver moyen plus adéquat d'"oblitérer" la nullité des maîtres que d'accroître indûment l'importance des bibliographies ?

Il reste qu'il faut bon gré mal gré les consulter et, plus généralement, trier, engranger et traiter l'afflux de nouvelles informations. Qu'à cela ne tienne ! S'il semble qu'on ait plus ou moins renoncé à poursuivre le rêve d'une langue universelle, il est clair que celui d'une banque des données n'a probablement jamais cessé de hanter les scribes. On réduit, on entasse, on condense : et c'était autrefois la minute dont les copistes tiraient les grosses, naguère la sténographie. On cherche aujourd'hui la façon d'accélérer sans cesse la lecture. En un mot, l'écriture est plus que jamais à la mode, dût-elle emprunter d'autres voies, recourir manifestement à d'autres procédés. Aussi bien, tout en parlant de mutation, ne suis-je pas d'accord avec ceux qui — sauf à la confondre, bien sûr, avec notre alphabet — croient pouvoir en prédire la disparition. La mutation, dans son cas, en effet, n'est pas actuelle, mais, si j'ose dire, congénitale. Parce qu'elle est coextensive à l'art, on ne saurait être en deçà de l'écriture, mais jamais non plus au-delà. Par elle, en revanche, l'homme porte sa conscience au-delà de lui-même. Ce qui ne veut point dire, bien qu'on l'ait prétendu, qu'il réfléchit ainsi comme au

[267] second degré son langage, mais bien — si paradoxal que cela puisse paraître et le fit-il encore par machines interposées — qu'il raisonne en fait autrement.

Que de linéaire sa pensée soit devenue progressivement, on l'a dit, matricielle, il n'y a rien là pour étonner ceux qui, comme nous, sont convaincus que, parce qu'il est *faber* et sans laisser d'être *sapiens*, il peut l'être à loisir aussi médiatement. Comme le signe, en définitive, l'outil, y compris le robot, c'est lui-même. On se gardera donc d'intégrer cette métamorphose dans la série de celles qu'un évolutionnisme candide assigne à l'anthropien puisqu'il entre dans notre définition de nous donner, tel Protée, à nous-mêmes un visage, en l'occurrence une intelligence qui — pour artificielle qu'elle soit et seulement l'extension de la nôtre, dont elle ne peut, répétons-le, fournir le modèle — n'en mérite pas moins, à notre époque plus qu'à toute autre, de retenir l'attention du linguiste. Car il est, à mon sens, le premier, sinon le seul, concerné parce qu'il eût à coup sûr tenu pour un bouleversement moderne de son champ, n'eût été l'habitude contractée depuis une soixantaine d'années d'identifier le clivage dont nous avons parlé et l'exclusion pure et simple d'un phénomène dont le danger serait — pour n'évoquer que notre cas — glossologiquement d'autant moins redoutable qu'il serait ergolinguistiquement mieux contrôlé.

C'est dire que le temps du mépris nous paraît, désormais, franchement révolu ; qu'on ne saurait, sans en compromettre peu ou prou l'examen, renvoyer l'écriture à la "communication" graphique, moins encore aux fonctions secondaires du langage ; que la meilleure manière d'assurer la résistance à son prestige, c'est de faire en sorte que l'instituteur, comme il le fut de la plume et du cahier, reste le maître de l'ordinateur.

### *L'expérimentation graphique*

Tout gramme est, en effet, à la fois mémoire et programme ou plutôt — puisqu'il s'agit, nous l'avons dit, non de conscience, mais seulement de manipulation — palimpseste et réécriture, en un mot source conjugue d'histoire et de calcul par l'effet de la compilation et de ce qu'on nomme le comput.

On se méprend généralement sur le sens du mot mémoire appliqué au message écrit, d'une part parce que ce dernier, comme nous l'avons vu, s'y transforme et que, d'autre part, précisément il en dispense du seul fait qu'industriellement, et sans l'actualiser, il met l'antérieur dans le présent et qu'il livre le verbe, en somme, avec son pedigree. C'est pourquoi je parlais plus haut de palimpseste ; on pourrait aussi bien parler également de musée. Car la culture a, si l'on peut dire, sa propre stratigraphie. C'est le cas

[268] des vestiges dont la rémanence est fortuite ; c'est le cas, surtout, des "monuments", dont la fonction est de signaler la permanence et, au nom de la *Geschichte*, d'abolir déictiquement le *Geschehen*. C'est là, bien entendu, qu'il convient de ranger, de ce point de vue, l'écriture. Entendons bien — et c'est en cela que l'image du palimpseste est éloquente — qu'un scribe n'a rien d'un Viollet-le-Duc, qu'il ne restaure rien, garde le goût des ruines et nous met, tel qu'il fut, le passé en quelque sorte sous la main.

Toute graphie, partant, est archaïque et la philologie classique ne s'y est point trompée qui fait des langues indoeuropéennes le champ par excellence d'application de la méthode comparative et traque dans l'*oiseau*, dans le *doigt* ou dans *vingt* génétiquement l'étymon. D'autres, par un curieux retour des choses, y cherchent générativement ce que la phonologie du même nom tient pour une base de transformations dont certaines, sans parler en anglais, par exemple, de *legal* et de *legitimate*, *redeem* et *redemption*, frisent vraiment l'acrobatie lorsqu'elles visent à identifier, notamment, *heart* et *courage*, *simple* et *similar*, ou encore *public*, *people* et *popular* !

On voit d'où vient le "génotexte". Il suffisait, pour l'établir, d'élargir encore un peu plus la compréhension du filigrane. Sa présence dans le "phénotexte" est celle des brouillons dans le propre, mais est en germe d'ores et déjà dans ces repentirs dont témoigne souvent la littéralité de nos plus humbles grammes. La "littérature" est histoire, non parce que Cicéron se conserve dans le manuscrit, mais parce que graphiquement, comme la source dans l'estuaire, le latin, si l'on veut, reste dans le français. Le lecteur n'est pas un nécromancien, mais l'hôte d'un château hanté, l'habitant d'une ville où l'actuel restaurant est encore le théâtre de Pompée. Et cela n'est, bien sûr, que l'aspect le plus spectaculaire de cette coexistence du début et de la fin, de cet alpha et ômega du livre et de la page qui fait du message un passage, dans la mesure où il en annule, en effet, le temps. C'est par là que la lisibilité appelle le commentaire et qu'un certain genre de culture s'évalue, d'après sa richesse, en quartiers.

Mais parce que le gramma est légende, c'est-à-dire ordre de lecture aussi ; que l'inférence qu'il permet, du fait que l'œil y voie déjà ce qui n'a pas frappé l'oreille et qu'il saisisse encore ce qu'elle n'entend plus, peut éventuellement l'emporter sur la référence érudite, on comprend qu'écrivains et critiques de nos jours cherchent plus volontiers dans l'écriture l'occasion de multiplier, par une sorte d'expérimentation, les opérations sur le langage qui ne doivent d'apparaître "modernes" qu'au grossissement contemporain de leurs effets.

On s'explique la parenté de la "poétique" ambiante et d'une linguistique dite "générative" où la "grammaire" — dont les énoncés bien formés ont comme un relent d'orthographe — par le jeu des réécritures n'a vraiment

[269]

rien d'une glossologie et tout d'une idéographie ! Rien de plus proche, en somme, de la philologie que l'antiphilologie, de la fiche du paléologue que celle de l'informaticien. L'attention du lecteur, dans ce cas, comme celle du pilote à son tableau de bord, se trouve évidemment déplacée de la cible visée à l'économie du parcours. Plus d'errance, lorsqu'il y a signalisation et le contenu perd son importance du moment où, à l'instar de la référence grâce à laquelle nous assumons le non-vécu, l'inférence par projection nous fait connaître le non-perçu. Les structures profondes, en un mot, sont par rapport aux structures du langage ce qu'est le calcul différentiel et intégral par rapport au calcul mental. Elles résultent du fait que le texte s'écrit ; elles ne sont pas ce qui l'engendre.

C'est pourquoi, si la confusion de l'écriture et du langage s'avère sans danger et même non sans avantage pour le développement de la plupart des sciences, elle ne peut que faire illusion lorsque, glossologiquement, le langage devient objet lui-même de la science. L'algorithme en l'occurrence ne vaut pas mieux que l'astérisque. J'entends bien que la mode y pousse et que la contagion est générale. Mais le nombre des moutons prouve tout au plus l'astuce, non l'autorité de Panurge. Pour que l'humain, répétons-le, émerge authentiquement à la science, il ne suffit pas qu'on l'écrive, ni même qu'on l'expérimente ; il faut surtout qu'au-delà de son être physique, le caractère spécifique de sa réalité formelle soit admis et que l'élaboration des données ait le pas sur leur traitement. La valeur en soi de ce dernier n'est, toutefois, en aucune manière affectée par la naïveté des hommes qui l'ont mal ou trop hâtivement appliqué. En tant que tel, il reste parfaitement opératoire, voire heuristique, et constitue, nous l'allons voir, avec la manipulation, dont il est, le seul moyen de "faire" la science.

Car faire la science, c'est écrire un savoir en même temps qu'en construire expérimentalement l'objet. Nous renverrons, sur ce point, à ce qu'à titre d'anticipation nous avons dit en rhétorique à propos justement de la science. Ce que nous soulignerons ici, c'est seulement le double artifice auquel une procédure, non point contemplative, mais essentiellement ouvrière, soumet en l'occurrence et la chose et le dit. C'est par là, notamment, qu'elle est démonstrative, que l'idée advenant à l'espace se fait spectacle ou mieux "tachygraphiquement" théorème et qu'elle transforme au terme l'univers par ses applications dites "industrielles". Chimiquement, on le sait, la disposition graphique de la formule reflète l'ordre des opérations permettant d'aboutir au produit. On sait aussi qu'on classe les spécialités en fonction du degré de formalisation qu'elles atteignent. Et la mathématique est, de ce point de vue, l'étalon à l'égard duquel toutes les autres sont en asymptote. L'écriture, ou plutôt la réécriture, est donc bien l'un des éléments principaux du *cheirourgēma* de Gorgias. Et nous disons réécriture,

[270] parce que l'"expression" indéfiniment se déploie, se réduit, se transforme du fait qu'y devient, en s'"étendant", pour ainsi dire concrète et malléable la logique qui la génère, la raison qui la définit.

Aussi bien l'histoire de la science devrait-elle être plus celle de son écriture et de ses tests que celle, trop courante, de ses résultats. Il semble, en effet, que les discussions portant sur la "langue bien faite" aient toujours mis l'accent sur l'adverbe, au détriment du participe. Qu'elle soit "faite", au fond, n'intéresse guère les bénéficiaires. Aussi est-ce au laboratoire qu'il faut l'appréhender si l'on veut en analyser le *tropos*, c'est-à-dire une praxis où le calcul n'a pas moins de place que l'éprouvette ou que le four. On peut même soutenir que c'est précisément dans la mesure où la graphie facilite le dit calcul qu'on peut scientifiquement parler d'exactitude. Faut-il rappeler les querelles fameuses du XVII<sup>e</sup> siècle sur les avantages respectifs des numérations binaire ou décimale, des notations chiffrées ou littérales, de l'algorithme newtonien ou leibnizien pour ce qui est généralement de la correspondance quantifiée. C'est qu'il n'est pas indifférent de disposer ou non, dans le raccourci pluridimensionnel du gramme, du moyen de spatialiser quasi matériellement le syllogisme et de faire d'une déduction l'intuition simultanée de ses temps.

Si donc il est vrai que le langage — parce qu'il est connaissance — peut faire épistémologiquement obstacle à la connaissance, il est clair que l'homme doit à l'écriture de pouvoir à tout moment le mettre en cause soit en récapitulant, soit en recomposant ce qu'il représente de savoir. On voit ce qu'y accéder donne à l'enfant de perspectives. Qu'il s'agisse de rédiger ou de lire, il passe ipso facto du statut de consommateur à celui de producteur de concept, en ce sens que l'explication s'y fait montage ou démontage ; et l'on serait surpris, n'était la conformité exigée dans les classes à l'égard de la norme et pour peu qu'on y fait attention, de l'astuce des justifications invoquées pour leurs "fautes" par les délinquants !

On devra convenir, en tout cas, que l'alphabétisation — avec tout ce qu'elle comporte d'ethnocentrique dans son mépris latent des autres types d'écriture, voire de quasi-rétrograde, nous l'avons déjà mentionné, à l'époque de l'informatique — est tout autre chose qu'une simple éducation de l'œil et de la main. C'est l'esprit tout entier, en fait, qui s'appareille et qui, d'ores et déjà, d'une certaine manière, axiomatise. L'abécédaire, si rudimentaire qu'il soit, est gros de nos "modèles". Il importe d'autant plus que la pédagogie de son acquisition prenne en compte l'ensemble de ses implications.

On connaît le double sens du mot *intellectus*. Lire, n'est point, d'abord, affaire d'ophtalmologie, ni même, en dépit de tous les rééducateurs qu'il faut bien garder du chômage, de psychologie. Car c'est apprendre aussi, ou

[271] plutôt, conformément au vœu des insurgés de soixante-huit, apprendre à apprendre, à condition toutefois de n'en point confondre le principe avec l'intoxication résultant le plus souvent de son exploitation. On en dirait autant du *tractātus* ; rédiger suppose à la fois qu'on trace et traite le sujet. Il ne saurait inversement, par voie de conséquence, être indifférent pour l'intelligence que la main retourne à la patte, comme c'est le cas dans l'atechnie. Outre, nous l'avons dit, qu'une description neurologique de l'alexie ne peut s'en tenir, bien sûr, à l'examen de l'écriture, elle n'est pas réductible non plus aux seules altérations des graphes, des lettres ou des caractères, mais doit inclure également l'exploration beaucoup plus vaste, mais non moins symptomatique sans doute, des troubles mentalement afférents.

C'est, pour nous résumer, un mauvais procès que l'on fait à la lettre, en l'accusant de tuer l'esprit : autant, quand on est myope, se plaindre de ses lunettes ou, nauséux, s'en prendre à sa purge ! L'us, d'ailleurs, n'est pour rien, mais l'abus dans le reproche initialement adressé à des juristes férus de code par des juges astreints à lire, au lieu de dire, le droit. On a trop vite admis, en effet, qu'en s'écrivant ce dernier se fixe et se préserve ou qu'il échappe même à l'arbitraire. Comme si l'on s'imaginait qu'on pût, fût-ce pour la ratifier, recueillir la coutume sans du même coup s'interroger sur le bien-fondé de ses injonctions. L'âge du code — et cela va dans le sens de ce que nous avons dit de l'écriture — est l'âge des législateurs, c'est-à-dire, à l'encontre des gardiens draconiens des *thesmoi* et dans la ligne de Solon, des opérateurs patentés de la loi. Qu'elle soit sur pierre ou sur papier, la lettre, en bref, est constitutionnelle, puisque, par elle, nous passons de l'allégeance à la raison du droit. C'est assez dire qu'elle est critique. On comprend que certains la trouvent délétère. A la fois manipulable et infrangible, elle se fait, là encore, système de calcul dans la mesure où le règlement s'y détermine en même temps que les façons de le tourner.

C'est pourquoi — de même que la lecture, au sens littéraire du mot, inéluctablement invite au commentaire — toute Bible a son Talmud, tout Coran, ses Hadith ; et s'il arrive que la glose prévaut, avec le temps, sur le texte, c'est sans doute une question d'optique, car le texte lui-même est simultanément le principe et le fruit de la réflexion doctrinale. Certes, il authentifie, mais après examen, c'est-à-dire vérification sourcilleuse de l'estampille. Peu importe qu'il s'agisse ici moins d'information que de délibération et plus de décret que de discernement. Ce n'est qu'un autre usage du même langage et le rapport du signal au signe ne change pas du fait qu'il a changé d'emploi. Mais on ne saurait, en revanche, manquer de constater qu'à l'instar du savoir, et du fait que le droit s'écrit, le pouvoir, lui, a changé d'assiette ; et le moindre des paradoxes n'est pas de voir, au cours de l'histoire, les plus autocratiques de nos gouvernants renforcer ainsi malgré eux le clan de leurs contestataires.

[272]

Faut-il, d'ailleurs, aller chercher si loin, quand il s'avère tous les jours que la rédaction du procès dit verbal, en même temps qu'elle complique sa tâche, abolit les effets de l'autorité du gendarme ! Et si, d'autre-part, on l'a dit, la Sibylle ou Cassandre, à l'ère de la cybernétique, ont perdu leur audience, ce n'est pas que la crédulité soit moins grande, mais qu'avant de se faire computer, l'oracle s'est fait d'abord almanach et que le journal ou les ondes ont astrologiquement eux-mêmes leurs Madame Soleil !

Si donc l'on nous accorde, non seulement — ce qui, je pense, n'a jamais fait difficulté — que parler n'est point écrire, mais qu'écrire est surtout une autre façon de parler et qu'ainsi que nous l'avons démontré, là où le signe cause l'univers, l'outil, pour son compte, le motive, on comprendra mieux notre proposition visant à traiter l'écriture comme la seule vraie "motivation" du langage. La "caractéristique", pour reprendre un terme encore leibnizien, n'en modifie certes pas l'ordre intime, mais, en le produisant, disons qu'elle le met en œuvre autrement. Il s'ensuit que la compétence de l'appareil — encore, bien sûr, qu'il nous la doive — est d'une autre ampleur que la nôtre et mène à d'autres résultats. Là non plus, finalement, le tailleur ne peut lutter contre la mesure industrielle et la généralisation du prêt-à-porter. Le "temps des cerises" aura toujours, évidemment, ses nostalgiques. C'est affaire de tempérament. Mais on est plus surpris d'entendre l'auteur lui-même du Discours de la Méthode s'indigner que la formalisation permît — ce sont ses mots — de "parler sans jugement des choses qu'on ignore". Son rival était mieux inspiré qui, parlant de "*cogitatio cæca*", admettait, en somme, que l'on pût, grâce à notre industrie, de la même façon que nous nous délivrons de la marche, nous délivrer de la pensée.

### *La pensée du robot*

Il y a deux manières, en effet, d'interpréter le slogan des chauffeurs routiers affirmant qu'"ils roulent pour nous" : sociologiquement, c'est certain, en ce sens que les uns se chargent du transport pour les autres ; mais ergologiquement aussi, dans la mesure où tout véhicule est, pour son conducteur, dispense de se déplacer. C'est ainsi seulement que l'ordinateur pense pour nous et le robot n'est pour rien, en dépit des dramatisations familières, dans un système social qui viendrait de son contrôle à exclure le plus grand nombre. On aurait, d'ailleurs, tort de s'en plaindre s'il est vrai qu'on atteint par lui ce qui sans lui nous serait inaccessible et qu'il nous faut, de ce fait, inversant nos présupposés, envisager les cas où l'écriture devient créatrice de concepts. C'est ce que nous appelons le sens produit.

Et par là nous entendons, bien sûr, outre le zéro et l'infini, ce fameux



[273] nombre imaginaire que les anciens appelaient curieusement déjà soit *alogos*, soit *arrētos*, qu'on traduit par "irrationnel" et dont le calcul infinitésimal a montré qu'il pouvait mesurer des quantités réelles. On sait précisément qu'il est à l'origine du développement considérable de la mathématique durant les trois siècles qui nous précèdent. Encore serait-ce resté pur jeu de mathématiciens si la science contemporaine ne lui devait, entre autres, avec la découverte du positon, celle, naguère, de la planète toujours citée de Le Verrier. La relativité elle-même avec toutes ses conséquences eût-elle été concevable sans le calcul tensoriel ? L'expérimentation, autrement dit, désormais indirectement vérifiée, ne fût-ce que par les applications qu'elle en tire, ce dont sans l'écriture nous n'eussions par nous-mêmes jamais supposé l'existence et qui par conséquent fût resté — sinon, comme on dit, impensable — à coup sûr, de fait impensé.

C'est par là, nous l'avons montré, que l'algèbre au sens large s'avère remarquablement heuristique. La formalisation crée les vides que l'expérience viendra combler. Il reste que cette dernière permet seule d'éviter de prendre les vessies pour des lanternes et de ne pas risquer la fiction. On n'ignore pas l'assouplissement qui mathématiquement en résulte et, pour ne mentionner qu'un exemple, le bénéfice issu de la morphogénèse pour la moderne théorie des catastrophes. C'est bien pourquoi l'appareil conceptuel, si indispensable qu'il soit, ne suffit pas à constituer une science expérimentale. Car la démonstration la plus rigoureuse, encore qu'ergologiquement de même ordre, n'y saurait tenir lieu de vérification. La physique n'est pas pure raison ; mais la raison fait qu'elle n'est pas non plus cette réponse immédiate au besoin qui chez l'esquimo susciterait l'intérêt pour la seule "chionologie" !

Que dire de pseudo-sciences humaines sans clinique où rien ne vient limiter le génie des analyses componentielles, où les négateurs, quantificateurs, modalisateurs — pour ne citer que les meilleurs — sont le fruit, non de la grammaire, mais de la logique des propositions ! Et comme, ipso facto, la démarche ne se distingue point de celle constituant le programme de l'ordinateur, on voit bien ce qu'elle gagne en efficacité, moins ce qui la ferait, par miracle, plus adéquate. L'homogénéité de l'écriture, en effet, qui lui rend le savoir accessible ne peut qu'occulter, en matière de culture, la plurivocité rationnelle inhérente à l'objet.

Pour prendre le cas du langage, outre qu'il n'est plus question de dialectique et que formel et conceptuel se trouvent en l'occurrence également formalisés, il est clair, notamment, que la déductivité glossologique du modèle ne va pas, du point de vue de la médiation, de pair avec la plus ou moins large acceptabilité essentiellement sociolinguistique des énoncés. Il n'empêche que ces "restrictions" ne sont pour l'informaticien purement et simplement

[274] que des sous-programmes du premier. En bref, si l'ordinateur nous fournit le moyen commode d'évaluer la puissance de la théorie proposée, il n'en saurait créer les données.

Ainsi la pensée du robot reste-t-elle pensée enchaînée, c'est-à-dire à notre service exclusif. Pour parvenir aux mêmes fins, son fonctionnement n'est point, à strictement parler, intellectuel, puisqu'il procède par balayage et multiplicité d'opérations, j'allais dire par exhaustion, quand nous procédons, nous, par analyse et qu'il est — paradoxalement — incapable de se tromper ! C'est dire que, tout en reconnaissant qu'il nous rend incontestablement plus intelligents, il faut se garder doublement d'y chercher le parangon de la façon dont nous le sommes.

Et c'est justement la raison pour laquelle un traité d'épistémologie spécialement consacré, par le biais du langage, à l'ensemble des sciences de la culture ne peut que saisir l'occasion du chapitre sur l'écriture pour dénoncer une fois de plus, en l'argumentant davantage, les prestiges d'une mathématisation trop précoce qui mène actuellement les chercheurs tout droit à la désillusion et, en dépit des apparences, les détourne en réalité du travail. Traitant positivement de leur objet comme si l'homme n'était pas dedans, ils espèrent, de la formalisation que de l'extérieur ils lui imposent, une sorte d'arbitrage et ne trouvent qu'un alibi. Oserai-je dire une régression ? J'entends bien que l'on doit démontrer de temps en temps des évidences. Mais la lourdeur de l'appareil assortie de leur feinte innocence évoque moins, le plus souvent, une victoire de l'intelligence qu'une montagne et des souris. Il est dommage, en somme, alors qu'on est si bien armé pour le faire, d'avoir si peu de matière à traiter. Ce n'est, sans doute, ni la première, ni la dernière fois dans l'histoire qu'un déséquilibre s'instaure : Diafoirus, après tout, n'eût su que faire d'un stéthoscope ; ses successeurs, pas grand chose encore du scanner.

On n'en conclura pas, bien sûr, qu'il faille désarmer, mais seulement faire en sorte que sa formation vise à rendre l'homme toujours contemporain de lui-même, en la circonstance, épistémologiquement à la mesure de son art, c'est-à-dire de ses propres capacités. On éviterait ainsi, tant en linguistique qu'en sociologie par exemple, cet afflux de contributions inutiles qui n'honorent trop souvent ni la mathématique ni leur discipline, mais dont le volume sans cesse croissant — à en juger par les crédits, à défaut du crédit, qu'ils en tirent — pourrait actuellement laisser croire que l'on est arrivé, quand c'est à peine si l'on est parti.

Il est d'autant plus urgent, à nos yeux, de remettre les choses en place, d'une part, en s'intéressant de plus près — et dans la pure tradition scolaire — aux procédés modernes d'écriture dont il revient à l'instituteur d'assurer, disions-nous, le contrôle aux enfants, d'autre part, en renonçant, sous prétexte

[275] de son rapport au langage, d'en disjoindre l'apprentissage d'un "enseignement technique", lui-même ségrégué. Technique vaut bien logique, en effet, et — n'était le dédain bien des fois évoqué de nos "classes" pour le travail et l'idée qu'il suffit de ne s'y point livrer pour penser — il n'eût jamais paru moins humain, sinon moins humaniste peut-être, de savoir réparer, au risque de n'être plus que des consommateurs, son carburateur, son transistor ou son chauffe-eau que de savoir corriger ses fautes d'orthographe !

Au-delà, donc, d'une ergolinguistique qui, refusant déjà de réduire la graphie au tracé pour prendre en compte rédacteur, lecteur et vecteur, étend la théorie de l'écriture à l'ensemble concevable des rapports du signal au signe pour finalement l'intégrer, au titre de la déictique, dans la rubrique des secteurs nommés par nous industriels, c'est bien d'une ergologie qu'il s'agit et, par elle, universitairement, le problème du statut des I.N.S.A. ou des I.U.T. qui est posé. Il en va de même, d'ailleurs, actuellement de celui des écoles d'architecture désespérant de construire authentiquement un savoir, écartelées qu'elles sont entre une "histoire de l'art" qu'à juste raison elles récusent mais qui ouvre, sans compétence, la porte de toutes les "conservations" et un savoir-faire impuissant à se faire pédagogique, c'est-à-dire à se constituer en enseignement. De ces remarques et d'autres ultérieures, c'est seulement dans notre troisième volume que nous tirerons les conséquences quant à l'organisation générale de nos établissements. Notre intention n'était que de souligner pour l'instant l'indissoluble lien d'une réflexion épistémologique issue non, comme l'on dit, d'un progrès continu de la science, mais des conflits de son histoire et d'une praxis qui n'est universitaire qu'en tant qu'elle reflète celle, plus vaste, de la société.

Aussi bien nous pardonnera-t-on, pour en finir ici avec l'ergologie, de ne point dresser pour l'outil le tableau antérieurement dressé pour le signe. Nous ne sommes pour rien, en effet, dans la pesanteur de l'idéologie qui, selon nous, y a jusqu'ici fait obstacle et retardé du même coup la procédure permettant à la fois de créer analogiquement et cliniquement de vérifier les concepts. Or comme nous ne saurions, fidèle en cela à notre postulat, poser d'ergologie sans atechnie, il va de soi que nous ne pouvons faire plus qu'en fixer présentement les principes, quitte à renvoyer à nos bilans éventuels le soin de compléter un modèle provisoirement réduit aux seuls matériau, engin, tâche et machine auxquels il nous fallait bien, d'abord, consacrer notre précédent exposé. Nous ne considérons donc pas qu'elle soit faite, mais heuristiquement programmée. C'est un monde qui s'inaugure et bien des recherches seront, neuroartistiquement, nécessaires pour parvenir, ne fût-ce que superficiellement, à l'explorer. Encore devait-on préalablement, dans le but d'ordonner les thèses, en déterminer la place et l'enjeu.

## CONCLUSION EN MANIÈRE D'INTRODUCTION

Ce titre est volontaire et témoigne, à dire vrai, d'une perplexité : celle du risque encouru de n'être point compris, par quiconque matériellement sépare ce qui n'a de sens qu'en totalité. Et, certes, nous avons conscience d'avoir tout fait — en dissociant tant de l'histoire que du désir, ou plutôt de ce que nous-même appellerons postérieurement liberté, ce qui, par le langage et par l'art, nous semble spécifiquement ressortir à la pensée et au travail — pour crisper notamment marxistes et analystes qui, ramenant le tout respectivement au seul principe à partir duquel ou desquels notre deuxième volume traitera sociolinguistiquement de langue et axiolinguistiquement de discours, se font philosophiquement les gardiens du cheveu que nous coupons cliniquement en quatre. Et qu'on n'y voie nulle ironie, encore qu'elle soit, on le sait, l'attitude exigée de la science.

Postuler la déconstruction méthodique en divers plans de réalité n'implique pas leur existence autonome, mais exclut de soi toute hiérarchie. C'est pourquoi, si nous refusons l'idéalisme structuraliste des sémioticiens pour qui le Verbe est éternel et la culture, essentiellement du langage, nous n'acceptons pas non plus l'inversion consistant, par un reste d'ontologisme ou de dirigisme inconscients, à placer toujours le sujet individuel ou collectif au centre de notre univers, à faire, autrement dit, du signe et de l'outil, soit une superstructure, soit une sublimation de la personne ou de la norme. Aussi bien, la sociologie et l'axiologie qui vont suivre auront-elles, pour objet, à leur tour, de fonder dans la clinique respective des psychoses et des névroses soit une théorie de la société, soit une théorie du droit. Non que nous escomptions par là bouleverser véritablement les systèmes auxquels, sans y adhérer, nous ne nous faisons point faute d'emprunter, mais en dépasser, du moins, les contradictions en amenant leurs tenants à lutter contre leur mutuelle autarcie.

J'entends bien que la raison est fille de l'histoire ; mais elle en est la mère aussi, en ce sens que, de tous les vivants, nous sommes seul à nous contester, ou mieux, à nier en nous pour l'acculturer la nature, selon quatre modalités dont l'interférence, ainsi que ce premier volume nous permet déjà de l'apercevoir, n'est peut-être, eu égard aux relations traitées des faces, des axes et des phases, qu'un autre aspect de la réflexivité d'une seule et même analyse dont l'aptitude dialectiquement nous distingue, sans que, nous le verrons, l'essence soit pour nous autre chose que notre absence, ni l'exception, que l'acception, c'est-à-dire acte de propriété.



# SOMMAIRE

<b>INTRODUCTION GÉNÉRALE : DISCOURS ET MÉTHODE</b>	<b>2</b>
<b>CHAPITRE I : DU SIGNE</b>	<b>22</b>
<b>1-STRUCTURE ET SIGNIFICATION</b>	<b>25</b>
Signifiant et Signifié	25
Du symbole au signe	25
De l'impropriété	27
Pertinence et Dénotation	31
Identité et Unité	34
Traits et Sèmes	34
Phonèmes et Mots	38
Capacité taxinomique et capacité générative	43
Similarité et Complémentarité	48
Corrélation et paradigme	48
Concaténation et syntagme	55
Référence et Incidence	61
<b>2-POUR UN TRAITÉ DE LA DÉSIGNATION</b>	<b>67</b>
Référence et Propriété	68
Les paramètres du message	68
Du formel au stochastique	72
Théorie des tropes	78
Les mécanismes de l'énoncé	85
Epel et Nomenclature	85
Syllabe et Proposition	91
Du champ et de l'expansion	98
Sens et Causalité	105
Science	105
Mythe	113
Poème	119
Conclusion	127
<b>CHAPITRE II : DE L'OUTIL</b>	<b>129</b>
<b>1-ART ET TECHNIQUE</b>	<b>135</b>
Fabriquant et Fabriqué	136
De l'instrument à l'outil	136
Travail et loisir	138
De la matière à la forme	140
Support et Mécanologie	143
Le critère d'utilité	143
Du matériau	145
De l'engin	148
Fonction et Téléologie	150
Tâches et fins	150
De la machine	158
La raison de la main	163

<b>2-ARTS ET MÉTIERS</b>	171
L'activité de production	173
Les paramètres de l'ouvrage	173
Producteur ou consommateur	177
La notion d'ornement	181
La sectorisation de l'industrie	186
Déictique	187
Schématique	193
Cybernétique	200
Rendement et fonctionnalité.	204
Empirique	206
Magique	210
Plastique	217
<b>3-PAROLE ET ÉCRITURE</b>	<b>225</b>
Signal de signe	226
La voix du silence	226
Système graphique	232
Les types d'écriture	240
Écriture et concept	245
De l'algèbre	245
Du rite	250
Du nombre	257
Le sens produit	262
Lecture de sigles	262
L'expérimentation graphique	267
La pensée du robot	272
 <b>CONCLUSION : EN MANIÈRE D'INTRODUCTION</b>	 <b>276</b>

